UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

# REVUE DE LINGUISTIQUE

ET

# DE PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXIII

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

# REVUE

DE

# LINGUISTIQUE

ET DE

# PHILOLOGIE COMPARÉE

*RECUEIL TRIMESTRIEL*

PUBLIÉ PAR

GIRARD DE RIALLE

DIRECTEUR DES ARCHIVES AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ET

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-TROISIÈME

---

30472

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1890

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa.

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti23pari

# LES FRANÇAIS DANS L'INDE

## LE JOURNAL D'ÂNANDARANGAPPOULLÉ.

(1736-1761)

---

La ville de Landrecies vient d'élever, le 30 septembre 1888, une statue à Dupleix, qu'elle regarde comme un de ses plus illustres enfants, bien que, fils d'un fonctionnaire public, il n'y soit né que par hasard. A cette occasion, on a beaucoup parlé du célèbre gouverneur de Pondichéry et du rôle important qu'ont joué les Français dans l'Inde au dernier siècle. Du reste, depuis quelques années, depuis qu'on semble vouloir reprendre dans l'Extrême Orient les traditions des Sully et des Colbert, il a paru plusieurs ouvrages sur Dupleix et sur la rivalité des Français et des Anglais dans la grande péninsule cisgangétique. Je voudrais, à ce propos, attirer une fois de plus l'attention sur des documents originaux fort importants et très peu connus, quoiqu'ils aient été signalés depuis longtemps déjà par M. P. Margry, l'habile et patient archiviste de la marine.

En 1846, M. A. Gallois-Montbrun, qui devint plus tard le chef du service des contributions de l'Inde française, s'occupait beaucoup d'études linguistiques tamoules; il

faisait rechercher les vieux manuscrits en langues du pays qui pouvaient se rencontrer dans la ville indienne. C'est ainsi qu'il fut amené à découvrir, dans une maison qu'habitaient les descendants d'un ancien courtier de la Compagnie des Indes, un nombre fort important de registres contenant des documents historiques d'une très grande valeur. Il fit copier, pour sa collection particulière, tous ces documents, dont M. Édouard Ariel, ancien élève d'Eugène Burnouf, secrétaire du conseil administratif de Pondichéry, fit également prendre copie. Une vingtaine d'années après, M. F.-N. Laude, procureur général, fit encore copier, pour son usage personnel, une partie de ces documents. J'ignore ce qu'est devenue la copie de M. Laude; celle de M. Gallois-Montbrun a été déposée à la bibliothèque publique de Pondichéry par son fils, maire de la ville; celle de M. Ariel fait aujourd'hui partie du fonds tamoul de la Bibliothèque nationale, à Paris.

Ces documents forment seize volumes grand in-folio qui portent les numéros 143 à 158 du catalogue du fonds tamoul; la copie est faite avec soin, bien collationnée et très lisible. Le n° 143 comprend des horoscopes, des lettres d'Anandarangappoullé datées de 1746, une traduction du traité de Versailles de 1783, une relation détaillée du siège de Pondichéry en 1778, des compliments et souhaits en vers, etc. Les n$^{os}$ 144 à 154 contiennent le journal d'Anandarangappoullé, et les n$^{os}$ 155 à 157 celui de son fils Tirouvengadappoullé. Le n° 158 renferme une sorte de table, des lettres, des horoscopes, etc. Le manuscrit original d'Anandarangappoullé formait treize volumes; la copie de M. Ariel en a formé quinze, savoir : n° 144, de 1726 à 1746, 166 et 219 feuillets; n° 145, d'octobre 1746 à juin 1747,

feuillets 193 à 290 et 116 feuillets; n° 146, de juillet 1747 à août 1748, feuillets 120 à 436 et 96 feuillets; n° 147, de septembre 1748 à mars 1750, 145 et 261 feuillets; n° 148, de mars 1750 à octobre 1751, feuillets 262 à 336, 194 et 130 feuillets; n° 149, d'octobre 1751 à septembre 1752, feuillets 131 à 245 et 295 feuillets; n° 150, de septembre 1752 à décembre 1753, feuillets 296 à 424 et 284 feuillets; n° 151, de septembre 1754 à août 1755, 275 et 97 feuillets; n° 152, d'août 1755 à septembre 1756, feuillets 98 à 254 et 234 feuillets; n° 153, de septembre 1756 à août 1758, feuillets 238 à 342 et 286 feuillets; n° 154, d'avril 1758 à avril 1760, feuillets 288 à 403 et 281 feuillets. La copie du manuscrit de Tirouvengadappoullé a formé trois volumes, savoir : n° 155, d'avril 1662 à octobre 1765, 120, 95 et 108 feuillets; n° 156, de décembre 1765 à octobre 1773, feuillets 109 à 193, 108 et 44 feuillets; n° 157, d'octobre 1773 à mars 1799, feuillets 45 à 66, 108, 145 et 132 feuillets.

Ces trois volumes sont loin d'offrir l'intérêt des onze précédents. Malheureusement, ceux-ci offrent d'assez nombreuses lacunes, dues à la perte de quelques-uns des registres originaux : du 15 novembre 1748 au 24 juin 1749, du 20 décembre 1750 au 13 avril 1751, du 1er avril 1752 au 5 avril 1753, du 10 décembre 1753 au 3 septembre 1754; de mars 1755 au 8 avril 1756; du 21 septembre 1758 au 22 janvier 1759; le journal s'arrête d'ailleurs au 8 avril 1760, qui correspond, d'après le comput indien, au mardi 30 Phalguna de l'année Prâmâdhi.

Aucun passage, aucun spécimen de cette chronique n'a jamais été imprimé. En 1870, à l'occasion de l'érection, à Pondichéry, d'une statue de Dupleix (le 16 juillet),

M. F.-N. Laude, procureur général, publia la traduction, par extraits, de toute la partie de ces mémoires relative au siège de Pondichéry par l'amiral Boscawen, du 6 septembre au 16 octobre 1748 (1); cette traduction, évidemment exacte, n'est pas irréprochable : elle a été faite par un Indien et relue par un Européen qui ne savait pas le tamoul, car elle renferme beaucoup d'expressions qui ne s'accordent ni avec les habitudes du temps, ni avec les connaissances probables de l'auteur, ni avec son style. En 1849, M. A. Gallois-Montbrun avait fait imprimer, à Pondichéry, une très intéressante *Notice sur la chronique en langue tamile et sur la vie d'Ananda-Rangapillei* (16 p. in-8°).

Anandarangappoullé était né, à Madras, le 30 mars 1709, qui correspond à l'année indienne Sarvadhâri, mois de Phalguna, vingt et unième jour, samedi, cinquième jour de la lune. Son père, Tirouvêngadappoullé, vint s'établir à Pondichéry peu après ; en 1721, il fut nommé *courtier-adjoint* de la Compagnie : le *courtier* titulaire était un certain Gourouvappamodély, qui était venu en France, qu'on y avait baptisé solennellement (Louis XIV lui avait servi de parrain) et qu'on avait anobli en lui conférant le titre de chevalier. Le courtier, appelé d'abord *modéliar* (proprement *mudaliyâr*, de *mudal* « premier »), était en quelque sorte l'agent général de la Compagnie des Indes, l'intermédiaire entre elle et les indigènes. Plus tard, le titre français de *courtier* fut remplacé par l'appellation persane de *dîwân, divan*. Après « le chevalier Gourouvappa », le courtier

(1) *Dupleix*. — Le siège de Pondichéry en 1748, extrait des Mémoires inédits de Rangappoullé, divan de la compagnie des Indes. *Pondichéry*, impr. du Gouv., 1870 ; in-8° de 91 pages.

titulaire fut un nommé Canagarâyamodély, qui mourut en 1746. Anandarangappoullé fut appelé à le remplacer vers la fin de 1747. Il occupa ces fonctions jusqu'en 1756 ; à cette époque, il fut écarté par le nouveau gouverneur, M. Duval de Leyrit. Il mourut le 11 janvier 1761, quatre jours avant la capitulation de Pondichéry.

C'est surtout de 1746 à 1756 que sa chronique offre de l'intérêt. Pendant cette période, il a vu de près tous les personnages qui ont paru sur la scène politique ; il a été mêlé à tous les événements, à toutes les négociations. Aussi fut-il comblé d'honneurs par les potentats indigènes : en 1749, Muzaffar-djang le nomma *mansubdâr* de 3,000 chevaux, titre qui, du temps d'Akbar, lui aurait assuré un traitement annuel de 204,000 roupies (510,000 fr.). Quelque temps après, il reçut le titre de *Vezârdarâyavidjaya* et chargé, comme *jagirdâr,* du commandement du fort et du district de Chinglepett. Enfin, en 1755, il devint le « Chef des Malabars » de Pondichéry.

Sa chronique, rédigée au jour le jour, est très inégale. On y trouve un peu de tout, au hasard et sans ordre : des discussions de famille, des cancans de quartier, des descriptions de cérémonies religieuses, à côté de conversations avec Dupleix et d'autres hauts personnages, ou au milieu de récits très détaillés d'événements fort importants. L'écrivain n'oublie aucun des traits qui permettent de tracer un portrait fidèle des gens avec qui il a affaire ; un mot suffit quelquefois. C'est ainsi qu'on voit Paradis, l'un des adversaires de La Bourdonnais, dire avec une forfanterie toute castillane : « Partout où je vais, il y a toujours la victoire ! »

Comme le fait remarquer M. Gallois-Montbrun, l'im-

pression qui résulte de ces mémoires, en ce qui concerne la personne de Dupleix, est qu'il offrait un mélange des plus grands talents, de l'intelligence la plus vive, des conceptions les plus hardies, et de la vanité la plus outrée, de l'infatuation la plus ridicule et de la cupidité la plus étroite. Dès ses premières discussions avec La Bourdonnais, Dupleix, en son particulier, le traite de chien, *nây* en tamoul, et s'emporte en apostrophes aussi violentes qu'excessives. Il accepte, avec une satisfaction évidente, les flatteries les plus exagérées, et c'est par des flatteries qu'on arrive à obtenir de lui des faveurs qu'il avait précédemment refusées. Il ne repousse point les offrandes et les présents. Mais c'est surtout sa femme, Jeanne Albert, qui sort diminuée de ces récits ; elle nous y apparaît avec tous les défauts des créoles mulâtres (elle en avait du sang dans les veines par sa mère, Élizabeth-Rosa de Castro) ; elle fait montre à tout instant d'une dévotion méticuleuse et est toujours prête à appuyer les plaintes et les demandes des missionnaires catholiques.

On jugera de l'intérêt du *Journal* par les extraits ci-après, que j'ai choisis de façon à ce qu'ils puissent en donner une idée générale. J'ai traduit le plus littéralement possible, et quant au texte tamoul, je l'ai reproduit très exactement, avec ses négligences de style, ses fautes d'orthographe et ses idiotismes populaires. Nulle part l'*e* et l'*o* brefs ne sont distingués des *e* et des *o* longs ; nulle part, non plus, les consonnes muettes ne sont marquées d'un signe spécial.

On remarquera les prétérits en *tch* et *ndj* pour *tt* et *nd*, formes correctement grammaticales ; les contractions, telles que *nammuḍa* pour *nammuḍeiya* « de nous, notre » ;

*avaḍam* pour *avviḍam* « cet endroit » ; les vulgarités telles que *pîrangiyaḷ* pour *pîrangigaḷ* « les canons » ; enfin l'emploi d'un grand nombre de mots étrangers, empruntés notamment à l'hindoustani : *kabur'u* pour *khabar*, *mustîdu* pour *mustaᶜid*, *mubârakku* pour *mubâraki*, etc.

J'ai cherché à rétablir exactement les noms propres européens défigurés par la transcription tamoule. Quant aux noms indiens, je les ai écrits avec l'orthographe adoptée par l'administration de Pondichéry. Ainsi *Anandarangappoullé* est pour *Anandaraṅgappiḷḷei* ; la terminaison *piḷḷei* est, comme on sait, spéciale à la caste des *Veḷḷâjas* (marchands, cultivateurs du Toṇḍa ou du Çôḷamaṇḍala).

Le *Journal* d'Ânandarangappa commence, à proprement parler, en 1736, mais il est précédé d'une sorte de livre de dépenses dont la première inscrite l'est à la date du 4 mars 1726. Je n'y ai rien trouvé de bien intéressant ; je relève pourtant la note suivante, du 26 mars 1726 :

donné pour un mouton pour (être sacrifié dans le but de) détruire un maléfice, un sort.....

Ânandarangappa n'était point converti au christianisme. C'était un vichnouviste, comme le prouve la suscription de ses lettres :

La victoire du très illustre Râma !

Le premier feuillet du premier registre original porte cette épigraphe :

Le temps passe, la parole demeure.

Au feuillet 12, c'est-à-dire au commencement du *Journal*, l'auteur trace en ces termes son programme :

Ce qui a été entendu par les oreilles, ce qui a été vu par les

yeux; les choses curieuses et les nouveautés qui se sont passées; les arrivées des navires, puis les départs des navires; — c'est ce qu'on a entrepris d'écrire (ci-après).

Les mémoires commencent le 6 septembre 1736; la rédaction, pendant les premiers temps, est assez sommaire. On y trouve d'intéressants détails sur le droit de battre monnaie accordé à M. Dumas par le Grand Mogol (1), sur l'achat de Karikal au roi de Tanjaour. Le traité qui stipulait cet achat est du 5 juillet 1738. M. Dumas s'occupa immédiatement de le faire ratifier :

| | |
|---|---|
| Année Kâlayukti | An 1738 |
| mois Âḍi (Âṣâdha) 14 | (24 juillet) |

Jeudi matin à six heures, en raison de l'achat de Karikal, du fort de Karkangéry (2), de la Grande Aldée, et des autres localités

(1) Le firman du Grand Mogol fut transmis à M. Dumas par Ali-Dost-Khan, nabab d'Arcate, en août 1736. Les pièces de monnaie qui ont été frappées à Pondichéry ont le même titre, le même poids et la même empreinte que celles d'Arcate, mais elles sont distinguées par un croissant au bas du revers. On a frappé à Pondichéry, au dernier siècle, des *pagodes* en or (8 fr. 50), des roupies (2 fr. 50) et des fanons (0 fr. 30) en argent, et des caches en cuivre (un liard). Les fanons portent sur la face une fleur de lys. De 1830 à 1837, on a fait à Pondichéry des fanons portant la figure d'un coq et au revers le nom de Pondichéry en tamoul, *Pudutchêri*.

(2) Karkangéry, proprement *Kârkkiḷâtchêri*, est un village situé à quatre kilomètres au S.-E. de Karikal. Le 14 octobre 1859, nous sommes allés, mon père, mon frère et moi, y voir l'emplacement du fort détruit par les Anglais après la prise de notre établissement en 1760. Il n'en restait plus qu'une partie du fossé (60 mètres de long sur 4 à 5 de profondeur et 12 à 15 de large) et les fondations des murs de revêtement correspondant. Le dernier gardien du fort ou des ruines du fort, au dire de son fils Narayanapadéatchy (âgé de soixante ans en 1859), propriétaire d'une partie du terrain, se nommait Sidambarapadéatchy.

formant les cinq Grâma : Kotteiçuppaya; Avaçar'amadichanaya; l'homme d'affaires de Çêchâçalachetty; Vîrappaya, qui remplit l'office de secrétaire auprès de Çêchâçalachetty; un autre brame, dont je ne sais pas le nom, homme de Rangôpaṇḍita, lequel est auprès du roi de Tanjaour qui vient de monter sur le trône; un chef de compagnie (un Thâbédar?); et avec eux, quatre pions royaux de la Compagnie; sont partis à cet endroit (Karikal?) pour aller porter au roi de Tanjaour les présents qui lui ont été destinés.

M. Dumas s'occupait en même temps de la prise de possession du nouvel établissement :

Vendredi 15 à trois heures de l'après-midi, M. Dirois, qui doit être commandant à Karikal; M. Martinville, son second, et M. Rebutty, qui doit être ingénieur pour faire les travaux au fort, se sont mis en route pour Karikal.

15 (Aḍi). — 26 (juillet). — Samedi, le navire de France *le Saint-Géran* (1) ayant été désigné pour aller à Karikal, M. Aubin, capitaine de navire; M. Delatour capitaine de soldats; le grand major M. Roussel; le lieutenant M. Goguelin (?); cent soldats; le comptable M. Delarche et le comptable mulâtre M. Saint-Gilles (?), qui devront tenir les comptes à Karikal, se sont embarqués sur ce navire pour faire le voyage.

En outre, forgerons, charpentiers, scieurs, en tout environ soixante ou soixante-dix personnes se sont aussi embarquées sur le navire.

En outre, on a embarqué sur le navire, pour envoyer à Karikal,

(1) C'est le vaisseau dont Bernardin de Saint-Pierre a immortalisé le naufrage, qui eut lieu, comme on sait, à l'Ile-de-France, dans la nuit du 17 au 18 août 1744, par un très beau temps, uniquement à cause de l'impéritie de ses officiers; on ne put rien sauver de la cargaison, et, de tout l'équipage, neuf hommes seulement survécurent. En allant de Pondichéry à Karikal, en 1738, il paraît qu'il s'arrêta à Tranquebar, car, aux Archives de Pondichéry, on trouve une plainte formelle du gouverneur danois accusant le *Saint-Géran* de s'être livré à « des violences » dans la rade de Tranquebar. La citadelle de Tranquebar s'appelait alors Danskborg.

de la pierre de chaux, des haches, des serpes, des houes, et autres choses analogues.

Ce jour même, au coucher du soleil, on lui a donné congé.

Il a déployé ses voiles et s'est mis en marche, mais comme il n'y avait pas de vent, il roulait et se couchait; aussi, jetant l'ancre, s'est-il arrêté.

Les négociations furent plus longues et plus laborieuses qu'on ne l'avait tout d'abord pensé, et ce ne fut qu'en 1739 qu'il fut possible de prendre possession de Karikal :

| | |
|---|---|
| Année Kâlayukti | An 1739 |
| mois Mâçi (Mâgha) 20 | (10 février) |

Aujourd'hui mardi, à neuf heures du matin, on a rangé (les soldats) en ligne dans la citadelle. M. le Gouverneur est venu dans les rangs, s'est arrêté, a donné un papier écrit à M. Bury, et lui a dit de lire. Celui-ci, prenant le papier, l'a lu à haute voix de façon que tous le sachent, en disant : « M. Golard va comme commandant à Karikal ».

Aussitôt cette lecture terminée, M. le Gouverneur embrassa M. Golard, et tous les autres membres du Conseil vinrent le féliciter.

Puis, au coucher du soleil, celui-ci monta sur le *sloop* n° 1, où furent embarqués tous ses meubles et ustensiles, et il se mit en route (1).

(1) Voici le procès-verbal officiel et authentique de la prise de possession de Karikal, d'après une copie prise par mon père sur l'original en parchemin qui est conservé aux Archives de Pondichéry (carton 103, fascicule 46) :

« Au nom de Dieu tout-puissant !

« L'an mil sept cent trente-neuf, le quatorzième février de la vingt-cinquième année du règne de Louis quinze, Roy de France,

« En vertu de la vente qui a esté faite l'an mil sept cent trente huit à la nation française par Sahagy marajou, Roy de Tanjaour, feudataire des terres de Karical, de la forteresse de Karkangéry et des aldées qui en dépendent, laquelle vente nous a été consentie et

Le gouvernement n'avait pas seulement affaire aux potentats indigènes. Bien des ennuis lui étaient suscités par les Européens, dont il fallait souvent réprimer les excès de zèle, comme dans le cas suivant :

| | |
|---|---|
| Année Siddhârti | An 1740 |
| mois Mâçi (Mâgha) 24 | Mars 4 |

Jeudi, au coucher du soleil. Si l'on demande quelle est l'affaire qui s'est passée en ville, (sachez qu')un habitant de Tambireṭṭipa-

concédée de nouveau par le puissant seigneur Chandersaheb, général de l'armée de l'Empereur Mogol et du Tanjaour et de Trichenapaly, dont il est actuellement en possession, lesquels actes et confirmation sont cy-après transcrits,

« Nous, Golard, conseiller du Conseil supérieur de Pondichéry, envoyé à cet effet par Monsieur Dumas, écuyer, chevalier de Saint-Michel, commandant général de tous les établissements français aux Indes, gouverneur de Pondichéry et président du conseil supérieur y étably, et par Messieurs du conseil supérieur dudit lieu,

« J'ay, au nom du Roy de France et de la Compagnie des Indes, pris possession de Karical, de la forteresse de Karkangéry et des aldées qui en dépendent, sçavoir : Tiroumalerayanpatanam, Quileour, Meleour, Poudoutoré, Cottypatou, Tenelar, Kalicarou, Maratapoury, Arigapatou, Oulqueray, et sur lesquelles terres j'ay arboré le pavillon de Sa Majesté,

« Et les forteresses de Karcangéry, Karical et ses dépendances, m'ont été remis ce jour sans aucun trouble n'y obstacle, pour dorénavant appartenir en toute propriété et à perpétuité à la Compagnie des Indes et à la nation française.

« En foi de quoy, nous avons dressé le présent procès-verbal, en présence de Navaouskan..... officier de l'armée de Sandersaëb, du seigneur Francisque Pereira, médecin et agent du Nabab, de M. Delatour, capitaine des troupes françaises, soussignez.

« Fait à Karikal, le quatorze février mil sept cent trente neuf.

« Signé en langue maure : GOLARD, DELATOUR,
« NAVAOUSKAN, ROUSSEL, DUFRESNE,
PERERA, SAINT-MARTIN, NICOLAS. »

léon, Çôleiappen, marchand ambulant, a un enfant, un fils, un garçon de douze à treize ans. Des rettis chrétiens de ce village le cachèrent, le menèrent à l'église Saint-Paul, le firent baptiser (1) et le laissèrent dans l'église, où on le garda deux jours. Cependant, le père et la mère de cet enfant le cherchaient aux quatre coins de la ville sans le trouver nulle part. Aujourd'hui même, ce matin, ils l'ont vu qui se tenait debout sur le seuil de l'église.

M. Dumas avait demandé à rentrer en France. Il fut nommé directeur de la Compagnie, et en reçut l'avis le 19 juillet 1741 ; Dupleix, commandant à Chandernagor, avait été déjà désigné pour le remplacer. Sans l'attendre, Dumas remit le gouvernement à son second le 16 octobre et s'embarqua le 19 sur le navire amiral de La Bourdonnais, qui mit à la voile le lendemain.

Dupleix n'arriva à Pondichéry que le 14 janvier suivant :

| | |
|---|---|
| Année Durmati | An 1742 |
| mois de Tâi 4 | (14 janvier) |

Samedi, à dix heures du matin, un navire est arrivé en courant, venant du Bengale. Il a tiré neuf coups de canon. Si on demande quelle est la nouvelle arrivée par ce navire, (sachez qu')il a dit : « avec ce navire-ci, nous sommes partis quatre navires du Bengale ; sur un de ces navires vient Monsieur le Gouverneur ; on ne sait si on verra les trois autres navires aujourd'hui ou demain ».

Ce même jour, à quatre heures de l'après-midi, ces trois navires ont été aperçus. Comme sur l'un d'eux vient, pour être le chef de cette place, M. Dupleix, il y a mis le (pavillon) amiral. Au moment même où il arrivait, tous les hommes des navires qui étaient à la côte lui ont fait honneur en tirant le canon l'un après l'autre. Puis, il a tiré vingt-et-un coups de canon au fort ; en retour, dans le fort, on a tiré vingt-et-un coups. A cinq heures, sur un *cattimaron* (2)

(1) Anandarangappa emploie ici l'expression chrétienne *ñânasnânam* (sanscrit *djñânasnâna*) « bain de la sagesse ».

(2) Proprement *kaṭṭumaram* « arbres attachés », sorte de radeau

est venu un papier. Dans ce papier est venue cette annonce: « la mer est forte; on descendra demain matin ». Alors, dans cette place, on se mit à faire des préparatifs : depuis le bord de la mer jusqu'à la maison de M. le Gouverneur (1), des deux côtés, on planta des bananiers et des cocotiers.

Mais, le 6 (de *Taï*, 15 janvier), à six heures du matin, sous l'astérisme Açvadi et la constellation Makara, M. Dupleix, sa femme, et toutes les autres personnes qui étaient avec lui descendirent (à terre). Dès qu'il fut descendu à la côte, on tira vingt-et-un coups de canon dans le fort. Au bord de la mer allèrent le recevoir les Messieurs qui sont dans cette place, Conseillers et autres grands personnages. De là, à pied, avec une escorte de soldats des deux côtés, il alla dans le fort, entendit l'office dans l'église ; puis, tout de suite, l'escorte s'aligna et tira trois feux de file. A huit heures, il se rendit à pied du fort à sa maison. On tira vingt-et-un coups de canon quand il sortit du fort, et vingt-et-un quand il entra dans sa maison. Cependant, les danseurs, les musiciens, les bayadères avec toute la pompe ordinaire vinrent chez lui pour cet heureux jour et il s'assit pour recevoir leurs hommages.

Depuis qu'il avait reçu avis de sa nomination en remplacement de Dumas, Dupleix s'était marié, à Chandernagor, le 17 avril 1741, avec M^me^ veuve Vincens (2). Elle lui donna, l'année suivante, un fils qui ne vécut pas :

long, insubmersible, formé généralement de trois ou cinq troncs d'arbres liés ensemble.

(1) En 1742, le gouverneur n'habitait plus dans le fort. Sa maison, ainsi que l'hôtel de la Compagnie, étaient à l'entrée de la partie nord de la ville blanche, en face du fort Louis. L'hôtel du gouvernement occupe encore le même emplacement; l'hôtel de la Compagnie est devenu celui du Procureur général.

(2) Fille de Jacques-Théodore Albert, chirurgien de la Compagnie royale de France à Pondichéry, et de Élisabeth-Rosa de Castro, de Madras, Jeanne Albert avait épousé à Pondichéry, le 5 juin 1719, M. Vincens, conseiller au Conseil supérieur, originaire de Montpellier. Elle lui donna six enfants, deux garçons, dont le premier naquit le 27 mai 1720, et quatre filles, dont la dernière ne vécut que onze

| | |
|---|---|
| Année Dundubhi | An 1742 |
| mois de Purattâçi (Pûrvabhâdrapada) 28 | octobre 10 |

Mercredi, à la demie après midi sonné, il naquit à M. le Gouverneur Dupleix un enfant mâle. C'était la fête de la naissance : dès qu'il fut né, les navires qui sont à la côte, un à un, l'un après l'autre, tirèrent vingt-et-un coups de canon ; à l'église, on sonna la cloche pendant une demi-heure. Cependant, cet enfant mourut et alla aux pieds du Seigneur. Par sa corpulence, cet enfant était comme un enfant d'un an, à ce qu'a dit le maître des cérémonies qui l'a vu et mesuré; il avait, en pieds d'Europe, deux pieds et demi : « On n'a jamais vu naître, disait-il, un enfant si gros et si long. »

Le *Journal* d'Ânandarangappa contient, ce qui le rend d'autant plus intéressant, le récit de faits tout à fait locaux, où se trouve la trace des usages domestiques et des superstitions populaires :

| | |
|---|---|
| Année Rudhirôdgâri | An 1743 |
| mois de Mârgaji (Mrgaçîrṣa) 8 | décembre |

Jeudi. — Aujourd'hui, à quatre heures de l'après-midi, si l'on demande : « Quelle est la merveille qui a été vue? » (Sachez que) depuis dix à quinze jours, on voyait des étoiles en plein jour. Puis

mois. L'aînée de ses filles se maria à l'âge de seize ans avec François Coyle de Barnevall ; les deux autres, âgées alors de dix-sept et de quinze ans, se marièrent le même jour, en 1743, l'une avec François-Corneille de Schonamille, gouverneur de Banquibazar, qui appartenait aux Hollandais, et l'autre avec Jacques Duval d'Espréménil, conseiller à Pondichéry. Dans son acte de mariage avec Dupleix, il est dit que Mme veuve Vincens est âgée de trente-trois ans; M. Laude, à qui j'emprunte les détails qui précèdent, en conclut que Jeanne Albert doit être la même que Marie-Françoise Albert qui est née à Pondichéry le 18 mars 1708. Il me paraît impossible qu'elle ait pu se marier à onze ans et être mère à douze. Il est plus probable qu'elle est née auparavant, sans doute hors de Pondichéry. M. Vincens a dû mourir à Pondichéry vers 1739 ou 1740.

on vit constamment deux étoiles. On disait : « Comment cela? C'est une calamité! C'est merveilleux de voir des étoiles en plein jour! » Mais, ce même jour, à quatre heures de l'après-midi, du côté du nord-ouest, est tombé, en s'enflammant, un astre qui avait la grosseur d'une citrouille. Tous les gens qui étaient dans la ville l'ont vu et toutes les personnes disaient : « Quel calamité résultera de cela? Nous ne savons! » Tout le monde disait aussi : « A aucune époque, on n'a vu ainsi tomber et s'enflammer des étoiles en plein jour! »

Le chroniqueur raconte même les affaires de sa propre famille :

| | |
|---|---|
| Année Raktâkchi | An 1744 |
| mois d'Âṇi | juin |

5 Mardi (15 juin), — Cinquième jour de la lune. — Astérisme Maga. — Ce jour même, le matin, le soleil levé, après la septième *nâjiyei* (1), (ma sœur) *Sirandjîvipâppâḷ* devint nubile.

19 Lundi (29 juin), on a célébré la fête du *Rtusândhi*. Depuis ces quinze jours qu'elle devint nubile, les grands personnages, les employés et tous les gens qui sont dans cette ville, ont formé tous les jours cinq à six *variçei* (2) qui venaient à la maison. « De telles cérémonies n'ont pas encore été vues, disait-on, même lors des fêtes qui ont eu lieu chez les grands personnages qui sont dans cette ville. »

Le chroniqueur n'a garde de passer sous silence les petits cancans, les scandales de la ville noire ou de la ville européenne. A cet ordre de faits appartient l'aventure suivante, qui montre la justesse d'esprit de Dupleix et dont le héros est un certain M. Coquet, un nom prédestiné, comme on va le voir :

(1) Les Indiens du pays tamoul font commencer le jour au lever du soleil ; ils le divisent en 60 *nâjigei* (*nâḍikâ*) de 60 *vinâḍi* chacune. Chaque *vinâḍi* est subdivisé en 60 *noḍi* « clin d'œil, claquement de doigt ».

(2) Rangs, séries, lignes de serviteurs portant des présents.

| | |
|---|---|
| Année Akchaya | An 1746 |
| mois de Çittirei (Tchâitra) | avril |
| 13 vendredi | 22 |

Si l'on demande « quel événement intéressant s'est passé aujourd'hui dans la ville ? », (sachez qu')un sous-marchand, notaire, appelé M. Coquet, était sorti de chez lui hier, à sept heures de l'après-midi, était allé au jardin de M. Fasque (?), à Mirâpaḷi, y avait bu du vin et s'en revenait ensuite à la maison. Dans cette rue, il entra dans une maison et voulut voir s'il y avait des femmes. Comme il faisait noir, il prit dans le foyer un tison qu'il agita. Alors, une fille qui était dans cette maison sortit en courant. Il lui courut après, en perdant ses souliers. Elle courut, entra dans une maison voisine en criant et se mit à pleurer. Alors des Tamijer (1) qui étaient là et d'autres gens qui passaient s'attroupèrent, se dirent : « Un soldat est venu entrer là », et se mirent à chercher. Lui, alors, s'enfuit et alla se cacher dans une paillotte nouvellement bâtie et qui n'avait pas de porte. Les Tamijer eurent peur et entourèrent la paillotte. Lui, après être resté quelque temps dans cette paillotte, ramassa des mottes de terre et les leur jeta. Alors, de ceux qui étaient assemblés dans la rue, quatre personnes passèrent par derrière, le prirent, et tous ensemble le battirent au point de lui déchirer ses habits à commencer par sa veste à boutons d'or, lui arrachèrent son épée et sa canne de rotin, et, après l'avoir bien battu, le portèrent chez le petit Monsieur (2), où ils le laissèrent. On dit qu'il ne pourra pas se rétablir des coups qu'il a reçus et qui lui ont fendu la tête. Comment est son état ? voilà ce qu'il faut savoir. Quand M. le Gouverneur apprit cette affaire, il dit : « Si un blanc entre chez un Tamijen pour prendre des femmes, demeureront-ils tranquilles ? Ils ont fait un bon ouvrage ». Comme on a dit : « Nous ignorons quels sont ceux qui l'ont battu », on les recherche. On n'a pas encore trouvé celui qui a battu.

(1) C'est-à-dire des *tamouls*, des gens de caste (à l'exclusion des parias).

(2) L'intendant, l'ordonnateur, par opposition au gouverneur, qui était « le grand Monsieur ». Ce pouvait être aussi un nom propre d'Indien, *Sinnadoré*.

M. Coquet ne mourut pas de ses blessures ; il était en 1750 à Mazulipatam : une lettre du 29 mai 1751 dit incidemment qu'il y est mort peu de temps auparavant. (Archives de Pondichéry.)

L'extrait suivant montre Dupleix sous un jour beaucoup moins avantageux :

| | |
|---|---|
| Année Akchaya | An 1746 |
| mois de Vâigâçi (Vâiçâkha) | juin |
| 30 vendredi | 9 |

Si on demande : « Quel événement intéressant s'est passé aujourd'hui dans la ville? » (sachez que) le samedi 25 courant (4 juin), de dix heures trois quarts du matin à minuit, s'est accompli, en une seule cérémonie, le mariage des deux filles de Çêchâçalachetty. Les maris de ces deux jeunes filles sont : l'un, le fils de Râtchanachetty de la Grande Aldée ; l'autre, qui habite Négapatam, le fils de Vâlichetty de Maduré. En faisant ces deux mariages en même temps dans la maison, on a réduit la dépense à peu de chose.

A cause de ce mariage, aujourd'hui jeudi, à six heures du soir, M. Dupleix, sa femme, M. Dubois, Mme d'Espréménil (1), M. Lostice (?) et Mme Cornet (2) sont venus (chez Çêchâçalachetty). Après être restés assis pendant une demi-heure, ils se sont levés et sont entrés dans la prem ère pièce, ont vu l'époux et l'épouse, puis sont revenus sous le *pandal* (3). Assis autour d'une table de sucreries, ils en ont mangé, et, au bout d'une demi-heure, ils sont partis. On a tiré quatre fois (*sic*) vingt-et-un coups de boîte : vingt-et-un à leur arrivée, vingt-et-un quand ils se sont assis, vingt-et-un

(1) C'était la troisième fille de Mme Dupleix. Le célèbre conseiller au Parlement, député en 1789, était son fils; il était né à Pondichéry le 20 septembre 1746.

(2) On se rappelle l'assassinat de Mme Gustave Cornet par Marchandon, son valet de chambre, rue de Sèze, à Paris, le 16 avril 1884. M. Cornet appartenait à la même famille que la visiteuse de Çêchaçalachetty.

(3) *Pandal*, sorte de dais fixe ou de pavillon de feuillage, etc.

quand ils se sont mis à table, vingt-et-un quand ils se sont levés et vingt-et-un quand ils sont partis.

Mais, comme M. le Gouverneur est venu, voici la manière dont on lui a fait un présent. On a donné en secret mille roupies à M. le Gouverneur et cent (1) à Madame; sous le pandal on a donné seulement de l'arec, du bétel, de l'eau de roses et des fleurs.

Nous touchons à la grande époque. L'escadre de Labourdonnais est annoncée. Elle arrive le 9 juillet, après un engagement avec l'escadre anglaise près de Négapatam, Tranquebar et Portenove :

| | |
|---|---|
| Année Akchaya | An 1746 |
| mois Âṇi | juillet |
| vendredi 28 | 8 |

Aujourd'hui, à onze heures et demie, un navire arriva en vue. Arnassalachetty vint me dire que ce navire avait mis le drapeau blanc, qu'on avait mis le drapeau sur le fort, et qu'on était venu faire un rapport à Monsieur le Gouverneur. Sur quoi, je me dis : « Sortons, et allons au bord de la mer pour voir. » J'étais dans le magasin d'arec; dès que je sortis, le nommé Barlam (2), fils de Malékkojoundémodély, me dit : « Monsieur est monté sur la terrasse, a regardé, a dit : « Un navire de France est arrivé! C'est un « navire à nous! et il m'envoie le dire au supérieur Cœurdoux (3), « de l'église Saint-Paul ». Là-dessus, j'allai au bord de la mer. »

(1) 1,000 roupies font 2,500 fr. Dans un autre passage des mémoires, nous voyons Mme Dupleix demander à un solliciteur de l'emploi de courtier 10,000 roupies pour son mari et le tiers en sus pour elle. M. Gallois-Montbrun a trouvé, dans un autre passage, que Dupleix aurait reçu 100,800 fr. pour prix d'une décision dans une succession contestée.

(2) *Barlam* ou *Barlaam*, prétendu saint du christianisme oriental. Ce nom, habituel aux chrétiens de Saint-Thomas, est rare chez les catholiques. Il désigne sûrement un chrétien.

(3) Le P. Cœurdoux, supérieur de la Mission des Jésuites à Pondichéry, est bien connu ; c'est un de ceux qui ont attiré l'attention des Européens sur l'importance du sanscrit et sur sa parenté avec le

Il y avait là M. de la Villebague (1), M. Auger, M. Laisné (?) dont le navire *le Favori* a été pris à Achem, et d'autres. Je leur demandai : « A qui est ce navire ? » M. de la Villebague me dit : « Ce navire est la frégate marchande du Bengale; il s'appelle *le Marie-Joseph* et son capitaine est M. Champignon; il est chargé de beaucoup de *cauris* »; puis il reprit : « Il est allé à Mascareigne (2), il est probable qu'il en arrive ». Mais, demandai-je, ce navire ne viendrait pas seul sans que d'autres navires vinssent avec lui ! « Y a-t-il doute là-dessus ? » me dirent-ils pour terminer. Cependant, un pion (3) vint annoncer qu'un *cattimaron* était allé au navire et avait rapporté une lettre. Alors, M. Auger, ayant pris cette lettre et l'ayant lue, dit : « Ce navire est *le Marie-Joseph*, son capitaine est M. Champignon, il est chargé de *cauris;* et voici ce qu'il écrit : « A « sept lieues de chemin d'ici, j'ai laissé neuf navires y compris « celui de M. de Labourdonnais, commandant; ils restent pour se « battre avec les navires anglais; il semble que les nôtres aient le « dessous; nos navires arriveront probablement cette après-midi « ou demain ». Après avoir appris ces nouvelles, je revins chez moi au bout d'une demi-heure.

grec et le latin. En 1771, il était encore en correspondance avec Anquetil Duperron.

(1) Mahé de la Villebague, frère de Labourdonnais, fut arrêté en 1748 à Madras avec un certain M. Desjardins. Accusés de concussion et traités comme prisonniers d'État, ils furent d'abord enfermés dans le fort Louis à Pondichéry, puis expédiés en France le 1er mars 1749 sur les vaisseaux *l'Auguste* et *le Centaure*. Il ne paraît pourtant pas, d'après les documents conservés aux Archives de Pondichéry, qu'il y ait eu des charges bien sérieuses contre eux.

(2) Il faut remarquer ce mot. *Mascareigne* est proprement le nom de l'île de la Réunion; mais comme Bourbon, Maurice et Rodrigue ont été appelées les îles Mascareignes, c'est évidemment de l'île de France qu'il est question dans ce passage.

(3) Un *pion* serait, d'après Littré, un soldat à pied ou un domestique allant à pied dans l'Inde Plus exactement, c'est une sorte de garde du corps, de courrier et de commissionnaire privé, qui porte d'habitude en bandoulière une bande de peau de tigre où est fixée une plaque d'argent avec le titre ou les armes du fonctionnaire au service duquel le pion est attaché.

Mais, comme la nouvelle portée par ce navire est une très heureuse nouvelle, tous les gens qui sont dans cette ville se réjouissaient d'une joie pareille à celle qu'on éprouverait si l'on découvrait un trésor, si l'on retrouvait un objet précieux qu'on aurait perdu, si des morts étant allés ensuite à Kâçi (1) ressuscitaient, si l'on célébrait des fêtes chacun à sa façon pour toutes les sortes de motifs qu'on pourrait imaginer, si l'on obtenait enfin un fils désiré. Ainsi toute la ville était autant en joie que si tous avaient bu l'ambroisie divine. La joie d'aujourd'hui, on ne finirait pas de l'écrire sur le papier. Si l'on demande « Pour quel motif y a-t-il eu tant de joie? », (sachez que), comme l'année dernière il n'est venu aucun navire de France, qu'aucun n'est allé non plus d'ici en France; que tous les navires partis d'ici pour la Chine, Manille et Achem ont été tous, y compris les petites barques, pris par les Anglais; que les employés de la Compagnie et tous les négociants de la ville n'ont plus d'argent; que tous les habitants de la ville n'ont plus de travail; dans une pareille occurrence, le fait qu'un navire vient en avant annoncer l'arrivée de l'escadre cause à tout le monde dans la ville une joie extrême.

Après cela, dans l'après-midi, on monta au mât de pavillon et on dit qu'on apercevait quelques navires. Et en effet, à la nuit, huit navires vinrent près de la côte. Comme c'était la nuit et comme on pouvait craindre que ce ne fussent des navires anglais venus par ruse, les canons qui étaient sur le rempart du bord de la mer, au sud (2), dans le fort, un à un, à commencer par le canon à

(1) C'est-à-dire Bénarès.

(2) Pondichéry était entouré d'une série de quatorze bastions reliés par des murailles avec glacis, fossés, etc.; du côté de la mer les défenses étaient beaucoup moins considérables. Mais là, au centre de la ville blanche, était le fort Louis, construit de 1701 à 1703 et plusieurs fois agrandi et réparé depuis. Le fort, qui occupait une surface de onze hectares environ, avait la forme d'un pentagone à cinq bastions (Dauphin, de Bourgogne, de Berry, de Bretagne, de la Compagnie), avec un ouvrage à cornes au N.-O. (ravelin fait en 1704) et une double tenaille, au devant, au bord de la mer; on en sortait par deux portes, la porte royale ou marine à l'est, et la porte Dauphine au S.-O. Les bastions de l'enceinte s'appelaient, à partir de l'angle N.-E., bastions Saint-Louis, d'Anjou, d'Orléans, de

bombes, firent feu successivement d'un coup chacun. Il y ten même deux ou trois pièces où l'on mit des boulets. Pour faire connaître indubitablement aux gens du fort que les navires qui étaient arrivés étaient des navires français, ceux des navires répondirent à chaque coup tiré par les gens du fort par deux coups de canon. Les gens du navire et ceux du fort tirèrent ainsi jusqu'à minuit.

Puis, comme deux heures allaient sonner, M. de La Bourdonnais, qui était le commandant de tous les vaisseaux, quitta son navire, descendit (à terre), vint auprès de M. le Gouverneur, resta à parler avec lui pendant une heure, et retourna à son navire sur une *chelingue* (1). Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui. En outre, dès qu'un des navires fut arrivé à midi, (on sut qu')il avait laissé un navire et un sloop à Alamparvé et M. le Gouverneur envoya l'ordre de ramener ici ces deux bateaux. C'est là ce qui s'est passé jusqu'à présent. Le *Marie-Joseph*, en venant, a touché à Karikal, y a pris quatre-vingts soldats et M. Mainville (?), qu'il a débarqués à Pondichéry.

29 Samedi 9 juillet

Ce matin, en regardant dans la rade, on vit que le navire arrivé hier à midi et les huit arrivés à la nuit, soit neuf en tout, s'étaient rejoints. A huit heures du matin, on tira quinze coups de canon seulement sur le navire que montait M. de Labourdonnais; et, en retour, les gens du fort tirèrent aussi le canon.

Voici l'histoire de ces navires. Parmi eux, cinq étaient partis de France en août 1745; ils arrivèrent à Mascareigne le 3 février 1746 (2). Il y avait là quatre navires du pays; on les prépara pour la guerre. On eut ainsi neuf vaisseaux de guerre, auxquels on réunit le marchand *le Marie-Joseph* du Bengale (3). On alla à l'île

la Porte-Madras, Nord-Ouest, Saint-Joseph, Valdaour, Sans-Peur, Villenour, La Reine, de l'Hôpital, de Goudelour et Saint-Laurent.

(1) Bateau sans quille; du tamoul *çalangu*, du sanscrit *djalaṅga* « qui va sur l'eau (?) ».

(2) Le *Journal du voyage* de l'escadre, par M. le capitaine de Rostaing (*Collection historique*, Londres et Paris, 1758, in-12, p. 161-236), dit qu'elle arriva à l'Ile-de-France le 29 janvier 1746.

(3) Le *Marie-Joseph* était à Bourbon.

de Madagascar, on y embarqua des vivres et on repartit. En route, le vent et la tempête se déchaînèrent terriblement (1) : les mâts cassèrent, les gouvernails se brisèrent, les navires firent eau, et on pensa : « Notre fin est arrivée, les navires vont sombrer ». Mais, par la grâce de Dieu, le vent s'arrêta, la mer se calma, la pluie cessa ; puis les navires se tirèrent de là heureusement. Après cela, on répara les mâts et tout le reste et on se remit en route. Mais, une seconde fois, le vent et la pluie recommencèrent, et il fallut faire les nouvelles réparations nécessaires. On arriva à la pointe de Ceylan un mois ou quarante jours après.

Dès qu'on eut quitté cet endroit, comme on venait près de terre, au sud de Négapatam (2), et comme les vaisseaux de guerre anglais étaient là, sous les ordres de M. le commodore Peyton, le quatrième jour, à quatre heures de l'après-midi, le combat commença entre ces navires français et eux. Ils se battirent jusqu'à sept heures du soir. Parmi les Français, sept cents (hommes), le navire de M. de Labourdonnais et celui de M. Delasselle (?) (3), se battirent avec ces six navires (anglais), et pendant ce temps ils tirèrent quatre-vingt mille coups de canon (4). Comme il y avait six navires anglais, qu'il y avait parmi eux des hommes bons pour se battre, eux aussi se battirent très bien. Ceux-ci avaient l'avantage du vent ; ceux-là l'avaient contraire, et comme il n'y avait pas là pour eux de mouillage convenable et qu'il y en avait un bon pour les autres, comme ces derniers avaient été sauvés par

(1) Labourdonnais quitta l'Ile-de-France le 24 mars et alla à Bourbon, d'où il repartit le 29 pour rejoindre l'escadre mouillée à Madagascar. Il y arriva le 8 avril après avoir essuyé une violente tempête, c'est celle dont parle Anadarangappa ; seul, le vaisseau de Labourdonnais, *l'Achille*, en souffrit. L'escadre quitta définitivement Madagascar (Mayotte) le 22 mai. Le *Journal* de M. de Rostaing ne parle pas d'une seconde tempête ; la pointe de Ceylan fut doublée par l'escadre le 5 juillet.

(2) Qui appartenait aux Hollandais.

(3) Probablement le capitaine Sellé, qui, suivant le *Journal* de M. de Rostaing, commandait le vaisseau *le Bourbon*.

(4) L'exagération est manifeste. M. de Rostaing parle de trois mille coups. Parmi les six navires anglais, il y avait la prise française, *le Favori*, dont il a été question ci-dessus.

là, comme les barils de poudre étaient sur ces deux navires et que cela avait causé beaucoup de dégâts, comme il y avait aussi en abondance les caisses de France contenant l'argent, les étoffes, le vin et le reste, ils pensèrent : « La victoire ou la défaite est indécise, Pondichéry est à une dizaine de lieues (1), il n'est pas prudent pour nous de rester ici, d'autant plus que l'ennemi battu va se tenir tranquille ; levons donc les voiles et allons à Pondichéry ». Mais parmi ceux-là (les Anglais), deux navires ont éprouvé beaucoup de dommage ; que ces deux navires coulent bas ou qu'ils soient conservés, les hommes qui sont dessus ont beaucoup souffert ; ces deux navires sont devenus impropres au service, à ce qu'on nous a appris, et on ajoute que les hommes qui sont sur les quatre autres navires ont éprouvé beaucoup de dommages.

Ce même jour, à cinq heures, M. de Labourdonnais est descendu à terre. Au moment où il descendait, on tira sur le navire quinze coups de canon. Aussitôt qu'il fut à terre et qu'il arriva au pied du rempart au bord de la mer, on tira quinze coups de canon. A l'exception du grand Monsieur M. Dupleix, les autres petits messieurs à commencer par les conseillers, les capitaines, etc., étaient venus au-devant de lui jusqu'au bord de la mer et l'amenèrent avec eux. Au moment où il arrivait à la maison de M. le Gouverneur, M. le Gouverneur sortit jusqu'à l'endroit où garde la sentinelle. Ils s'embrassèrent l'un l'autre. Comme ils allaient dans la salle intérieure, on tira quinze coups de canon. Alors M. le Gouverneur et M de Labourdonnais vinrent à la *warangue* (2), sortirent en dehors et se mirent à causer.

L'argent arrivé par ces navires se monte à quarante mille marcs, l'or à ce qui est nécessaire pour faire un lack de roupies. En outre, il est venu des étoffes de laine, des barriques de vin, je ne sais combien, et des caisses de corail.

(1) La bataille fut livrée à huit lieues au large, entre Négapatam et la pointe Calimer, à environ 120 kilomètres au sud de Pondichéry. L'escadre anglaise se retira dans la baie de Trinquemalé, à Ceylan.

(2) On a pris, en France, l'habitude de dire pédantesquement *verandah ;* c'est la galerie à colonnes qui forme la façade de toutes les maisons européennes dans l'Inde.

Voici ce qui se passa à Pondichéry le jour où l'on apprit la prise de Madras par Labourdonnais :

| | |
|---|---|
| Année Akchaya | An 1746 |
| mois de Puraṭṭâçi (Pûrvabhâdrapada) | septembre |
| jeudi 10 | 22 |

Aujourd'hui, après midi sonné, à trois heures, est venu de Madras par un courrier un papier pour M. le Gouverneur. A ce moment Monsieur était sorti et était allé au bord de la mer en palanquin; un pion fut lui porter ce papier. Dès qu'il eut pris ce papier et qu'il l'eut regardé, il devint très joyeux, et entra dans la douane. Comme il n'y avait là que Râmachandrarayen, il l'appela et lui dit : « Voici que hier, à Madras, on a pris le fort et on y a aboré le drapeau blanc », et il lui donna l'ordre de faire tirer le canon.

Comme c'était le moment où les blancs, les employés, les maîtres des canons et tous les autres sont partis chacun chez eux pour prendre leur repas; comme par conséquent il n'y avait là personne que les sentinelles, les quelques blancs qui s'y trouvaient tirèrent vingt-et-un coups de canon. Cependant Monsieur fit envoyer des pions aux maisons de chacun des conseillers et des autres grands Messieurs pour leur annoncer la nouvelle et leur dire de venir; il envoya aussi prévenir chez nous par un pion. Et aussitôt tous les Messieurs de qualité vinrent. Je vins aussi ayant pris..... J'obtins audience, et comme je lui faisais mon compliment, je n'étais pas à la moitié qu'il se mit à dire avec une grande expansion de joie : « Hier, mercredi 9 (1), à midi, on a hissé sur le fort de Madras le pavillon blanc; on a fait prisonniers les employés de la Compagnie et tous les autres messieurs à commencer par le Gouverneur et son second; tous les nôtres sont devenus les maîtres du fort de Madras », puis, pendant que je lui faisais quelque petite réponse, ne pouvant contenir l'excès de sa joie, il alla dans le fort avec tous les messieurs de qualité et s'assit à l'église pour entendre l'office (2).

(1) Le 9 du mois indien. C'est, en effet, le 21 septembre à midi que Labourdonnais prit possession du fort Saint-Georges. La capitulation ne fut signée que le 28. A Karikal, on paraît n'avoir su la nouvelle que le 25; on y chanta un *Te Deum* et on tira le canon.

(2) Un *Te Deum* évidemment.

Cependant, une rangée de canons tirait; la cloche du fort, celles de l'église des Capucins, celles de l'église Saint-Paul, celles de l'église qui est en face de chez nous (1), sonnèrent toutes à la fois. Dès qu'il eut entendu l'office, Monsieur se mit debout, ôta son chapeau, le prit dans sa main, et cria : « Vive le roi ! » Là-dessus, les blancs qui étaient dans l'église et ceux qui étaient au dehors dans le fort crièrent tous à la fois. Dans ce bruit joyeux, il sembla que le fort et les magasins se soulevaient. Puis, une fois l'office entendu, une rangée de canons tira vingt-et-un coups. Alors, Monsieur sortit, revint chez lui, et pendant qu'il disait le nom de M. de Labourdonnais, tous burent du vin (2) et dansèrent de joie.

Cependant, dans le reste de la ville, les employés de la Compagnie, les blancs, les tamouls, les chettys, les négociants et tous les autres habitants vinrent demander audience pour lui faire chacun leur compliment. Dans cette réunion, ayant appelé Râmatchandrarayen, il lui donna un ordre pour dix bars (5,000 livres) de sucre et lui prescrivit de les faire distribuer dans les maisons de tous ceux de la ville. Là-dessus, s'adressant à moi, il me donna l'ordre de faire décorer toute la ville et de faire mettre des lumières à toutes les maisons; aussitôt, appelant le Naïnard, nous lui transmîmes l'ordre, en lui disant de faire mettre des lumières dans toute la ville.

Là-dessus, me regardant : « Et à toi, que te faut-il? Demande et nous t'accorderons tout de bon cœur ». Alors je dis : « Il faudrait mettre en liberté les débiteurs, les batailleurs, et toutes les autres personnes qui sont en prison »; et à l'instant il dit de les mettre en liberté et de les renvoyer. Puis, comme il était arrivé à mon oreille qu'il se répandait le bruit parmi les pauvres et les misérables, de rue en rue et de coin en coin, que l'injustice régnait dans cette ville de la justice uniquement sur un point; que, jusqu'aux petits enfants de la ville, beaucoup de gens insultaient et injuriaient toujours, avec raison, Vâçudêvapaṇḍita, en disant : « ce *tchaṇḍâḷa*, ce traître a réduit les portions et ne donne plus que sept feuilles de bétel et même cinq pour une cache et dix onces

(1) L'église des missionnaires.

(2) Dupleix fit servir du vin et des liqueurs et but à la santé de Labourdonnais; il porta un *toast*, comme on dirait aujourd'hui.

de tabac pour un fanon, au lieu que de tout temps on vendait neuf feuilles de bétel pour une cache et douze onces de tabac pour un fanon (1) », je pensai : « Il ne faut pas que cette infortune dure dons la ville », et regardant M. le Gouverneur, je lui demandai de donner l'ordre qu'on vendît comme de tout temps le bétel et le tabac. Au moment même, il fit appeler Vâçudêvapaṇḍita et lui intima l'ordre qu'à partir de ce jour on vendît, suivant l'ancienne coutume, neuf feuilles de bétel pour une cache et douze onces et demie de tabac pour un fanon. Là-dessus, je dis encore : « Il faudrait, Monsieur, donner un emploi à Soupprayen ; il y a beaucoup de jours qu'il souffre », et aussitôt Monsieur lui donna un emploi dans les magasins du fort, comme de tout temps. Là-dessus je dis encore : « Il faudrait, Monsieur, donner un emploi à Tirouvengadappoullé, de Karikal », et de même il ordonna qu'on envoyât dire à Karikal de lui donner un emploi.

Après cela, les marchands de la Compagnie et les Mahânâṭṭârs (2), réunis en foule, vinrent lui demander audience et lui firent leur compliment pour la prise de Madras. Puis, ils lui demandèrent la permission de construire le mur de la pagode de *Vêdaburîçvara* (3). A cela, Monsieur demeura quelque temps à réfléchir, et dit : « Nous en parlerons plus tard ». Mais eux : « Il faudrait accorder cette permission, sinon comme ceci, du moins d'une manière quelconque ; vous avez donné des ordres de façon à faire abonder la joie dans tous les esprits en prescrivant diverses choses de nature à réjouir tout le monde ; aussi tous les gens de la ville comblent d'éloges et de louanges votre divinité. Si, à ce moment, vous donnez seulement l'autorisation de construire ce mur, votre gloire s'étendra très loin », puis ils dirent d'autres paroles de sollicitation et de

(1) On a encore l'habitude, dans tout le sud de l'Inde, d'évaluer le prix des objets de consommation par la quantité de ces objets que l'on reçoit pour une somme donnée. On avait à Karikal, en 1861, huit mesures de riz pour un fanon (30 cent.); on n'en a plus guère aujourd'hui que la moitié pour le même prix.

(2) Les chefs de caste.

(3) Une des formes ou manifestations de Çiva. La pagode fut démolie en 1748, dès les premiers jours du siège de Pondichéry par les Anglais, à l'instigation de M. Paradis, de Mme Dupleix et des Jésuites.

flatterie. Quand il les eut écoutées : « C'est bien, nous accordons l'autorisation », dit-il, et, marchant, il les quitta pour entrer dans le bureau, où l'on écrit les comptes. Alors, les Mahânâṭṭârs et les marchands sortirent et s'en allèrent.

Là-dessus, tous les Messieurs se réunirent, se mirent à manger en cérémonie et demeurèrent avec beaucoup de joie.

Vendredi 11 23 septembre

A sept heures du matin, M. le Gouverneur fut au fort, fit mettre les hommes en rang ; on arbora le drapeau et on tira trois feux de file. Puis les canons qui sont dans le fort, ceux du bord de la mer et ceux des remparts qui entourent la ville, tirèrent tous ; ce jour entier fut un jour de fête. Puis, on vint chez lui, et à huit heures on déjeuna ; après quoi, on joua avec beaucoup de contentement. Le soir, toute la ville fut illuminée.

J'arrête ici ces extraits ; ils suffisent pour montrer l'importance des Mémoires de l'ancien courtier de la Compagnie française des Indes.

JULIEN VINSON.

# CONTRIBUTION

## A L'ÉTUDE DE LA LANGUE FOULE (POULAR)

*(Suite)*

---

*D)* Les noms que nous avons cités précédemment ou qui rentrent dans les catégories que nous avons vues sont à coup sûr des dérivés directs de la racine primitive, et il n'y a, étant données nos idées sur la morphologie générale des langues agglutinantes, aucune raison de supposer qu'ils ont été précédés par d'autres dérivés ; ils sont les frères et non les fils du verbe.

Pour ceux au contraire qui sont constitués par le suffixe *otodo,* on pourrait admettre qu'ils dérivent non point d'une racine primitive, mais bien d'un dérivé de cette racine.

Tous ces substantifs correspondent en effet à des verbes en *ade ;* les formes verbales en *ade,* qui, comme nous le verrons plus loin, indiquent une réflexion de l'action exprimée par la racine, pourraient n'être que des dérivés secondaires. Rien d'ailleurs n'oblige à ces hypothèses, et bien qu'on soit généralement accoutumé à considérer les sens complexes comme dérivés secondairement, rien n'empêche évidemment qu'ils aient dérivé directement à la même époque que les dérivés simples, au moment

du passage de la forme isolante à l'agglutinante. Quoi qu'il en soit de ces deux manières d'envisager les choses, il est certain que *otodo* n'est pas un seul suffixe, mais qu'il est composé d'au moins deux, dont l'un serait redoublé (*wo-do-do*, ou peut-être *wo-wo-do*, ou plutôt *wo-do wo*), ou de trois suffixes différents, dont l'un dans tous les cas serait le *wo* qui rend l'idée d'existence.

*Lumbadé,* nager ; *lumbotodo,* nageur.

*Mid'ade,* penser ; *mid'otodo,* celui qui pense.

*Danade,* dormir ; *danotado,* dormeur.

*Badade,* s'approcher ; *wadotodo,* celui qui s'approche.

*E*) Parmi les suffixes du genre hominin, les suffixes en *o*, il en est encore dont nous devons dire quelques mots. C'est *irado* (*erao* en dialecte du *Sokoto* = *erawo ?*), qui indique la parenté. Nous ne connaissons absolument aucune racine, donnant des dérivés encore existants, qui puisse nous renseigner sur la signification et les éléments constitutifs de cet assemblage de suffixes.

Malgré cette ignorance, ce suffixe composé ne nous paraît pas moins remarquable comme exemple de la façon dont s'est constituée la langue et du rôle que vient jouer l'affixe d'individualisation, puisque seuls les noms indiquant les degrés de parenté voient entrer *irado* dans leur composition :

*Bab-irado,* père.

*Jum-irado,* mère.

*Es-irado,* beau-père.

*Maw-n-irado,* frère aîné (*mawdo,* grand).

*Kejn-irado,* beau-frère.

*Sejl-irado,* ami.

*Ton-irado,* aïeul, etc.

*F*) Déjà, dans les réflexions préliminaires, nous avons donné à penser que la majeure partie des substantifs et par conséquent des noms hominins dérivent de racines primitives monosyllabiques, qui ont fourni d'autres dérivés appartenant aux autres catégories de noms, ou aux verbes.

A de rares exceptions près, nous retrouvons encore aujourd'hui les racines d'origine dans des dérivés divers. Et d'ailleurs, de toute racine ayant donné un verbe, on peut former un substantif qui sera plus ou moins usité, mais sûrement correct et intelligible pour un Pulo. Nous citerons quelques exemples de ces dérivations :

*Gor-ko* homme, racine *vor;* dérivé verbal *vor-dé*, vivre.

*Deb-bo* femme, racine *rew;* dérivé verbal *rew-dé*, suivre.

*Ned-do* homme (quidam), *nod;* dérivé verbal *nod-du-dé*, appeler.

*Naw-e-d'o* vieillard, *naw;* dérivé verbal *naw-dé,* conduire ; *naw-e-dé*, être conduit.

*Dem-o-wo* cultivateur, *rem; rem-dé*, cultiver.

*Gid-o* ami, *vid; (v)id-dé,* aimer.

*Maj-do* cadavre humain, *maj; majdé*, mourir.

*Lamdo* titre de chef, *lam; lam-dé*, gouverner.

*Bid-do* enfant, *wid; wid-dé*, parler.

Les quelques noms hominins pour lesquels on ne retrouve pas la racine sont d'abord le nom de la race, puis les noms de castes.

Pour le nom de la race, Barth a dit qu'il provenait d'un radical *pul* ou *ful* qui veut dire brun-rouge. Il est bon d'abord de rappeler que si Barth a été affirmatif dans son analyse du fulfulde (*Sammlung und Bearbeitung Central-Afrikanischer Vokabularien, Zweite Abtheilung*), il avait

commencé par rester dans un doute prudent dans sa relation. Les objections ne manquent point d'ailleurs. En premier lieu, Barth lui-même ne nous a jamais montré ce radical dans aucun dérivé qui vienne témoigner de sa signification. En second lieu, on ne voit pas pourquoi les Fulbé se désigneraient par l'expression de brun-rouge, quand il y a encore parmi eux des gens qui ne sont pas plus foncés de peau qu'un Européen hâlé, un peu bronzé, et que leurs ancêtres devaient tous avoir une nuance claire. En troisième lieu, si les Fulbé avaient, il y a quelque temps, un mot pour désigner « brun-rouge », et s'ils ont conscience de cette nuance et de la valeur de ce terme, comment peut-il se faire que leur langue ne possède point un seul terme synonyme qui remplace celui qui est perdu? Si, d'ailleurs, on demande aux Foulbé quelle est leur couleur, ils répondent qu'ils sont des *jumbé wodebé*, gens rouges, et ils appliquent la même qualification aux Berbères, aux Arabes et aux Européens, n'admettant pas que le mot blanc dépeigne convenablement la couleur de la peau humaine, en quoi ils sont loin d'avoir tort. Enfin, Barth nous a mis lui-même sur la trace de son erreur et de ses causes, en ayant soin d'opposer au radical *pul*, brun-rouge, le radical *olof* (d'où *wolof*, *yolof*), qui aurait le sens de noir. Il serait cependant fort extraordinaire que deux races qui, malgré les relations qu'elles ont pu avoir et dont nous avons parlé ailleurs, sont parfaitement distinctes au point de vue anthropologique et linguistique, aient adopté deux titres, deux désignations, appartenant forcément pour l'une des deux à l'idiome de l'autre. Cela serait d'autant plus prodigieux que de nombreux groupes Fulbé n'ont sans doute jamais vécu au contact des Wolofs

et réciproquement. Barth a été victime d'un paralogisme fréquent chez les nègres, et qui consiste à prendre un terme concret pour un abstrait. Pour ma part, j'ai entendu traduire *pulo* par pasteur, mais jusqu'à ce que l'on me montre un dérivé où je retrouve cette racine avec la même signification, je me refuserai à accepter cette interprétation, qui, cependant, ne soulèverait point autant d'objections que l'hypothèse de Barth.

Pour ce qui est des noms de caste, il ne faut pas les confondre avec les noms de profession, qui sont tout à fait distincts, et dont nous retrouvons la racine. D'ailleurs, cette distinction nous est aussi commandée par l'ethnographie.

*T'uballo* signifie homme de la caste des pêcheurs, et un *t'uballo* ne pêchera peut-être jamais une fois dans sa vie ; tandis que *gawowo* veut dire pêcheur, celui qui pêche.

*Mabo* est le nom des individus de la caste des tisserands, mais c'est *t'anowo* qui veut dire homme qui tisse.

*Gawlo*, *wambado*, sont les noms des gens de la caste des musiciens, mais les vrais noms de profession sont *litowo*, *kodowo*, *d'unowo*, etc., qui signifient joueur de flûte, joueur d'instrument à cordes, chanteur.

De même, *lab-bo* n'a jamais signifié charpentier, mais bien homme de la caste des fabricants d'outils en bois ; et son origine paraît devoir être cherchée dans la racine *Law,* d'où *Law-ol,* chemin ; leur nom signifierait homme des chemins et caractériserait ces nomades entre les nomades.

En dehors du nom de la race et des noms de castes, se trouvent un certain nombre de mots appartenant à des catégories diverses et dont nous ne retrouvons plus l'origine ;

tels sont les noms de parenté : le mot *t'erno* marabout; *t'apato* Maure, etc.

Mais n'est-on pas autorisé à raisonner par analogie et à penser que, eux aussi, les noms proviennent de racines qui à une époque avaient une signification pleine, une vie indépendante et étaient par suite susceptibles de fournir d'autres dérivés que ceux que nous connaissons aujourd'hui ?

6. — *Suffixes* gal, irgal, orgal, al, kal, etc.

*a*) Quand on examine les noms qui se terminent par ces suffixes, on remarque que la majeure partie désignent des instruments, et nous tendons à croire que toutes les formes différentes que nous avons données ne sont que des variantes d'un seul et même suffixe primitif, dont nous retrouverions encore la racine avec son sens plein dans les dérivés verbaux : *vad-dé* faire; *wal-ladé* aider. (Il ne faut point oublier que nous avons signalé le polymorphisme des dérivés de *vad*.) *Gal* représenterait donc l'idée vide de faire. Exemple :

(*W*) *Un-du-gal* pilon : racine *wun*, dérivé verbal (*w*), *un-dé* piler.

*Fet-al* fusil : racine *fid* ; dérivé verbal *fid-dé* frapper, tirer.

*Dok-kal* cadeau : racine *rok;* dér. verb. *rok-ku-dé*, donner.

*Baf-al* porte : *baf ; bafdé* fermer.

*D'ar-du-gal* pipe ; *jar ; jar-dé* boire, fumer.

*N'orgal* aiguille; *n'o* ; *no-dé* coudre.

Dans les mots que nous venons de donner comme

exemples, on voit clairement quel sens ajoute la racine vide à la racine pleine : c'est celle d'objet pour, « chose qui sert à ».

*b*) Dans une deuxième catégorie nous placerons une série de mots qui, outre le suffixe *gal*, en possèdent un autre aujourd'hui, sans doute méconnaissable sous la forme *ir* ou *or*, mais qui, à n'en pas douter, représente lui aussi l'idée de « faire », l'idée d'instrumentalité, et qui se retrouve dans une catégorie de verbes avec la même valeur.

*T'ok-tir-gal* clef : racine *sok ;* autre dérivé, *sok-dé* fermer.

*Kab-ir-gal* arme : racine *hab ;* autre dérivé, *hab-dé* combattre.

*Kap-tor-gal* arme : racine *hab ;* autre dérivé, *haptadé* se défendre.

*Bet-ir-gal* mesure : racine *bed* ; *bed-dé* ; *bet-irdé* mesurer.

*Dar-or-gal* miroir : racine *dar ; dardé* regarder.

*Law-ir-gal* gouvernail : racine *law* ; *lawol* route.

Signalons avant d'aller plus loin ce fait qui a dû sauter aux yeux dans ces quelques exemples, que les deux noms qui contiennent un sens réfléchi : *darorgal* instrument pour SE regarder ; *kaptorgal* instrument pour se défendre, emploient la forme *or* au lieu de la forme *ir*. La chose est remarquable et il est curieux de voir la différence de sens que cette différence de suffixe donne aux deux mots qui signifient *arme* et qui tous deux proviennent de la même racine HAB : l'un veut dire instrument pour combattre, et l'autre, instrument pour combattre pour soi, c'est-à-dire pour se défendre ; la même différence existe entre les deux dérivés verbaux *habdé* et

*haptadé.* (La racine n'est peut-être point fule d'origine, mais bien wolofe : *xare* combattre, guerre.)

Il est vrai que nous avons un exemple des suffixes *Orgal* dans un mot où l'idée de réflexion de l'acte ne paraît pas très évidente ; ce mot est *Lig-or-gal*, outil, dont la racine ne se trouve pas en poular, mais appartient au moins aujourd'hui à la langue wolofe, dans laquelle *ligej* veut dire travailler, s'occuper, travail.

*c*) Dans un certain nombre de mots en *al*, il semble que la racine vide n'ait pas pour but l'idée d'instrument, mais bien l'idée *d'acte*, ce qui plaiderait encore en faveur de mon hypothèse sur la forme pleine de ce suffixe.

*T'er-gal*, divorce, rac. *ser.*; aut. dériv. *serdé* séparer.

*Den-tal* réunion, rac. *ren* ; *rendudé*, réunir.

*T'us-al*, courage, rac. *sus* ; *t'us-dé* être brave.

*Lep-tun-gal*, punition, rac. *lep* ; *lep-tu-dé*, punir.

*Bel-dal*, paix, rac. *vel* ; *vel-dé*, être agréable.

*d*) Pour d'autres noms composés avec un suffixe en *al*, l'idée d'instrumentalité est évidente bien que nous ne connaissions que l'étymologie de la racine.

*N'aw-da-gal*, espèce d'amulette, peut être en relation avec *N'aw* maladie.

*Lan'-al*, arc.

*Fal-la-lal* chaîne.

*T'in-kal*, bijoux (peut être apparenté à *tin-tu-dé*, découvrir, avertir, *tintemal*, arc en-ciel).

*Gow-dir-gal*, pagaye.

*Lab-angal*, bride, peut être apparenté avec le wolof *laχal*, bride, mors.

*Kor-wal*, tabatière.

*Teltel-al*, lime.

*e*) Parmi les noms formés à l'aide du suffixe *gal*, nous trouvons un certain nombre de noms de parties du corps qui ne paraissent point *à priori* venir à l'encontre de l'interprétation que nous avons donnée de ce suffixe. Leurs racines sont perdues aujourd'hui, malheureusement, ce qui nous empêche de nous assurer de leur véritable traduction. Toutefois, si l'on peut rejeter ces mots *à priori* de la catégorie de noms que nous étudions en ce moment, on est en droit de se demander si leur véritable forme, leur forme primitive, n'était point en *el* ou *ol*, au lieu de *al*. De pareilles altérations ne seraient pas pour nous étonner, et l'étude du vocabulaire de Barth nous montre par exemple que nombre de mots qui au Fouta sénégalais se termineraient ou se terminent par *gal*, se terminent dans le Sokoto par *gel* ou même *gul*, comme :

*Dar-ur-gel*, miroir ; *mab-ur-gel*, serrure ; *law-ir-gel*, gouvernail ; *bind-ir-gul*, plumes pour écrire.

De même des mots qui au Fouta auraient un suffixe en *ol* en ont au Sokoto un en *el*, comme :

*Lawel*, chemin ; *d'ahangel*, caravane ; *gijel*, épine.

Quoi qu'il en soit, nous citerons ici un certain nombre de ces mots :

Langue, *dem-gal ;* mâchoire, *gap-gal*, apparenté à *vabugo*, joue ; dos, *t'ag-gal ;* os, *d'ij-al*, hanche, *has-angal ;* jambes, *koj-n-gal, kos-on-gal.*

*f*) Enfin, outre ces mots, il reste encore une catégorie de noms formés par les suffixes *gal, al*, etc., pour lesquels, ne connaissant pas la racine pleine, nous ne comprenons pas le sens que peut ajouter le suffixe *gal* en admettant que ce soit lui.

*T'en-nal,* sable ; *n'ar-wal, bow-al,* plaine (qui étaient peut-être en *ol* ou bien appartiennent au suffixe suivant).

*Bal du maral,* ibis d'après le général Faidherbe; mais bien plutôt l'aigrette berbère, du mot *baldi*, parc à bestiaux ; *pupubal*, hibou ; *dutal,* vautour ; *dobal*, outarde ; *nd'ambal*, araignée ; *d'awgal*, pintade ; *ger-lal,* perdrix ; *gertogal*, poule.

On voit que les noms que nous venons de citer sont des noms d'animaux ; ils forment l'exception parmi les noms de cette classe, qui pour la plupart sont en *v*. Pour deux d'entre eux, *gertogal* et *gerlal*, on peut se demander s'ils ne sont pas composés d'une onomatopée prétendant reproduire le cri de l'animal et de l'idée vide de faire.

*g*) Une dernière observation. Les Foulbés ont donné à certains mots d'origine incontestablement étrangère le suffixe instrumental : tel est le cas de *mesellal*, aiguille, mot d'origine arabe.

*B' B'*) Nous disions plus haut que tous les suffixes en *al* paraissaient être des variantes d'un seul et même suffixe. Cela est vrai ou du moins peut être vrai de tous les exemples que nous avons cités jusqu'à maintenant ; mais nous avons quelques exemples d'un suffixe *al*, *gal*, etc., qui a une valeur tout à fait différente, et par conséquent provient d'une autre racine. Le deuxième suffixe en *al*, qui est l'opposé du suffixe *el* dont nous parlerons plus loin, est un augmentatif. Il peut se suffixer à tous les noms, auxquels il ajoute l'idée de grandeur. Son origine doit être cherchée probablement dans la racine *wal* (*bal*), probablement dimorphe *(val* d'où *gal)*, que nous ne retrouvons avec certitude dans aucun dérivé du dialecte du Fouta, mais que Barth nous a fait connaître dans l'ex-

pression : *nd'am bal ledam*, l'eau grande (une grande rivière). Exemple : (*v*) *uro*, village, donne *gur-al*, grand village.

γ. — *Suffixes* u, du, etc.

Les suffixes en *u* paraissent être tous des altérations d'un seul suffixe primitif dont malheureusement nous ne connaissons pas la forme originelle et dont par suite nous ne pouvons retrouver la signification pleine.

*a*) La majeure partie des noms d'animaux, au moins dans le dialecte du Fouta, sont terminés en *v*. Sur soixante-neuf formés à l'aide de ce suffixe, nous en avons trouvé vingt-six qui désignaient des animaux :

*N'aku*, abeille ; *mbortu*, agneau ; *mbalu*, brebis ; *nd'arlu*, jument ; *fabru*, crapaud ; *put'u*, cheval ; *mallu*, poulain ; *metellu*, espèce de fourmi ; *sojru*, perruche, *soj* ; *sondu*, oiseau, etc.

*b*) Outre les noms d'animaux, nous trouvons dans la même classe de substantifs les noms d'un assez grand nombre de parties du corps. Sur les soixante-neuf mots dont nous parlions plus haut, treize désignent des objets de cette classe, et la proportion augmenterait très notablement si nous nous servions du vocabulaire de Barth :

*Bandu*, corps ; *tondu*, livre ; *sukundu*, cheveu ; *fidendu*, doigt ; *feddé*, compagnie, réunion ; *hofuru*, genou ; *nguru*, peau, identique du sonhrai *kuru*.

*c*) Dans un autre groupe nous rencontrons les mots qui désignent un certain nombre de choses inanimées, mais qui présentent un caractère commun de mobilité. Tels sont :

*Duldu*, broussaille ; *dun-du*, forêt ; *lew-ru*, lune ; *hen du*, vent ; *fofandu*, soupir.

*d*) Enfin un certain nombre de noms d'instruments :

*Bangu*, lance ; *bulku*, gargoulette ; *lattundu*, fronde ; *baru*, carquois ; *sawru*, bâton ; *wuru*, mortier (*w*) (*undé*, piler ; (*w*) *un du gal*, pilon), etc.

Pour aucun de ces mots nous n'avons pu retrouver la racine pleine, sauf pour le mot *wuru*, mortier, où elle nous est fournie par deux autres dérivés, l'un verbe, l'autre substantif ; et pour *bulku*, gargoulette, qui nous paraît apparenté avec la racine *bub*, que nous trouvons dans *bubri*, ombre, dans l'expression, *nd'am*, *bubdam*, de l'eau fraîche, et peut-être dans *bundu*, puits.

Les substantifs des quatre groupes que nous venons de parcourir semblent présenter le caractère commun de la mobilité. C'est tout ce que nous pouvons dire.

*e*) Enfin il nous reste un petit nombre de mots à suffixe en *u* pour lesquels l'idée de mobilité paraît absente. Tels sont :

*Kaw-gu*, victoire ; *haw-de*, vaincre (wolof *kav*, dessus) ; *dun-gu*, hivernage, et par suite année ; *bun-du*, puits ; *nd'ejgu*, traite, commerce (du wolof *d'aj*, vendre) ; *t'aggu*, achat (racine *sod*, *soddé*, acheter).

### δ. — *Suffixes* de, ere, etc.

Nous avons pris l'habitude, au cours de ce travail sur les suffixes d'individualisation, de tenir plus spécialement compte des dernières lettres de ces suffixes, et plus particulièrement de la voyelle, parce que c'était la seule partie constante. Nous groupons sous la même rubrique les

mots en *e*, bien que, ainsi qu'on va le voir, ils présentent de nombreuses différences, tant au point de vue de l'aspect qu'au point de vue du sens. Il est fort difficile d'ailleurs d'arriver à mettre un peu d'ordre dans la catégorie nombreuse des noms à suffixes en *e*, et de trouver un lien qui unisse les substantifs que nous réunirons dans un même groupe.

*a*) Dans un premier groupe nous placerons un certain nombre de mots qui, incontestablement, ne sont rien autre chose que des verbes employés substantivement ; fait qui n'a rien de bien étonnant, car dans toutes les langues, l'infinitif est une sorte de nom plutôt ou autant qu'une forme verbale. Ces mots ont d'ailleurs tous le suffixe *de :*

*Dipponde*, campement pour quelques jours ; *dippondé*, couvrir.

*Tuddunde*, campement pour une saison.

*Hoddirdé*, habitation en général ; *hoddé*, habiter.

*Teende*, campement de Maures.

*Hulde*, crainte ; *hulde*, avoir peur.

*Majde*, mort ; *majde*, mourir.

*Beladde*, plaisir ; *belade*, se réjouir.

*T'erde*, membre, qui paraît lié à *serde*, séparer.

*D'ude*, gué, qui paraît lié à *d'ude*, sauter.

*Hunde*, chose, action.

*Warn'ede*, sueur ; *warn'ede*, être en sueur, etc.

*b*) Dans un deuxième groupe viennent pêle-mêle un certain nombre de mots dont le suffixe est aussi *de :*

*Ladde*, désert ; *wande*, hameçon ; *fedde*, compagnie ; *dalde*, drap écarlate (sans doute apparenté à *dal escale*, qui lui-même est assurément parent du wolof *dal*, de-

meurer provisoirement, camper) ; *horde*, calebasse ; *sumbude*, calebane ; *talde*, montagne ; *solde*, membre viril ; *iude*, nom, etc.

On peut se demander si les trois premiers mots ne sont pas des verbes et n'appartiennnent point par conséquent au groupe précédent.

*c*) Dans un troisième groupe nous rangeons quelques noms dont le suffixe paraît être *nde*, et qui paraissent avoir le caractère commun de désigner des objets qui présentent des contours arrondis :

*Dande*, cou ; *dunde*, île ; *dende*, melon ; *d'onde*, syphilis (les indigènes la connaissent uniquement par ses ulcérations) ; *bernde*, cœur ; *hende*, tortue ; *hotonde*, anneau ; *mande*, cachet ; *wot'onde*, œuf.

Ce suffixe *nde* est peut-être apparenté avec le mot *endu*, qui veut dire sein, mamelle.

*d*) Nous réunissons dans un quatrième groupe un certain nombre de mots qui paraissent formés à l'aide du suffixe *nde*, mais qui ne paraissent unis par aucune idée commune :

*Ornde*, troupeau, qui se rattache peut-être au groupe précédent *c*.

*Wolande*, parole. Le pluriel *bollé* est plus usité et est employé dans le sens de langue, idiome. An ne paraît avoir qu'une valeur euphonique, et le mot serait sans doute à compter dans la série *b*.

*Hitande*, année ; An n'a incontestablement qu'une valeur euphonique ; appartient donc à la série *b*.

*Njamande*, dette ; An ne sert qu'à différencier ce mot de *njamdé*, qui veut dire manger, et auquel il est peut-être apparenté : appartiendrait donc à la série *b* et peut-être *a*.

*Diwande*, orage ; serait peut-être à joindre à la série précédente *c*.

*Tufunde*, comptoir.

*Wakande*, coffre. Ce mot est incontestablement étranger ; on le trouve sous la forme *wakhande* en *wolof*, et dans les langues mandingues ; il est d'ailleurs wolof très probablement.

*Devende*, solitude (désert), qui pourrait bien être un verbe.

*e*) Une cinquième série, aussi composite que les séries *b* et *d*, paraît avoir pour suffixe *ere*. Elle est assez nombreuse :

*(V) Itere*, œil ; (*h*) *inere*, nez ; *samere*, bout (*samere koengal*, bout de la jambe, pied) ; *tepere*, talon ; *duggere*, bosse ; *hodere*, étoile ; *mad'ere*, éclair ; *bakkere*, argile ; *tobbere*, goutte, apparenté avec *tobo*, pluie (*tobde*, pleuvoir) ; *n'awere*, jugement ; *mad'ere*, générosité ; *ded'ere*, silence ; *d'ambere*, hache ; (*v*) *udere*, pagne ; *deftere*, livre (d'origine arabe).

*f*) Dans cette série nous avons mis les mots qui paraissent avoir comme suffixe d'individualisation *ré :*

*Hare*, bataille, apparenté au wolof *khare*, guerre, combat, faire la guerre, et au ful *hab-de*, combattre.

*Hoh-re*, tête ; que Barth a rapproché de l'égyptien *ro* ou *or*, bien que le son *r* ne semble point appartenir au radical.

*Liwre*, oiseau rapace (aigle ?).

*D'ere*, marché, qui pourrait bien être apparenté au wolof « *d'aj*, vendre ».

*N'ere*, dent.

*g*) Quelques mots ont pour suffixe *gé* sans que nous trouvions de relation entre eux :

*Bange*, côté ; *kange*, or ; *nange*, soleil ; *nagge*, bœuf (pour *nah-ge*), *honnangé*, butin en bœufs, dont la vraie forme est sans doute *hon-nagge* (*hon-de* faire du butin).

*h*) Enfin, dans une huitième série nous entassons les mots qui ont actuellement pour suffixe *e* ou d'autres suffixes divers :

*Tute*, salive ; *samme*, espèce de mil ; *sogone*, coudée ; *safe*, crinière ; *kufune*, bonnet ; *segene*, ongle ; *ute*, chemise, vêtement indigène, apparenté au wolof *uten*, coton ; *dolé*, force, identique au mot wolof de même sens ; *galle*, maison, qui est peut-être le même mot que le mandingue *gallo*, village ; *semmé*, tabac (mot arabe) ; *peme*, cornaline, sans doute étranger.

*i*) En dernier lieu nous citerons quelques mots dont le suffixe paraît être *ke :*

*Herke*, selle ; *naf-ke*, aisselle ; *met'eke*, ciseaux ; *tamake*, fantassin ; *guleke*, chaleur. (Bien qu'ayant entendu ce mot, je n'ai pas d'exemple de phrase où il soit employé. Dans les phrases que j'ai, les Fulbés se servaient toujours du verbe *ina*, (*v*) *uli*, il fait chaud, etc. ; et ce mot *guleke* serait sans doute à rapprocher des verbes intensifs dont parle Barth et sur l'existence desquels je suis bien loin d'être édifié par le peu qu'en a dit l'illustre voyageur.)

### ε. — *Suffixes* i, di, etc.

« La terminaison *i* semble affectée par les Pouls à tout ce qui se rapporte au règnevégétal. » Nous ne connaissons point l'origine de ce suffixe, qui sert à former un très grand nombre de mots ; nous ne connaissons pas davan-

tage sa forme primitive ; aujourd'hui il paraît réduit à la voyelle *i*, les consonnes qui l'accompagnent variant, nous semble-t-il au moins, suivant tous les caprices de l'euphonie. D'ailleurs la racine pleine est pour nous tout aussi intelligible que le suffixe.

*a*) Nous n'avons qu'un très pauvre vocabulaire concernant la flore soudanienne, mais presque tous les mots qui le composent sont formés à l'aide du suffixe *i ;* si on veut se reporter au vocabulaire de Barth, plus étendu que le nôtre, on remarquera que dans le dialecte du *sokoto*, les noms des végétaux ont pour la plupart la même constitution :

*Khaya senegalensis*, = *kahi ;* une espèce de genre *ficus* = *diwi ;* céréales en général = *gawri ; borassus flabelliformis* = *dubbi ; bassia parkii* = *kareji ; adan sonia digitata* = *bokki.*

*b*) A côté de ces noms de plantes viennent un certain nombre de substantifs, désignant des choses qui se rattachent au règne végétal de diverses manières.

*Lejdi*, terre (et par suite pays) ; arbre, *lekki* (et par suite médicament) ; fleur, *pindi ;* ombre, *bubri* (rapprocher de *n'd'iam bubdam*, eau fraîche, qui serait donc fraîcheur végétale) ; cendre, *ndondi ;* gourbi, *t'alli*, abri provisoire fait avec des branchages ; fumée, *t'urki*, apparenté à *sumde*, brûler.

*c*) Mais en dehors de ces noms, qui se rattachent incontestablement au règne végétal, nous trouvons un assez grand nombre, relativement au moins, de mots qu'il est impossible de faire rentrer dans le même ordre d'idée et qui sont cependant constitués à l'aide du même suffixe. Il peut se faire d'ailleurs que, si nous connaissions le

sens primitif plein de ce suffixe, le fait n'aurait pour nous rien que de très naturel.

Bœuf commun (de charge), *dandi ;* bœuf porteur, *t'owori ;* bœuf (châtré), *bud'iri* (probablement apparenté avec le wolof *budi*, arracher) ; taureau, *kalhaldi ;* mouton, *nd'awdi ;* coq, *ngori* (apparenté à *gorko*, homme, mâle) ; animal (grand, à poil), *barodi ;* vierge, *bomri ;* âme, *wonke* (*von-de*, être) ; oiseau en général, *nd'uri* (*d'udé*, voler).

Les deux derniers mots ne sont sans doute que des formes verbales et non point des substantifs ; mais pour les autres il est évident que nous avons bien là des substantifs, et nous ne voyons aucun lien qui les unisse aux deux catégories citées plus haut ou entre eux. Le mot *bomri* particulièrement vient dérouter toutes les hypothèses que l'on pourrait faire.

*d*) Les Foulbés ont parfois ajouté leur suffixe *ri* à des mots étrangers à leur langue.

C'est ainsi qu'ils ont transformé les noms de *kala* ou *kaladougou* (pays de Kala) en *kalari* ;

Celui de *beledougou* (pays des Montagnes Rocheuses) en *béleri* ;

Celui de *guen'akala* ou *guenekala dougou* en *guenekalari*.

(*D* et *r* sont la même lettre.)

### ζ. — *Suffixes* ol, gol, etc.

Pour ces suffixes, comme malheureusement pour la plupart des autres, nous n'avons pu retrouver la racine d'où ils ont dérivé par passage à l'état vide. Pour la plupart des noms qui sont formés à l'aide de ce suffixe, nous

ne retrouvons d'ailleurs pas davantage la racine pleine et nous ne pouvons nous figurer la traduction littérale de ces mots.

*a*) Toutefois nous pouvons dire que si l'on considère l'ensemble des mots formés avec *ol*, on remarque que ce suffixe ajoute à la racine pleine l'idée d'un objet long et surtout dont la longueur prédomine sur la largeur :

*Law-ol*, route ; *t'angol*, ruisseau ; *dektekol*, intestin ; *Bog-ol*, corde ; *Kohogol* (gallé) palissade (qui entoure un groupe de maisons) ; *Gambol*, digue ; *timtim-ol*, arc-en-ciel (apparenté à *tindé*, sentir, *tintindé*, faire sentir, avertir) ; *Pib-bol*, amulette, consistant en un cordonnet à nœuds placé autour des reins ; *balol*, rue, etc.

*b*) A côté de ces noms, où le sens du suffixe est bien clair et bien évident, nous en trouvons quelques autres chez lesquels l'idée de longueur n'est sans doute point absente, mais a besoin d'un commentaire et d'un moment de réflexion pour être visible. Tels sont :

*D'ejngol*, le feu ; racine *je* ou *jel*, briller, que l'on retrouve dans *njeloma* (jour, du lever au coucher du soleil). Le mot signifierait donc objet allongé qui brille, traînée brillante, comme si les Fulbés avaient sur l'origine du feu les mêmes théories que les Aryens, qui attribuent l'origine du premier feu à l'incendie des arbres, par frottement des branches sèches les unes contre les autres. (Le *n* de *d'ejngol* n'est qu'euphonique probablement.)

*D'angol*, le froid, comme si on avait eu l'idée de marquer que le temps où l'on souffre du froid paraît plus long que le temps de la chaleur.

*Lénol*, la race, se comprend plus aisément.

*Mongol*, sommeil ; cette image de la mort a dû, en effet,

paraître longue et inquiétante aux premiers hommes. *Mongol* est apparenté à *mumdé*, être muet.

*Hurgol*, bonne odeur ; *hurnadé*, sentir, flairer, et probablement *hurdé*, avoir une odeur.

*Lumgol*, mauvaise odeur.

A-t-on voulu marquer pour ces deux mots la persistance des odeurs?

*c*) Dans d'autres mots, parmi lesquels je citerai seulement *d'irgol*, pillage, car ils sont très peu nombreux, il est impossible de retrouver l'idée de longueur. Peut-être *d'irgol* serait-il une altération de *d'irgal*, ce qui est au moins douteux, étant donné sa forme plurielle.

### *η*. — *Suffixe* am.

Pour le suffixe *am*, qui ne sert à constituer qu'un nombre de mots tout à fait restreint, au moins parmi les substantifs proprement dits, nous ne connaissons pas non plus la racine ni la forme primitive ; mais nous savons que l'idée d'individualisation qu'il ajoute est l'idée de liquidité. Et il n'y a pas une seule exception :

Eau, *nd'iam* ; lait, *kosam* ; beurre, *nébam*.

Sang, *d'idiam* ; redoublement du mot eau, comme pour indiquer le liquide par excellence.

Lait aigre, *kadam* ; racine *had*, être amer, aigre.

Lait tout frais, *biradam* ; racine *bir* ; *birdé*, traire.

Sel, *lamdam* ; le sel est un corps solide, mais à part le sel gemme de quelques mines sahariennes (qui provient lui-même de la mer par un mécanisme connu), le sel que consomme l'Afrique provient d'un liquide : mer ou eau de lavage de terres chlorurées sodiques.

### o. — *Suffixes* a, wa, etc.

Les noms qui sont formés à l'aide de ce suffixe ou de ces suffixes forment la catégorie la moins nombreuse de toute la langue après celle en *am*.

Dans le vocabulaire que nous possédons, cette catégorie ne comprend en effet que 42 noms ; et sur ces 42, 26 doivent être mis de côté comme provenant d'autres langues (arabe, wolof, portugais). Dans les 16 qui restent, plusieurs nous sont suspects, comme *t'iba,* toit de case.

Quoi qu'il en soit, nous remarquons que ces 16 noms désignent des objets de toute espèce et il nous est impossible de trouver une signification même approximative à leur suffixe.

*Mbewa*, chèvre (onomatopée). *N'iwa*, éléphant [apparenté avec *n'ire*, dent (1)]. *D'iba*, cadavre d'animal. *Koba*, espèce d'antilope. *Norwa*, crocrodile (même mot en berbère-zenaga-sénégalais, mais ce sont sans doute les Berbères et non les Fulbés qui sont les emprunteurs, car d'après sa forme plurielle le mot est bien ful). *Hala*, parole, discours ; *hal-de*, parler. *Sawta*, herminette (apparenté avec *saw-ru*, bâton). *Lana*, pirogue.

### ı. — *Suffixes d'individualisation* o *caractérisant des objets.*

Un certain nombre de noms qu'aucun lien ne paraît unir ont le même suffixe d'individualisation que les noms hominins ; il est évident que son origine et son sens primitif ne sauraient être identiques :

(1) La forme primitive serait peut-être *n'iwal*, grande dent.

*Weto*, poitrine; *nja-mambo*, cil ; *d'ungo*, bras, mains ; *jeso*, visage; *walabo*, épaule, racine *bal*, large; *hako*, feuille; *tobo*, pluie; *fado*, scandale; (*v*)*uro*, village; *d'alo*, bêche; *dimano*, paupières (*tintinde*, découvrir, avertir); *majo*, rivière, etc.

x. — *Suffixes* el, gel, etc.

Les mots constitués à l'aide des suffixes en *el*, dont nous ne connaissons d'ailleurs pas la forme primitive, comportent tous l'idée de petitesse et souvent correspondent à d'autres mots terminés par d'autres suffixes et dont ils sont les diminutifs.

*a*) Les mots qui sont indépendants et ne sont point les diminutifs d'un autre substantifs sont assez peu nombreux. Je citerai tous ceux que je connais :

*Botel*, petit chevreau femelle; *gael*, très jeune veau; *n'alel*, très jeune génisse.

*b*) Les noms au contraire qui servent de diminutifs à d'autres noms sont en nombre infini et l'on en forme autant qu'on veut :

*Bod'el*, petit lièvre (*wod'ere*, lièvre); *majel*, petite rivière (*majo*, rivière).

*T'ukalel*, apparenté au wolof *khalel*, enfant,
*T'ukajel*,
*Sukalel*,
} petit enfant (*suka*, enfant).

*Bingel gorel*, jeune fils; *bingel debbel*, fille jeune; *damgel*, petit chevreau mâle (*damdiri*, bouc).

*c*) Nous appellerons maintenant l'attention sur les trois mots : *mumel*, qui veut dire animal en général; *barogel*,

qui veut dire animal sauvage en général (à l'exception des grands animaux de poil et des oiseaux), et *debbawel*, qui veut dire animal domestique. *Mumel* provient de la racine *mum* (autre dérivé *mum-de*, être muet) ; *debbavel* vient de la racine déjà citée *rew*, suivre, obéir. Ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir un sens diminutif.

*Barogel*, au contraire, bien que son sens ne le fasse pas prévoir, est bien un diminutif ; il correspond en effet à *Barodé*, qui désigne d'une façon générale les grands animaux à poil. La racine de ces deux mots est *Bar*, qui paraît signifier le désert, la brousse, et que nous retrouvons dans le mot du dialecte de Sokoto : *Cerorod'o*, berger qui fait paître ses troupeaux, au loin dans le désert, ou mieux dans les endroits déserts.

Dr TAUTAIN,
*Membre de la mission du Haut-Niger (1880-1881).*

*(A suivre.)*

---

# GLOSSAR

ZU

# DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, und Januarheft 1889, pag. 73-95.)

---

## A

(-a), der, die, das ; bestimmter Artikel. Zeichen des Nomin. pass. sing. d. b. D. (Auch des Accusativ's und Vocativ's.)

(-a), (E 5. 7. F 2. 4. 4. 4. 5. 5. 7. G 3.) Zeichen der Frage in einzelnen Dialecten. (Inchauspe, Verbe basque, fol. 38.) (z. B. F 5: *duguya.*)

**abançatzeco**, (*abanza(t)zeko*), A 3. um zu fördern, um vorwärts zu bringen. Supinum von *abançatu, abançatze, abançace.*

**abantailla**, E 3. der Vortheil, der Vorzug, die Ueberlegenheit.

**abantallan**, G 1. im Vortheil ; Locativ singul. d. b. D. von *abantalla, abantailla.* Siehe letzteres.

**abastu**, D 2. E 6. genügend, genugsam, hinreichend, sattsam, gehörig, reichlich ; franzoes : « copieusement ». Adverbium. In den Wörterbüchern nicht zu finden. Vgl. spanisch : « abasto. »

**abataturic**, (*abatatürik*), A 3. zu Boden geschlagen, niedergehalten, gedemüthigt. Partitiv eines Partic. perf. *abatatu*, Inf. jedenfalls *abatace :* niederhalten, demüthigen.

**abil**, (*habil*), A 3. gewandt ; könnte auch der Imperativ von *ebili* sein. S. dies und *habil.*

**(abisacen)**, (*abisa(t)zen*), (F 6.) benachrichtigend, berathend, warnend; Partic. praes. von *abisatu*, Partic. perf. — Infinit.: *abisace*.

**abisacencitut**, (*abisa(t)zen zitut*), F 6. ich habe Euch benachrichtigt; von *abisacen* und *citut*. S. beide.

**abocacen**, (*aboca(t)zen*), B 3. zur Vertheidigung redend, plädirend; Partic. praes. von *abocatu*, *abocace*.

**absoluacen**, (*absolba(t)zen*), B 5. lossprechend, absolvirend, Ablass ertheilend. Partic. praes. von *absoluatu*, *absoluace*; scheint hier für das Supinum *absoluaceco* zu stehen.

**(-ac)**, (*-ak*). der, die, das; die; Artikel des Nominativ act. singul. d. b. D. und des Nomin. pass. (Accusativ) plur. d. b. D.

**(-acabe)**, (*-akabe, -ak gabe*). Endung des Caritiv's plur. d. b. D. — S. *gabe*.

**acheter**, F 1. Arzt, Chirurg.

**acheterric**, (*acheterrik*), F 1. Arzt. Chirurg; Partitiv von *acheter*.

**acusacen**, (*akusa(t)zen*), B 8. anklagend; Partic. praes. von *acusatu*. S. d.

**acusari**, (*akusari*), B 8. Ankläger.

**acusatu**, (*akusatu*), G 1. angeklagt, verklagt; Partic. perf. — Infinitiv *acusace*.

**adarrez**, E 6. mit Hörnern; Instrumentalis plur. d. b. D. von *adar*: Horn, Ast, Zweig.

**adi**, E 8. F 6. 7. Begriff des Hörens, Anhörens, Verstehens; Radical von *aditu*, *adice*: hören; verkürzt wegen des Imperativ's *ezac*, F 7; wegen des Potentialis *ciçan*, E 8; *adi*, F 6, sollte mit *mendu* ein Wort bilden. S. *adimendu*.

**adi**, (*hadi*), A (5. 6.) 6. 6. 6. B 2. 2. 3. G 3. 3. 5. 5. 5. 5. sei! 2te Pers. sing. Imperat. von *edin*, Hilfszeitwort.

**(adimendu)**, (F 6.) Intelligenz, Verständniss, Begriffsversmögen.

**adinian**, A 6. im Alter, zur Zeit, zur Stunde, im Augenblick; Locat. sing. d. b. D. von *adin*: Alter, Zeit, mit eingeschobenem *i* vor dem Artikel.

**adisquide**, (*adiskide*), (F 5.) G 6. Freund.

**adisquidebat**, (*adiskide bat*), F 5. ein Freund; von *adisquide* und *bat*. S. b.

**adisquidiac**, (*adiskidiak*), C 4. die Freunde; hier Vocativ plur. d. b. D. von *adisquide*. S. d.

**(ador)**, (A 6. B 6.) Begriff des Anbetens; Radical von *adoratu*, *adorace*; verkürzt wegen des Imperativ's *eçac*.

**adoreçac**, (*ador ezak*), A 6. B 6. bete an! von *ador(a)* und *eçac*. S. b.

**aduocata**, (*abokata*), C 5. (der) Advocat; hier Femininum: (die) Fürsprecherin.

**aduocatu**, (*abokatu*), A 3. C 1. Advocat.

**afaria**, A 8. das Abendessen.

**afer**, (auch *alfer*), B 3. träge, faul, steril, unfruchtbar, erfolglos, vergeblich, unnütz.

**aferdate**, C 1. es wird vergeblich, erfolglos sein; von *afer* und *date*. S. b.

**afertuçu**, (*afer duzu*), B 5. Ihr habt es erfolglos, es ist vergeblich; von *afer* und *duçu*, höfliche Ausdrucksweise für *afer da*. S. d.

**(-agabe)**, Endung des Caritiv's singul. d. b D. — S. *gabe*.

**(ago)**, (*hago*), (A 6.) du bist, du bleibst, du verweilst; 2te Pers. sing. praes. indic. von *egon*, *egoite*: sein, bleiben.

**ago**, E 2. Endung des Comparativ's; gehört zu dem davorstehenden *gayzqui*.

**agoen**, (*hagoen*), A 6. dass du bleibst, dass du verweilst; von, *ago*, *hago* und *-n*: dass, mit eingeschobenem *e*. S. b.

**aguercera**, (*ager(t)zera*), C 1. nach dem Erscheinen hin; Directiv sing. d. b. D. des Infinitiv's *aguerce*: erscheinen.

**(agueri)**, (*ageri*), erscheinen, sichtbar sein; auch *aguertu*, Partic. perf. — Infinitiv *aguerce*.

**aguerico**, (*ageriko*), B 2. 2. 8. C 1. offenkundig werdend, bekannt werdend, ans Licht kommend, an den Tag kommend, zu Tage kommend; Partic. futuri von *agueri*, (*aguertu*), *aguerce*. Dechepare hat daneben auch die Form *aguerturen* (B 3.) und braucht überhaupt nur ausnahmsweise die Participia futuri auf *-co*.

**aguerritan**, (*agerritan*), F 2. in Wirklichkeit, in bewusstem Zustande, in Erscheinung, in Wachen, französisch: « en réalité, à

découvert, à la vue » ; Locativ d. unb. D. von *aguer(r)i* : sichtbar, am Licht des Tages, en évidence. S. *agueri.*

**aguerturen,** (*agerturen*), B 3. bekannt werdend, ans Licht treten werdend. Partic. futuri von *aguertu, aguerce :* erhellen, bekannt werden, hervorgehen, ans Licht treten. Das Hilfszeitwort fehlt.

**aguian,** (*agian*), B 2. 3. 4. C 8. D 3 E 1. G 2. 3. vielleicht, wahrscheinlich. Locativ singul. d. b. D. von *age :* Anschein (?).

**aguyan,** (*agian*), E 2. vielleicht, wahrscheinlich. S. *aguian.*

**ahaidiec,** (*ahaidiek*), A 8. die Verwandten, die Angehörigen; Nominat. act. plur. d. b. D. von *ahaide :* Verwandter.

**ahal,** (B 1.) D 3. F 8. Begriff des Könnens, der Möglichkeit.

**ahalbanu,** E 3. wenn ich haben könnte; von *ahal* und *banu;* S. b.

**ahaldaguien,** (*ahaldagien*), B 1. dass er, sie, es ihn, sie, es (machen) kann; von *ahal* und *daguien.* S. b.

**ahalduquet,** (*ahalduket*), E 2. ich werde es haben können; von *ahal* und *duquet.* S. b.

**ahalgueyçuna,** (*ahalgeizuna*), F 5. die Schande, Entehrung; in dieser Form nirgends zu finden.

**ahalguinate,** (*ahalginate*), F 7. wir würden sein können, wir könnten sein; von *ahal* und *guinate ;* S. b.

**aicinetic,** (*ai(t)zinetik*), C 1. von vorn, vorher; Ablativ von *aicin :* vorn; französ. : « devant. »

**aicinian,** (*ai(t)zinian*), C 2. in der Gegenwart, vor dem Angesicht, vorn, vor; französ. : « en la présence » ; Locativ singul. d. b. D. von *aicin :* vorn, französ. : « devant. »

**ailcha,** (*a(i)ltcha*), A 6. des Imperativ's wegen verkürzte Form oder Radical von *ailchatu, ailchace :* erheben.

**ailchaiçac,** (*a(i)ltcha i(t)zak*), A 6. erhebe sie (plur.)! von *ailcha* und *içac.* S. b.

**airian,** C 2. in der Luft; Locativ singul. d. b. D. von *aire :* Luft.

**aitzinerat,** A 3. (in der Richtung) nach vorwärts, fortschreitend; Directiv von *aitzin ; -e* eingeschoben ; *-rat :* Directivendung.

**aizina,** (*ai(t)zina*), B 3. (die) Musse, freie Zeit, Zeit zu etwas, Zeit vor sich; vor, vorn.

**(al-)** (A 6. 6.). Begriff des Können's, des Vermögen's, der Möglichkeit; auch *ahal*. S. d.

**ala**, D 7. E 4. 8. F 7. oder, so, derart; vergleiche *hala*.

**alabac**, (*alabak*), B 6. die Töchter; Nominat. pass. plur. von *alaba*. (die) Tochter.

**alabana**, (*ala bana*), C 5. E 6. so aber, wenn es einmal soweit ist, frz.: « dès qu'il en est ainsi; » span.: « siendo asi. »

**alabarequi**, (*alabareki*), E 2. mit der Tochter; Sociativ sing. d. unb. und b. D. von *alaba*. S. d.

**albadaguic**, (*albadagik*), A 6. wenn du es machen kannst; von *al, ba* und *daguic*. S. d.

**albaditu**, B 4. wenn er sie (plur.) (haben) kann; von *al, ba* und *ditu*. S. d.

**albaheça**, (*albaheza*), G 3. wenn du sie kannst. Inchauspe, V. B. fol 274; von *al, ba* und *heça*. S. d.

**(albait)**, (A 6. 6.) möglichst, so.....als möglich; von *al* und *bait*. S. d. — *So albait eguin non den :* möglichst schauen, wo er, (sie, es, man) ist.

**albaiteça**, (*albaiteza*), A 6. man mag es; von *albait* und *deça*. S. b.

**(albaiteguin)**, (*albaitegin*), (A 6.). möglichst gethan! von *albait* und *eguin*. S. d. — Letzteres als Imperativ gebraucht, wie man auch im Deutschen sagt: « nicht gelogen! nicht lügen! »

**albaiteguinõden**, (*albait egui non den*), A 6. mit dem davorstehenden *so* vereinigt, heisst: möglichst (dahin) geschaut, wo er, (sie, es, man) ist!

**albaneça**, (*albaneza*), E 5. wenn ich es könnte; von *al*, (*ahal*) und *baneça*. S. b.

**albanenguidio**, (*albanengidio*), E 4. wenn ich mich ihr ..... könnte; von *al* und *banenguidio*. S. b.

**albanerra**, F 2. wenn ich sagen könnte, oder auch: « ich könnte wirklich sagen; » in letzterem Falle würde *ba* für *bai* (*bay*) stehen; von *al* und *banerra*. S. b.

**albaycinde**, (*albaizinde*), E 7. Ihr (singul.) könntet wohl; von *al* und *baycinde*. S. d.

**albayledi**, (*albailedi*), G 1. man könnte es wohl; von *al* und *bayledi* S. b.

**albayliaqui**, (*albailiaki*), B 5; wohl für *albaylaki:* er könnte es wahrhaftig wissen; 3 Person sing. potentialis von *iaquin*, *iaquite:* wissen. Vergl. den Suppositiv *balaki* bei Inchauspe, V. B. fol 450.

**albaynençac**, (*albainenzak*), E 7. du könntest mich wirklich (*vci:* auslassen verschonen); von *al* und *baynençac*. S. d.

**(albayt)**, (*albait*), (B 5.) möglichst. S. auch *albait*.

**albayteça**, (*albaiteza*), B 5. er, (sie, es, man) kann es ja; *eguin albayteça:* er kann es ja thun, er mag es bewirken; von *albayt* und *deça*. S. b.

**albaytiça**, (*albaitiza*), E 7. man kann sie (plur.) möglicherweise... (*erran*, erzählen); oder, wenn *bay(t)* für *ba* steht: « wenn man sie (erzählen) kann; » von *albayt* und *diça*. S. d.

**alcha**, (*altcha*), G 6 er erhebe; Radical von *alchatu*, *alchace*, erheben; verkürzt wegen des Imperativ's *beça*.

**(alde)**, (B 4.) Seite, Gegend, Nähe.

**aldean**, C 2. an der Seite, in der Nähe; Locativ sing. d. b. D. von *alde*.

**aldetic**, (*aldetik*), B 8. von der Seite; Ablativ sing. d. b. D. von *alde*.

**aldi**, F 5. Mal, Wendung, Laune; *eguraldi:* Wetter (Tageslaune).

**aldian**, (B 4.) E 7. auf der Seite, daneben, bei, in der Nähe, im Vergleich; Locativ singul. d. b. D. von *alde*. S. d.

**aldibatez**, F 5. für einmal, einmal, mit einem Male; von *aldi* und *batez;* letzteres Instrumentalis von *bat*. S. d.

**aldiz**, E 5. G 3. 5. 6. dagegen, hingegen, jedoch, aber, im Gegentheil; Instrumentalis von *aldi; oray aldiz:* jetzt aber, im vorliegenden Falle.

**alegria**, C 4. die Freude, die Heiterkeit.

**aleguerаqui**, (*alegeraki*), C 4. froh, freudig; Adverbium von *aleguera:* froh, munter, vergnügt, heiter.

**alhor**, E 2. Feld.

**alteratu**, A 7. (ab)geändert, verändert, beschädigt, geschädigt, erschüttert, entstellt; Participium perf. — Infinit. praes: *alterace*.

**ama**, A 7. B 2. 2. 6. C 5. 5. 5. 6. 6. 6. 7. 7. D 1. 1. 3. 4. 4. 4. 5. 5. 5. 6. 6. 7. (die) Mutter.

**amac**, D 5. 5. die Mutter, die Mütter; Nominativ act. sing. und pass. plur. d. b. D.; auch Nom. act. d. unb. D. von *ama*. S. d.

**amagatic**, (*amagatik*), D 7. der Mutter zu liebe; von *ama* und *gatic*. S. b.

**amaren**, D 5. (der) Mutter; Genitiv possess. der unb. und singularis d. b. D. von *ama*. S. d.

**amaric**, (*amarik*), D 6. Mutter; Partitiv von *ama*. S. d.

**amen**, A 4. G 4. es geschehe! steht für *halabiz :* so sei es!

**amexetan**, (*ametsetan*), F 2. in Traum, in Träumerei; Locativ d. unb. D. von *amex, amets :* Traum.

**amoratu**, F 1. verliebt; Partic. perf. — Infinit. *amorace*.

**amoraturic**, (*amoraturik*), D 5. 8. verliebt; Partitiv des Partic. perfecti : *amoratu*. S. d.

**amore**, C 8. D 1. 1. 2. 2. E 1. 5. 5. 5. 6. F 2. 3. 4. 5. 5. Liebe, Liebchen.

**amorea**, F 3. die Liebe, die Liebschaft, die Liebelei, das Liebchen.

**amoreac**, (*amoreak*), D 1. die Liebesabenteuer, die Liebschaften, die Liebeleien, die Liebchen; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *amore*. S. d.

**amorebat**, C 8. D 1. E 4. 5. eine Liebe(lei), eine Liebschaft; von *amore* und *bat*. S. b.

**amorecatic**, (*amoregatik*), D 4. 5. 6. 8. F 2. um der Liebe willen,... zu liebe, was... betrifft; von *amore* und *gatic*. S. b.

**amoretan**, C 8. 8. F 2. in den Liebeleien, in den Liebesabenteuern; Locativ plur. d. b. D. von *amore*. S. d.

**amorez**, E 8. durch Liebe, aus Liebe; Instrum. d. unb. D. von *amore*. S. d.

**amoria**, C 8. E 2. 2. 2. 4. 5. 6. 6. F 1. 2. 6. die Liebe(lei), das Liebchen, die Liebschaft. Nom. pass. sing. und Accus. sing. d. b. D. von *amore*. S. d.

**amoriac**, (*amoriak*), D 1. F 7. die Liebe(lei), das Liebchen, die Liebschaft; die Liebesgluthen; französ : « les amours; » Nom. act. sing. und pass. plur. d. b. D. von *amore*. S. d.

**amoriaren**, F 8. der Liebe, der Zuneigung; Genitiv possess. singul. d. b. D. von *amore*. S. d.

**amoros**, D 2. E 2. 2. 5. F 7. verliebt.

**amorosac** (*amorosak*), C 8. die Verliebten; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *amoros*. S. d.

**amorosec**, (*amorosek*), D 2. die Verliebten; Nomin. act. plur. d. b. D. von *amoros*. S. d.

**amorosen**, C 8. E 4. F 2. der Verliebten; Genitiv possess. plur. d. b. D. von *amoros*. S. d.

**amoryac**, (*amoriak*), F 2. (die) Liebesgluthen; französ.: « les amours! » Vocativ plur. d. b. D. von *amore*. S. d.

**amoryo**, (*amorio*), E 4. Liebe, Zuneigung.

**anayeturic**, (*anaieturik*), D 5. 8. verbrüdert; Partitiv des Particip. perf. *anayetu;* Infinit. *anayece* : Bruder werden, zum Bruder machen. — *Gure anayetu,* unser verbrüderter.

**andere**, A 6. (7.) C 5. 6. D 2. 4. E 5. F 5. Frau, Gebieterin, Herrin.

**anderetan**, D 8. E 3. unter den Frauen; Locativ plur. d. b. D. von *andere*. S. d.

**anderia**, C 5. 5. D 4. 4. E 7. die Frau, die Herrin; Nomin. pass. sing. und Accus. sing. d. b. D. von *andere*. S. d.

**andi**, B 7. gross. S. auch *handi*.

**andiric**, (*andirik*), D 4. gross; Partitiv von *andi*. S. d.

**andre**, C 8. D 1. 2. 2. 3. 3. 6. 7. 7. 7. 8. 8. E 3. 7. F 6. 8. Frau, Herrin, Gebieterin.

**andrec**, (*andrek*), D 6. die Frauen; Nomin. act. plur. d. b. D., auch d. unb. D. von *andre*. S. d. und auch *andere*.

**andredona**, A 6. C 8. 8. die heilige (Jung-) Frau; von *andre* und *dona*. S. b.

**andren**, D 6. 6. der Frauen; Genitiv possess. plur. d. b. D. von *andre*. S. d.

**andrez**, D 6. über die Frauen, durch die Frauen, von der Frau; Instrum. der unb. und Instrum. plur. d. b. D. von *andre*. S. d.

**andria**, E 7. 7. Frau, Fräulein! Vocativ sing. d. b. D. von *andre*. S. d.

**andriac**, (*andriak*), F 7. die Frau, das Fräulein; Nomin. act. sing. d. b. D. von *andre*. S. d.

**andriari**, D 8. 8. der Frau, dem Fräulein; Dativ sing. d. b. D. von *andre*. S. d.

**anhicetan**, (*anhizetan*), B 2. C 3. 3. 8. D 3. E 2. in vielem, oft, oftmals, vielmals, in vielen Fällen; Locativ d. unb. D. von *anhiz*. S. d.

**anhiz**, A 8. B 2. 3. 8. C 4. 8. 8. 8. D 3. 3. 5. 5. 6. 8. E 1. viel.

**animos**, A 3. tapfer, muthig, energisch, stolz, kühn.

**ansia**, C 3. die Sorge, das Mitleid, die Angst.

**apart**, G 1. abseits, bei Seite, fern. Begriff des Trennen's, Beseitigen's; Radical des Partic. perf. *apartatu*, Infinit. *apartace:* beseitigen.

**apartadi**, E 7. entferne dich! fort mit dir! gehe bei Seite! von *apart* und *adi*. S. b.

**apellacia**, (*apella(t)zia*), B 3. C 1. der Appell, die Berufung, das Appelliren; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *apellace*, Infinitiv von *apellatu*.

**apezeq**, (*apezek*), B 5. Pfarrer, Priester, Abbé, Abt; Nomin. act. d. unb. D. von *apez;* kann auch der Nom. act. plur. d. b. D. sein.

**apezpicuq**, (*apezpikuk*), B 5. Bischof; Nomin. act. d. unb. D. von *apezpicu:* Bischof.

**apphaynduric**, (*apphaindurik*), B 6. 8. schmücken, geschmückt, hergerichtet, ausstaffirt, vorbereitet; Partitiv des Partic. perf. *apphayndu;* Infinit. *apphaynce:* schmücken.

**apphez**, C 1. Priester, Abbé, Abt.

**apphur**, A 5. wenig, gering.

**arartecoa**, (*ararteko*), C 3. 7. D 3. 5. Mittler, Fürsprecher.

**arartecoac**, (*arartekoak*), B 3. der (Ver)mittler; Nomin. act. singul. d. b. D. von *ararteco*. S. d.

**araura**, A 3. gemäss, nach, entsprechend. Ein Directiv.

**arçaynic**, (*ar(t)zainik*), B 1. Schäfer, Hirt; Partitiv von *arçayn:* Schäfer, Hirt.

**ardi**, (B 1.) C (1.) 6. Schaf.

**ardiac**, (*ardiak*), B 4. die Schafe; hier Accus. plur. d. b. D. von *ardi*. S. d.

**ardietaric**, (*ardietarik*), B 1. von den Schafen; Ablativ plur. d. b. D. von *ardi*. S. d.

**ardioroz**, C 1. über jedes Schaf; von *ardi* und *oroz*. S. b.

**are**, (A 3.) C 5. E 3. F 3. G 2. 3. noch, auch, selbst.

**(-arençat)**, (*-arenzat*). Endung des Destinativ's sing. d. b. D.

**(-arequi(n))**, (*areki(n)*), Endung des Sociat. sing. d. b. D.

**argui**, (*argi*), G 3. Licht, Helle, hell, licht, erleuchtet, strahlend.

**arhancez**, (*arhanzez*), B 1. mit Dorn, mit den Dornen; Instrum. d. unb. und plur. d. b. D. von *arhanz* : Dorn.

**arhizqui**, (*arhizki*), D 6. unüberlegt, leichtsinnig, unbesonnen; französ. : inconsidéré (Archu).

**ari**, A (5.) 5. (B 2.) D 6. Begriff der Thätigkeit, der Beschäftigung; wird in Verbindung mit dem Hilfszeitwort meist unveränderlich gebraucht.

**aribira**, D 2. sich trennen, ablassen von etwas, sich entzweien; von *ari* und *bira*. S. b. (F 5. findet sich *hari bira* in zwei Worten).

**ariçaucu**, (*ari zauku*), D 4. er macht es ihr; von *ari* und *çaucu*. S. b.

**ariduçu**, (*ari duzu*), A 5. Ihr (sing.) habt ihn beschäftigt, höfl. Form für « er macht es »; von *ari* und *duçu*. S. d.

**arima**, A 5. 8. B 1. 2. 7. C 2. 6, 7. 8. E 4. F 3. 7. 7. 7. 8. (die) Seele.

**arimac**, (*arimak*), C 3. 5. die Seelen; Nomin pass. und Accus. plur. d. b. D. von *arima*. S. d. Kann auch der Nomin. act. der unb. und des singul. d. b. D. sein.

**arimaden**, G 2. dass die Seele ist; von *arima* und *den*. S. b.

**arimagatic**, (*arimagatik*), D 3. zu Gunsten der Seele; von *arima* und *gatic*. S. b.

**arimaren**, A 7. 8. B 4. C 7. 8. F 7. der Seele; Genitiv possess. d. unb. und des singul. d. b. D. von *arima*. S. d.

**arimaz**, B 1. 3. mit (der) Seele, durch (die) Seele; Instrum. d. unb. und singul. d. b. D. von *arima*. S. d.

**arimere**, (*arima ere*), B 1. auch die Seele; von *arima* und *ere*. S. b.

**arinuçu**, (*ari nuzu*), B 2. höfl. Form für: « ich mache (mir); » buchstäblich: « Ihr (sing.) habt mich beschäftigt; » vgl. das deutsche: « Ihr seht mich machen; » von *ari* und *nuçu*. S. b.

**arma**, B 6. 6. auf! herbei! zu den Waffen! aufgepasst! Begriff des Wappnen's, Radical des Partic. perf. *armatu*. S. d.

**armadaco**, (*armadako*), C 1. Heeres...; Genitiv adject. sing. d. b. D. von *armada*: (das) Heer, (die) Armee.

**armatu**, G 2. gewaffnet, gewappnet, streitbar; Partic. perfecti; Infinitiv praes.: *armace*: bewaffnen.

**armaturic**, (*armaturik*), C 3. gewaffnet, kampfbereit; Partitiv von *armatu*. S. d.

**arnega**, F 3. Begriff des (Ab)läugnen's, Verläugnen's, Fluchen's, Verwünschen's; Radical von *arnegatu*, Partic. perf. — Infinit.: *arnegace*: läugnen; verkürzt wegen des Subjunct. *diren*.

**arnoac**, (*arnoak*), E 2. der Wein; Nomin. act. singul. d. b. D. von *arno*. Wein.

**arrangura**, C 2. (der) Vorwurf, (die) Zurechtweisung.

**arranguren**, E 4. der Vorwürfe; Genit. possess. plur. d. b. D. von *arrangura*. S. d.

**arrasaturic**, (*arrasaturik*), C 2. rasirt, geschleift, vertilgt, dem Boden gleich gemacht; Partitiv des Partic. perfecti *arrasatu*. — Infinit.: *arrasace*.

**(arrastz)**, (A 8.) Abend, Abends.

**(arrax)**, (*arrats*), (A 5.) Abend, Abends.

**arraxaldian**, (*arrats aldian*), B 4. am Abend, gegen Abend; von *arrax* und *aldian*. S. b.

**arraxian**, (*arratsian*), A 5. 5. am Abend; Locativ sing. d. b. D. von *arrax*. S. d. — Eingeschobenes *i* vor dem Artikel.

**arraynac**, (*arrainak*), C 2. die Fische; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *arrayn*: Fisch.

**(arrazoyn)**, (*arrazoin*), (D 4.) Grund, Anlass, Veranlassung.

**arrazoynda**, (*arrazoin da*), D 4. es ist Grund vorhanden; von *arrazoyn* und *da*.

**arren**, D 1. 6. F 6. obgleich, wenn gleich, trotzdem, dass, also, demnach, daher, damit; französ : « encore que, quoique (Lécluse); afin que. »

**(arri)**. Stein, Fels.

**arrobaçer**, (*arroba(t)zer*), E 8. Räuber, Dieb.

**arrobatu**, E 8. entwendet, geraubt, beraubt; Participiam perfecti; Infinitiv praes. : *arrobace :* rauben.

**arrobatunuçu**, (*arrobatu nuzu*), F 1. Ihr (singul.) habt mich beraubt, Ihr habt mir geraubt; von *arrobatu* und *nuçu*. S. b.

**arte**, A 8. Kunst, Kunstgriff, Kniff, Schlich ; auch « Raum ».

**arteco**, (*arteko*), F 6. zwischen, unter (parmi), während; Genit. adject. von *arte :* Raum. S. d. — *Gure arteco amoria :* die zwischen uns bestehende Liebe; buchstäbl: die « unterunsrige » Liebe.

**artian**, A 6. 6. 7. 8. B 3. 4. 7. D 3. 3. 5. E 6. in dem Zeitraum, so lange als, zwischen; Locativ singul. d. b. D. von *arte*. S. d. — *Gure artian :* unter uns, unsererseits. — *Semen artian :* zwischen den Söhnen.

**artiçarrac**, (*artizarrak*), E 3. der Morgenstern; Nomin. act. singul. d. b. D. von *artiçar :* Morgenstern; von *art* (?) und *içar :* Stern. *Art-* scheint verkürzt von *ar(t)zain :* Hirt; also : « Hirtenstern ; » französ. : « étoile du berger. »

**aryniz**, (*ari niz*), E 2. ich bin beschäftigt, thätig, ich thue; von *ary*, *ari* und *niz*. S. b.

**arzayn**, (*ar(t)zain*), B 4. Schäfer, Hirt; von *ardi*, (s. d.) und *zayn*, Wächter, Hüter, Wart.

**aspaldi**, E 6. seit lange, schon lange, (es ist) lange her.

**aspaldian**, E 5. seit lange; Locat. sing. d. b. D. von *aspaldi*. S. d.

**asqui**, (*aski*), B 3. D 3. F 2. genug, genügend, hinreichend.

**asquiduçu**, (*aski duzu*), F 1. Ihr habt es genug; von *asqui* und *duçu*. S. b.

**assayatu**, (*assaiatu*), A 3. versucht, probirt, französ. : « essayé ; » Partic. perfecti ; Infinit. praes. : *assayace*.

**aste**, A 8. B 1. 1. Woche.

**asti**, E 4. Musse, freie Zeit.

**atorra**, B 1. das Hemde; Accus. sing. d. b. D. von *ator :* Hemde.

**(au)**, dieser, diese, dieses da; Pron. demonstr.

**aucian**, (*auzian*), E 8. in dem Streit, in dem Process; Locativ singul. d. b. D, von (*h*)*auci*, Process.

**auciric**, (*auzirik*), E 8. Process, Streit, Zwist; Partitiv von (*h*)*auci :* Process.

**aue**, (*abe*), C 7. ave, gegrüsset seist du!

**augmenta**, A 3. Begriff des (Ver)mehren's, Zunehmen's; Radical von *augmentatu*, Partic. perf. — Infinit. *augmentace :* vermehren.

**aurride**, E 3. verwandt, Verwandter.

**ausarcen**, (*ausar*(*t*)*zen*), E 3. im wagen, wagend, riskirend; Partic. praes. von *ausartu*, Partic. perf. — Infinit. *ausarce :* wagen.

**ave**, (*abe*), C 5. ave, gegrüsset seist du!

**axeguinic**, (*atseginik*), F 4. Vergnügen. Partitiv von *axeguin*.

**axola**, (*achola*), F 8. die Sorge, die Unruhe (um etwas); Nomin. pass. sing. d. b. D. von *axol :* Sorge, Unruhe.

**axolic**, (*acholik*), E 6. Sorge, Unruhe; Partitiv von *axol*, Sorge. S. *axola*.

**(ayala)**, (A 8.) sei! 2te Person. sing. Imperat. von *edin;* steht für (*h*)*adi*(*a*)*lu*.

**aycia**, (*aizia*), E 1. der Wind; Nomin. pass. singul. d. b. D. von (*h*)*ayce :* Wind.

**aycina**, (*ai*(*t*)*zina*), E 1. die Musse, die freie Zeit.

**aycinera**, (*ai*(*t*)*zinera*(*t*)), B 7. C 5. nach vorn, vor (jemand); Directiv von *aycin :* vorn, Vorderseite, französ. : « devant. »

**aycinetic**, (*ai*(*t*)*zinetik*), B 6. zum Voraus, von vorn herein; Ablativ sing. d. b. D. von *aycin*, vor, vorn.

**aycinian**, (*ai*(*t*)*zinian*), A 6. in der Gegenwart (jemands), vor (jemand stehen). Locat. sing. d. b. D. von *aycin :* vor vorn.

**aynguruyac**, (*aingur*(*i*)*ak*), C 3. D 8. die Engel; Nomin pass. plur. d. b. D. von *aynguru :* Engel. Eingeschobenes *y* vor dem Artikel.

**aypacen**, (*aipa*(*t*)*zen*), D 6. (etwas oder eine Person) besprechend, jemanden mit Worten behandelnd, französ.: « traitant quelqu'un, parlant de, mentionnant; » Partic. praes. von *aypatu*, Partic. perf. — Infinit. : *aypace :* nennen, besprechen, behandeln.

**aypacera**, (*aipa(t)zera[t]*), C 5. zu nennen; Directiv von *aypatu*, *aypace*, welcher hier für das Supinum *aypaceco* steht.

**(aypatu)**, (*aipatu*), genannt, tractirt, besprochen, behandelt; Participium perfecti; Infinit. praes.: *aypace*.

**ayre**, (*aire*), C 2. Luft.

**ayria**, (*airia*), C 3. die Luft; Nomin. pass. sing. und Accus. sing. d. b. D. von *ayre*. S. d.

**ayrian**, (*airian*), C 2. in der Luft; Locativ sing. d. b. D. von *ayre*. S. d.

**aysira**, (*aisira[t]*), B 6. nach (der) Lust, nach (dem) Gefallen; Directiv singul. d. b. D. von *ayse*: bequem; leicht.

**ayta**, (*aita*), B (5.) 6. C 1. (der) Vater, den Vater; Nomin pass. und Accus. singul. d. unb. und b. D.

**aytac**, (*aitak*), G 2. (der) Vater. Nomin. act. sing. d. unb. und b. D. von *ayta*. S. d.

**(aytasayndu)**, (*aita saindu*), (C 1.) heiliger Vater.

**aytasaynduc**, (*aita sainduk*), B 5. heiliger Vater; Nomin. act. d. unb. D. von *aytasayndu*. S. d.

**ayte**, ((*h*)*aite*), B 5. du kannst; 2te Person singul. praes. indic. von *edin*, Hilfszeitwort. (Inchauspe, Verbe basque, fol 410.)

**aytor**, (*aitor*), B 4. Radical von *aytortu*, Partic. perf. — Infinit.: *aytorce*: angeben, bekennen, declariren, gestehen; bildet mit dem nachstehenden *cendut* einen zusammengehörigen Ausdruck: « ich bekenne es; » *aytor* heisst auch Vorfahr, Ahn(herr).

**(aytorcen)**, (*aitor(t)zen*), (B 4.) bekennend; Partic. praes. von *aytortu*, *aytorce*. S. *aytor*.

**(aytorcendut)**, (*aitor(t)zen dut*), (B 4.) ich gebe es zu, ich gestehe es; von *aytorcen* und *dut*. S. b.

**ayuta**, (*aiuta*), D 1. 7. G 1. die Hilfe, Unterstützung, Beihilfe.

**ayutaria**, (*aiutaria*), C 7. der Helfer, die Stütze.

**ayzina**, (*ai(t)zina*), B 6. die Musse, die freie Zeit.

**ayzyna**, (*ai(t)zina*), F 4. die Musse, die freie Zeit.

**azpian**, B 3. (dar)unter, unten; Locativ von *azpi*; buchstäbl. « in dem Unten. »

**azpitic**, (*azpitik*), B 8. D 4. von unten, darunter; Ablativ von *azpi:* unten, darunter.

**azquen**, (*azken*), A 6. 7. 8. B 3. letzt. Ein Superlativ.

**azquena**, (*azkena*), G 6. der, die, das letzte. S. *azquen.*

**(azti)**, (E 7.) Wahrsager, Seher, Hexenmeister, Zauberer, französ.: « devin. »

**azticira**, (*azti zira*), E 7. Ihr (singul.) seid Hexenmeisterin, Zauberin; von *azti* und *cira.* S. d.

## B

**(ba-)**, (A 6. etc.). wenn; steht auch häufig für *bai, bay.* S. d.

**baçarriac**, (*ba(t)zarriak*), E 1. die Begegnungen, Zusammenkünfte, Rendez-vous; Nomin. pass. plur. von *baçarre:* Begegnung.

**baçautzu**, (*bazau(t)zu*), A 3. wenn es Euch (singul.) ist; von *ba* und *çautzu.* S. b. — *Irudi baçautzu:* wenn es Euch (singul.) (passend) scheint.

**bacina**, (*bazina*), E 4. wenn Ihr (singul.) wäret; von *ba* und *cina.* S. b. Nach Inchauspe, Verbe basque, fol 101 und 380: Suppositiv, (*bazina*).

**bacinade**, (*bazinade*), E 7. wenn Ihr (singul.) wäret; von *ba* und *cinade.* S. b.

**(bacira)**, (*bazira*), (C 7.) wenn Ihr (singul.) seid; von *ba* und *cira.* S. b.

**bacirade**, (*bazirade*), F 6. wenn Ihr (sing.) seid; von *ba* und *cirade.* S. b.

**bacirere**, (*bazira ere*), F 6. wenn Ihr (sing.) auch seid; von *ba, cira* und *ere.* S. d.

**bacitut**, (*bazitut*), F 3. wenn ich Euch (sing.) habe, oder für *baycitut:* ich habe Euch (sing.) wirklich, gewiss; von *ba* oder *bai* und *citut.* S. d.

**baçu**, (*bazu*), G 2. einige. Nomin pass. der unb. D; hat hier den Sinn von: « theils, zum Theil. »

**bacyaquyat**, (*baziakiat*), E 7. ich verstehe, (kenne) dich wohl; von *ba(i)* und *cyaquyat.* S. b.

**bada**, D 2. 3. 7. E 7. G 3. denn, demnach, also, nun aber, nun denn, daher; französ.: « or donc. »

**bada**, D 6. wenn er, sie, es, man ist; von *ba* und *da*. S. b.

**badacusquit**, (*badakuskit*), G 1. ich sehe sie (plural.) wohl; von *ba*(*i*) und *dacusquit*. S. b.

**badacuxu**, (*badakuzu*), D 5. Ihr seht ihn, sie, es; von *ba*(*i*) und *dacuxu*. S. b.

**badadi**, D 7. wenn er, sie, es, man ist; von *ba* un *dadi*. S. b.

**(badaguic)**, (*badagik*), (A 6.) wenn du es machen kannst; von *ba* und *daguic* (S. b.) in Verbindung mit *al*.

**badaguit**, (*badagit*), D 6. wenn ich es thue; von *ba* und *daguit*. S. b.

**badaguite**, (*badagite*), D 2. wenn sie es thun; von *ba* und *daguite*. S. b.

**(badaquic)**, (*badakik*), (D 2.) wenn er, sie, es, man dir ist;... dir kann; von *ba* und *daquic*. S. b.

**badaquiçu**, (*badakizu*), E 5. Ihr wisst es ja; von *ba*(*i*) und *daquiçu*, oder: wenn Ihr es wisst; von *ba* und *daquiçu*. S. d.

**(badaquit)**, (*badakit*), (E 2.) wenn es mir ist,... vorkommt; (letzteres in Verbindung mit *hel*); von *ba* und *daquit*. S. b.

**badaramac**, (*badaramak*), D 2. wenn du ihn, sie, es verbringst; von *ba* und *daramac*. S. b.

**(badeça)**, (*badeza*), (D 8.) wenn er sie, es, man ihn, sie es hat,... kann; von *ba* und *deça*. S. b.

**(badidaçu)**, (*badidazu*), (C 5.) wenn Ihr (singul.) es mir habt; von *ba* und *didaçu*. S. b.

**(baditu)**, (B 5.) wenn er, sie, es, man sie (plur.) hat; von *ba* und *ditu*. S. b.

**badituçu**, (*badituzu*), F 1. wenn Ihr (sing.) sie (plur.) habt; von *ba* und *dituçu*. S. b.

**badu**, C 8. D 8. (E 1.) er, sie, es, man hat es wirklich; von *ba*(*i*) und *du*, oder: wenn er, sie, es man es hat; von *ba* und *du*. S. d.

**baduçu**, (*baduzu*), E 8. wenn Ihr (sing.) es habt; von *ba* und *duçu*. S. d.

**baduere**, (*badu ere*), E 1. wenn sie es auch hat; von *badu* und *ere*. S. b.

**badut,** E 6. wenn ich es habe; von *ba* und *dut*. S. b.; *nahi badut :* wenn ich es wünsche.

**(bagaude),** (D 2.) wenn wir bleiben; von *ba* und *gaude*. S. b.

**(bague),** (*bage*), (G 5.) ohne; auch *gabe*.

**bagueric,** (*bagerik*), G 5. ohne; Partitiv von *bague*. S. d.

**(baguiça),** (*bagiza*), (D 1.) wenn sie uns hat,... kann; von *ba* und *guiça*. S. b.

**(baguina),** (*bagina*), (F 3.) wenn wir wären; von *ba* und *guina*. S. b.

**(baguiniça),** (*baginiza*), (D 7.) wenn er, sie, es, man uns hätte,... haben würde; 3te Person sing. Suppos. futuri, mit incorp. Accus. « uns », von *ezan*, Hilfszeitwort. Inchauspe, Verbe basque, fol. 98, hat *bagintza*.

**baguira,** (*bagira*), G 1, wenn wir sind; von *ba* und *guira*. S. b.

**baguirere,** (*bagira ere*), C 5. wenn wir auch sind; von *baguira* und *ere*. S. b.

V. STEMPF.

(*A suivre.*)

# LE VÉRITABLE SYSTÈME VOCALIQUE INDO-EUROPÉEN

## PREUVES ET DÉDUCTIONS NOUVELLES.

---

### I

Le système vocalique indo-européen est, on le sait, caractérisé par deux grands phénomènes :

1° L'*affaiblissement*, en vertu duquel les séries :

*â, ăĕ, ăĭ, ê, ĕĭ, î, ă, ĕ, ĭ,*
*ô, ŏŭ, û, ŏ, ŭ,*

marquent les principales étapes par lesquelles les différents termes de la première passent pour descendre de *â* à *ĭ*, et les différents termes de la seconde pour s'abaisser de *ô* à *ŭ*;

2° L'*alternance*, appelée aussi improprement apophonie, *ablaut* ou flexion, qui consiste dans l'emploi parallèle, au sein des mêmes racines, des mêmes suffixes ou des mêmes désinences casuelles ou personnelles, des différents termes de l'une ou de l'autre série. Exemples :

Pour les parties radicales des formes : φέρ-ω, φορ-ός.

Pour les suffixes : -μην, -μων; -τηρ, -τωρ.

Pour les désinences casuelles : -ος, désinence du génitif singulier des thèmes à consonnes en grec, *is* désinence des formes correspondantes en latin.

Pour les désinences personnelles : -μες, désinence dorienne de la première personne du pluriel à l'indicatif actif, *-mus,* désinence des formes correspondantes en latin.

Jusqu'ici le phénomène de l'alternance vocalique a généralement été expliqué comme le résultat d'un changement pur et simple d'un $\frac{e}{a}$ primitif en *o* sous l'influence de certaines conditions qui se rattacheraient à la position de l'accent. Mais, tout d'abord, une objection des plus fortes s'oppose à l'admission de cette théorie, c'est que le prétendu changement de *a*, ou *e* en *o*, ne se justifie ni par des raisons physiologiques ni par des exemples sûrs. Dans aucune langue d'origine indo-européenne on ne saisit cette transformation sur le fait ; elle est restée jusqu'ici à l'état de pure hypothèse et n'a pour elle que l'alternance même dont il s'agit de rendre compte ; en un mot, elle repose uniquement sur une pétition de principes.

La question est dans un état tel, on le voit, que, loin d'être définitivement résolue, elle nécessite impérieusement de nouvelles recherches destinées soit à démontrer solidement l'hypothèse dont nous venons de parler, soit à lui en substituer une nouvelle qui ait un caractère convaincant.

C'est cette seconde alternative qu'avaient en vue les travaux dont le résumé est contenu dans la brochure que j'ai publiée récemment sous le titre d'*Esquisse du véritable système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1). Dans cet ouvrage, au lieu d'admettre comme cause de l'alternance des deux séries vocaliques

(1) Paris, 1889, Leroux, éditeur.

un changement pur et simple dont la réalité reste à démontrer, j'ai essayé de prouver qu'il convient d'en rapporter l'origine à la juxtaposition primitive de deux éléments appartenant chacun à une série différente (*ôâ*, *âô*) et dont, tantôt l'un, tantôt l'autre, s'est trouvé placé, à la suite d'un affaiblissement, dans les conditions qui en ont amené l'élimination. Il en est résulté nécessairement, dans les formes correspondantes où l'alternance apparaît, le parallélisme de *ô* ou de ses substituts (quand *â* ou ses substituts ont été éliminés), avec *â* ou ses substituts (quand c'est *ô* que l'élimination a fait disparaître). En d'autres termes, mon explication substitue à l'hypothèse gratuite de la transformation en certains cas de $\frac{e}{a}$ en *o*, d'où le rapport φέρω, φορός, la soustraction alternative de $\frac{e}{a}$ ou de *o*, dans un groupe *o* $\frac{e}{a}$, comme, par exemple, dans la racine sanskrite *tuar* venant de **toar*, d'où les deux dérivés *tor* ou *tur* et *tar*.

Non seulement cette explication s'appuie sur des exemples nombreux et sûrs, mais elle joint à ces preuves particulières de vérité une garantie générale reposant sur ce double fait que tous les mouvements vocaliques qu'elle suppose sont strictement d'accord avec les lois bien connues de l'affaiblissement vocalique, et que, l'alternance résultant de l'affaiblissement préalable du terme éliminé, ce deuxième caractère distinctif du vocalisme indo-européen rentre en dernière analyse dans les conditions du premier qui devient ainsi l'unique agent des variations du vocalisme.

Il n'est pas inutile d'ajouter, qu'à supposer l'influence de la position de l'accent sur les phénomènes d'alternance vocalique, la théorie que j'ai proposée se prête aussi

bien que l'ancienne à l'admission de cette influence, puisqu'il s'agit, en définitive, d'un rapport entre les formes corres pondantes où l'alternance vocalique se manifeste, voisin de celui d'état faible à état fort, lequel dépend généralement, comme on le sait, de l'accentuation. En d'autres termes, il est au moins aussi vraisemblable d'attribuer à une différence dans le placement de l'accent l'affaiblissement alternatif des deux éléments d'un groupe de deux voyelles, que le changement de telle voyelle en telle autre.

Parmi les exemples les plus probants qui témoignent de quelle manière s'est produite l'alternance vocalique, j'ai cité les formes faibles ἴδμεν, πέπιθμεν, pour *υιδμεν, *πέπυιθμεν, *Fιδμεν, *πεπFιθμεν, auprès des formes fortes Fοῖδα, τέποιθα, auxquelles j'ai comparé les formes latines *loebet*, *loibet* aboutissant aux doublets *lubet* et *libet*, dans le premier cas par l'intermédiaire **lo'bet* (élision de *e* après *o*, comme dans **poer*, d'où *puer* donnant *por*), et dans le second, par les intermédiaires **luibet*, **lvibet* (chute de *v* après une consonne), pour aboutir à *libet*, comme dans *canis*, pour **cvanis*, et le français *qui* prononcé *ki* (1).

En ce qui concerne le sanskrit, j'ai pris surtout comme base de démonstration les doublets *parus*, *paruan* ou *parvan*, — *dhanus*, *dhanuan* ou *dhanvan*.

Si l'on compare ces couples à celui que constituent le thème faible et le thème fort du participe parfait actif, comme *vidus*, *vidvân*, pour **vidvâns*, ce dernier correspondant exactement pour la finale, en tant que masculin,

(1) Comparer l'élimination de *i* consonnantifié dans les formes latines en *ia* comme *justitia* donnant *justice*.

à la finale neutre en *an* de *paruan*, *dhanuan*, on admettra sans peine les conclusions suivantes :

1° *Paruan*, *dhanuan*, sont pour **paruans*, **dhanuans* ; cf. le thème fort masculin *vidvâṃs-* dans *vidvâṃs-am* ;

2° Ces formes ne sont pas élargies eu égard à *parus*, *dhanus*, mais celles-ci sont, au contraire, des formes réduites par l'élimination de *a* eu égard à *paruan*, *dhanuan* ;

3° *Parus*, *dhanus*, appartiennent à la même série morphologique que les substantifs neutres *caḳšus*, *janus*, *tapus*, *yajus*, etc., et comme ceux-ci sont, à leur tour, les vrais correspondants des substantifs neutres greco-latins en ος, *us*, comme γένος, μένος, *genus*, *funus*, etc., il s'ensuit que le *u* de *parus*, *paruan*, *caḳšus*, *janus*, etc., est un ancien *o*, d'où la légitimité de la restitution des formes **paros*, **paroans*, **caḳšos*, **janos*, d'où aussi l'explication de l'élision de l'*a* de **paroans*, pour aboutir à **paros* par l'intermédiaire **parons*, en vertu du saṃdhi *so'pi* pour **so api*.

Mais si *parus*, venant de **parons*, est pour un plus ancien **paroans* (de même que *janus* est pour **janoans*), le grec γένος (comme le latin *genus*) est pour *γενοες (1), *γενοενς, *γενοανς, d'où les thèmes γενες-, *genes-* pour *γενυες, **genues*, *γενϜες, **genves*, particulièrement aux formes faibles de la déclinaison, par suite de mouvements phonétiques tout à fait analogues, du reste, à ceux qui ont donné *Ϝιδμεν auprès de *Ϝοιδα, etc.

(1) Qu'on n'objecte pas que *γενοες aurait du donner *γενους. Il est facile de démontrer que, partout où la diphtongue ου paraît issue de οε ou de εο, on a en réalité affaire à un ancien ωε ou εω réduit successivement à ω, ου.

En sanskrit, les mêmes modifications ont constitué le thème *janas* pour **janoas* auprès de *janus,* et le thème *jano* (devant une sonore) pour **janoa(s)*.

Cette démonstration me paraît avoir un caractère de certitude qui touche à l'évidence. Les exemples suivants, qui sont de nature à l'appuyer sur des points particuliers, l'appuient d'une manière pour ainsi dire mathématique :

1° Si ἵππος est pour *ἵκϝος, d'où *ἵκπος et par assimilation régressive ἵππος, et λείπω pour *λεικϝω, *λεικπω, *λειππω, cf. latin *linquo,* il est évident que ἧπαρ, auprès du sanskrit *yakan* et du latin *jecus,* est pour ἡκυαρ, *ἡκϝαρ, *ηκπαρ, *ἡππαρ. J'ai démontré ailleurs, du reste, que la finale αρ était ici pour ας (ανς ou αντς) (1). Donc le sanskrit *yakan* est pour *yakuan(s)*, cf. *paruan* ; donc le latin *jecin-* ou *jecen-* est pour **jecuen(s),* donc enfin *jecus* ou *jecos* est pour **jecoens*, comme γένος est pour *γενοενς.

2° ἧπαρ étant pour *ἡκυαρ et *yakan* pour **yakvan*, il y a grande probabilité, par cela seul, pour que οὖθαρ soit pour *οὐθυαρ et le sanskrit *ûdhan* pour **ûdhvan*; mais cette hypothèse devient une certitude en présence du latin *ûber* pour **ûdber, *ûdver,* comme *bis* est pour **dvis, bellum* pour **dvellum*, etc. L'explication d'après laquelle *ûber* serait pour **ûfer*, forme dans laquelle *f* serait le substitut d'une aspirée dentale, ne mérite pas, d'ailleurs, la peine d'être réfutée.

3° Le thème οὐθατ, doublet de οὖθαρ pour *οὐθυαντς, étant pour *οὐθυαντ, le thème ὕδατ est pour *ὑδυατ, *ὑδυαντ ; — donc ὕδωρ est pour *ὑδωας, *ὑδωαντς.

(1) Dans mon *Etude sur le rhotacisme proethnique,* t. VI de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon.*

4° Dans μεσ-ημβρ-ία, formé sur ἦμαρ, le β n'est pas le résultat d'une insertion euphonique que rien ne démontre et que rien ne nécessite ; ημβρ est pour *ημFερ, *ημυερ, *ημυαρ, antécédent de ἡμαρ ; cf. *ἡκυαρ, *οὐθυαρ, *ὑδωαρ. Pour le changement du digamma en β devant une nasale, comparer γαμβρ-ός pour *γανFερ-ος, forme élargie sur *γανFερ = latin *gener* pour **genver*; comparer aussi le latin *dubenus* (= *dominus*) pour **dombenus*, **domvenus*, etc.

5° ἄλειαρ est pour *ἀλειFαρ, *ἀληωαρ, comme le prouve le doublet élargi ἄλευρ-ον pour *ἀληωρ-ον.

6° Lesb. ὄνοιρ-ος pour *ὀνοηρ-ος auprès de ὄνειρ-ος et ὄναρ pour *ὀνFηρ-ος, *ὀνοαρ.

7° κεφαλ-ή est une formation féminine sur *κεφαρ, comme μεγάλ-η sur *μεγαρ ; cf. sanskrit *mahar* et μέγαρ-ον, la grande (chambre) ; or ἠκυας, *οὐθυας, ὑδωας, autorisent à restituer un antécédent *κεφυας, (cf. φλεγύας), *κεφυατς, qui explique les doublets thématiques latins *caput* pour **capoet* et *capit-* pour *capvet*.

8° νεφέλ-η est une formation féminine sur *νεφερ, cf. μεγάλη, κεφαλή, etc. ; il en est de même du latin *nebul-a* formation féminine sur **nebor*. *νεφερ pour *νεφες est à rapprocher du sanskrit *nabhas*, de κνέφας et du thème νεφες, doublet de νέφος ; **nebor* pour **nebos* répond de son côté au sanskrit *nabho(s)* et au grec κνέφος, νέφος. Quant au rapport de *nabhas*, νέφες, κνέφας avec *nabho(s)*, κνέφος, νέφος, **nebos*, il s'expliquera pour un antécédent commun **nabhoas* que tout ce qui précède nous autorise à restituer.

9° Le mot qui signifie beau-père dans les langues indo-européennes présente un double phénomène du genre de ceux que nou sétudions. Le latin *socer* est pour

**soecver*, **soacoar*, comme le prouvent le grec ἑκυρ-ός pour **σFεκυρ-ος*, **σοεκο'ρ-ος*, etc., et le sanskrit *çvaçur-as* pour **çoaç o'r-as*, etc.

Comparer les modifications phonétiques subies par le mot latin *soror* pour **so'so'r*, **soesoer*, **sousoar*, comme le prouvent le sanskrit *svasar* pour **soasvar* et la forme germanique *schwester*.

A ces exemples si concluants il convient de joindre :

1° La forme radicale *quin* dans le latin *inquino*, etc., venant de *coenum* (1), qui offre un exemple authentique d'une trausition analogue à celle par laquelle la racine *loeb*, entre autres, a passé pour descendre à la forme *lib* (pour *lvib*).

2° La nouvelle série suivante, où l'on voit, en toute évidence, un ancien groupe *oa* ou ses substituts se réduire à l'un ou à l'autre de ses éléments.

Sanskrit : *îçânas*, maître, pour **îçvân-as* (auprès de *îçvar-as*, même sens, formé sur **îçva(n)s*; voir mon *Étude sur le rhotacisme proethnique*, p. 93.)

Sanskrit : *aruṇ-as*, rouge, cheval roux, et *aruš-as*, même sens, auprès de *arvan*, cheval, pour **arvans* (2).

Sanskrit : *ṛbhus*, nom d'un personnage mhytique, auprès des doublets *ṛbhvan* et *ṛbhvas*, d'un antécédent **ṛbhvans*.

Sanskrit : *kaluš-as*, impur, et *kalmas-as*, tache au phy-

(1) L'orthographe *caenum* est incorrecte (quoi qu'en pense un rédacteur de la *Revue critique*, n° du 6 janvier 1890, p. 10) ou cette forme est un doublet de *coênum* pour **cvăënum;* cf. les doublets *coelum*, *caelum*, etc.

(2) Le sens primitif est brillant, ardent, d'où cheval (l'ardent, le rapide), et roux, rouge, etc., (brillant).

sique et au moral, péché (où le *m* vient sans doute de *v*, comme dans la racine *hmal*, auprès de *hval*, *hvar*), auprès de *kilviš-am*, péché.

Sanskrit : *bhṛgus*, nom d'un personnage mythique, auprès d doublet *bhṛgavâṇ-as* ; cf. le grec φλεγύας.

Sanskrit : *vañchul-as*, courbe, pliant (nom propre de divers arbustes), et *vakras*, courbe, pour **vakvar-as* (cf. *Rhotacisme proethnique*, p. 98), auprès du doublet *vakvan* pour **vakvans*, féminin *vakvar-î*.

Sanskrit : *çakun-as* et *çakunt-as*, le fort ,nom générique des oiseaux de proie, auprès de *çakr-as* et *çakvan*, fort, pour *çakvants*.

Formes grecques, comme εὐπάτωρ et θεράπων auprès des féminins εὐπάτειρα, θεράπαινα pour *εὐπατϜειρ-α, *θεραπϜαιν-α ; cf. les diphtongues ει, αι de ces formes à celle de *caelum*, *caenum*, etc.

οὐρανός, le ciel (le brillant), ou ὠρανός pour *ὠ'ρϜαν-ος, auprès du sanskrit *varuṇ-as*, même sens, et du latin *serenus* pour **sverven-us* (racine *svar*, briller).

οὐρητήρ et οὐρήθρα, urêtre, pour ὠ'ρηθ'ρ-α, auprès du latin *verêt'r-um*, pour **ôcrêt'r-um* même sens primitif.

κοσκυλμάτια, rognures, pour *κοε-σκυελ-ματια, auprès du latin *qui-squil-iae*, copeaux. (Voir Curtius, *Grundz.* [5], p. 169, et comparer les redoublements à forme intensive comme dans μοιμύλλω, etc.)

στῦλος et στήλη, support, colonne, pour *στοηλος, auprès du sanskrit *sthavir-as* et *sthavar-as*, ferme, solide ; il convient d'en rapprocher également les doublets *sthûr-as*, *sthûl-as*, *sthir-as* pour **sthvir-as*, et *sthal-am* pour **sthval-am*. *Sthûṇ-â*, ramène de son côté toutes ces formes à un antécédent **sthavans*, **sthaoans*, dont la finale s'est rho-

tacisée (cf. *içvar-as, vakr-as,* etc.), pour donner la liquide de στῦλ-ος, *sthûr-as,* etc. (1).

φλεγυρ-ός, brillant, auprès de φλεγύας et du sanskrit *bhrgvân-as.*

χρυσός, or, pour *χερυς-ος, auprès du sanskrit *hiran-,* même sens, dans *hiraṇ-yas,* etc., pour **hirvans.*

Latin: *colo,* soigner, habiter, pour **coelo*; cf. *coero,* d'où *cûro,* soigner, auprès de *in-quil-in-us,* habitant (2); cf. *in-quin-o* auprès de *coenum* et *quisquil-iae* auprès de κοσκυλ-μάτια.

Latin: *-cupo,* prendre, dans *oc-cupo,* etc., auprès de *cœpio,* entreprendre, *cœp-tus*; *cœpio,* du reste, ne saurait être, comme on l'a dit, pour *co-apio,* d'abord parce que *apio* n'existe pas et en second lieu parce qu'on aurait eu **co-ipio.*

Latin: *formus,* chaud, pour **foermus,* auprès de *firmus,* sec, dur, ferme, pour **fvirmus.*

Latin: *petul-ans,* qui s'agite vivement, auprès du sanskrit *patvan,* même sens, féminin *patvar-î.*

Latin: *stercus, stercor,* excrément, pour **stercoer* auprès du dérivé *sterquil-in um,* amas d'excréments, fumier; d'où la preuve sûre de l'existence dans le latin même de la forme **stercoer*; cf. la finale des thèmes grecs σκώρ-σκατ, pour *σκωτς, *σκωατς, comme ὕδωρ-ὑδατ, etc. Le doublet *ster-culin-um* prouve d'ailleurs que *qu* dans *sterquil-in-um* est

(1) On voit par l'origine de formes radicales *sthur, sthir, sthar,* auprès de *sthâ,* comment des formes radicales *dhar, dhur, dhir* ont pu se développer auprès de *dhâ.*

(2) *Quir-it-es,* primitivement, les habitants, les colons, par opposition aux étrangers (*advenae*), est un ancien participe présent du même verbe.

pour *cu*, ce qui, quoi qu'on en ait dit, est toujours le cas quand le *u* qui suit le *q* est suivi lui-même d'une autre voyelle ; ce qui revient à dire qu'en toute circonstance le *u* du groupe *qu* est primitif.

Latin : *uterus*, ventre, pour **oenter-us*, auprès de *venter*, même sens.

3° Traces en sanskrit d'anciens participes présents ou formes munies du même suffixe en *ons* pour *oans, vans*.

*Arjun-as*, dérivé de **arjoan* (1), participe de *arj*.

*Aruṇ-as* et *aruš-as*, dérivés de **aroan*, *aruan*, participe de *ar*.

*Karuṇ-as*, lamentable, dérivé de **karoan*, participe de *kar*, crier.

*Kšoṇ-î*, la terre; cf. grec χθών, même sens.

*Taruš-as*, vainqueur, dérivé de *taroan(s)*, participe de *tar*, dépasser, l'emporter sur.

*Dâruṇ-as*, dur, dérivé de *dâroan*, participe de *dâr*, variante de *dhar*.

*Ducchun-â*, malheur, dérivé de *ducchoan*, participe de *ducch*, variante de *duš*, nuire.

*Dharuṇ-as*, qui soutient, qui contient, de **dharoan*, participe de *dhar*, tenir bon.

*Bhrûṇ-as*, fœtus, pour **bharûṇ-as*, dérivé de **bharoan*, participe de *bhar*, porter.

*Mithun-as*, apparié, dérivé de *mithoan*, participe de *mith*, réunir, associer.

*Varuṇ-as* pour *svaruṇas*, dérivé de **svaroan*, participe de *svar*, briller.

(1) Cf. *rajat-am* argent, dérivé de **rajvant;* lat. *argent-um* pour **argvent-um* et ἄργυρ-ος pour *ἄργϝεντς-ος.

*Sûn-as*, fils, dérivé de **soan* ou *su-oan*, participe de *su*, engendrer.

*Sthûṇ-â*, support, colonne, dérivé de *sthâoan*, participe de *sthâ*, être debout.

Je n'ai pas besoin d'insister pour faire ressortir l'éloquence démonstrative de tous ces rapprochements et l'étroite liaison qui existe entre la théorie sur la dérivation, dont j'ai jeté les bases dans mon *Étude sur le rhotacisme proethnique*, et mes nouveaux travaux sur le vocalisme.

J'attends, du reste, des critiques sérieuses de l'un et de l'autre système, et je les attendrai vraisemblablement bien longtemps encore.

## II

Le sanskit *ṛbhus* vient de **ṛbhvans* indiqué par *ṛbhvas* et *ṛbhvan*, comme *parus* et *dhanus* viennent de *parvan(s)*, *dhanvan(s)*, avec cette différence, toutefois, que la déclinaison des neutres *parus* et *dhanus* s'est établie sur la finale, tandis que celle du masculin *ṛbhus* a pris la forme spéciale que l'on constate dans toute la série des substantifs et adjectifs masculins, comme *bhânus*, *gurus*, *tanus*, etc.

Ces rapports jettent une pleine lumière sur ceux qui existent entre le sanskrit *svâdus*, le grec ἡδύς, le latin *sua(d)vis* et tous les analogues. Le primitif commun est **svâdvans*, qui est à *svâdus* comme **ṛbhvans* est à *ṛbhus*, et par là s'explique l'*i* du latin, qui tient lieu d'un $\frac{e}{a}$ primitif (**svadv$\frac{e}{a}$s*); cf. sanskrit *ṛbhvas et ghṛšvis* auprès de *ghṛsus*.

Le latin *nâvis*, navire, pour **snâvis* (racine *snâ*, nager, flotter), auprès du grec ναῦς et du sanskrit *nôs*. appartient à la même série morphologique que les précédents. L'ensemble de ces formes nous ramène à un antécédent commun **snâ-oans*, participe présent de *snâ-* ou *sanâ-*, et qui est l'indice d'une formation semblable pour *svâdus* sur une partie radicale *svâda-*, d'où *svâda-oans* (1) et l'explication des formes de la déclinaison comme le datif sanskrit *svâdav-e* ; cf. *nâv-e*, nominatif pluriel *svâdav-as* ; cf. *nâv-as*, latin *nâv-es*, *suav-es*, génitif singulier ἡδεϝ-ος, etc.

## III

Le sanskrit *karṇ-as*, oreille, est formé de **karoan*, **karvan*, ancien participe présent de la racine *kar* (2), crier (cf. *karuṇ-as*). C'est proprement un adjectif ayant primitivement le sens de ce qui a rapport à ce qui crie, ce qui perçoit le cri ou la parole, d'où le sens substantif d'oreille.

Le verbe *çṛṇo-mi* en dérive, la partie *çṛṇ* étant pour *çarvan*, contracté ; quant à la forme faible *çru* dans *çrutas*, etc., elle est le résultat de la contraction de *çaro'n* en *çro(n)*, *çru(n)* devant une consonne.

On voit par là comment se sont formés les thèmes du présent des verbes de la cinquième classe en sanskrit.

(1) Même origine pour *bhṛgus* auprès de **bhṛga-vâns* contenu dans *bhṛgavâṇ-as*.

(2) La forme primitive de la racine étant *skar*, comme en témoigne l'allemand *schall*, etc., et c'est ce qui explique le *ç* de *çṛṇomi* qui est pour *çc* = *sk*.

## IV

Si, de tout ce qui précède, on rapproche mes observations sur l'assimilation publiée dans le dernier numéro de la *Revue*, on constatera que le suffixe *ber* du latin n'est, en en général, qu'une transformation d'une finale *uer* ou *ver*.

Je crois l'avoir démontré déjà pour *ûber* = **ûdver*; pour *ruber* = **rudver*, formes dans lesquelles il y a eu assimilation incomplète de *v* avec l'explosive dentale douce qui le précédait.

Dans les exemples suivants, une assimilation incomplète du même genre s'est produite sous l'influence d'une gutturale :

*Fibula*, épingle, pour **figvula*, diminutif formé, sans doute, sur **figuus*, qui est auprès de *figo* comme *-siduus* auprès de *sedeo*, *-spicuus* auprès de *specio*, etc.

*Lĭber*, écorce, pour **ligver*, soit auprès de *lignum*, bois, soit auprès de *lĭgo*, lier.

*Verber-a*, verges, pour **vergver-a*, auprès de *virga*, même sens.

Parfois, une double influence s'est produite : une gutturale forte précédant le *v* s'est adoucie, sous l'influence de celui-ci, en *g*, et *v* est devenu *b* sous l'influence de *g* (1). Exemples :

(1) Parfois aussi pourtant le *v* a été attiré directement jusqu'au *p* par le *c*, ainsi dans *pauper* pour **paucver*, auprès de *paucus*, et

*Faber*, ouvrier, pour **fagver*, auprès de *facio*, faire.

*Lîber*, libre, pour **ligver,* auprès de *lĭcet*, permettre, malgré la différence de quantité.

*Ludibrium* pour **ludigver-ium*, dérivé de *ludicer* pour *ludicver*.

*Tâbes*, liquéfaction, consomption, pour **tagves*, auprès de τήκω, se liquéfier.

*Volubilis* pour **volugvil-is*, dérivé de *volucer* pour **volucver*.

Même transformation de *v* en *b* après une nasale. Exemples :

*September* pour **septem-ver* ;

*November* pour **novem-ver* ;

*December* pour **decem-ver* ;

*October* pour **octom-ber*.

Explication semblable pour *dubenus*, maître, pour **dom-venus*, auprès de *dominus*, et pour *tŭber*, tumeur, pour **tumver,* auprès de *tumeo*, s'enfler.

Dans un bon nombre de cas *v* est devenu *b* après *s*, probablement adouci d'abord en *z* et tombant ensuite (cf. *cv* donnant *gb*). On peut d'autant mieux appuyer cette explication sur l'exemple du zend, où l'influence de la sifflante douce change *v* en *b*, comme dans la racine *zbar* pour **zvar* (sanskrit *hvar*), *zbâ* pour **zvâ* (sanskrit *hvâ*), que cet idiome procède comme le latin dans l'assimilation incomplète de *dv* en *db* (*dbiš* pour *dviš*).

Les changements en question ont eu lieu dans :

*Hibernus* pour **hiemz-vernus*, auprès de *hiems*.

dans *prope* pour **procve* auprès de *proximus ; prope* est le neutre de **procvis*, ** procver*, d'où *proprius* pour **procver-ius*.

*Puber*, *pubes*, mâle, pubère, pour **pumz-ver*; cf. sanskrit *pums*, mâle.

*Sobrinus*, cousin, pour **sozver-in-us*, dérivé de **sosver* (sanskrit *svasar*), doublet de **sosor*.

*Cerebrum*, cerveau, pour **cerez-ver-um*, dérivé de **ceres*, tête (sanskrit *çiras*).

*Funebris* pour **funez-ver-is*, dérivé de **funes* pour **funves*, **funoes* (1).

*Muliebris* pour **muliez-ver-is*, dérivé de *mulier*.

*Saluber* pour **saluz-ver*, dérivé de *salus*, etc.

Enfin, dans les formations suivantes, il est difficile de décider si la transformation du *v* s'est faite sous l'influence de *n* ou de *ns* finales du participe présent.

*Dolabra*, doloire, pour *dolans-ver-a*, auprès de *dolo*, couper.

*Flabrum*, souffle du vent, pour **flans-ver-um*, auprès de *flo*, souffler.

*Latebra*, cachette, pour **latens-ver-a*, auprès de *lateo*, être caché.

*Terebra*, tarière, pour **terens-ver-a*, auprès de *tero*, τείρω τιτρώσκω, percer.

*Velabrum*, voile, pour **velans-ver-um*, auprès de *velo*, voiler.

*Vertebra*, pivot du cou, colonne vertébrale, pour **vertens-ver-a*, auprès de *verto*, tourner (2).

(1) D'où la preuve que cette forme existait encore en latin quand *funebris* a été créé. Cf. *sterquilinum* auprès de **stercoer*.

(2) Le *a* de *dolabra*, *velabrum* auprès de *dolare*, *velare*, etc., ainsi que le *e* de *latebra*, *vertebra*, etc., auprès de *latere*, *vertere*, est l'indice sûr d'une dérivation ayant pour point de départ une forme de ces verbes.

## V

Si, comme la preuve en ressort de ce qui précède, la finale *er* des substantifs et des adjectifs latins est généralement pour *uer*, *ver* (souvent transformé en *ber*),

*tener* pour **tenuer* est un doublet de *tenuis*;

*âcer*, vif, agile, piquant, etc., pour **aquer* est un doublet de **aquis*, et correspond au sanskrit *âçus*, et au grec ὠκύς et ὀξύς. On retrouve, d'ailleurs, **aquis* dans les composés et les dérivés suivants :

*ăqui-folium*, la plante aux feuilles piquantes (le houx) ;

*ăqui-pedius*, l'homme aux pieds agiles (messager) ;

*ăquil-a*, sous-entendu *avis*, l'oiseau rapide (l'aigle) ; ce mot est formé, comme κεφάλ-η, *nebul-a*, etc., sur **acuer;*

*ăquil-on*, sous-entendu *ventus*, le vent impétueux (l'aquilon); formation analogue à celle du précédent (1).

## VI

Les adjectifs latins *tener* et *acer*, étant des doublets de *tenuis* et *acuis*, sont pour **tenues* et **acues*; or, tout indique que la déclinaison de ces formes, qui a donné, d'une part pour *tener* (aux nominatifs du féminin et du neutre), *tener-a*, *tener-um*, d'un autre côté (au génitif singulier et au nominatif neutre), *ac'r-is*, *ac'r-e*, pour *acer*, ne s'est développée qu'après le rhotacisme de la finale. Il en ré-

(1) Sur la variation de quantité dans *âcer* et ses dérivés, voir Bréal, *Dict. étym, lat.*, au mot *âcer*.

en résulte la preuve que, dans les cas semblables, ce phénomène s'est produit sans que le *s* transformé se soit trouvé entre deux voyelles. C'est d'autant plus admissible, d'ailleurs, que le rhotacisme d'un *s* final se constate dans la plupart des autres langues d'origine indo-européenne aux anciennes périodes de leur développement.

A côté de ces faits, le suivant et les analogues sont encore à prendre en considération. Les formes grecques et latines ὀμφαλ-ός, *umbil-icus*, sont dérivées des primitifs *ὀμφαρ, **umbir*, auquels correspondent les doublets sanskrits *nâbhis* devant les sourdes, *nâbhir* devant les sonores. La forme commune remonte évidemmement à la langue mère ; mais il n'est pas moins évident qu'elle n'a vu sa finale rhotacisée qu'après la séparation, autrement le sanskrit n'aurait pas conservé *nâbhis*. D'ailleurs, la coïncidence du phénomène dans les trois langues ne permet pas de douter qu'il se soit produit partout sous l'effet des mêmes influences. La conclusion qui s'impose est que le rhotacisme de **umbir* est propre au latin, comme celui de ὀμφαρ est propre an grec et celui de *nâbhir* propre au sanskrit. Parfois, les doublets se présentent dans le latin même, comme *nâs-us* auprès de *nâr-is*, d'un primitif *nâs* conservé en sanskrit; *nâs-* et *nâr-* s'expliqueront d'ailleurs comme les doublets sanskrits *nâbhis*, *nâbhir*.

Parmi les nombreuses formes qui prêtent aux mêmes observations, citons :

*Gener*, gendre, auprès de γαμβρ-ός et du sanskrit *janivat*.

*Imber*, pluie, auprès de ὄμβρ-ος et du sanskrit *ambhas* avec le dérivé *ambhṛ-iṇ-as*.

*Inter*, auprès du doublet *intus*, du dérivé *intestinus*, du grec ἔντερ-ον et ἐντός et des doublets sanskrits *antas*, *antar*.

*Iter*, chemin, auprès du sanskrit *itvan(s)*, qui va, féminin *itvar-î*.

*Jecur* et le doublet *jecus*, foie, auprès de ἧπαρ et du sanskrit *yakan(s)* avec son doublet élargi **yakar-at*, d'où *yakṛt*.

*Nebul-a* et *nubil-us*, auprès de *nubes*, de νεφέλ-η, νέφος, κνέφας et du sanskrit *nabhas*.

*Nâr-is*, auprès de *nâs-us*, de ῥίς pour *ν'ρ-ινς et du sanskrit *nâs*.

*Quattuor* et *quater*, auprès de τεσσαρ- et des doublets sanskrits *catus*, *catur* et *catvar*.

*Uber*, auprès de οὖθαρ et des doublets sanskrits *ûdhan*, *ûdhas* et *ûdhar*.

On peut inférer de ces faits que le latin, au moins pendant les anciennes périodes de son développement indépendant, a rhotacisé la finale *s* probablement sous l'influence de l'initiale du mot suivant. Le phénomène étant admis, la formation des désinences personnelles des médiopassifs ne présente plus de difficulté ; *canimur*, par exemple, est une variante pure et simple de *canimus* et l'analogie a fait le reste (1).

(1) Le phénomène du rhotacisme de *s* final en latin paraît lié aussi avec la conservation du *e* et du *o* qui précède. En général, quand il n'y a pas eu rhotacisme *e*, s'est affaibli en *i* et *o* en *u*. Cette corrélation ne saurait être fortuite et paraît difficilement conciliable avec toute autre hypothèse que celle de l'apparition initiale du rhotacisme sur la finale même.

## VII

La finale de la première personne du singulier de l'imparfait actif, étant *am* en sanskrit et ον en grec, a dû être *oâm* (cf. la désinence primaire *âmi* pour la quantité) dans la langue mère et probablement *uâm* dans le latin archaïque (cf. *inquam*, qui, à titre d'aoriste, pouvait avoir la même désinence). On a donc dû avoir **canuâm* avant *canêbam*, d'où le doublet *can(v)am*, dans lequel on n'a plus reconnu une première personne singulier d'imparfait et qu'on a surchargé en conséquence de l'indice *uam*, ce qui a donné **canâmuam*, **canâ(m)bam* (cf. *september*) et *canêbam* (1) à la suite de la chute de la nasale et de l'affaiblissement de la voyelle finale du thème, si fréquente après l'adjonction d'un suffixe.

Dans les verbes en *are* l'*a*, s'est maintenu sous l'influence des autres formes de la conjugaison.

La refonte de la première personne a entraîné, d'ailleurs, celle de toutes les autres et l'on a eu ainsi *canebas*, *canebat*, etc.

Les futurs des verbes en *âre* et en *êre*, c'est-à-dire des plus récents de la langue, ont été reformés d'après l'analogie des imparfaits correspondants, et l'on a eu *amabo*, *monebo*, auprès de *amabam*, *monebam*, à peu près comme on avait déjà *ero* auprès de *eram*.

(1) Même phénomène dans *fuerunt*, pour **fuens-unt*, ἔθεσαν pou **εθεν;-αν*, sanskrit *jagnire* pour *jajnvis-e(n)*, etc. Voir mon *Etude sur le rhotacisme proethnique*, p. 108.

L'explication qui vient d'être indiquée n'est évidemment qu'une hypothèse ; mais nous sommes sur un terrain où l'absence des formes transitoires ne permet de trancher la question que par des hypothèses. Quelle que soit la valeur de la mienne, elle me semble beaucoup plus admissible que le pis-aller qui consiste à décomposer *canebam* en **cane-fuam* ou **cane-fam*.

## VIII

Rationnellement l'analyse des formes linguistiques doit s'effectuer, comme toute analyse, par la séparation successive des éléments les plus récents du noyau ou du centre d'attraction auxquels ils se sont adaptés pour ainsi dire à tour de rôle.

Bopp et ses disciples ont procédé inversement : ils détachent d'abord du mot qu'ils veulent analyser une racine dont ils ont conçu une idée *a priori*, puis isolent dans la partie restante différents suffixes, en suivant généralement un ordre diamétralement opposé à celui qu'indique le processus de formation. En d'autres termes, alors que dans les langues indo-européennes les formes s'accroissent aux moyens de suffixes qui s'ajoutent invariablement à la finale de ces formes, et que le seul moyen de séparer exactement les couches successives qui en constituent la stratification est de commencer par les dernières, les écoles allemandes partent de la plus ancienne et de celles qui viennent après dans l'ordre chronologique, au grand risque de tout brouiller et, dans

tous les cas, sans garantie sûre de tomber sur les joints réels.

Dans mon *Étude sur le rhotacisme proethnique*, j'ai été amené par les raisons de fait les plus décisives à inaugurer la méthode dont je viens d'essayer d'indiquer la justification logique. J'ai cru bon de rappeler le point de départ de cette méthode et de l'appuyer de quelques considérations générales en terminant une série d'observations à propos desquelles j'ai été constamment en situation de l'appliquer (1).

(1) Voir sur le même sujet mon article sur *L'origine de l'idée de racine et de suffixe dans les langues d'origine indo-européenne* dans la *Revue philosophique*, numéro de novembre 1889.

PAUL REGNAUD.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

*La Gascogne et les pays limitrophes dans la légende Carolingienne*, par J.-P. Bladé. — *Auch*, 1890, gr. in-8°, 88 p.

Je dois les plus vifs remercîments à M. Bladé, qui a bien voulu m'envoyer ce remarquable mémoire, où le savant critique a déployé toutes les qualités de son esprit ; la brochure, tirée seulement à trente exemplaires, paraît avoir surtout pour but de provoquer les observations des hommes de science qui sont appelés à la lire. En ce qui me concerne, j'aurais, relativement au pays basque, quelques remarques à présenter.

Parmi les localités nommées dans la *Chanson de Roland*, je n'ai à m'occuper ici que des « portz de Cizre », de Roncevaux « Rencesvals », d' « Argoilles », de « Bascles » et de Narbonne « Nerbone ». Dans le *Pseudo-Turpin*, je ne relève que les noms de Bayonne (*Baionam*, *urbem Basclorum*), des ports de Cisre (*portus Cisereos*), du fleuve de la Rune (*flumine Rumæ* ou *Runæ*), du chemin de Saint-Jacques, de Roncevaux (*Runcievalle*), de Valcarlos (*valle quæ Caroli dicitur*) et de Hosta (*Hosta valle*).

Il n'y a pas le moindre doute sur l'identification de *Cizre* avec le pays de *Cize*, en basque *Garazi* (prononcez

*Garaci*), qui correspond à peu près au canton actuel de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Je répugne tout autant que M. Bladé à admettre que les *Arbailles* actuelles soit l'*argoilles* du poète médiévan, car le pays est encore aujourd'hui si forestier, si inculte, si mal peuplé, qu'on ne se le représente guère comme pouvant donner son nom à une colonne de guerriers. Mais l'objection tirée par M. Bladé de l'opposition entre le *g* de l'une des formes et le *b* de l'autre a peu de valeur; cette permutation est parfaitement admissible.

Quant à Roncevaux, M. P. Raymond, par analogie avec *Larceveau*, dont la forme basque est *Larçabal* « lande vaste ou pâturage large », avait conclu que la forme originale devait être quelque chose comme *Rosçabal*. Maais qu'est-ce que *Ros* en basque? Le nom réel, dans la langue du pays, est *Orreaga* « l'endroit aux genévriers » (Cf. la note du prince L.-L. Bonaparte du 3 juillet 1882). *Valcarlos* est de même une appellation étrangère, toute moderne, et par conséquent sans intérêt pour nous (1) : le nom basque est *Luçaide*.

*Bascles* est une forme de « Basques », que M. Bladé explique fort bien ; on la trouve dans plusieurs écrivains des XI^e^ et XII^e^ siècles, où elle paraît surtout s'appliquer aux Basques du nord des Pyrénées, aux Basques français d'aujourd'hui.

*Narbonne*, que Charlemagne prend « par force et vi-

(1) M. Bladé n'a pas trouvé dans le *Dictionnaire topographique* de P. Raymond les noms de plusieurs commanderies dépendant de Roncevaux. Il n'y a évidemment là que des variantes orthographiques ; ainsi *Yerralarre* est certainement *Eiheralarre* « Saint-Michel-le-Vieux ».

gueur », en passant (on sait comment Victor Hugo a raconté la chose dans *La légende des siècles*), a paru dès longtemps si en dehors de la route naturelle des ports de Cize à Bordeaux, qu'on a refusé généralement d'admettre qu'il s'agisse de la ville célèbre par son miel ; un magistrat de Pau, M. François Saint-Maur, a proposé le village d'*Arbonne*, près de Biarritz, dont le nom est écrit *Narbonne* dans des actes des XII^e^ et XIV^e^ siècles. Il n'y a même pas à discuter cette fantaisie. Pourquoi M. François Saint-Maur, pendant qu'il était en cours d'imagination, n'a-t-il pas plutôt proposé *Bayonne*, qui était au moins une ville forte ? En réalité, Arbonne ou Bayonne est à gauche de la route que devait prendre l'armée des Francs, et Charlemagne n'a point dû y passer. La route des ports de Cize à Bordeaux était évidemment celle que suivaient les pélerins de Saint-Jacques ; venant de Bordeaux, ils allaient à Sordes, gagnaient de là *Hostavallem*, puis Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Michel-le-vieux, d'où ils montaient au port de Cize et atteignaient Roncevaux par Valcarlos. Le *Codex de Saint-Jacques de Compostelle*, dont j'ai publié avec le P. Fita, en 1882, le livre V, dit à ce propos que « *Portus Ciserœ* » est un « *excellentissimus mons* » (sans doute *Ibañeta* ou *Altabiscar*). M. Bladé a donc parfaitement raison de faire remarquer que *port* veut dire non pas « col, passage », mais « mont » ; du reste, en souletin, *borthü* a proprement le sens de « montagne ».

*Hostavallis* me paraît être plutôt la ville d'*Ostabat* que la vallée d'*Ostabaret :* le *codex de Saint-Jacques* dit expressément *villa quæ dicitur Hostavalla* ; mais c'est un détail, et il n'y a pas de doute sur la position topographique du lieu indiqué.

Le « fleuve de la Rune » ne me satisfait en aucune façon. Aucun des cours d'eaux indiqués par M. Bladé, qui sont d'ailleurs plutôt des ruisseaux que des rivières, ne me paraît avoir pu se trouver sur le chemin de l'armée impériale. D'ailleurs, *la Rhune* est une orthographe tout à fait irrégulière ; la forme correcte serait *Larrun* ou *Larhun* (*u* prononcé *ou*) « lande bonne » ou « bon pâturage » ou simplement « terrains en pâtures, en friche ». Avait-on pu déjà, il y a six siècles, faire la confusion du *la* initial avec l'article français ? J'en doute fort. Le nom de la vallée navarroise de *Larraun* est identique à *Larrun*.

Au sujet de Bayonne, « ville des Basques », il ne me paraît point prouvé, malgré cette qualification qu'on trouve dans le *Codex de Saint-Jacques*, que la langue basque y ait jamais été parlée. Les étymologies *Baia ona* « bonne baie » ou *ibai ona* « bonne rivière » me semblent fort discutables.

Au surplus, personne n'a encore trouvé, à mon sens, la clef de la toponymie basque.

Julien VINSON.

---

*Die hymnen des Ṛigveda, herausgegeben von* Hermann Oldenberg. — Band I ; metrische und textgeschichtliche prolegomena. *Berlin*, Verlag von Willhelm Hertz, 1888, gr. 8°, 545 s.

Les hymnes du Ṛigveda ont subi à diverses époques des remaniements qui ont abouti à la forme actuelle. La critique moderne est parvenue à déterminer les moyens de

reconnaître ces altérations, C'était déjà un résultat considérable. Toutefois, il restait encore à utiliser ces ressources en rétablissant le texte dans sa forme primitive. M. Hermann Oldenberg a entrepris cette tâche difficile. L'éminent critique prépare, en effet, une édition nouvelle du Ṛigveda, basée sur l'ensemble de la littérature védique. Nous possédons déjà, depuis un an, le premier volume de cette importante publication. C'est une étude préliminaire destinée à faire connaître d'avance la méthode adoptée par l'auteur, et à déblayer le terrain sur lequel doivent s'exercer ses recherches. Le volume est divisé en six chapitres.

Dans le premier ,« die Metrik des Ṛigveda », l'auteur étudie les principales formes métriques employées dans les hymnes. Après avoir démontré que la variabilité du mètre à certaines places est due à la mobilité du rythme, il examine, à ce point de vue, la composition d'un certain nombre de vers ; ayant remarqué, dans la partie métriquement variable de la stance, le retour plus ou moins fréquent de certaines combinaisons métriques, l'exclusion de certaines autres, il établit, d'après ces données, des types en dehors desquels on ne doit plus voir que des anomalies irréductibles, et qui fournissent ainsi un moyen de contrôle d'une exactitude incontestable.

Il nous est impossible de donner même une simple énumération de toutes les autres questions traitées dans ce long chapitre ; nous signalerons toutefois, comme particulièrement intéressant, le paragraphe consacré à la composition des hymnes en strophes et à l'agglutination de plusieurs petits hymnes en un seul sûkta. De la comparaison avec le Sâma-Veda et de plusieurs autres indices recueillis

par l'auteur, il résulte que les seuls groupes de vers pouvant être employés en strophes dans un même hymne sont les pragâthas et les tricas.

Le second chapitre, « die Anordnung des Saṃhitâ », a pour sujet l'ordre des hymnes à l'intérieur de chaque maṇḍala et le classement des maṇḍalas entre eux. Sur cette importante question, M. Oldenberg n'expose guère de vues nouvelles : il adopte sur la plupart des points les théories de M. Bergaigne, mais sans les appliquer avec la même rigueur mathématique : il fait en particulier de formelles réserves sur le principe de l'ordre numérique. Rappelons toutefois que, sur ce point, de nouveaux faits ont prouvé la clairvoyance de notre illustre maître et confirmé l'exactitude de la loi qu'il avait découverte (1).

Dans le troisième chapitre, l'auteur étudie les rapports de la Saṃhitâ du Ṛig avec celles des autres Vedas et avec les Brâhmaṇas. D'après cette comparaison, le texte du Ṛig représente une tradition beaucoup plus ancienne et plus fidèlement conservée que celle des autres saṃhitâs. Celles-ci, dans leurs parties les plus anciennes, offrent de nombreuses divergences et trahissent ainsi l'incertitude du texte qui leur sert de base : et si elles montrent plus de fixité dans leurs fragments plus modernes, c'est qu'elles y ont pris pour modèle la saṃhitâ du Ṛig-Veda, déjà entièrement constituée. Quant aux Brâhmaṇas, si l'on trouve parfois des suppressions ou des déplacements de vers dans leurs citations, ces variantes s'expliquent toujours d'elles-

(1) A. Bergaigne, *Recherches sur l'histoire de la liturgie védique. — La forme métrique des hymnes du Ṛig-Véda.* Extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 8 juin 1888.

mêmes par les nécessités du rituel et ne supposent jamais une tradition plus ancienne.

Le quatrième chapitre n'est pas moins important que les trois premiers. Il a pour titre « die orthoepische Diaskeuose ». C'est l'histoire des remaniements orthographiques pratiqués sur le texte primitif par les théologiens-diascévastes, à une époque que M. Oldenberg place entre l'achèvement des Brâhmaṇas et la composition du Padapâṭha, œuvre de Çâkalya. Les principaux points à élucider sont : l'allongement de certaines finales, les règles du sandhi, l'abrègement de *e* et de *o* devant les voyelles, etc. Partout l'auteur établit exactement la limite entre les formes primitives et celles que les correcteurs ont introduites dans le texte par suite de règles arbitraires, de fausses analogies, et sans égard pour les lois de la versification védique.

Dans le cinquième chapitre, nous trouvons une étude fort intéressante sur les différences d'étendue et de rédaction entre les deux çâkhas du Ṛig-Veda.

Le sixième et dernier chapitre a pour sujet la manière dont les vers du Ṛigveda sont traités dans les sûtras, dans le Nirukta de Yâska et dans le commentaire de Sâyaṇa. Cette comparaison est tout entière à l'avantage de notre texte, et rien ne vient confirmer l'opinion de M. Hillebrandt, qui croyait trouver dans Çâṅkhâyana les traces d'une tradition plus ancienne, qui se serait maintenue grâce à son emploi dans le rituel. L'auteur démontre que les nécessités liturgiques ont eu, au contraire, pour effet d'altérer, dans une certaine mesure, la forme primitive des hymnes.

Ainsi qu'on peut en juger par cet exposé trop rapide, le livre de M. Oldenberg fournit pour la critique du Ṛigveda

une ample provision de matériaux habilement choisis et soigneusement coordonnés. Grâce à cette magistrale étude, l'histoire et la chronologie du texte sont définitivement fixées, et dès maintenant nous connaissons la méthode qu'il faut suivre pour rétablir les hymnes dans leur forme primitive. A ce titre, le nouvel ouvrage de M. Oldenberg intéressera vivement tous ceux qui veulent approfondir les origines de la littérature et de la religion védiques.

P. SABBATHIER.

---

# VARIA

## I. — UN SONNET TYPE.

Tout le monde connaît le rondeau, assez médiocre d'ailleurs, de Voiture : *Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau*, etc.; les traités de littérature à l'usage des pensionnats l'ont rendu classique et pour ainsi dire populaire. On connaît beaucoup moins le sonnet du même genre qui a pour auteur Régnier Desmarais (*Poésies françaises*, Paris, 1707, in-12, p. 91) :

*Imité de Lope de Vegue.*

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un sonnet et je m'en désespère :
Quatorze vers, grand Dieu ! le moyen de les faire !
En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvais d'abord trouver de rimes, mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire ;
Poursuivons : les quatrains ne m'estonneront guère,
Si du premier tercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard et si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second et ma joie est extrême,
Car des vers commandés j'achève le treizième :
Comptez s'ils sont quatorze, et voilà le Sonnet !

Le texte de Lope de Véga est ainsi conçu (1) :

Un Soneto ne manda haces Violante ;
Que en mi vida me ha visto en tanto aprieto :

(1) *La Niña de Plata.*

Catorze versos dicen que es Soneto;
Burla burlando, van los tres delante.

Yo pensé que no hallara consonante
Y estoy à la mitad de otro quarteto;
Mas, si mi veo en el primer terceto,
Que hay cosa en los quartetos que me espante.

En el primer terceto voy entrando
Y me parece que entré con pié derecho
Pues fin con este verso le voy dando.

Ya estoy en el segundo, y aun sospecho
Que voy los trece versos acabando :
Contad si son catorce : ya està hecho !

On cite aussi, dans le même genre, une pièce qu'on attribue à Diego Hurtado de Mendoza :

Pedis, Reina, un Soneto : ya le hago;
Ya el primo verso y el segundo es hecho;
Si el tercero me sale de provecho,
Con otro verso el un cuarteto os pago.

Yo llego al quinto; España! Santiago!
Fuera, que entro en el sexto! Sus, buen pecho!
Si del septimo salgo, gran derecho
Tengo à salir con vida deste trago.

Ya tenemos à un cabo los cuartetos :
Que me decis, señora? No ando bravo?
Mas sabe Dios si temo los tercetos.

Y si con bien este Soneto acabo,
Nunca en toda mi vida mas Sonetos;
Yo deste, gloria à Dios, he visto el cabo.

## II. — L'ARGOT DES BOXEURS.

Dans le monde de la boxe, on n'emploie guère le mot visage. Si un combattant a défiguré son adversaire par un coup de poing, il dira qu'il lui a démonté le *cadran solaire;* le nez s'appelle une *trompe* ou une *tabatière* si le boxeur a l'habitude de priser; démonter les *ivoires*, cela veut dire briser les dents.

Si vous entendez dire que Tom a cassé la *noix* à Jack ou bien lui a *décroché le bouton,* cela signifie qu'il lui a cassé la tête. Dans leur argot, la bouche devient la *trappe aux aliments* et l'estomac le *garde-manger* ou le *magasin des victuailles*. Jouer de l'*assommoir,* c'est jouer des poings; la main s'appelle une *nageoire,* le pied un *trotteur*, les jambes des *tuteurs.*

Ajoutons, en terminant, que lorsque le sang coule, les Anglais disent qu'il s'échappe du *claret*, mot qui leur sert à désigner le vin de Bordeaux.

(Un journal du 6 janvier 1890.)

Notre confrère se trompe sur ce qu'il faut entendre par *claret;* c'est du vin, — censé de Bordeaux, — largement étendu d'eau-de-vie.

### III. — LA POÉSIE DÉCADENTE.

Un journal publie le sonnet suivant, dont l'auteur mériterait une cellule à Charenton :

LES MARITÉS.

Ils sont assimliés, pauvres fortunatés :
Ambulant à l'envi, tous en corpulescence,
Contemnisant la turbe en sa vive ardescence,
Quærant, postulatant, vulgaires privatés.

Ah! ne les prisez pas chéris, tubulatés,
Car s'ils appèrent à tous en vivisescence,
Étalant en locaux, superbe magiscence,
C'est qu'en temple un jour on les a tous marités.

Je n'avais donc pas tort, loquant similitude ;
La douleur essétait, visait la marmitude
De leur cœur, le bonheur sans mari spiratant.

Telle qu'on voit la limbe errant la nébuleuse,
Mirificant soudain, tout en turpulisant,
Puis recadant au sol et devenant osseuse.

JEAN MORÉAS.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

# NOTES LINGUISTIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

## LA BIBLE ET LE NOUVEAU TESTAMENT

### EN LANGUE ROUMANCHE.

Le mouvement d'idées qui a suivi la Réforme, au XVI^e siècle, s'est manifesté, au point de vue religieux, par la publication, dans toute l'Europe, de traductions de ce qu'on appelait l'Écriture Sainte en langues vulgaires. Ces premières traductions, parfois un peu hâtives, mais faites toujours de bonne foi, avec un plein zèle religieux, sur les textes originaux, sont fort importantes tant au point de vue bibliographique qu'au point de vue linguistique. Les exemplaires, conservés par les uns avec un soin jaloux, recherchés et détruits par les autres avec un acharnement convaincu, sont devenus souvent fort rares et valent aujourd'hui, dans le commerce, un prix considérable. Ils offrent, de plus, cet intérêt d'être des monuments philologiques de premier ordre, parce qu'ils donnent des spécimens historiques certainement exacts d'idiomes souvent trop peu connus.

Parmi les plus intéressants de ces livres déjà vieux, on a cité la traduction du *Nouveau Testament* en langue

basque, imprimé à La Rochelle, en 1571, dont on connaît une trentaine d'exemplaires environ. J'ai eu à m'occuper spécialement de ce volume, à l'occasion d'une *Bibliographie de la langue basque* que je viens de livrer à l'impression ; et à ce propos mon attention a été attirée sur des publications du même genre faites vers la même époque dans le très curieux idiome du pays suisse des Grisons. Les renseignements que j'ai trouvés dans les principaux manuels bibliographiques m'ont paru souvent incomplets, insuffisants et contradictoires ; c'est ce qui m'a donné l'idée d'entreprendre le présent travail. Je ne m'y occupe que des traductions de la Bible et du Nouveau Testament à l'usage, plus ou moins avoué, des Réformés. A l'inverse de la traduction basque de 1571, qui est encore, à proprement parler, unique, les traductions roumanches sont multiples et elles ont été toutes au moins une fois réimprimées.

Le *roumanche* est, comme l'a fort bien établi M. Ascoli (*Archivio glottologico italiano,* I, 1873), le rameau occidental du groupe *ladin* des langues romanes, groupe placé géographiquement entre l'allemand et l'italien et divisé pour ainsi dire en trois îlots principaux : le *frioulan* à l'Est, le *ladin* au Centre (avec ses variétés *tridentino-occidentale, tridentino-orientale* et *haut-bellunais*), et le *roumanche* à l'ouest. Le *Roumanche* se partage en trois branches générales : le *roumanche proprement dit*, le *surmeirien* et l'*engadin;* la première, subdivisée en *supersylvain* et *subsylvain;* la troisième, partagée en *haut* et *bas-engadin.* Je ne crois pas utile d'indiquer ici les variétés secondaires qui ont été signalées, ni de montrer les caractéristiques linguistiques de ces dialectes et de ces variétés ; on trouvera les renseignements nécessaires dans

le traité magistral de M. Ascoli, que j'ai cité plus haut, et dans les ouvrages spéciaux de Carich, Rausch, etc. Il suffira de dire que le *roumanche supra-sylvain* est parlé autour de Disentis (appelé aussi Mustèr ou La Cadì et vers Ilanz) ; que le *subsylvain* s'étend dans les vallées de l'Heinrenberg, à la Via-Mala, Zillis, Andeer et Filisus ; que le *haut-engadin* est la langue de Stampa, Camphêr, Pontresina, Celerina, Samedan, Vergell, Puschiavo, entre autres ; et que le *bas-engadin* est usité à Zernetz, Süs, Lavin, Ardetz, Schuls, Remüs et le val Monastero. L'ensemble de la population qui parle ces divers dialectes est aujourd'hui d'environ 40,000 hommes.

La première traduction Biblique qui ait été entreprise est en haut-engadin ; c'est la suivante :

I. a. L'g Nuof Sainc | Testamaint da nos Signer | IESV CHRISTI, | *Prais our delg Latin & our* | *d'oters languax & huossa da* | *nœf mis in Arumaunsch,* | *très Iachiam Bifrun* | *d'Agnedina.* | Psalm. CXIX. | *Tieu uierf es üna glimijra à mês pês & una* | *liüsth à mieu pass.* | Schquischo ilg an | M. D. LX. [Le Nouveau Saint Testament de N.-S. Jésus-Christ, d'après le latin et d'autres langues, et aujourd'hui mis nouvellement en roumanche, par Jacques Bifrun, d'Engadine. Psaume 119 (v. 105, nun) : ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière à ma voie. Imprimé l'an 1560].

C'est un in-8° de (xxviij)-869-(v) p., signées : préliminaires de *a* à b B 6, puis de *c* à *zz* (sign. aux cinq premiers feuillets : A1, A2, etc).

Coll. : p. (i-ij) titre (verso blanc), (iij-iv) Préface de Philippe Gallici datée du 18 mars 1560, (v-xv) lettre d'Érasme, (xvj) table des livres du N. T., (xvij-xxv) adresse de Jacques Bifrun, datée du 15 mars 1560, « à la jeunesse chrétienne d'Engadine », (xxvj-xxvij) vocabulaire ou table des notes explicatives mises à la fin de chaque chapitre, (xxviij) note sur la vie de S. Mathieu ; — p. 1-116 év. de S. Mathieu, 117-118 note sur la vie de S. Marc, 118-185 év. de S. Marc, 186-187 note sur la vie de S. Luc, 188-301 év. de S. Luc, 302-304 note sur la vie de S. Jean, 305-387 év. de S. Jean, 388-503 actes des apôtres, 504 (blanc), 505-817 épîtres, 818-869 apocalypse, le verso de la page 869 est blanc ; — p. (i-ij) finales, *note* en latin sur l'orthographe roumanche, (iij-v) erratas.

Je n'ai vu ce livre dans aucun catalogue ; il est extrêmement rare. J'en connais un fort bel exemplaire, en parchemin, dont son propriétaire, — un libraire de Paris, — demande 1,500 fr.

Ce livre ne porte pas la mention de la ville où il a été imprimé. Suivant Campell et Carich, ç'aurait été à Bâle ; suivant Andeer, à Puschiavo. Je crois que la première opinion est la bonne, et je me fonde, pour l'appuyer, sur l'examen de la seconde édition, publiée à Puschiavo en 1607, et dont voici la description :

I. **b**. — (Titre encadré d'un portique de temple) L'GNOVF | SÆNCH TESTAMAINT | DA NOS SEGNER IESU CHRISTI, | Prais our delg Latin & our d'oters | languaigs, & huossa da nœf mis in | Arumaunsch, træs Iachiam | Biffrun d'Agnedina. | Psalm. CXIX. | *Tieu vierff eis ūna*

*glimêra à meis peis* | *& üna liüsch à mieu pass.* | Schquitscho huossa da nœff, | in Puschlæff, træs Dolfin | & Dolfin Landolfs | in l'gan. 1607.

In-8° de (xxxij)-911 pages signées : préliminaires un et deux astériques, puis de A à Lll (sign. aux quatre premiers feuillets, Aij, Aiij, etc.).

Coll. : p. (i) titre, (ij) table des livres du N. T., (iij) vers (distiques) de Jacques Papa au lecteur, (iv) blanc, (v-ix) dédicace de Lüci Papa aux « nobles, sages et honorés seigneurs », etc., de l'Engadine, datée de Samedan, 13 novembre 1605, (x) blanc, (xi-xij) préface de Ph. Gallici, (xiij-xx) lettre d'Érasme, (xxi-xxix) adresse de J. Bifrun, (xxx-xxxi) vocabulaire, (xxxij) note sur la vie de S. Mathieu ; — 1-118 év. de S. Mathieu, 118 note sur la vie de S. Marc, 119-189 év. de S. Marc, 189-190 note sur la vie de S. Luc, 191-310 év. de S. Luc, 311-312 note sur la vie de S. Jean, 313-400 év. de S. Jean, 401-522 actes, 523-855 épîtres, 856-911 apocalypse. — Il n'y a plus rien à la fin.

Offert à 180 fr. par Tross en 1869, à 125 fr. (5 liv. st.) par Quaritch en 1889 ; — vendu 4 liv. 10 s. (Colbert, 1728) : le catalogue mentionne ainsi qu'il suit le livre : « N. T. en Suisse, par Philippus Gallicius (t. III, in-8$^{os}$, n° 11949).

Jacques Bifrun ou Biffrun, Biveroni ou Bivroni, — car on donne à son nom ces diverses formes, — était né à Samedan, en 1506. Juriste et théologien, ami de Zwingle, il fut un des partisans les plus ardents de la Réforme ; il mourut en 1572.

Philippe Gallici, dont le nom patronymique était Saluz,

a été surnommé le Luther de la Rhétie. Né à Puntvilla en 1504, il mourut à Coire en 1566 ; il exerçait la profession de « maître d'école et précepteur ».

Jacques Papa et son fils Luci Papa sont mal connus ; c'étaient deux pasteurs du pays, qui vivaient à la fin du XVI^e^ et au commencement du XVII^e^ siècle.

Leur réimpression du N. T. de Bifrun est presque aussi rare que l'édition originale ; j'en possède un bel exemplaire à fermoirs, en peau de truie, qui a appartenu à la maison professe des jésuites de Paris, mais qui ne figure pas au catalogue de vente de 1763.

On aura vu, par la simple comparaison des titres, que les éditeurs de 1607 ont modifié l'orthographe de Bifrun ; aussi n'ont-ils pas réimprimé la note finale sur la prononciation et l'orthographe du roumanche, que je crois utile, par conséquent, de reproduire, aussi exactement que possible, ci-après :

## DE MODO LEGENDI ET Scribendi linguam Rheticam Quam Romanum, seu Ladinum Rheti uocant.

*Omnes consonantes uim propriam seruant. Consonantes uerò cum aspiratione, ut sch pronunciantur, sicut apud Germanos : ut in his,* Schmehen, Schaden, & *similibus. Rheti, schi, schinta, schunschia, sth, habent mitiorem sonum : sed asperiorem st, ut, dîsth, bisthe, bæsthe.*

*L'g, l's, n', ns', s', cum apostrophe, sunt articuli : sed non in totum pronunciantur, ut feré accentus sint : ut l'g bœn, l's humens. Verbis quoq. præponuntur, ut l'g ho amazo, l's ho fat murir, s'quasten, ns'agiŭda, n'hæ part : & similia.*

*L' m' d t' cum apostrophe sequenti alia uocali, suam amittunt, more Italico. Nam Rhetica uix patitur dictionem exeuntem in uocalem, aliam dictionem uocali incipientem post se sequentem : ut l'hum, l'ira, m'ho, m'hauais, d'uns, d'aque, t'ascuvantêr, t' fêr fîr. pro el hum, la ira, me ho, me hauais, da uus, da aque, te ascuranter, te fêr fêr.*

*Similiter in eam formam dicuntur hæc : Hol, pro ho el : num fer, pro nu fêr à mi. Et alia nomina & uerba, quæ amittunt sæpe ultimam uocalem, sequente dictione uocali præcedente.*

*Omne.*

*Omnes uocales suum sonum seruant.*

V, *quando fungitur uice consonantis, etiam subsequente alia consonante, pro f ponitur, sed sonans quippiam mitiùs : ut in his,*

*Aburus, urest, s'uessa : & alijs.*

*Diphthongi quoq. suam proprietatem in hac lingua Rhetica, sicut in Latina obtinent.*

ü *cum duobus punctis superpositis, quasi diphthongus est, & frequens est, & exprimit sonum Germanicum : ut in his :*

Günstlich, Fründlich, *et similibus.*

*Itali hunc sonum simplici u proferunt.*

*Vocalis cum accentu circunflexu producitur, quod frequenter accidit huic linguæ, et maximè in alternis syllabis, & monosyllabis, in nominis & uerbis : ut pôt, dôs, dêr, fêr, gnêr.*

*Vocalis cum accentu graui acutum sonum reddit, & frequens est in uerbis imperatiuis, ut dô, fô.*

*Alia te usus docebit. Hæc tantùm pro simplici forma te admonui.*

*FINIS.*

Une autre traduction du Nouveau Testament en haut-engadin fut faite, plus tard, par un pasteur de la région, L. Gritti ; un exemplaire en a figuré à la vente Burgaud des Marêts et a été vendu 19 fr. en mai 1873 ; un exemplaire en mar. brun, d. s. tr., est offert, en 1890, par la librairie Quaritch, de Londres, pour 3 liv. 10 sh. (87 fr. 50).

II. — L'NOUF | S. TESTAMAINT | DA NOAS SIGNER | JESU CHRISTI, | huossa da noef verticu in Ro | maunsch our da l'origi | næl Græc, | træs | JOAN. L. GRITTI, | da Zuoz. Cun | Missa spæra la declaraunza da alchüns plæds | à puonchs, fadins da inclijr ; | & | cün ün nüzzaivel Register. | Schquitscho in Basel, | træs Georg Decker, Stam- | padur dalla Academia, in Il'g | Ann. 1640 (titre avec bordure sur bois : le N. T. de N.-S. J.-C., traduit de nouveau en roumanche sur l'original grec, par Jean-L. Gritti de Zuoz, avec l'explication de quelques paroles et un registre utile. *Bâle*, Georges Decker, imprimeur de l'Académie, 1640).

In-8° de (xvj)-870-(xlij) p., le dernier feuillet en petit texte.

Coll. : p. (i) titre ; (ij) citation de S. Jean xx, 31 ; (iij) approbation en latin datée des Ides de juin 1638 ; (iv) épitaphe de J.-L. Gritti ; (v-xiij) au lecteur, préface du traducteur datée de Zuoz, 14 février 1639 ; (xiv-xv) table des livres du N. T. ; (xvj) vers latins sur la trad. du N. T. — 1-387 évangiles (en tête de chacun une courte notice bio-

graphique sur son auteur), 388-492 actes des apôtres, 493-813 épîtres, 814-870 apocalypse, (i-xlij) registre ou table générale.

J.-L. Gritti était mort, âgé de soixante ans, en novembre 1639.

Dans le dialecte suprasylvain, on cite la traduction suivante :

III. **a.** Ilg Nief Testament da Niess senger Jesu Christi, mess giu in Rumonsch da la Ligia Grischa : tras Luci Gabriel, Servient d'ilg Plaid da Deus a Lgiont. *Bâle,* 1648. (Le Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ, traduit en roumanche de la ligue grise, par Luc Gabriel, ministre de la parole de Dieu à Lgiont.)

III. **b.** Ilg Nief Testament, etc., 2e édition, Bâle, 1809, in-8°.

III. **c.** Ilg Nief Testament, etc., 3e édition, Coire, 1820, in-8°. Vendu 1 thaler et demi (5 fr. 15) Weigel.

Ce fut seulement neuf ans plus tard, près de cent ans après la publication du Nouveau Testament de Bifrun, qu'on entreprit de traduire le Vieux Testament. Un premier essai parut à Zurich en 1657, in-4°, sous ce titre :

IV. **a.** Da la Biblia ilg prüm cudasch dalg Songk Profeed Moisis, nominad Genesis miss in la usitada lingua da Engadina Bassa. Stampad in Tury tras Henr. Hamberger, 1657 (de la Bible le premier livre du saint prophète Moïse, nommé Genèse, mis en la langue usitée dans la Basse-Engadine, imprimé à Zurich, par H. Hamberger, 1657).

Je ne connais cet ouvrage que par Rausch et par Graesse (*Trésor des livres rares*, Dresde, 1859, in-4°, t. Ier, p. 400) qui ajoute : « précédé de poésies en latin et en grison, en l'honneur de l'auteur, et d'un abrégé de la Genèse en vers grisons ». D'après Rausch, cet abrégé est dans le style des chroniques rimées du moyen âge.

Cinq ans après parut l'Exode ; Rausch donne le titre suivant, d'après un exemplaire incomplet où il avait été rétabli à la main :

IV. **b.** Da la S. Biblia ilg secuond cudasch dalg S. Profeed Moysis nominad Exodus. Tut our da plüs linguaks et mis in la usitada lingua da la honorada terra da Engadina Bassa tras J. P. Salutz. Cun tuot studio, fai e diligentia stampad in Scuol tras Iac. Henr. Dorta VDM Anno 1662.

L'auteur de ces traductions, J.-P. Salutz, appartenait à la famille de Phil. Gallici.

Dans sa *Grammatische formenlehre den deutschen und rhaetoromanischen Sprachen* (Coire, 1852, in-8°), Caritsch a reproduit une partie de la préface mise en tête de la Genèse par Salutz.

La première traduction complète de la Bible parut en 1679; elle est en bas-engadin. C'est un gros in-folio, dont le titre est ainsi conçu :

V. **a.** LA SACRA | BIBLA; | QUAI AIS | TVOT LA SANCTA | SCRITTÜRA ; | IN LA QUALA SUN COMPRAIS TUOTS | cudeschs dal Velg è Nouf Testamaint: Cun l'aggiunta | dall' Apocrifa. | *Tschantada, vertida è stampada in Lin-*

*gua Rumanscha* | *d'Ingadinna Bassa : tras cumün* | *cuost è lavûr*, | *da* | JACOBO ANTONIO VULPIO, | Serviaint dal pled da Deis in Ftaun. | Et | IACOBO DORTA A VULPERA | Serviant dal pled da Deis in Scuol. | (fleuron) | *Stampad' in Scuol in Ingadina Bassa :* | Tras | JACOB DORTA à VULPERA juven F. | Mo deratûr dalla Stamparia. | — | Anno M.DC.LXXIX. | *Cum Privilegio Illustrissimorum D. D. Rhætorum.* (La Bible Sacrée, qui est toute la sainte écriture, dans laquelle sont compris tous les livres du Vieux et du Nouveau Testament, avec adjonction des Apocryphes ; arrangée, traduite et imprimée en langue roumanche de la Basse-Engadine, par les soins et le travail commun de J.-A. Vulpius, Ministre de la parole de Dieu à Ftaun. Imprimé à Scuol, par J. Dorta de Vulpera, jeune, 1679.)

Ce titre est encadré de vignettes gravées sur bois.

Quatre parties en un vol. in-folio, savoir : 1° *Ancien Testament proprement dit* (viij)-753 p. ; 2° *Prophètes*, 286 p. (avec un titre spécial p. 1-2) ; 3° *Nouveau Testament* (ij, titre spécial) -332 p. ; 4° *apocryphes*, 140 p. (p. 1-2, titre spécial).

Coll. des préliminaires : (i) titre, (ij) approbation, (iij-vj) dédicace aux autorités de l'Engadine, (vij-viij) table chronologique.

Rare. — Vendu 30 fr. Burgaud des Marêts, offert à 30 liv. st. (750 fr.) par l'*Omnium* (n° III, avril 1863), à 2 liv. 10 sh. (62 fr. 50) et 8 liv. (200 fr., ex. en mar. olive, d. s. tr.), par Quaritch en 1890.

Il y a des exemplaires qui ont un autre titre préliminaire, encadré de vignettes, en noir et rouge (en rouge, les lignes 2, 3, 6, 7, 9). « LA | SACRA | BIBLA ; | tradvtta | In | LINGUA | Rumanscha | d'Engadina | Bassa | (fleuron) ».

Cette Bible a eu au XVIII^e siècle une seconde édition :

V. **b**. LA SACRA | BIBLIA | *QVAL AIS* | TUOT LA SONCHIA | SCRITTÜRA : | DAL VELG ET NOUF | TESTAMENT : Cun l'agiunta | dall' Apocrifa. | *Vertida è stampada avant temp in Lingua Romanscha* | *d'Engadina Bassa tras comūn cuost è lavur da* | JACOBO ANTONIO VULPIO V. D. M. IN FTAN & | JACOBO DORTA A VULHERA V. D. M. IN SCUOL | *ET* | *huossa danöv promovüda à Stampa ad ingual cuost da* | DOMINICO W. RAUCH V. D. M. | NUOTT N. ZUCHAU | JACOBO N. GADINA STAMPADUR | DOMINICO DORTA A VULPERA. | *LA II^a EDITIUN* | *quala cun bleras novas declaranzas sus amasduos Testa-* | *maints, una Nova Prefatiun, & un Register bain* | *ampel es augmentada* | DA | *NOTT* da Porta v. d. m. *in Scuoll.* | Stampâ in Scuol in Engadina Bassa. | *Tras* | JACOBO N. GADINA, ET | JACOBO W. RAUCH. | — | Anno. MDCCXLIII. | — | *Cun Privilegio dallas Excelsas trais Lias.* (Réimprimée par les soins égaux de D.-W. Rauch, D. Zuchau, J.-N. Gadina, imprimeurs, et D. Dorta de Vulpera, 2^e édition, augmentée de nouvelles explications sur les deux Testaments, d'une nouvelle préface et d'un registre bien ample,

par N. da Porta, min. à Scuol. Imprimé à Scuol, par J.-D. Gadina et J.-W. Rauch, 1743. Avec privilège des autorités des trois ligues (1).

In-fol. — Quatre parties en un volume : 1° *Ancien Testament*, (x)-716 p.); 2° *Prophètes*, 272 p. (1-2 titre spécial) ; 3° *Nouveau Testament* (ij)-342 p. (i-ij, titre) ; 4° *apocryphes,* 132 p. (1-2, titre spécial).

Coll. des préliminaires : (i) titre, (ij) approbation, (iij-vj) chronologie, (x) table des livres de toute la Bible.

Il y a des exemplaires qui ont un autre titre préliminaire, encadré de vignettes sur bois: « LA | SACRA | BIBLIA | TRADUTTA | IN | LINGUA | Romanscha | D'INGADINA | BASSA | *ET* | Stampada in Scuol. Tras | JACOBO N. GADINA | è JACOBO M.-W. RAUCH. (Même encadrement qu'à la première édition.)

Vendu 3 th. Weigel (30 fr.), 15 et 18 fr. Burgaud des Marêts. — Offert à 1 liv. 16 sh. (45 fr.) et 6 liv. 10 sh. (152 fr. 50, exemplaire en mar. olive) par Quaritch en 1890.

L'exemplaire Burgaud des Marêts vendu 18 fr. n'avait pas le double titre ; mais il avait entre les deux premiers feuillets quatre p. ch. n. intercalées contenant une dédicace des « operis promotores » à Frédéric II, datée de « Scuol, año 1745 ».

Nous retrouvons cette particularité d'une dédicace ajoutée dans la première édition de la seconde traduction de la Bible, qui est en bas engadin :

(1) *Lia ca Dé*, ligue de la maison de Dieu ; *Lia grischa*, ligue grise ; *Lia dellas desch dretturas*, ligue des dix juridictions.

VI. LA SACRA BIBLA quei ei : Tut la Soinchia Scartira ner tuts ils Cudischs d'ilg Veder a Nief Testament, cun ils Cudischs Apocryphs messa giu ent ilg Languaig Rumonsch da la Ligia Grischa tras Anchins survients d'ilg plaid da DEUS d'ils venerands Colloquis Suna Sut ilg Guault Cum priv. illustriss. D. D. Rhaetorum. A squitschada en Coira tras Andrea Pfeffer, Stampadur ent ilg on da Christ, 1718. (La Bible sacrée, etc., mise en roumanche de la ligue grise par des Ministres de la parole de Dieu. Coire, A. Pfeffer, 1718.)

La 2e et la 3e parties portent la date de 1717.

In-fol., 3 parties en un vol. : 1° *Ancien Testament*, (xvj)-354 p. ; 2° *Prophètes*, 364 p. (il n'y a pas de p. 1-2, la p. 3 est un titre spécial) ; 3° *Nouveau Testament* (iv)-230 p.

Vendu 8 liv. 8 sh. (210 fr.) et 12 liv. 12 sh. (315 fr.) Bohn en 1834, 8 liv. (200 fr.) Hawtrey en 1853. — Offert à 5 liv. (125 fr.) par Quaritch, en 1890.

Il y a des exemplaires avec une dédicace à Georges 1er d'Angleterre.

La Bibliothèque nationale, à Paris, en a un bel exemplaire en maroquin rouge, avec armes royales, incomplet du titre général ; mais à la place il y a sept feuillets signés A, B, C, contenant, en 11 pages, une dédicace à Louis XV précédée d'un feuillet de titre : « PRÆFATIO | AD | REGEM GALLIARUM | LUDOVICUM | DECIMUM QUINTUM » signée « Martinus Nicolaus Anosius, exiguus Verbi Domini Minister & indignus » et datée de « Taminii, germanici Tamins », 18 juillet 1731. Faute de titre, on a pris cette date et

cette localité pour celle de l'édition dans le *Catalogue de la Bibliothèque royale* (Paris, 1739, in-fol., t. Ier, n° A. 214 [n° actuel, Inv. A. 231]). Cette mention a fait dire à M. Clément et à Graesse (*Trésor*, t. Ier, p. 400) que la Bible rhétique a eu une troisième édition, à Tamins, en 1731 : ce serait tout au plus une deuxième, puisque ce n'est pas une réimpression de la traduction de 1679.

Le Nouveau Testament de cette édition est, ainsi que l'indique son titre spécial, celui de Luci Gabriel. Tout le volume est sur deux colonnes, sauf les pages 342 à 364 des Prophètes, qui sont en plus petits caractères et sur trois colonnes.

Comme éditions modernes, on peut citer un Nouveau Testament bas-engadin :

VII. **a.** Il Nouf Testamaint da Nos Segner Jesu Christo. — Tradüt in Rumonsch d'Engadina Bassa. *Bâle,* Félix Schneider, 1812.

Gr. in-8° à 2 col. — (ij)-526 p.

Vendu 3 fr. Burgaud des Marêts, et 22 fr. (demi-mar. vert, par Capé, en 3 vol.).

VII. **b.** Il Nouf Testamaint, etc. (Deuxième édition, publiée par G. Née). *Paris*, 1836.

In-12 — (iv)-474 p.

Vendu 2 fr. Burgaud des Marêts.

Et une Bible :

VIII. La S. Biblia ner la soinchia scartira d'ilg Veder Testament. — Messa gia ent ilg Languaig Rumonsch da la Ligia Grischa. *Coire*, Andr. Tranq. Otto, 1818.

In-8° à 2 col. — (iv)-2094 p.

Vendu 1 liv. 1 sh. (26 fr. 25), Bohn, en 1834.

Il faudrait citer aussi, mais elles n'ont évidemment pas d'importance bibliographique, les publications récentes des diverses sociétés bibliques.

Je n'ai indiqué, dans la notice qu'on vient de lire, que les Bibles et les Nouveaux Testaments. Je n'ai pas parlé des *Psautiers:* il y en a plusieurs fort curieux, à commencer par celui de Campell ou Chiampell (1562).

JULIEN VINSON.

---

# CONTRIBUTION

## A L'ÉTUDE DE LA LANGUE FOULE (POULAR)

(*Suite*)

---

### B. — Suffixes de pluralisation.

Il semble, lorsqu'on passe en revue les formes plurielles des substantifs, qu'il n'y ait de caractéristique que les voyelles *i* ou *e* ; les consonnes qui les accompagnent paraissent varier à l'infini et selon tous les caprices de l'euphonie. Il y a cependant quelques réserves à faire. En premier lieu le suffixe de pluralisation des noms qui concernent le genre hominin est uniformément *be*. Dans le *b* nous n'hésitons pas à reconnaître la transformation régulière du *w*, que nous avons admis pour le suffixe d'individualisation de ces noms. Quant à l'*e*, c'est évidemment lui qui est la véritable caractéristique, le seul reste du suffixe de pluralisation.

En second lieu, dans une certaine catégorie de noms, les noms d'origine étrangère, il semble que ce suffixe soit

composé d'une consonne constante *d'* et de la voyelle *i*. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Pour le moment, nous allons passer rapidement en revue les formes plurielles qui correspondent aux divers suffixes d'individualisation, mais auparavant nous prierons le lecteur d'avoir sans cesse présentes à l'esprit les règles de commutation des consonnes que nous signalions au commencement de ces études et que nous aurons à tout moment à appliquer ici.

### λ. — *Suffixe de pluralisation* i *et variantes.*

Bien qu'il soit bien difficile, ainsi que nous le disions plus haut, de déterminer si la consonne qui accompagne *i* ou *e* a une importance quelconque dans la constitution du suffixe pluralisant, nous croyons devoir mettre à part la forme *d'i*.

*a)* Suffixe *d'i*. — En étudiant les pluriels fuls, on est frappé d'un fait, c'est que tous les noms étrangers à la langue, tous les mots importés d'idiomes divers, non point bien entendu à l'état de racines, mais bien de mots tout faits, agglutinent pour indiquer le pluriel le suffixe *d'i* sans aucune modification de la forme du singulier.

*Misor,* mouchoir, français ; pluriel *misorad'i.*

*Sadak*, aumône, arabe ; pluriel *sadaked'i.*

*Morso*, amorce (de fusil), français ; pluriel *morsod'i.*

*Harire*, soie, arabe ; pluriel *harired'i.*

*Kanu*, canon, français ; pluriel *kanud'i.*

*Daa*, encrier, arabe ; pluriel *daad'i.*

*Paka*, couteau, portugais ; pluriel *pakad'i.*

*D'inné*, diable, arabe ; pluriel *d'inned'i*.

*Raja*, drapeau, arabe ; pluriel *rajad'i*.

*Kabaru*, histoire, arabe ; pluriel *kabarud'i*.

Il n'y a d'exception que pour quelques mots auxquels le ful avait adapté des suffixes fuls.

*Lambere*, ambre ; qui fait *lambe*.

*Deftere*, livre ; qui fait *defte*.

*Wasalde*, oignon ; qui fait *basalle*.

*Mesellal*, aiguille ; qui fait *meselle*, etc.

*a'*) Ce même suffixe D'I sert à constituer le pluriel d'un certain nombre de mots sur l'origine desquels nous ne sommes pas toujours renseignés, les uns étant très certainement fuls, les autres pouvant provenir d'idiomes divers qui nous sont inconnus. Nous en donnerons des exemples en les groupant par suffixes d'individualisation.

*a'* [1]) Suffixe *gal*. Nous ne connaissons qu'un seul mot ainsi formé qui ait *d'i* comme suffixe du pluriel, c'est *fetal*, fusil (*fid-de*, frapper, tirer un coup de fusil), *fetalad'i*. Ce mot a suivi, bien que franchement ful, l'exemple des mots étrangers sans doute à cause de sa toute récente formation.

*a'* [2]) Suffixe *u*. Les mots formés avec le suffixe *u* et qui agglutinent au pluriel *d'i* sans changement sont rares :

*Konu*, armée ; pluriel *konud'i*.

*Nunu*, chapon ; pluriel *nunud'i*.

*Kanu*, canon ; et *kabaru*, histoire, nouvelle, déjà signalés comme étrangers. — *Kavgu*, victoire ; pluriel, *kavgud'i*. Ce mot, bien que nous ayons le dérivé verbal *havde*, vaincre, est d'origine wolofe. Il provient de *kav*, haut, dessus, surface, hauteur.

*Ngabu*, hippopotame ; *gabudi*. — *Batu*, grand-palabre ; *batud'i*. — *T'umu*, incendie ; *t'umud'i* (*sumdé*, brûler).

On peut se demander si *batu*, *kanu*, *nunu*, *ngabu*, sont bien fuls d'origine.

*a'* [3]) Suffixes en *e*. Parmi les mots qui ont comme suffixe d'individualisation *nde*, trois seulement, à notre connaissance, indiquent le pluriel par la suffixation de *d'i* sans modification du mot :

*Wakande*, coffre ; pluriel *wakanded'i* (wolof *makhande*).

*D'onde*, syphilis (ou mieux syphilide) ; *d'onded'i*.

*Jevende*, solitude ; *de'vended'i* (dans le sens de désert).

*a'* [4]) Plusieurs des mots en *ge* agglutinent *d'i* pour constituer leur forme plurielle :

*Sige*, plume d'oiseau ; pluriel *siged'i*.

*Tenge*, prix d'achat de la femme ; pluriel *tenged'i*.

*Mage*, chapeau ; pluriel *maged'i*.

*Dige*, corbeille ; pluriel *diged'i*.

*Ege*, disette ; pluriel *eged'i*.

*a'* [5]) Quelques mots en *ke* se comportent de même :

*Hirke*, selle , pluriel *hirked'i*. (Est-il ful ?)

*Met'eke*, ciseaux ; pluriel *met'eked'i*. —

*T'oksoke*, girofle (clou) ; pl. *t'oksoked'i*. —

*a'* [6]) Parmi les mots à suffixe en *e* divers, un assez grand nombre relativement font ainsi leur pluriel :

*Sagoue*, coudée ; pluriel *sagoued'i*.

*Kufune*, bonnet ; pluriel *kufuned'i*.

*Ele*, varan (une des espèces) ; pluriel *eled'i*.

*Galle*, maison ; pluriel *galled'i* (suspect comme origine, *gallo* veut dire village, et peut-être maison en malinké).

*Segene*, ongle ; pluriel *segened'i*.

*Peme*, cornaline ; pluriel, *pemed'i* (le mot n'est-il pas étranger ?).

*Simmé,* tabac ; pluriel, *simmed'i* (arabe).

*Ute*, chemise indigène ; pluriel, *uted'i* (c'est le wolof *uters*, coton).

*a'* [7]) Parmi les mots en *i*, un certain nombre forment aussi leur pluriel en *d'i*, et il est à remarquer que ces mots appartiennent spécialement au groupe de ceux qui ne se rattachent point au règne végétal :

*Sasi*, mousseline, mot arabe ; *d'alali*, mot wolof, se trouvent en fait déjà signalés.

*Gart'i,* abri de berger ; pluriel *gartid'i.*

*Baldi,* parc à bestiaux ; pluriel *baldid'i.*

*Kudi,* excrément ; pluriel *kuded'i.*

*T'urki,* fumée ; pluriel *turked'i.*

*Moli,* grappin ; pluriel *molid'i.*

*N'arikali* (espèce de mil) ; pluriel *narikalid'i.*

Il pourrait fort bien se faire que le nom de *n'arikali* ne fût point un nom ful.

*a'* [8]) Les pluriels ainsi formés sont fréquents pour les noms en *a*. Mais il faut ajouter qu'un grand nombre de ces mots sont étrangers ; nous nous contenterons de citer ceux dont nous ne connaissons point l'origine, et qui peuvent être fuls :

*D'iba,* cadavre, animal ; pluriel *d'ibad'i.*

*D'amma,* nuit ; pluriel *d'ammad'i.*

*Ngadada,* boa ; pluriel *gadadud'i.*

*Hala,* parole, discours ; pluriel *kalad'i* (qui est bien ful, *haldi,* parler).

*Talla,* oreille, coussin ; pluriel *tallad'i.*

*a'* [9]) Enfin parmi les mots en *o* non hominins nous relevons :

*Seko*, espèce de natte ; pluriel *sekod'i*.

*Dago*, autre espèce de natte ; pluriel *dagod'i*.

*Tobo*, pluie ; pluriel *tobod'i*.

*Duko*, bruit ; pluriel *dukod'i*.

*Ngaeno* (espèce de) bergeronnette ; pluriel, *gaenod'i*, etc.

Plus, bien entendu, des mots d'origine étrangère.

*b)* Suffixe *li*. Outre *d'i*, un autre suffixe ou mieux une autre forme de suffixe de pluralisation se rencontre assez fréquemment ; c'est la forme *li*. Il est à noter que la très grande majorité des noms qui emploient cette forme possèdent à leur suffixe d'individualisation les consonnes *d* et *g*, ou bien les combinaisons *ng*, *nd*. On peut même se demander si tous n'avaient point auparavant les consonnes doubles. D'un autre côté, assez souvent ces consonnes sont précédées d'une voyelle qui ne semble point faire partie du radical et qui appartient au suffixe, à moins, et cela est plus probable, qu'elle n'ait été intercalée par euphonie. (Nous reviendrons plus loin sur le suffixe.)

*b* [1]) Mots en *u* qui forment leur pluriel en *li*.

Ces mots ne sont point rares :

*Holbundu*, coude ; *kol-buli*.

*Hendu*, vent ; *ken-eli* (sans doute autrefois *hen-udu*).

*Tew-u*, viande ; *teb-uli*.

*Saw-du*, paquet ; *t'aw-li* (autrefois *san-udu ?*).

*Fo-ndu*, tourterelle ; *po-li*.

*Son-du*, oiseau ; *t'ol-li* (autrefois *son-udu ?*).

*Ban-du*, corps ; *bal-li* (autrefois *ban-udu ?*).

*Sabu-ndu*, nid ; *t'abu-li*.

*Suku-ndu*, cheveu ; *t'uku-li*.

*Pede-ndu*, doigt ; *pede-li*.

*b* [2]) Mots en *ol* à suffixe du pluriel *li*. Ils sont peu nombreux, mais les mots qui ont *ol* pour suffixe d'individualisation sont eux-mêmes peu nombreux :

*D'ej-ngol*, feu ; *d'ej-li*.

*T'an-gol*, ruisseau ; *t'al-li* (sans doute *t'an-ngal* autrefois ?).

*Hur-gol*, bonne odeur ; *kur-éli* (anciennement *hurngol*, comme en témoigne la forme verbale *hurnade*).

*D'ir-gal*, pillage ; *d'ireli* (autrefois *d'ir-ngal ?*).

*Da-ngal*, froid ; *d'a-li*.

*b* [3]) Quelques mots en *o* emploient aussi le suffixe de pluralisation *li :*

*(V) Ula-ngo*, cri ; pluriel *gula-li*.

*Timano*, paupière ; pluriel *tima-li* (autrefois *timango*).

*Hudo*, herbe ; pluriel *kudeli* (ancienne forme, *fundo*).

*c)* Avant d'arriver à la forme la plus commune du suffixe de pluralisation en *i*, nous signalerons encore quelques mots pour lesquels cette forme est *di*. Cette forme est relativement rare, ce qui nous a fait placer avant elle la forme *l'i ;* mais il y a lieu de penser cependant que cette dernière n'en est qu'une variante. Dans toutes les langues sénégalaises, le pular aussi bien que les autres, on passe en effet avec la plus grande facilité du son *d* aux sons *l* ou *r ;* c'est ainsi qu'on entend dire tour à tour *médina*, *merina*, *melina*.

*T'ew-ngu*, guépard ou léopard ? *t'ew-di*.

*Bo-ngu*, moustique ; *bo-di*.

*Lingu*, poisson ; *lidi*.

*D'immol*, chanson ; *d'imdi* (autrefois *d'imgol ?*).

*Gongol*, larme ; *gondi*.

On voit que là aussi semble exister ce que nous avions signalé pour le suffixe *li*, c'est-à-dire *ng* au suffixe d'individualisation.

*d)* Dans la grande majorité des mots dont le pluriel est en *i*, nous trouvons qu'il y a suffixation directe de cette voyelle à la racine ; toujours, cela va sans dire, sans préjudice des modifications des consonnes de cette racine sur lesquelles nous n'avons point à revenir, les ayant décrites dans nos notes sur la phonétique.

Nous citerons quelques exemples pris parmi les différents suffixes d'individualisation :

*d'* [1]) Suffixe *u :*

*M-bortu*, pluriel *borti*, agneau.

*M-balu*, pluriel *bali*, brebis.

*Talkuru*, pluriel *talki;* amulette composée d'un petit sachet.

*Turd-u*, pluriel *turdi ;* case arrondie en paille des fulbés, pasteurs. (De *tudunde*, camper, campement, pour une saison.)

*Hofuru*, pluriel *kopi*, genou.

*Endu*, pluriel *endi*, sein, mamelle.

*M-bedu*, pluriel *bedi*, couvercle de calebasse.

*Fab-ru,* pluriel *pabi,* crapaud.

*M-bubu,* pluriel *bubi,* mouche, etc.

*d'* [2]) Suffixe *e :*

*Nag-ge*, bœuf en général ; *nah-i*. Le radical est *nah*, la lettre *h* a été transformée sous l'influence du suffixe et reparaît au pluriel.

*d'* [3]) Suffixes en *i :*

*Kalhal-di*, pluriel *kalhal-i*, taureau ou plus généralement animal étalon, reproducteur.

*Bud'-iri*, pluriel *bud'-i*, bœuf châtré.

*D'awd-iri*, pluriel *d'awd i*, bélier.

*Bom-ri*, pluriel *bom-i*, vierge.

*Ndamd-iri*, pluriel *damd-i*, bouc.

On pourrait dire évidemment que le pluriel se forme ici en supprimant les syllabes *ri* du suffixe d'individualisation. Mais je crois plus conforme à la théorie générale de la langue de dire que l'on supprime le suffixe d'individualisation et qu'on agglutine directement à la racine le suffixe de pluralisation *i*.

*d'* [4]) Suffixes en *ol* :

La majorité des noms formés à l'aide du suffixe *ol* ont des formes plurielles constituées par l'agglutination de *i* à la racine :

*Pib-ol*, pluriel *pib-i*, amulette consistant en une corde à nœuds entourant les reins.

*Loh-ol*, pluriel *loh-i*, amulette consistant en un collier enveloppé de cuir.

*Timtim-ol*, pluriel *timtim-i*, arc-en-ciel.

*Leb-ol*, pluriel *leb-i*, poil.

*Tektekol*, pluriel *tektek-i*, entrailles.

*Dad-ol*, pluriel *dad-i*, racines d'un arbre, tendons du corps humain.

*d* [5]) Suffixes *o* (non hominins) ; rares :

*Nja-mambo*, pluriel *njamambi*, cil.

*Wet'-o*, pluriel *bet'i*, poitrine.

*d'* [6]) Suffixes *a*, rares :

*N'i-wa*, pluriel *n'i-bi*, éléphant.

*Kob-a*, pluriel *kob-i*, espèce d'antilope.

*Lell-a*, pluriel *lelli*, antilope dorcas.

*Mbe-wa*, pluriel *beh-i*, chèvre.

*Nor-wa*, pluriel *nod-i*, une espèce de crocodile.

Pour *n'iwa* il y aurait à déterminer si le *w* du singulier, changé en *b* au pluriel, appartient à la racine ou au suffixe. Pour nous il appartient au suffixe. La racine est évidemment *n'i*, que nous trouvons dans *n'ire dent*, pluriel *n'i-d'e*. De sorte qu'en réalité nous n'aurions point dû placer ce mot ici ; mais, d'un autre côté, il n'était guère possible de faire une classe à part pour quelques mots irréguliers ou douteux.

### β. — *Suffixe de pluralisation* e *et formes diverses.*

Le suffixe *i* formerait à peu près autant de pluriels que le suffixe *e*, si celui-ci ne servait point à former les pluriels des noms hominins, et ceux-ci, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, sont, qu'on les appelle substantifs, ou adjectifs, ou participes, les noms les plus nombreux de la langue. Nous suivrons, je ne dirai pas dans l'étude, mais dans la revue des pluriels en *e*, un ordre parallèle à celui que nous avons adopté pour les pluriels en *i*.

#### *a.* — Suffixe *be*.

Le suffixe *be* sert exclusivement à former les pluriels des noms hominins. Il s'agglutine directement à la racine s'il n'y a qu'un seul suffixe ; il remplace le dernier suffixe seul lorsqu'il y a un suffixe complexe. Nous avons déjà signalé la constitution, l'origine de ce suffixe, qui vient de la transformation régulière du *w* en *b* et de la voyelle *e*, signe du pluriel. C'est donc en réalité le pluriel de *wo*, être vivant, qui s'agglutine à la racine, et je crois

que le fait qu'il n'y a pas une seule exception, que tous les noms hominins indistinctement, quelle que soit leur forme au singulier, adoptent au pluriel le suffixe *b e* est bien en faveur de mon hypothèse sur la forme primitive du suffixe d'individualisation hominin.

Je citerai rapidement quelques exemples en priant toujours le lecteur d'avoir présentes à l'esprit les lois de commutation des consonnes, étudiées à la phonétique :

*Gor-ko*, pluriel *vor-be*, homme.

*Deb-bo*, pluriel *rew-be*, femme.

*Bab-irado*, pluriel *babira-be*, père.

*Tan-ira-do*, pluriel *tan-ira-be*, aïeul.

*Mid'-oto-do*, pluriel *mid'-oto-be*, penseur.

*Dem-o-wo*, pluriel *rem-o-be*, cultivateur.

*Bod-e-d'o*, pluriel *wod-e-be*, rouge (en parlant d'un homme).

La règle s'applique même à un mot venu de l'arabe et qui a gardé sa forme originelle :

*An-nasara*, chrétien, *an-nasarabé*.

*b*. — Suffixe *d'e*.

Au suffixe *d'i*, que nous signalions plus haut, correspond un suffixe *d'e*, qui s'applique d'ailleurs à un nombre de mots bien moins considérable que son analogue.

*b'* [1]) Quelques rares mots étrangers paraissent employer ce suffixe pour former leur pluriel :

*Tamaro*, pluriel *Tamaro-d'e*, dattes (arabe).

*Lat'iri*, pluriel *lat'i d'e*, couscous (sans doute wolof).

*D'alambani*, pluriel *d'alambamd'e*, ébénier du Sénégal (wolof).

*D'obari*, pluriel *d'obad'e*, provision, du wolof *job*, apporter ; *jobal*, provision, etc.

*D'enari*, pluriel *d'enad'e*, gages, du wolof *d'end*, acheter.

Il semblerait, d'après les exemples de *lat'iri*, de *d'obari* et de *d'enari*, que ce suffixe n'ait point exactement le même mode d'agglutination que *d'i* dans les mêmes cas, et qu'il vienne s'agglutiner non au nom complet, mais bien à la racine seule. Je crois cependant que la différence ne tient qu'à un fait d'euphonie et n'est qu'apparente. Dans nombre de cas, comme on a déjà pu le voir, le pular semble avoir une tendance à raccourcir le pluriel et à le faire moins long que le singulier. Si nous réfléchissons que la lettre *r* se transforme fréquemment en *d;* que le *i* et le *d'i* se correspondent, nous pourrons très bien accepter que *d'enad'e* soit pour *d'enarid'é* (*d'enadd'e*). En faveur d'une semblable hypothèse nous ne pouvons, il est vrai, invoquer que ce fait qu'un certain nombre de mots en *ri* ont dans la forme plurielle changé l'*i* du suffixe d'individualisation en une autre voyelle, pour éviter sans doute un écueil euphonique qui, ici, a été évité d'une autre façon (*t'alli*, pluriel *t'alledi*, gourbi ; *ngori*, pluriel *gorud'i*, coq, etc.). C'est évidemment peu comme démonstration.

*b'* [2]) Nous donnerons maintenant, sans les séparer à cause de leur petit nombre, les mots réellement fuls (ou d'origine inconnue de nous), qui forment aussi leur pluriel au moyen du suffixe *d'e :*

*Kampawal*, tenaille ; pluriel *kambad'e*.

(*V*)*An'ere*, tombeau ; pluriel *yan'ed'e*.

*Degenere*, corail ; pluriel *degened'e* (étranger probabl.).

*Nd'ambal*, araignée ; pluriel *diambaled'e*.

*Limore*, compte ; pluriel *limod'e* (*limde* compter).

*Suddare*, couverture ; pluriel *t'uddad'e* (*suddade* se couvrir).

*Bubri*, ombre (d'un arbre) ; pluriel *bubed'e*.

*N'ire*, dent ; pluriel *n'id'e*.

Il est à remarquer que nous ne retrouvons pas ici ce que nous avons trouvé pour les pluriels en *d'i*, le suffixe agglutiné au mot entier ; ici il est agglutiné à la racine, sauf l'exception de *nd'ambal*, araignée, et sauf des voyelles qui ou bien ont un rôle purement euphonique, comme dans *bub-e-d'e*, ombre (d'arbre), ou bien font partie d'un deuxième suffixe, comme dans *t'ud-du-d'é*. Il est vrai que, sauf pour le mot *kampawal*, on peut invoquer la même raison d'euphonie que j'invoquais un peu plus haut pour admettre une contraction.

### *c.* — Suffixe de pluralisation *le*.

Nous avons à noter pour ce suffixe, comme pour son correspondant *l i*, qu'il paraît correspondre aux suffixes d'individualisation qui ont les consonnes *d* et *g*, et surtout les doubles *nd*, *ng*.

*c* [1]) Mots à suffixe *gal* :

*Laba-ngal*, pluriel *Labale*, bride complète.

*Kof-ngal*, pluriel *kof-le*, coutume, sorte d'impôt.

*Paw-ngal*, pluriel *paw-le*, fièvre (*paw-de*, imposer).

*Asangal*, pluriel *Asale*, hanche.

*N'aw-dagal*, pluriel *n'awdale*, espèce d'amulette (douteux).

*D'awndagal*, pluriel *d'awndale*, amulette en général.

*Gapgal*, pluriel *gable*, mâchoire (instrument de la joue).

*Leptungal*, pluriel *leptule*, punition.

*D'ardugal*, pluriel *d'ardule*, pipe.

*c* [2]) Mots divers qui emploient le suffixe *le* pour former le pluriel :

*Vabugo*, pluriel *gabule*, joue (rapprocher de *gap gal*). Le *u* n'a qu'une valeur différenciative.

*Damdi*, pluriel *damdele*, fer.

*D'arendi*, pluriel *d'arele*, sable.

*c* [3]) Mots en *ndé* et en *de* à pluriel en *le*.

Les mots en *ṇde*, c'est-à-dire dont le suffixe d'individualisation paraît être *nde*, mais sans idée de contours arrondis, font tous leur pluriel en *le* à l'exception de *ornde*, troupeau, qui fait son pluriel comme les mots en *nde* avec idée de rotondité ; et *jevende*, solitude, qui emploie le suffixe *d'i*, de *tufunde*, comptoir, et d'un étranger.

*Dabunde*, pluriel *dabule*, partie de la saison sèche.

*Diwande*, pluriel *diwale*, orage.

*Njamande*, pluriel *n'jamale*, dette.

*Hitande*, pluriel *kitale*, année.

Les verbes employés substantivement forment aussi fréquemment le pluriel en *le :*

*Hunde*, pluriel *kulle*, chose.

*Tudunde*, pluriel *tuddule*, campement pour une saison.

*D'ippunde*, pluriel *d'ippule*, campement pour quelques jours.

*Teende*, pluriel *teele*, campement maure.

*D'ude*, pluriel *d'ule*, gué.

### *d.* — Suffixe de pluralisation *de*.

*d* [1]) Nous trouvons parmi les pluriels en *e* un suffixe en *de* qui correspond à celui que nous avons signalé

pour les pluriels en *i*, et qui, comme son analogue, paraît n'être qu'une variante du suffixe *le*, et correspondre de préférence à des suffixes d'individualisation en *d*, *g*, *nd*, *ng* :

*T'oktirgal*, pluriel *t'oktirde*, clef.

*Darorgal*, pluriel *darorde*, miroir.

*Gawd'irgal*, pluriel *gawd'irde*, pagaye.

*Koengal*, pluriel *kojde*, jambe.

*Demgal*, pluriel *demde*, langue.

*Ligorgal*, pluriel *ligorde*, outil.

*D'ungo*, pluriel *d'ude*, bras, main. Il est évident qu'on a voulu différencier ce pluriel de celui du mot *d'ude*, pluriel *d'ule*, gué, ou inversement.

*Tufunde*, pluriel *tufde*, comptoir.

*Honduko*, pluriel *kondude*, bouche.

*Gaska*, pluriel *gasde*, trou.

*Naf-ke*, pluriel *nafde*, aisselle.

*Lana*, pluriel *lade*, pirogue.

*c*) Nous passerons maintenant en revue les mots qui forment leur pluriel par l'agglutination directe de *e* à la racine.

*c* [1]) C'est le cas de la majeure partie des mots en *al* :

*Lan'-al*, pluriel *lan'e*, arc.

*T'ink-al*, pluriel *t'ink-e*, bijoux.

*T'at-al*, pluriel *t'at-e*, branche.

*Lad'al*, pluriel *lad'e*, délai.

*Teltel-al*, pluriel *teltel-e*, lime.

*Dent-al*, pluriel *dent-e*, assemblée (le *t* représente un deuxième suffixe et n'est pas de la racine).

*c* [2]) Un certain nombre de mots en *i* rentrent dans cette catégorie :

*Lab-i*, pluriel *lab-e*, couteau.

*Kah-i*, pluriel *koh-e*, *khaya senegalensis*, acajou du Sénégal.

*Diw-i*, pluriel *dib-be*, nom d'un arbre du genre *ficus*.

*Pattuki*, pluriel *pattuke*, acacia Verek.

*Gaw-di*, pluriel *gaw-de*, acacia adansonia. Le *d* du singulier maintenu au pluriel n'a qu'une valeur différenciative, et empêche de confondre avec *gaw-ri*, mil.

*c* [3]) Pour ce qui est des noms en *e*, nous serons forcés de les diviser en deux catégories. Dans la première, nous rangerons les mots en *re*, et en *ere*, et en *de* (non verbes), qui forment pour la plupart leur pluriel par la suffixation immédiate de *e* à la racine :

*Wah-re*, barbe ; pluriel *bah-e* (signifie essentiellement fagot, et se dit de la barbe du menton).

*Hoh-re*, tête ; pluriel *koh-e*.

*Liw-re*, aigle ; pluriel *liw-e*.

*N'ew-re*, haricot ; pluriel *n'eb-e*.

*Hin-ere*, nez ; pluriel *kin-e*.

*Tep-ere*, talon ; pluriel *tep-e*.

*Haj-re*, pierre ; pluriel *kad'-e*.

*D'amb-ere*, hache ; pluriel *d'amb-e*.

*Deftere*, livre ; pluriel *defte*.

*Horde*, calebasse ; pluriel *kor-e*.

*Tulde*, montagne ; pluriel *tul-e*.

*Fedde*, compagnie ; pluriel *pedde*.

*c* [4]) Dans une deuxième catégorie, nous plaçons les mots en *nde* chez lesquels ce suffixe *nde* paraît indiquer l'idée spéciale d'objets à contours arrondis :

*Dande*, cou ; pluriel *dade*.

*Bernde*, cœur ; pluriel *berde*.

*Mande*, cachet ; pluriel *male*.
*Dende*, melon ; pluriel *dene*.
*Hende*, tortue ; pluriel *kene*.
*Wot'onde*, œuf ; pluriel *bot'ode*.
*Tunde*, front ; pluriel *tide*.
*Londe*, pot ; pluriel *lode*.
*Dunde*, île ; pluriel *dude*.

Au premier abord ces pluriels, — j'ai tenu à les citer à peu près tous, — paraissent différer notablement de ceux à côté desquels je les range, mais je crois qu'il n'y a qu'une apparence, et que l'euphonie seule est en cause. Convaincu que ces noms, qui renferment tous une idée commune, qui ont certainement le même suffixe d'individualisation, parfaitement net et sans lettre introduite par euphonie, j'ai pensé que leurs pluriels devaient avoir une constitution identique. Elle l'est en effet, si l'on veut admettre que les formes primitives sont :

Cou, *dad-nde;* anneau, *hoton-nde;* cachet, *mal-nde;* melon, *den-nde;* île, *dud-nde;* front, *tid-nde;* tortue, *hed-nde;* œuf, *wot'od-nde*.

On voit qu'avec l'hypothèse fort vraisemblable d'une contraction, tous ces pluriels auraient le même type et seraient tous formés par l'agglutination directe de la voyelle *e* à la racine.

### γ. — *Suffixe de pluralisation* on'i *ou oi.*

Pour en finir avec les suffixes de pluralisation, il nous faut dire quelques mots du pluriel des noms en *el*. Malheureusement je suis forcé d'avouer que la question

demanderait un supplément d'information. En effet, lorsque j'étais au Sénégal et à Ségou, et qu'avec mon ami Piétri je recueillais les matériaux qui ont servi à cette étude, j'étais persuadé que la langue foule était une langue extrêmement capricieuse, et où l'euphonie primait tout, — je l'avais lu; — aussi m'avait-il semblé reconnaître des formes innombrables de pluriel, et je n'avais point prêté une attention spéciale aux pluriels qui nous occupent actuellement. Lorsque je pus voir que le pular, loin d'être ce que j'avais pensé, était au contraire une langue très symétrique, très régulière, je regrettai amèrement mon manque de documents suffisants. Les auteurs, en effet, ne m'en devaient point fournir plus que je n'en possédais. L'un parle à peine des diminutifs, et encore moins de leurs pluriels; c'est Barth, pour lequel les diminutifs ont la terminaison *el* et d'après lequel, autant qu'on peut le deviner, leurs pluriels seraient en *o;* mais un autre donne comme suffixe d'individualisation *un'*, ce qui est le pluriel du général Faidherbe et le mien, et comme suffixe de pluralisation *oi*.

J'avoue que je crains fort qu'il n'y ait là une méprise. En effet, d'après toutes les comparaisons que j'ai pu faire, il ne semble pas qu'il y ait dans les autres dialectes une seule terminaison, ou pour mieux dire un seul suffixe, qui n'existe dans le pular sénégalais. Les proportions relatives seules diffèrent, — et encore, je ne le dis pas sans faire des réserves *in petto*, — mais rien n'est en réalité ni nouveau, ni essentiellement différent. Or, il y aurait là une différence radicale qui étonnera tous ceux qui auront fait les mêmes comparaisons.

Au Fouta sénégalais, je n'ai jamais entendu comme formant diminutif que le suffixe *el* et ses variantes, et

cependant mon ami Piétri et moi nous sommes fait donner un très grand nombre d'exemples, presque autant que de substantifs recueillis. Quant au pluriel qui nous occupe et dont nous nous écartons depuis trop longtemps, nous avons toujours entendu *ogne* comme le général Faidherbe, *ogne* sonnant comme dans « il cogne, charogne, Valognes, etc., » c'est-à-dire avec le mode de notation que nous avons adopté *on'*.

Toutefois, ce genre de pluriel s'écarte tellement des autres, que nous nous demandons si en dirigeant notre attention sur ce point, nous n'aurions point noté la présence d'un *i* ou d'un *e : on'i* ou *on'e*, peut-être peu distincts dans la prononciation courante, mais pouvant être décelés par quelques artifices (combinaisons de mots par exemple).

*N'alel*, jeune génisse, pluriel *n'alon'*.

*Damgel*, jeune chevreau mâle, *damkon'*.

*T'ukajel*, *t'ukalel*, jeune enfant, *t'ukalon'*.

Nous nous sommes arrêté assez longtemps sur ce suffixe parce que, si sa forme est réellement tout à fait différente des autres suffixes du pluriel, il semblerait qu'il y aurait là une tendance à différencier un nouveau genre en dehors du genre hominin et du genre brute. Ce genre serait au moins aussi différencié par la forme de son pluriel que peut l'être le genre hominin par la variation de sa consonne initiale.

### δ. — *Quelques remarques générales sur les pluriels.*

Il peut être utile de résumer brièvement les formes de suffixe de pluralisation qui correspondent aux différents

suffixes d'individualisation, encore que jusqu'à aujourd'hui nous ne croyons pas à la possibilité d'en tirer des conclusions.

Au suffixe *o* hominin correspond le suffixe de pluralisation *e*.

Les noms formés à l'aide du suffixe *gal* ont à peu près tous le suffixe *e* comme indice du pluriel.

Les noms en *u* se servent tous (moins un) du suffixe *i*.

Les noms en *e*, etc., emploient en grande majorité le suffixe *e*.

Les noms en *i* se divisent en deux parties à peu près égales dans notre vocabulaire, l'une qui contient plus spécialement les noms qui se rapportent le plus nettement au règne végétal, forment leur pluriel à l'aide du suffixe *e*, l'autre, qui contient des noms très divers, emploie le suffixe *i*.

Les noms dont le suffixe d'individualisation est *ol* ont tous *i* sans exception comme suffixe de pluralisation.

Les mots en *o* non hominins et les mots en *a* emploient en grande majorité le suffixe *i*.

Les mots formés à l'aide du suffixe *am* paraissent au contraire employer plutôt le suffixe *e*.

*b*) Nous avons signalé des pluriels assez communs en *d'i*. Nous devons nous demander si ce *d'* fait bien partie intégrante du suffixe de pluralisation, ou bien si, comme nous l'avons laissé supposer au début du chapitre, cette consonne n'aurait qu'un rôle purement euphonique.

Nous avons déjà brièvement signalé la tendance générale du ful à donner aux pluriels du genre brute au moins une forme plus concentrée et plus accentuée, plus nette que la forme du singulier. Il nous paraît certain que le

*d'* qui vient s'ajouter au son caractéristique *i* n'est que l'accentuation, le renforcement de ce son. D'un autre côté, que l'on considère la généralité des pluriels en *d'i*, et l'on verra, ainsi que nous l'avons noté, que presque tous sont formés par agglutination au mot complet et non point à la racine ; il en résulte que très fréquemment le signe, le suffixe du pluriel se heurterait avec une autre voyelle, ce qui est généralement évité en pular.

La consonne *d'* n'aurait donc vraisemblablement pas d'autre but que d'éviter un hiatus conformément à la phonétique fule, et de renforcer, de rendre plus nette la voyelle qui caractérise le pluriel. Il suffira de se reporter aux exemples que j'ai donnés précédemment pour se rendre compte du rôle que j'attribue à la consonne. On y verra, en outre, que si le mot se termine au singulier par une consonne, on intercalera, entre cette consonne et le suffixe, une voyelle variable qui concourra au même but de donner plus de netteté, plus de saillant au suffixe de pluralisation.

*c*) Nous avons déjà rapproché l'une de l'autre les formes *di* et *li*, qui, à notre avis, n'en font qu'une seule, *di* étant la plus ancienne, *li* une simple variation. Nous irons maintenant plus loin. En recherchant si le *d* fait partie intégrante du suffixe, nous sommes amené à penser que ce *d* n'est lui-même qu'une transformation de *d'*, et par conséquent n'a qu'un rôle euphonique et non point un rôle constituant. Entre *d'* et *d* spécialement joints à la voyelle *i*, la différence est extrêmement faible et ne consiste guère qu'en une accentuation plus nette et plus franche avec le *d*. Une fois cette transformation de *d'* en *d* effectuée, les Fulbés ont poussé l'altération plus loin. Nous

rappellerons à ce sujet l'exemple de *hudo*, herbe. La forme primitive était *fudo ;* un jour la lettre *f* a été supprimée et le *u* légèrement aspiré, aussitôt le pluriel est devenu *kudeli* (le *k* correspondant à *h*), comme si l'initiale eût été primitive.

Si l'on se souvient du parallélisme qui existe entre les formes de suffixe de pluralisation en *i* et celles en *e;* si l'on se souvient que les noms hominins, si bien caractérisés en général, n'ont point de consonne caractéristique à leur pluriel, le *b* provenant du suffixe d'individualisation et n'appartenant point à celui de pluralisation ; si l'on pense au très grand nombre de mots qui agglutinent directement *e* ou *i* à la racine sans intermédiaire d'aucune consonne, on est porté à admettre la théorie que nous venons de développer, et d'après laquelle la voyelle seule est primitive.

Pour qui considère *e* et *i* comme deux suffixes parfaitement distincts, il est impossible de comprendre l'identité des formes en *e* et en *i* autrement que nous le faisons (1).

Si l'on est au contraire d'avis que *e* et *i* sont un seul et même suffixe différemment prononcé, cette conception n'entraîne pas un argument de plus contre notre manière de voir.

*d*) Une autre question à se poser, c'est quelle est la raison de la différence qui existe entre une partie des plu-

(1) On pourrait admettre que dans les mots qui ont *d* ou *r* au suffixe d'individualisation et *d'*, *d* ou *l* à la forme plurielle, ces lettres *d'*, *d*, *l* sont les restes des suffixes d'individualisation contractés avec celui de pluralisation. Mais cette manière de voir n'explique pas les *d'*, *d* ou *l* des suffixes de pluralisation des mots qui ont un suffixe individualisant en *g*, *ng*.

riels qui sont formés par agglutination directe du suffixe de pluralisation à la racine, et l'autre, qui est au contraire formée par agglutination directe de ce suffixe à l'ensemble du mot tel, ou à peu de chose près, qu'il est au singulier ? Quelle est la plus ancienne des deux formes ?

Encore que nous n'ayons pas de preuves absolues permettant de décider la question dans un sens ou dans l'autre, nous inclinons à croire que primitivement le signe du pluriel s'agglutinait à la totalité du mot. Il fallait, en effet, au début que le nom fût bien caractérisé et ne pût être pris pour une forme verbale, et seul le suffixe d'individualisation pouvait remplir ce rôle. D'ailleurs, le pluriel des noms hominins n'est-il point une indication? Beaucoup de ces mots ont dû être parmi les premiers formés, et cependant tous gardent au pluriel la trace incontestable du suffixe d'individualisation. La voyelle s'est contractée avec le signe de la pluralisation, mais la consonne est restée.

Plus tard, lorsque la langue a été plus formée, lorsque un certain nombre de racines ont cessé de fournir des dérivés de catégories diverses, la tendance au raccourcissement a pu se manifester sans danger. Les mots étrangers qui n'ont point de racines accessibles aux Fulbés, ni de suffixe d'individualisation à retrancher, devaient forcément former leur pluriel selon la méthode primitive qui n'altérait point leur physionomie. Il en est sans doute de même des mots nouvellement formés, comme nous le voyons pour le mot *fétal*, qui a pour pluriel *fetalad'e*, malgré son origine fule indubitable.

*e*) Nous devons forcément nous demander actuellement s'il y a deux suffixes de pluralisation parfaitement dis-

tincts, ce qui ne laisse pas de paraître un peu étrange, ou bien si, au contraire, nous ne nous trouvons en présence que de deux prononciations différentes du même suffixe unique. Nous n'osons pour notre part trancher la question, et nous nous bornerons à noter quelques considérations.

Il n'y a évidemment rien d'impossible à ce que le suffixe ait été unique, et nous voyons tous les jours des mots qui, selon les dialectes ou même suivant les individus, se prononcent avec un *i* ou avec *e*. Parmi les pluriels mêmes, nous avons des exemples où le général Faidherbe a noté un *i*, tandis que nous avons inscrit un *e ;* et nous trouvons des différences semblables entre le vocabulaire de Henri Barth et le nôtre ; mais ceci n'est point un argument décisif et prouve seulement que les pluriels n'ont pas la rigueur systématique qu'on paraît leur avoir parfois attribuée. La revue que nous en avons passée permettait déjà de se rendre compte de ce fait, puisque nous rencontrions des noms appartenant au même groupe avec des pluriels différents.

Plus importante serait, au point de vue qui nous occupe, l'identité de forme que nous avons signalée entre les deux suffixes ; mais elle aussi est insuffisante et fournit un argument, plutôt une conviction, qu'une certitude.

Si nous cherchons dans une autre direction et que nous essayons de nous rendre compte de l'origine de ces suffixes, nous ne trouvons rien pour *i ;* quant à *e*, une hypothèse nous est permise, et nous pourrions penser que c'est tout ce qui reste de la racine *hew*-[*kew*], d'où *hew-de*, être nombreux; *jumbe kew-de*, des gens nombreux, etc.

Dans ce cas, et s'il n'y avait qu'un seul suffixe de pluralisation, la forme la plus ancienne serait *e;* mais, d'un autre côté, nous ne saurions oublier que les noms de nombre jusqu'à cinq sont formés à l'aide du suffixe *i*, et pourtant ils doivent être assez anciens. Nous ajouterons que la langue des Soninkés (*Soni-n t'é*), peuple qui a été longtemps en étroites relations, jusqu'au XVI^e siècle environ, avec les Fulbés, possède quelques pluriels exceptionnels, et que ces pluriels, qui ne servent que pour quelques mots *restés monosyllabiques*, sont en *i*.

Et à propos d'idiomes parlés dans le voisinage, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que *i* est la caractéristique unique du pluriel du substantif wolof, ce qui pourrait donner à penser que c'est l'élément wolof qui, en se mêlant intimement à l'élément poul, a introduit ce mode de formation des pluriels qui a supplanté l'ancien suffixe *e;* dans ce cas, les Soninkés n'auraient pris leurs formes en *i* que depuis leur arrivée au Sénégal : conclusions très hasardées et que nous nous garderons bien de tirer.

*l*) Nous ne pouvons laisser passer les pluriels sans revenir sur un fait que nous avons déjà signalé dans la partie « phonétique » de ce travail.

On a pu remarquer, et le fait a été noté par le général Faidherbe, que les mots du genre hominin ont des règles de commutation précisément inverses de celles des mots du genre brute. Cette variation inverse a été donnée avec la forme des pluriels comme la caractéristique de ce genre. Nous nous sommes suffisamment expliqué sur la question des suffixes d'individualisation, et sur celle des suffixes de pluralisation, pour que l'on comprenne que

nous ne pouvons admettre à aucun titre que ces suffixes soient une caractéristique, du moins au sens où cela a été entendu par d'autres. En effet, dans ce cas, il faut faire autant de genres qu'il y a de suffixes d'individualisation, ce qui est absurbe aux yeux de tout le monde. Mais deux faits restent, qui, eux, sont bien spéciaux aux noms hominins, c'est l'inversion des commutations de la consonne initiale et la forme que revêtent les noms de nombres quand ils se rapportent à un mot hominin.

Tandis que l'on dit *didi*, *tati*, *nahi*, en parlant des objets de tous les ordres, lorsqu'il est question de l'homme on dit *dido*, *tato*, etc. En d'autres termes, le nom de nombre agglutine le suffixe caractéristique de l'espèce humaine, et il ne le met point au pluriel parce que lui-même il indique suffisamment la pluralité.

Pour le fait de la commutation des consonnes, mon compagnon et ami le capitaine Piétri avait suggéré une explication qui de prime abord ne laissait point que de séduire, mais qui était basée sur une connaissance insuffisante de la morphologie de la langue.

Remarquant que la grande majorité des noms hominins correspondaient à des verbes encore aujourd'hui en usage, il en avait conclu que ces noms venaient de ces verbes, et il les considérait comme des participes. Il notait alors cette règle que le participe se formait en changeant la consonne initiale de l'infinitif, et qu'au pluriel il reprenait cette consonne. Mais avec sa manière de voir il lui fallait considérer non seulement les noms hominins, mais tout ce que l'on appelle des adjectifs, comme des participes, puisque tous ils correspondent à un verbe encore en usage, et la règle de commutation inverse ne s'applique

qu'à ceux qui désignent l'homme ; d'où la conclusion que *noir* en parlant d'un homme est un participe, tandis que *noir* désignant un cheval n'en est point un. Pour cette raison, et pour d'autres plus générales, cette explication doit être rejetée. Nous n'en proposerons point à sa place. Nous croyons, en effet, qu'il n'y a là qu'un procédé de différenciation sans aucune origine grammaticale. Le fait n'en est d'ailleurs que plus caractéristique du genre hominin et plus significatif.

## REMARQUES SUR LE SUBSTANTIF

### L'ADJECTIF

Les nombreux exemples que nous avons donnés dans les pages précédentes et qui, réunis, forment un vocabulaire assez étendu, valent, je pense, plus que de longues démonstrations et de longues discussions. Toutes les fois que nous l'avons pu, nous avons cherché, en citant d'autres dérivés d'ordre différent, à mettre en lumière le sens de la racine, et cela non point par amour pour l'étymologie, mais bien parce que le procédé de constitution nous paraissait ainsi plus facile à faire ressortir. Maintenant, nous résumerons aussi brièvement que possible les enseignements que nous offrent les pages précédentes, et nous pourrons ensuite, plus aisément, aborder l'étude ou mieux la discussion de l'adjectif.

Le substantif est essentiellement constitué en pular par une racine qui a, ou qui a eu, une signification claire, quoique étendue, et par un suffixe. Le suffixe, qui était

autrefois lui-même un mot racine ayant sa signification claire, indépendante et large, vient justement limiter l'extension du sens de cette racine et nous apprendre le sens limité avec lequel elle est employée dans tel cas, le rôle qu'elle a à jouer.

Supposons un instant que le pular soit encore au stade monosyllabique, et supposons la racine *rew*, que nous avons rencontrée déjà dans plusieurs substantifs. *Rew* placé au commencement de la phrase avait la valeur substantive et signifiait, selon le sens général, le suivant, la femme ; un peu plus loin il prenait la valeur du verbe ; placé après la racine, jouant le rôle de verbe, il pouvait avoir une signification adverbiale, et nous pouvons, en forçant la note, imaginer une phrase ainsi constituée : *Rew, rew, rew*, et voulant dire : la femme obéit en suivant, ou suit docilement.

Aujourd'hui il n'en est plus de même, on ne peut plus employer la racine *rew* avec cette signification élastique que nous venons de signaler, il faut que dans chaque cas nous précisions le sens restreint que nous voulons lui attacher. Pour cela (en nous en tenant aux noms), on a groupé tous les substantifs en une vingtaine de catégories à chacune desquelles répond un suffixe, c'est-à-dire une racine vide qui devient la caractéristique de cette catégorie.

Du moment qu'à la racine déjà citée nous voyons agglutiné le suffixe *wo* ou *o*, nous savons qu'il ne peut plus être question que de la suivante, la servante de l'homme, la femme ; si c'est le suffixe *u*, il ne peut s'agir que de la femelle de quelques animaux comme le chien, le léopard, le chat, etc. Mais il est inutile de poursuivre ces exemples.

Ce que nous venons de dire est largement suffisant pour faire comprendre quelle est la haute portée de ces suffixes, que trop d'auteurs ont méconnus, n'y voyant que des terminaisons banales ou fantaisistes. Et il va sans dire que cette fonction capitale du suffixe subsisterait quand bien même nous ne saurions reconnaître le sens additionnel qu'il vient apporter à la racine pleine, et qui limite, qui précise le sens qu'elle doit revêtir.

Encore que notre liste des suffixes ne soit pas tout à fait complète, on peut voir que le nombre des classes dans lesquelles le ful a rangé les mots est assez limité, car peu de terminaisons nous ont échappé, et nous croyons qu'on peut en compter en tout une vingtaine au plus.

Ces notions précisées, nous pouvons examiner le prétendu adjectif.

Et d'abord quelques réflexions générales.

Existe-t-il en premier lieu quelque chose qui nous permette *à priori* de reconnaître un adjectif à coup sûr? Je ne le crois pas.

Au point de vue du rôle, l'adjectif est un mot qui sert à qualifier le substantif. Mais, à ce compte, nombre de substantifs, et des mieux caractérisés, sont des adjectifs. Barth, qui sans doute adoptait cette définition, ce critérium, nous a donné des adjectifs composés de deux substantifs, comme *d'om t'ede*, maître, propriétaire de cauris, c'est-à-dire riche ; *gido aduna*, ami des hommes, du monde, humain, etc. Et si l'on voulait pousser les choses un peu à l'absurde, on arriverait à déclarer que dans la phrase : « Allah, maître du monde, qui a créé le ciel et la terre, a envoyé aux hommes Mohammed son dernier prophète », maître du monde, qui a créé le ciel et la terre et

son dernier prophète, sont des adjectifs puisque ce sont des qualificatifs.

D'un autre côté, même dans nos langues bien plus avancées en évolution que le pular et par suite jouissant d'une différenciation plus complète des parties du discours, nous voyons à chaque instant l'adjectif jouer dans la phrase le rôle de substantif, ce qui nous enlève une autre caractéristique, celle d'après laquelle l'adjectif n'est pas doué d'une existence propre, mais seulement parasite, ou pour mieux dire commensale, pour emprunter une expression d'histoire naturelle très expressive.

Au point de vue grammatical, l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte, et c'est ici que nous entrons dans le vif de notre sujet.

On ne pouvait manquer de chercher cette règle en pular, et on l'a trouvée, en effet, avec une légère modification. On dit que « *l'adjectif poule rime avec le substantif qu'il qualifie, et c'est dans l'euphonie, dans un besoin de l'oreille, que cette règle prend naissance* ».

Il est évident que pour ceux qui ne voient dans les suffixes d'individualisation que des terminaisons banales et quasi fantaisistes, l'euphonie est la seule explication possible de cette sorte de rime. Mais pour nous, qui nous faisons une tout autre idée de ces terminaisons, cette explication ne saurait nous satisfaire.

Dr TAUTAIN,
*Membre de la mission du Haut-Niger (1880-1881).*

*(A suivre.)*

---

# GLOSSAR

zu

## DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, und Januarheft 1889, pag. 73-95.)

(*Suite*)

---

**(baheça)**, (*baheza*), (G 3.) wenn du ihn, sie, es hast, .... kannst; letzteres in Verbindung mit *al*. 2te Person sing. Supposit. futuri von *ezan*, Hilfszeitwort. Inch., V. b. fol 274. Von *ba* und *heça*.

**bahiz**, G 5. wenn du bist; von *ba* und *hiz*. S. b.

**(bai)**. ja, jawohl, wirklich, in der That, recht; dient zur Verstärkung einer Behauptung; weil; bei Dechepare meistens *bay*, häufig aber auch *ba* geschrieben. S. *bay*.

**baicira**, (*baizira*), C 6. Ihr seid wirklich; von *bai* und *cira*. S. b.

**baietare**, (*bai eta ere*), C. 3. ja und auch; von *bai*, *eta* und *ere*. S. d.

**bailelo**, (*bai lelo*). G 6. ja Lelo; von *bai* und *Lelo*. S. b.

**(bait)**, (A 6. 6. G 6.) auch, irgend, etwas; wer auch, wie auch, wo auch.

**baita**, A 3. 3. er, sie, es, man ist wirklich; das heisst; französ.: « c'est-a-dire; » weil er, sie, es, man ist; von *bai* un *da*.

**(-baitan)**. Partikel, welche zur Bildung des Locat. bei Personen dient.

**baitate**, F 6. er sie es kann ja, möge ja, wird ja können, wird ja sein; von *bai* und *date*. S. b.

**(baiteça)**, (*baiteza*) (A 6.) er, sie, es, man kann es ja, ... mag es ja; von *bai* und *deça*. S. b.

**baitinçan**, (*baitinzan*), G 6. du warst auch; von *bait* und (*h*)*inçan*. S. d.

**baitira**, A 3. sie sind wirklich, sie sind auch; von *bai* oder *bait* und *dira*. S. d.

**(baithan)**. Endung des Locativs bei Personen; regiert häufig den Genitiv possess. S. auch *baitan* und *baytan*.

**baitu**, (A 3.) B 1. er hat es ja; von *bai* und *du*. S. b.

**baitu te**, (*baitute*), A 3. sie haben es wirklich, weil sie es haben; von *bai* und *dute*. S. b.

**baldin**, C 5. wenn; auch *balin* geschrieben.

**baledi**, D 8. wenn er, sie, es, man es (haben) kann, .... es hat, .... es ist, .... es sein kann; von *ba* und *ledi*. S. b.

**balego**, G 3. er, sie, es, man war ja, ... blieb ja; von *ba* und *lego*. S. b.

**balentia**, D 6. der Muth, die Heldenthat; (*balenzia ?*).

**(balin)**. wenn.

**(balinba)**, (*balimba*), (E 7.) wenn, wenn doch; von *balin* und *ba*. S. d.

**balinbanynz**, (*balinbaninz*), E 7. wenn ich (doch) wäre; von *balinba* und *nynz*. S. b.

**balinetan**, C 8. D 2. 4. 5. G 1. wenn buchstäblich: « in wenn; » Locativ der unbest. D. von *balin*. S. d.

**(balit)**, (E 3.) wenn sie sie mir hätte (Inch. V. b. foi 103: *baléit*); siehe *ba* und *lit;* vielleicht für *bali*(*t*)*z*. wenn sie (die Antwort) wäre; — von *ba* und *li*(*t*)*z*. S. b.

**(baliz)**, (D 7. E 3.) wenn er, sie, es, man wäre; wenn es gäbe. von *ba* und *liz*. S. b.

**(balute)**, (G 6.) wenn sie es könnten (in Verbindung mit (*h*)*al*); alleinstehend: wenn sie es hätten. Von *ba* und *lute*. S. b.

**balyaqui**, (*baliaki*), E 3. wenn sie es wüsste, ... kennte; von *ba* und *lyaqui*. S b.

**bana**, B 2. C 7. 8. D 2. 3. 7. 8. 8. 8. E 1. 5. F 8. G 6. jedoch, aber, jeder; *ala bana:* so aber; *bana nicez oguenic:* jedenfalls, sei ich schuldig oder nicht.

**banadi**, E 3. F 6. wenn ich bin, ... werde, ... kann; von *ba* und *nadi*. S. b.

**(baneça)**, (*baneza*), (E 5.) wenn ich es hätte; von *ba* und *neça*. S. b.

**baneguyon**, (*banegion*), F 6. ich machte es ihm, ich stellte ihr in der That; von *ba*(*i*) und *neguyon*. S. b.

**banença**, (*banenza*), E 3. dass sie mich gewiss hätte; von *ba*(*i*) und *nença*. S. b.

**(banençaçu)**, (*banenzazu*), (D 5.) wenn Ihr (sing.) mich hättet; von *ba* und *nençaçu*. S. b.

**(banengo)**, (G 1.) wenn ich ihm wäre, ... bliebe; von *ba* und *nengo*. S. b.

**(banenguidio)**, (*banengidio*), (E 4.) wenn ich mich ihr machte; von *ba* und *nenguidio*. S. b.

**(banerra)**, (F 2.) ich könnte sagen; von *ba*(*i*) und *nerra*. S. b.

**(baninz)**, (E 3.) wenn ich wäre; von *ba* und *ninz*. S. b.

**baniz**, (C 5.) E 1. wenn ich bin; von *ba* und *niz*. S. b.

**bano**, B 3. D 1. 5. 8. E 1. F 8. als, denn; bei B 3. scheint *lehen* (s. d.) ergänzt werden zu müssen, denn der Sinn ist: « eher als. »

**(banu)**, (E 3.) wenn ich hätte, ... haben würde; dass ich doch hätte; von *ba* und *nu*. S. b.

**banuçu**, (*banuzu*), G 2. wenn Ihr mich habt; von *ba* und *nuçu*. S. b.

**banynçande**, (*baninzande*), E 6. ich könnte gewiss sein; von *ba*(*i*) und *nynçande*. S. b.

**banynz** (*baninz*), E 6. F 1. wenn ich wäre, ... war; von *ba* und *nynz*, (*ninz*). S. letzteres.

**baque**, (*bake*), A 3. Friede; latein: « pax. » Radical von *baquetu baquece:* aussöhnen.

**baqueguiçaçu**, (*bake egizazu*), D 5. machet doch Frieden! von *baque* und *eguiçaçu*, (S. b.), wenn man nicht *baque guiçaçu* (S. auch letzteres). versöhnet uns! lesen muss.

**baquia**, (*bakia*), C 7. den Frieden; Accus. sing. d. b. D. von *baque*. S. d.

**barazcari**, (*barazkari*), A 8. Mittagsmahlzeit, Dîner.

**barqha**, (*barkha*), G 1. Begriff des Vergeben's, Verzeihen's, Begnadigen's, Verschonen's. Schonen's; hier als Imperativ (ohne Hilfszeitwort) verkürzt von *barqhatu, barqhace*. S. d. — Vgl. latein: « parcere. »

**barqhamendu**, (*barkhamendu*), B 1. D 4. Verzeihung, Vergebung, Begnadigung.

**barqhatu**, (*barkhatu*), B 2. verziehen, vergeben, begnadigt; Particip. perfecti; Infinitiv: *barqhace*, des Begriffs *barqha*. S. d.

**barqhaturic**, (*barkhaturik*), C 7. verziehen, vergehen, begnadigt, verschont; Partitiv von *barqhatu*. S. d.

**basco**, (*basko*), G 6. Baske; steht für *euskaldun*.

**bascoac**, (*baskoak*), A 3. G 5. die Basken; Nomin. passiv. plur. d. b. D. von *basco*. S. d.

**bascoec**, (*baskoek*), A 3. die Basken; Nomin. activ. plur. d. b. D. von *basco*. S. d.

**bat**, (A 3. 3.) B 2. 3. 4. 6. 6. D 6. 8. E 2. ein; Zahlwort; *bat bedera:* jeder.

**bat**, E 3. Begriff des Vereinen's, Zusammenkommen's, sich Begegnen's; Partic. perf. *bat(h)u*, Infinit. *bace:* vereinen; hier verkürzt wegen des Potentialis *banadi*.

**batac**, (*batak*), B 2. der Eine. Nomin. activ. sing. d. b. D. von *bat:* ein. S. d.

**bataren**, E 1. des Einen, der Einen; Genit. possess. sing. d. b. D. von *bat:* ein. S. d.

**batbedera**, A 5. ein jeder, einen jeden; hier Accusativ; von *bat* und *bedera*. S. b.

**batbederac**, (*batbederak*), B 1. ein jeder. Nomin. activ. sing. von *batbedera*. S. d.

**(batec)**, (*batek*), (E 3.) ein(er), eine, ein(es); Nomin. act. d. unb. D. von *bat*. S. d.

**bategatic**, (*bategatik*), A 5. F. 8. einem zu liebe, um einen, für einen, um einer willen; von *bat* und *gatic*. S. b; mit eingeschobenem *e*, wenn *bate-* nicht als verkürzter Genitiv. possess. von *bat* (*baten*) zu verstehen ist.

**baten**, (A 5. F 8.?) C 8. D 1. 7. eines, einer; Genit. possess. von *bat*. S. d.

**(batendaco)**, (*batendako*). für einen; Genit. adject. d. unb. D. in Verbindung mit dem Genit. possess. von *bat:* ein. Seltene Häufung zweier Genitivendungen; ohne Zweifel wegen der Schwierigkeit die Endung *daco* oder *taco* unmittelbar an das Wort *bat* anzufügen.

**batere**, A 3. C 8. 8. E 5. (in Begleitung einer Verneinung *ez, ecin*, etc.) keiner, keinerlei, keineswegs; buchstäblich: « auch einer nicht; » ohne Negation (C 8.) auch nur einer; von *bat* und *ere*. S. b.

**batetan**, E 2. in einem, an einem; Locat. d. unb. D. von *bat*. S. d.

**bateyarrira**, (*bateiarrira(t)*), A 6. nach dem Taufstein hin. Directiv. sing. d. b. D. von *bateyarri*. S. *batheyarria*.

**(batez)**, (C 3. F 6.) auf einem, mit einem, durch einen. Instrumentalis von *bat:* ein.

**(bathey)**, (*bathei*), (A 6. 6.) Taufe.

**batheyarria**, (*batheiarria*), A 6. der Taufstein. Nomin. passiv. sing. d. b. D. von *batheyarri:* Taufstein; von *bathey* und *arri*. S. b.

**(batzu)**, (A 3.) einige; von *bat* (S. d.) herzuleiten.

**bay**, (*bai*), A 3. 5. 7. 7. C 3. D 2. 2. F 1. 8. ja, ja wohl, wohl aber, in Wirklichkeit, recht, doch! vor dem Zeitwort hat es häufig auch die Bedeutung von « weil »; *bay etare:* ja und auch. Vgl. *bai*. — *Bay.... bay* (D 2.): sowohl .., als auch.

**bayçaygu**, (*baizaigu*), A 5. er ist es uns wirklich; *ongui ari bayçaygu:* er thut uns ja gut(es); von *bay* und *çaygu*. S. b.

**(baycinde)**, (*baizinde*), E 7. Ihr könntet wohl; von *bay* und *cinde*. S. b.

**baycira**, (*baizira*), E 7. Ihr seid in der That; von *bay* und *cira*. S b.

**baydichatacoric**, (*baidichatakorik*), F 7. contrahirt aus *bayeci* und *dichatacoric*. Siehe beide.

**bayeci**, (*baiezi*), C 4. F 1. nur, ausser; von *bay* und *eci*. S. b *çuc bayeci:* ausser von Euch (singul.).

**bayecila**, (*baiezila*), E 1. 1. nur, ausser, ausgenommen, es sei denn; französ.: « sinon, en dehors, excepté; » von *bay* und *eci* mit angehängtem *-la*. S. d.

**bayetare**, (*baietare*), (A 5.) B 8. C 4. ja und auch, so wie auch, ebenso; von *bay, eta* und *are* (*ere*). S. d.

**(bayledi)**, (*bailedi*), (G 1.) er, sie, es, man könnte wohl; es wäre wohl möglich; von *bay* und *ledi*. S. d.

**(bayliaqui)**, (*bailiaki*), (B 5.) er könnte es wohl wissen; von *bay* und *liaqui*. S. b.

**(baynençac)**, (*bainenzak*), (E 7.) du könntest mich wirklich; von *bay* und *nençac*. S. b.

**bayniz**, (*bainiz*), C 5. ich bin wirklich; von *bay* und *niz*. S. b.

**bayta**, (*baita*), D 2. 8. er, sie, es, man ist wirklich; von *bay* und *da*. S. b. — *Bayta* hat hie und da die Bedeutung von: « auch. »

**baytaguiçu**, (*baitagizu*), C 6. Ihr (sing.) macht es wirklich; von *bay* und *daguiçu*. S. b.

**(baytan)**, (*baitan*), (F 1.) in, bei, an; zur Bildung des Locativs gebraucht, wenn es sich um Personen handelt; *ni baytan:* bei mir; regiert häufig den Genit. possess.: *aitaren baytan:* bei dem Vater. Siehe auch *baithan, vaytan* und *baitan*.

**baytara**, (*baitara*), F 1. gehört zu den davorstehenden *ni*. — Directiv von *baytan*. S. d. *Ni baytara:* nach mir zu, nach meinem Hause hin, bei mir.

**(bayteça)**, (*baiteza*), (B 5.) er, sie, es, man kann es ja; von *bay* und *deça*, S. b.

**baytere**, (*baitere*), (C 8.) E 5. G 3. irgend auch, irgend..., von *bayta* und *ere; norbaytere* oder *nor bere:* irgend jemand, (Nomin activ.: *norebaytere*); *non baytere:* wo auch immer, irgendwo, wo auch; *ceynbaytere:* auch einige. S. letzteres.

**(baytiça)**, (*baitiza*), (E 7.) man kann sie (plur.) wohl; von *bay* und *diça*. S. b.

**baytituzte**, (*baitituzte*), D 6. sie (plur.) haben sie (plur.) wirklich; von *bay* und *dituzte*. S. b.

**baytu**, (*baitu*), B 8. er hat ihn, sie, es wirklich; von *bay* und *du*. S. b.

**baytuc**, (*baituk*), G 6. du hast es wirklich; weil du es hast; du hast es ja; von *bay* und *duc*. S. b.

**(bay tuçu)**, (*baituzu*), (A 3.) weil Ihr (sing.) es habt; ist im Original getrennt geschrieben; von *bay* und *duçu*. S. b.

**baytuçuye**, (*baituzuie*), C 3. Ihr habt es in Wahrheit gehabt; von *bay* und *duçuye*. S. b.

**(baytuque)**, (*baituke*), (E 1.) sie wird es haben; von *bay* und *duque*. S. b.

**baytut**, (*baitut*), C 7. ich habe es gewiss; von *bay* und *dut*, S. b.

**bearluque**, (*be(h)ar luke*), D 6. er, sie, es, man müsste, ... sollte; von *be(h)ar* und *luque*. S. b.

**bearnora**, F 8. nach dem Bearn; Directiv d. b. D. von *Bearno:* Bearn, (frühere) Provinz in Südfrankreich.

**beça**, (*beza*), B 5. G 6. er habe es; 3te Pers. sing. imperat. von *eçan*, Hilfszeitwort; *alcha beça buruya:* er erhebe das Haupt.

**beçala**, (*bezala*), A 3. 3. 3. 3. 3. wie, so wie, gleichwie, als.

**beçanbat**, (*bezambat*), D 4. 5. so wie, eine solche wie, was... betrifft; von *beçain:* auch, wie, gleich wie, und *bat*. S. d.

**beccatore**, (*bekkatore*), C 5. 5. G 1. Sünder.

**beccatoreac**, (*bekkatoreak*), C 2. die Sünder; Nomin pass. plur. d. b. D. von *beccatore*. S. d.

**beccatoren**, (*bekkatoren*), C 6. D 4. der Sünder. Genit. possess. plur. d. b. D. von *beccatore*. S. d.

**beccatorer**, (*bekkatorer*), C 2. 3. den Sündern. Dativ. plur. d. b. D. von *beccatore*. S. d.

**beccatu**, (*bekkatu*), B 1. F 3. G 1. gesündigt, gefehlt, verbrochen. Particip. perf. — Infinitiv *beccace*.

**beccaturic**, (*bekkaturik*), C 5. von (der) Sünde. Die Form ist der Partitiv von *beccatu* (s. d.), scheint aber hier für einen der Ablative: *beccatutaric* (unb. D.): von Sünde, oder *beccatutic* (sing. d. b. D.): von der Sünde, zu stehen

**beccatutan**, (*bekkatutan*), B 6. C 5. 6. 7. in Sünde, in den Sünden. Locativ d. unb. und plur. d. b. D. von *beccatu*. S. d.

**beccatuya**, (*bekkatuia*), C 8. die Sünde; buchstäblich: « das Gesündigte, Verbrochene; Nomin. pass. sing. d. b. D. des Partic. perf. *beccatu*, (s d.), mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**beccatuyac**, (*bekkatuiak*), B 8. C 7. die Sünde; Nomin. act. sing.; — die Sünden; Nomin. pass. plur., oder Accusativ plur. d b. D. von *beccatuya*. S. d.

**beccatuyez,** (*bekkatuiez*), A 7. C 7. durch, über die Sünden, mit den Sünden; Instrum. plur. d. b. D. von *beccatuya.* S. d.

**beci,** (*bezi(k)*), B 5. D 6. nur, nichts als, es sei denn. Vgl. *bayeci;* von *bay, ez, -ik.* S. auch *eci.* — Pflegt dem Worte, welches es ausnimmt, nachzustehen.

**bedera,** (A 5.) B 2. jeder, jede, jedes; oft mit *bat:* ein, verbunden und meistens mit demselben zusammengeschrieben: *batbedera:* ein jeder.

**bederac,** (*bederak*), B 4. 6. jeder; Nomin. act. von *bedera.* S. d.

**(begui),** (*begi*), (B 1.) er, sie, es, man mache, thue, schaffe; 3te Pers. sing Imperat. von *eguin.* S. d.

**begui,** (*begi*), C 4. (G 1.) Auge; auf Seite G 1. gehört es zu dem voranstehenden *yzter.* S. *yzterbegui.*

**(beguia),** (*begia*), (G 4.) das Auge.

**beguietan,** (*begietan*), E 8. in den Augen, vor (den) Augen; Locativ plur. d. b. D. von *begui.* S. d.

**beguiez,** (*begiez*), B 2. mit den Augen; Instrum. plur. d. b. D. von *begui.* S. d.

**beguira,** (*begira*), (A 5.) B 1. 6. C 7. Begriff des Schauen's, Wachen's, Sorgen's, Bewahren's, Behalten's; Instrum. sing. d. b. D. von *begui* (s. d.); buchstäblich: « das Auge dahin! » Radical, wegen des Imperativs: « er bewahre, man behalt im Auge! » (B 1. 6. C 7. ohne Hilfszeitwort) verkürzt, von *beguiratu,* Partic. perf. — Infinit.: *beguirace:* behüten, überwachen.

**beguireçan,** (*begira hezan*), A 5. dass er dich behüte, ... bewahre; von *beguira* und *heçan.* S. b.

**beguiz,** (*begiz*), C 4. mit Auge; Instrum. d. unb. D. von *begui.* S. d. — *Beguiz begi:* Auge mit Auge, Auge in Auge, gegenüber, vis-à-vis.

**beguyez,** (*begiez*), E 1. mit den Augen; Instrum. plur. d. b. D. von *begui.* S. d.

**behar,** (A 5. 5. 5. 5. 6.) B 3. C 7. D 1. 7. 7. nöthig, nothwendig; Begriff des Müssens, der Noth; *behar dut:* ich muss (es); *behar orduyan:* in der Stunde der Noth.

**beharduc,** (*beharduk*), A 6. G 5. du musst es, du hast es nöthig; von *behar* und *duc.* S. b.

**behardugu**, A 5. 5. B 3. wir müssen es, wir haben es nöthig; von *behar* und *dugu*. S b.

**beharduyan**, (*behar duian*), G 6. welches du nöthig hast; von *behar* und *duyan*. S. b.

**beharduyen**, (*beharduien*), G 5. welche es nöthig hat; von *behar* und *duyen*. S. b.

**beharluque**, (*beharluke*), A 5. 5. D 7. er, sie, es, man brauchte, würde brauchen; müsste, würde müssen; von *behar* und *luque*. S. b.

**beharrian**, C 3. in der Noth, Dürftigkeit, im Elend; Locat. sing. d. b. D. von *behar*. S. d.

**behartugu**, D 7. wir haben es nöthig, brauchen, müssen es; von *behar* und *dugu*. S. b.

**behin**, D (2.) 7. E 6. einmal, (zunächst?)

**behinere**, D 2. 7. E 3. einmal, jemals, zunächst; von *behin* und *ere*. S. b.

**(behinerexahuric)**, (*behinere chahurik*), (D 7.) jemals rein; von *behinere* und *xahuric*, welche im Original getrennt stehen. S. b.

**belçari**, (*bel(t)zari*), D 2. dem, der schwarzen, dunkeln, finsteren; Dativ sing. d. b. D. von *bel(t)z:* schwarz.

**beldur**, E 3. Furcht, Angst, ängstlich. Begriff des sich Fürchten's.

**beldurtu**, F 3. furchtsam geworden, geängstigt. Partic. perf. — Infinitiv *beldurce*. — Vgl. *beldur*.

**benedica**, (*benedika*), E 8. G 5. Begriff des Segnen's, Preisen's, gesegnet, gepriesen seins; verkürzt wegen des Subjunctiv's *dadila* (G 5.), resp. Imperativ's (mit ausgelassenem Hilfszeitwort, (E 8.); *benedicatu, benedicace*.

**beqhaicen**, (*bekhaitzen*), F 2. im scheel sehen, stören, eifersüchtig sein; Partic. praes. von *beqhaiztu, beqhaice:* scheel sehen, neidisch, missgünstig sein; von *beqhaiz* aus *begui gaitz* contrahirt.

**beqhataria**, (*bekhataria*), B 3. der Sünder; Nomin. pass. singul. d. b. D. von *beqhatari:* Sünder.

**beqhatariac**, (*bekhatariak*), D 2. die Sünder; Nomin. pass. plu . d. b. D. von *beqhataria*. S. d.

**beqhatore**, (*bekhatore*), A 7. B 4. 4. D 4. Sünder.

**beqhatorec**, (*bekhatorek*), B 4. die Sünder; Nomin. activ. plur. d. b. D. von *beqhatore*. S. d. Könnte auch Nomin. act. d. unb. D. sein.

**beqhatoren**, (*bekhatoren*), A 7. B 8. C 5. der Sünder; Genit. possess. plur. d. b. D. von *beqhatore*. S. d.

**beqhatoriac**, (*bekhatoriak*), D 1. die Sünder; Nomin. pass. plur. d. b. D. oder « der Sünder »; Nomin. act. sing. d. b. D. von *beqhatore*. S. d.

**beqhatu**, (*bekhatu*), B 2. 2. 8. E 2. F 3. Sünde, gesündigt; Partic. perf. — Infinitiv *beqhace:* sündigen.

**beqhaturic**, (*bekhaturik*), B 4. D 3. Sünde; Partitiv von *beqhatu*, (s. d.), scheint (B 4.) an Stelle des Ablativs *beqhatutaric:* von Sünde, vor Sünde, zu stehen.

**beqhatutan**, (*bekhatutan*), B 1. in Sünde; Locativ der unb. D. von *beqhatu*. S. d.

**beqhatuyac**, (*bekhatuiac*), A 5. B 5. die Sünde; Nomin. act. sing. d. b. D., oder « die Sünden »; Nomin. pass. plur. (auch Accus. plur.) von *beqhatu*. S. d. Vor dem Artikel ist ein *y* eingeschoben.

**beqhatuyaz**, (*bekhatuiaz*), B 4. D 3. mit der Sünde, durch die Sünde, aus Veranlassung d. S.; Instrum. sing. d. b. D. von *beqhatu*, (s. d.) mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

**beqhatuyez**, (*bekatuiez*), A 7. für die Sünden, über die Sünden; Instrum. plur. d. b. D. von *beqhatu*, mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

**beqhatuzco**, (*bekhatuzko*), C 8. sündig, sündhaft; Verbindung des Instrumentalis der unb. Decl. mit dem Genit. adject. d. unb. D. von *beqhatu*. Diese Verbindung bezeichnet den Stoff, aus welchem etwas besteht; z. B. *urhezko:* golden.

**bera**, D 1. 2. 7. E 1. der-, die-, dasselbe; er, sie, es selbst, man selbst; D 2. er, sie, es allein (?).

**berac**, (*berak*), D 2. 4. G 2. er, sie, es selbst, er, sie, es allein (?); Nomin. act sing., oder « sie selbst, diese selbst »; Nomin. pass. plur. von *bera*. S. d.

**berant**, E 2. spät, verzögert.

**berce**, (*ber(t)ze*), A 3. 3. 3. B 1. D 1. 1. 1. 2. 2. 4. E 7. F 5. G 5. 5. 6. ander.

**berceac**, (*ber(t)zeak*), G 5. die Andern; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *berce;* warum hier *berceac oroc,* anstatt (*berce*) *oro ?*

**bercec**, (*ber(t)zek*), A 3. C 8. die Anderen; Nomin. act. plur. d. b. D. von *berce*. Könnte auch Nomin. act. d. unb. D. sein: « ander. »

**bercech**, (*ber(t)zech*), E 1. ein anderer selbst; von *berce* und *ch*. S. b.

**berceguciac**, (*ber(t)ze guziak*), D 1. alle (die) anderen; von *berce* und *guciac*. S. b.

**bercen**, (*ber(t)zen*), B 6. der anderen; Genit. possess. plur. d. b. D. von *berce*. S. d.

**bercer**, (*ber(t)zer*), B 5. G 3. den anderen; Dativ plur. d. b. D. von *berce*. S. d.

**bercerena**, (*ber(t)zerena*), E 1. 1. die eines Andern; von *berceren*, Genit. possess. d. unb. D. von *berce* (s. d.) und *-a* Artikel.

**bercerenaz**, (*ber(t)zerenaz*), E 2. über die, von der, mit der eines Andern. Instrum. sing. d. b. D. von *bercerena*. S. d.

**bercerenzat**, (*ber(t)zeren(t)zat*), E 2. für einen andern; Destin. d. unb. D. von *berce*. S. d.; *zat* steht in der Regel mit dem Genitiv (possess. und adject.).

**bercereu**, (*ber(tz)eren*), E 1. eines andern. Druckfehler für *berceren;* Genit. possess. der unb. D. von *berce*. S. d.

**berceric**, (*ber(t)zerik*), C 8. D 1. 4. E 2. F 2. 4. 6. G 5. ander, anderer, andere, anderes; Partitiv von *berce*. S. d.

**bercetaric**, (*ber(t)zetarik*), E 3. von den andern, unter den andern; Ablat. plur. d. b. D. von *berce*. S. d.

**bercia**, (*ber(t)zia*), B 2. D 1. 1. der Andere, den Andern. Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *berce*. S. d.

**berciac**, (*ber(t)ziak*), D 1. E 2. die Anderen; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *berce*. S. d.

**bercian**, (*ber(t)zian*), A 4. in der anderen; Locat. sing. d. b. D. von *berce*. S. d.

**berciari**, (*ber(t)ziari*), D 1. dem anderen; hier: « mit dem anderen; » Dativ sing. d. b. D. von *berce*. S. d.

**bere**, A 3. 3. 3. 5. 6. B 1. 2. 2. 5. 8. D 2. 2. 2. 4. 4. 5. 7. 8. G 3. 5. sein, ihr; selbst.

**berere**, C 8. ebenso, auch, wenigstens, selbst auch. Aizkibel Supplem.: « siquiera, tambien. » Von *bera* und *ere*.

**beretaco**, (*beretako*), E 1. seinig, für seinen, seine, sein, für sich; Genit. adject. d. unb. D. von *bere*. S. d.

**berez**, C 1. über sich (selbst); Instrum. von *bere*. S. d.

**beria**, D 1. der, die, das Seine, Ihre; hier Accusat. sing. d. b. D. von *bere*. S. d. — Auch: « derselbe, denselben. »

**beriagana**, E 2. gegen den ihrigen, auf den ihrigen; von *beria* und *gana*. S. b.

**berian**, E 3. in demselben, in dem seinigen, ihrigen; Locat. sing. d. b. D. von *bere*. S. d.

**beriarequi**, (*beriareki*), E 2. mit dem ihrigen, seinigen. Sociat. sing. d. b. D. von *beria*. S. d.

**bernard**, A 3. 3. Bernhard; Taufname.

**bernat**, F 8. 8. G 3. Bernhard; Taufname.

**(berri)**, (E 4. 6.) neu.

**berriric**, (*berririk*), E 6. neu, neue; Partitiv von *berri*. S. d.

**berriz**, E 4. von neuem, neuerdings, wieder, mit neuem; Instrum. d. unb. D. von *berri*. S. d.

**bertan**, B 1. C 4. E 1. F 2. auf der Stelle, sofort, am Orte selbst, plötzlich; ein Locativ; (*beretan ?*).

**bertaric**, (*bertarik*), D 1. 5. 6. F 8. auf der Stelle, sofort; Partitiv von *bertan*.

**bertuteac**, (*bertuteak*), D 7. die Tugend; Nomin. act. sing. d. b. D. von *bertute:* Tugend.

**beryan**, (*berian*), A 3. in dem ihr(ig)en; Locat. sing. d. b. D. von *bere*. S. d. Vergl. *berian*.

**beryarequi**, (*beriareki*), E 1. mit dem ihr(ig)en. Sociat. sing. d. b. D. von *bere*. S. b. Vgl. *beriarequi*.

**besso**, D 8. Arm.

**bessoan**, E 1. 3. in dem Arme, im Arm; Locat. sing. d. b. D. von *besso*. S. d.

**bethe**, A 7. C 5. E 6. voll, (an)gefüllt, erfüllt.

**betheric**, (*betherik*), D 1. voll, erfüllt; Partitiv von *bethe*. S. d.

**bethi**, B 6. C 4. 4. 4. 6. 6. 8. D 2. 2. 3. 7. E 4. (6.) F 3. 4. 8. immer, stets, fortdauernd, immerwährend, ewig.

**bethia**, B 1. C 5. der, die, das volle, erfüllte. Nomin. pass. sing. d. b. D. von *bethi*. S. d.

**bethida**, D 7. er, sie, es, man ist stets; von *bethi* und *da*. S. b.

**bethidie**, G 3. sie haben es fortwährend; von *bethi* und *die*. S. b.

**bethiere**, B 5. 5. D 7. E 6. G 1. fortwährend, stets, immer; von *bethi* und *ere*. S. b.

**beti**. E 5. 5. immer, ewig, fortwährend. Vgl. *bethi*.

**bi**, B 1. 3. 7. C 4. zwei.

**biac**, (*biak*), F 1. die zwei, die beiden; Accus. plur. d. b. D. von *bi*. S. d.

**(bici)**, (*bizi*), (A 7. C 3. F 2.) lebendig, Leben.

**bician**, (*bizian*), D 2. im Leben; Locat. sing. d. b. D. von *bici*. S. d.

**bicicinetenian**, (*bizi zinetenian*), C 3. indem dass Ihr (plur.) lebendig wart; von *bici* und *cinetenian*. S. b.

**biciniçan**, (*bizi nizan*), A 7. (während) dass ich lebendig bin; von *bici* und *niçan*. S. b.

**biciric**, (*bizirik*), F 2. lebendig; Partitiv von *bici*. S. d.

**bide**, B 4. F 6. 8. G 3. Weg, Mittel, Gelegenheit, Pflicht, Berechtigung.

**bideren**, B 3. Wegs; Genit. d. unb. D. von *bide*. S. d.

**biderican**, (*biderikan*), F 6. dazu (ein) Mittel; von *bideric*, Partitiv von *bide* (s. d.) und *an*, *han*: dort, da, dazu (?). S. d., auch *biderican* im Texte zu « *Eun da bicoa* » (Iztueta, Baskische Tänze).

**bidian**, D 4. auf dem Wege; Locat. sing. d. b. D. von *bide*. S. d.

**bier**, B 7. den beiden, den zweien; Dativ plur. d. b. D. von *bi*. S. d.

**bigaren**, E 1. zweier; Genit. possess. d. unb. D. von *biga*: zwei. S. Sallaberry Dict. 29 II unten.

**bigarren**, B 4. zweit.

**bihi**, G 2. Korn, Weizen.

**bioc**, (*biok*), E 6. F 2. 4. wir zwei, (nous autres deux); Nomin. act. plur. *biec*, mit Vocalweehsel *o* für *e*. (Siehe *o*.) Von *bi*. S. d.

**bion**, E 6. unser zwei, (de nous autres deux); Genit. poss. plur. d. b. D. von *bi* (s. d.); *bien* mit Vocalwechsel *o* für *e*. Siehe *o*.

**bira**, (D 2.) F 5. zwei und zwei, zu zweit; Directiv von *bi* (s. d.) mit dem Sinne eines Instrumentalis. Auch Begriff des Wenden's, Umwenden's; Radical von *biratu*, Partic. perf. — Infinit. *birace:* umwenden.

**bocen**, (*bo(t)zen*), F 1. im Laut geben, im Reden; (Sallaberry Dict. 33 I. *botz:* voix, Stimme); Partic. praes. von *boz, boce:* Laut geben.

**borchaturic**, (*bor(t)chaturik*), D 8. genöthigt, vergewaltigt; Partitiv d. Partic. perf. *borchatu, borchace:* nöthigen

**borchaz**, (*bor(t)chaz*), E 1. F 8. mit Gewalt, (dessen) ungeachtet; Instrum. d. unb. D. von *borcha:* Begriff der Gewalt, des Nöthigens.

**bordelen**, G 6. in Bordeaux; Locativ von Bordeaux, früher « Bo(u)rdeaulx » geschrieben. Die Bewohner dieser Stadt heissen noch heute « Bordelais ». Man hätte *bordeletan* erwarten können.

**borrer**, G 4. Henker, Scharfrichter.

**borthiça**, F 3. rauh, heftig, brutal, stark, unbeugsam.

**bortiça**, E 3. rauh, heftig, brutal, stark, unbeugsam.

**bothereric**, (*bothererik*), B 5. Gewalt, Macht, Kraft; Partitiv von *bothere:* Gewalt.

**buluz**, A 8 bloss, nackt, entkleidet.

**buluzcorria**, (*buluzkorria*), C 3. der Nackte, Entblösste.

**buluzcorriric**, (*buluzkorririk*), A 8. D 8. nackt, entblösst; Partitiv von *buluzcorri:* nackt.

**burlacen**, (*burlatzen*), E 7. im Necken, neckend, sich lustig machend, zum Besten habend; Partic. praes. von *burlatu, burlace:* necken, se moquer Auffallen muss, dass in Gegenwart des Imperativs *eciçala* die Form nicht verkürzt ist. Des Vermasses wegen?

**burlatzen**, G 6. im sich lustig machen. S. *burlacen.* Dieses Partic. praes. hat Antheil an dem voranstehenden Hilfszeitwort *ciraden.*

**buruya**, (*buruia*), (B 4.) C 5. D 4. E 6. F 4. 7. G 3. 3. 4. 4. 6. der Kopf, das Haupt, das Ende, die Person; *gure buruya:* uns selbst,

*bere buruya:* sich selbst; *ene buruya:* meine Person (F 4.). Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *buru:* Kopf; mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**buruyan,** (*buruian*), B 5. am Ende, am Schlusse, au bout. Locat. sing. d. b. D. von *buruya.* S. d. Eingeschob. *y* vor dem Artikel.

**buruyari,** (*buruiari*), D 3. dem Haupte; Dativ sing. d. b. D. von *buruya.* S. d. — *Ohart guiten buruyari:* geben wir Acht auf uns selbst, sehen wir uns selbst vor. Vgl. französ.: « chef. »

**(buruyaz),** (*buruiaz*), A 8. über den Kopf, mit dem Kopfe; Instrum. sing. d. b. D. von *buruya.* S. d.

**burya,** (*buria*), G 3. der Kopf, das Haupt, das Ende; steht für *buruya.* S. d.

## C

**(-ca),** (*-ka*), Suffix, welches den Prœpositionem « zu, mit », d. h. dem Instrumentalis, entspricht.

**çabalduric,** (*zabaldurik*), D 8. ausgebreitet, ausgestreckt; Partitiv von *çabaldu, çabalce:* ausbreiten; als absoluter Ablativ dienend.

**(çabilça),** (*zabil(t)za*), (E 6.) Ihr (sing.) wandelt, geht (hin und her); 2te Pers. sing. höfl. Form, praes. indic. von *ebilli, ibilli, ibilte:* wandeln. S. d.

**cacendut,** (*ka(t)zen dut*), F 5. hat keinen Sinn für sich allein. Siehe *maradicacendut.*

**çagoen,** (*zagoen*), B 1. 2. er war, er (ver)weilte, er blieb; 3te Pers. sing. imperf. indic. von *egon, egoite:* sein, bleiben. S. d.

**çaldun,** (*zaldun*), C 1. Ritter; buchstäbl.: « der ein Pferd hat. »

**(campo),** (*kampo*). Feld, aussen, Aeusseres, Aussenseite.

**campora,** (*kampora(t)*), G 6. 6. hinaus, nach Aussen; Directiv sing. d. d. D. von *campo.* S. d.

**canpora,** (*kampora*), F 7. hinaus, nach Aussen, in's Weite. Siehe *campora.*

**cantatzeco,** (*kantatzeco*), A 3. um zu singen; Supinum von *cantatu, cantatze,* (*cantace*): singen.

**cantuya**, (*kantuia*), F 8. der Gesang, das Lied. Nomin. pass. sing. d. b. D. von *cantu:* Gesang. Eingeschobenes *y* vor dem Artikel.

**cãpora**, (*kampora*), G 5. hinaus, nach Aussen in's Weite. Siehe *campora*. Trotz der Bemerkung auf dem Titelblatte steht das Zeichen ~ hier für *m*.

**captiuada**, (*kaptiba da*), E 1. 1. sie ist die Gefangene; von *captiua:* der, die, das Gefengene, und *da:* er, sie, es, man ist. S. d.

**çaquiçat**, (*zakitzat*), (C 6.) D 5. F 5. seid mir! 2te Pers. höfl. Form sing. des Imperativ's von *ezan*, Hilfszeitwort, mit incorporirtem Dativ « mir ». *Hel çaquiçat:* kommt mir!

**çaquizcula**, (*zakizkula*), D 3. möget Ihr (sing.) uns sein! 2te Pers. sing. höfl. Form des Imperativ's von *ezan*, Hilfszwt., mit incorporirtem Dativ: « uns. »

**çaquiztan**, (*zakiztan*), A 7. (C 5.) dass Ihr (sing.) mir seid; 2te Pers. sing. höfl. Form. praes. des Indicativ's von *ezan*, Hfszwt., mit incorporirtem Dativ « mir » und angehängtem *-n:* dass.

**çaray**, (*zarai*), G 6. Zara(i), Name des Mannes, welcher den Lelo erschlagen haben soll; vielleicht auch mit: « Ihr folgt, du folgst » zu übersetzen, als 2te Pers. sing. höfl. Form praesentis indic. von *iarraiki*, auch *iaraitu, iaraice:* folgen, mit dem Accusativ (*leloa*), wie das franzoesische: « suivre; » oder aber: « folget! folge! » als Imperativ.

**carcel**, (*karzel*), G 3. Gefängniss, Gewahrsam, Carcer.

**cardenale**, (*kardenale*), C 1. Cardinal; span.: « cardenal. »

**cargu**, (*kargu*), B 1. F 6. Last, Ladung, Bürde, Auftrag, Obliegenheit, Verpflichtung, Amt, Sorge, Verantwortlichkeit.

**carioqui**, (*karioki*), B 1. C 5. theuer, lieb, innig, inständig; Adverbium von *cario:* theuer.

**(-çat)**, (*-zat*), Endsilbe des Destinat. d. unb. D (nach Vocalen und dem Consonanten *n*).

**çaten**, (*zaten*), F 8. er, sie, es, man würde sein; contrahirt aus *çatekian* (*zatekian*): 3 Pers. sing. imperf. conditionalis von *izan* Hilfszwt. S. Inchauspe, V. B. fol 395.

**çathi**, (*zathi*), A 8. Stück, Gegenstand, Umstand, Ding; Nomin. pass. d. unb. D., wegen *hirur*.

**çathicatuya**, (*zathikatuia*), B 2. der zerstückte, zerfleischte, zerrissene.

**çaticaturic**, (*zatikaturik*), C 2. zerrissen, zertrümmert; Partitiv des Partic. perf. von *çaticatu, çaticace:* in Stücke schlagen, zerstücken, zertrümmern.

**(çaucu)**, (*zauku*), (D 4.) er bleibt es ihr, er ist es ihr; 3 Pers. sing. praes. indic. von *egon:* bleiben, sein, weilen, mit incorp. Dativ: « ihm, ihr. » S. Inch., V. B. fol. 335, links oben; vgl. záyo; (*çaucu* steht wohl für *çauco.*)

**çaude**, (*zaude*), F 1. 6. Ihr (sing.) bleibt; 2 Pers. höfl. Form praes. indic. und imperat. von *egon, egoite*, S. d.

**çauden**, (*zauden*), E 7. Dass Ihr (sing.) bleibt; von *çaude* und *-n.* S b.

**çauri**, (*zavri*), F 1. 1. 2. verwundet, wund, verletzt, aufgerieben.

**çauriac**, (*zauriak*), B 2. die Wunden, Verletzungen; Accus. plur. d. b. D. von *çauri.* S. d.

**çauriere**, (*zauri ere*), D 8. auch verletzt, wund; von *çauri* und *ere.* S. b.

**çauriz**, (*zauriz*), B 1. mit Wunde, Verletzung; Instrum. d. unb. Decl. von *çauri.* S. d.

**causa**, (*kausa*, für *gauça*), A 3. 3. B (2.) 6. 8. (die) Ursache; *causa gabe:* ohne Ursache, grundlos.

**causaz** (*kausaz*). B 2. aus dem Grunde, aus (der) Ursache, durch (die) Ursache; Instrum. d. unb. und sing. d. b. D. von *causa.* S. d.; *heyen causaz:* um deretwillen.

**cautela**, (*kautela*), C 1. die Verschlagenheit, List, Verschmitztheit, Spitzfindigkeit.

**(çautzu)**, (*zautzu*), A 3. es ist Ihnen (sing.); 3 Pers. sing. höfl. Form praes indic. von *izan* Hilfszwt. mit incorp. Dativ: « Ihnen » (sing.) Laburt. Dialect!

**çayca**, (*zaika*), C 1. er hat es dir. Die Form ist nicht zu finden, scheint aber die 3te Pers. sing. praes. indic. von *e(d)uki* zu sein; gewöhnlich *zaduka*, bei Lardizabal, fol. 17 II, *zauca:* te tiene á tí mismo. S. übrigens die Analyse von *çaycala.*

**çaycala**, (*zaikala*), F 3. dass es ihm ist; von *çayca* (für *çayo*, plur. *çayzca;* v. Eys, G. fol. 427), 3 Pers. sing. praes. indic. von *izan*

Hilfszwt., mit incorp. Dativ: « ihm, » — und angehängtes *-la:* dass. S. d. — Wegen der Endsilbe *-ca* (*-ka*) s. auch v. Eys, G. fol. 428 oben.

**(çayçu)**, (*zaizu*), (F 4.) es ist Euch (sing.); 3te Pers. sing. praes. indic. des Hilfszwts « sein », mit incorpor. Dativ: « Euch » (sing.).

**(çaydan)**, (*zaidan*), (G 2.) dass er mir ist; 3 Pers. singul. praes. indic. des Hilfsw. « sein », mit incorpor. Dativ: « mir » und angehängtem *-n* dass; von *çayt*, unter Erweichung des *t* in *d* und Einschiebung eines *-a-*.

**çaydanyan**, (*zaidanian*), G 2. in dem dass er mir ist; Locativ sing. d. b. D. von *çaydan* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**(çaye)**, (*zaie*), (D 2.) er, sie, es, man ist ihnen; 3 Pers. sing. praes. indic. von *içan, içate:* sein, mit incorp. Dativ: « ihnen. »

**çayenic**, (*zaienic*), D 8. welcher ihnen ist; Partitiv von *çayen: çaye* (s. d.), mit angehängtem Relativ. pronomen *-n*. S. d.

**(çaygu)**, (*zaigu*), (A 5.) er ist uns; 3 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. « sein », mit incorp. Dativ: « uns. »

**(çayt)**, (*zait*), (D 8. F 6.) er, sie, es, man ist mir; 3 Pers. sing. praes. indic. von: « sein, » mit incorp. Dativ: « mir. »

**çayteyen**, (*zaiteien*), G 5. dass Ihr (geschrieben werden) könnt; hier wohl 2 Pers. sing. höfl. Form, praes. oder futuri potentialis von: « sein. » Vgl. auch 2 Pers. plur. des Potential und Inchauspe, V. B. fol. 179: *záitian, záiteyen;* — *çayteye* mit angehängtem *-n:* dass. S. d.

**(-ce)**, (*ze-*), (E 6.) klein; vor *-a* (*aydaçu* für *eguidaçu*) das *-e* in *-i* übergegangen; auch *che, chehe;* s. van Eys, D. fol. 79 II, unten.

**cebat**, (*tzebat*), F 6. gehört zu dem davorstehenden *othoy*. S. *othoycebat*.

**(cedin)**, (*zedin*), (D 8.) dass er war; 3 Pers. sing. imperf. indic. und subjunct. von *edin*, Hilfszeitwort.

**cegatic**, (*zegatik*), E 8. warum, wesshalb; auch *cergatic* geschrieben; von *cer* und *gatic*. S. b.

**(cen)**, (*zen*), (B 4.) gehört zu dem voranstehenden *aytor*. S. *aytorcendut*.

**cenacusan**, (*zenakusan*), B 2. Ihr (sing.) sahet ihn ; 2 Pers. plur. höfl. Form, imperf. indic. von *icusi, icuste :* sehen.

**cenaudela**, (*zenaudela*), F 1. Dass Ihr blieb(e)t, war(e)t ; 2 Pers. sing. höfl. Form, imperf. indic. von *egon, egoite* (s. d.) ; *cenauden* (für *cinaunden*, van Eys, G. fol. 156) mit angehängtem *-la :* dass. S. d.

(**cenbait**), (*zembait*), (A 6.) etliche, etwelche, einige.

**cenbaitere**, (*zembait ere*), A 6. auch etliche, einige auch ; von *cenbait* und *ere*. S. b.

**cenbatetan**, (*zembatetan*), B 1. in wie viel(en Fällen), wie oft ; Locativ sing. d. unb. D. von *cenbat :* wieviel ; es könnte auch ein Locativ plur. d. b. D. sein, wobei das Substantiv « Fällen » zu ergänzen wäre ; französ. : « combien souvent, combien de fois. »

V. STEMPF.

(*A suivre.*)

Επεα πτερόεντα

# ESSAI D'UNE CONCORDANCE DES FORMES VERBALES

## EMPLOYÉES DANS LES ÉPITRES DE SAINT PIERRE DU NOUVEAU TESTAMENT BASQUE DE J. DE LEIÇARRAGA (Bibl. nat., A. 569).

Dédié à sa mémoire et à celle de son imprimeur Pierre Hautin, La Rochelle, 1571, par Euskarazale Ingles bat, 31 janvier 1890.

---

Il ne faut pas chercher sous la lettre B les formes auxquelles on trouve préfixée la particule BA, BAI (devant Z, bait) ou BEI, employée soit comme affirmatif superflu, soit comme conditionnel ou complément de *baldin,* soit comme explicatif dans le sens de *car*, *puisque ;* ni sous la lettre E les formes qui ont le préfixe négatif E ou EZ, qui devient *et* devant Z.

Une concordance-dictionnaire en ordre alphabétique pour tous les mots verbaux, qu'on trouve dans tous les livres basques imprimés avant 1745, indiquant le dialecte et l'analyse grammaticale de chacun, serait une aide plus pratique que toutes celles qu'on possède à présent pour l'étude de la grammaire basque, où la plus grande difficulté est le verbe, *le mot* par excellence et plus digne d'être ainsi appelé dans l'Euscara que dans aucune autre langue.

LES ÉPITRES DE SAINT PIERRE

Avçve. 2. Ayez, imper. plur. 2e, régime sing.

1. 1. 13, Auçue... sperança çuey, esperez.

2. 3. 17. Beguirauçue..., gardez.

BEÇA. 4. qu'il ait, imper. sing. 3e auxil. act.

1. 3. 10. Beguira beça bere mihia, qu'il garde.

1. 3. 11. Bilha *beça* baquea, qu'il cherche.

1. 4. 11. Administra *beça*, qu'il ministre.

1. 4. 16. Glorifica *beça* Iaincoa, qu'il glorifie.

BEDI. 2. Qu'il soit, impératif sing. 3e auxil.

1. 3. 11. Itzul *bedi*..., qu'il se détourne.

1. 4. 11. Minça *bedi*, qu'il parle.

Begvi. 1. Faire, imper. sing, 3e eguin.

1. 3. 11. Itzul *bedi*..., Begui vngui, qu'il face bien.

BEQVIÓ. 1. Qu'il face, imper. sing. 3e auxil.

1. 3. 11. Eta Iarreiqui *bequió* hari, qu'il pourchasse.

BIECE. 1. Faire, imper. sing. 3e, auxil.

1. 4. 10. Arauez bercey administra *biecé*, que... administre.

BIETZOTE. 1. Faire, imper. plur. 3e, auxil.

1. 4. 19. Arimac gommenda *bietzote*, que... recommandent.

ÇAIÇV. 1. Vous est. Indic. sing. 3e rég. indirect, 1re p. pl. auxil.

1. 4. 3. Asco içateco *çaiçu*... ceren... *dugun*, nous doit avoir suffi.

ÇAIÇVE. 1. Vous est. Indic. sing. 3e rég. ind., 2e p. pl. auxil.

2. 1. 11. Abundosqui ADMINISTRATVREN *çaiçue*, vous sera.

ÇAIÇVEN. 2. Vous est. i. q. préc. relatif.

1. 1. 13. PRESENTATZEN *çaiçuen* gratian, qui vous y est.

1. 1. 25. EUANGELIZATV *içan çaiçuen* hitza, qui vous a esté.

ÇAIÇVENA. 1. Vous est, i. q. préc. décl. accus.

1. 5. 2. Arthalde cargutan EMAN *çaiçuena*, qui vous est.

ÇAITEZTE. 6. Que vous soyez, imper. 2e pl. auxil. izan.

1. 1. 17. CONUERSA *çaitezte*, conuersez.

1. 2. 5. EDIFICA *çaitezte*... estes edifiez.

1. 4. 1. Çuec erc PENSATZE hunez beraz HARMA *çaitezte*, vous soyez.

1. 4. 13. Alegvera ÇAITEZTE... esiouissez-vous.

2. 1. 10. EMPLEGA *çaitezte*... estudiez-vous.

2. 3. 18. AUANÇA *çaitezte*... EÇAGUTZEAN, croissez.

ÇAITEZTEN. 4. Que vous soyez, subj. prés. pl. 2e auxil. izan.

1. 2. 11. BEGVIRA *çaitezten*, abstenez-vous.

1. 3. 17. AFFLIGI *çaitezten*, que vous soyez affligez.

1. 5. 6. HUMILIA *çaitezten*..., humiliez-vous.

ÇAITEZTENÇAT. 3. Afin que vous soyez. Subj. prés. pl. 2e auxil. décl. destinatif.

1. 2. 2. Harçay HAZ *çaiteztençát*, afin que vous croissiez.

1. 4. 13. ALEGVERA *çaiteztençát*, afin que vous esiouissiez.

2. 1. 4. Participant EGVIN *çaiteztençát*, afin que vous soyez.

ÇAITVZTE. 1. Vous saluë, indic. prés. 3e sing. régime plur. 2e pers. auxil. act.

1. 5. 13. SALUTATZEN *çaituzte*... Eliça... ELEGITUAC.

ÇAITVZTEDALARIC. 1. Vous exhortant.

1. 5. 12. EXHORTATZEN *çaituztedalaric*.

ÇAITVZTELA. 1. En vous blasmant.

1. 4. 4. Çuec gaitzerraiten *çaituztela*.

ÇAITVZTENA. 1. Celuy qui vous a. Indic. prés. 3e sing. rég. 2e p. pl. decl. nom. auxil. act.

1. 1. 15. Çuec deithv *çaitvztena* saindv den beçala.

ÇAITVZTENAREN. 1. De celuy qui vous a. i. q. préc. génitif.

1. 2. 9. deithv *vkan çaituztenaren*.

ÇAITZATELA. 1. Establisse. Impér. sing. 3 rég. 2e per. pl. auxil. act.

1. 5. 10. Eta finca *çaitzatela*.

ÇAITZATENÇAT. 1. Afin qu'il vous esleue. Sub. 3e sing. rég. 2e p. pl. décl. dest. act.

1. 5. 6. Goiti *çaitzatençat*.

ÇAIZCAN. 1. Qui deuoyent ensuyure. Indic. prés. 3e pl. rég. ind., 3e p. auxil.

1. 1. 11. Ethorteco *çaizcan* suffrançác.

ÇAIZQVIÇVEN. 1. Lesquelles vous ont esté annoncées. Ind. prés. pl. 3e rég. ind. 2e p. pl. rel. auxil.

1. 1. 12. Orain çuey denuntiatu içan *çaizquiçuen* gauçác.

ÇAIZTÉ. 1. Se trouuent. Indic. prés. pl. 3e rég. ind. pl. 3e p. auxil.

1. 4. 4. Bere buruac estranger iruditzen *çaizté*.

ÇAQVIZTENÇAT. 1. A fin que vous ensuyuiez.

1. 2. 21. Hatsey iarreiqvi *çaquiztençat*. Subj. prés. 2e pl. décl. dest. auxil.

*Bai*cara. 1. Qui sommes. Indic. prés. pl. 1. Izan, verbe subst.

2. 3. 2. Cein bai*cara*... Apostolu.

Çaratezten. 1. Que soyez.

1. 5. 3... Exemplu çaratezten beçala.

ÇARETE. 6. Vous estes. 2. 1. 12. Soyez. Indic. 2e pl. verbe subst. izan.

1. 2. q. Çuec çarete generatione elegitva..., estes.

1. 2. 10. Orain çarete, estes.

1. 2. 21. Deithu *içan çarete* ecen, estes.

1. 2. 25. Conuertitv *içan çarete*, estes.

1. 3. 14. Dohatsv çarete... estes.

2. 1. 12. Confirmatvac *baçarete-ere* egvia hvnetan. Iaçoit que soyez.

ÇARETELA. 3. Que vous estes.

1. 1. 18. Ecen redemitv içan *çaretela*... hartutic, avez esté.

1. 3. 9. Daqviçvelaric... deithvac *çaretela*, estes appelez.

2. 3. 12. Eta lehiatzen *çaretela*, & vous hastant.

ÇARETELARIC. 5. Estans.

1. 1. 6. Tristetvac *çaretelaric,* estans.

1. 2. 4. Hvrbiltzen *çaretelaric*, vous approchans.

1. 2. 20. Affligitzen *çaretelaric*, estans.

1. 3. 8. Onhetse *çaretelaric,* aimans.

1. 5. 9... Fermv çaretelaric..., estans.

ÇARETEN. 14. Soyez. 2e pl. verbe subst. izan.

1. 1. 1. Barreyatvac *çareten* estrangerey, estes.

1. 1. 15. Çuec-ere çareten saindv, soyez.

1. 1. 16. Çareten saindv, soyez.

1. 2. 13. *Çareten* bada suiet, soyez.

1. 2. 17. Çareten Iaincoaren beldvr., craignez.

1. 2. 18. Cerbitzariác, çareten... sviet, soyez.

1. 3. 8. Guciac çareten, soyez.

1. 3. 15. Çareten... prest hhardestera, soyez.

1. 4. 7. Çareten... sobre..., soyez.

1. 4. 9. Çareten... recebiçale, hebergez.

1. 5. 5. Gazteac çareten... sviet..., gvciac çareten... çareten humilitatez... appaindvac..., soyez.

1. 5. 8. Çareten, sobre, soyez.

ÇARETENAZ. 1. Vous estes, décliné, médiatif.

2. 3. 17. Aduertitvac *çaretenaz*, puisque vous en estes.

ÇARETENÇAT. 1. Vous estes, décliné, destinatif.

2. 3. 2. Orhoit *çaretençát*. à fin qu'ayez.

ÇARETENEAN. 2. Décliné, locatif.

1. 2. 20. Buffetatzen *çaretenean*, si vous estes.

1. 4. 12. Labean beçala çaretenean, quand vous estes.

Çaretenec. 1. Décliné nomin. pl. actif.

1. 2. 16. Libertatetan çaretenéc beçala, comme libres.

Çaretenoc. 1. i. q. préc.

1. 3. 7. Vicitzeco gratiaren heredero quide-ere çaretenoc beçala, ceux qui estes.

ÇARETENONÇAT. 1. Décl. gén. pl. avec terminaison destinative.

1. 1. 5. Verthutean fedez beguiratzen *çaretenonçat,* pour vous, qui estes.

*Ba*çarreitzate. 1. iarreiqui.

1. 3. 13. Baldin vnguiari baçarreitzate? si vous ensuyuez.

ÇAVDETELA. 2. 2e p. pl. ind. prés., verbe egon, rester, être.

2. 3. 12. Beguira *çaudetela,* en attendant.

2. 3. 14. Hauén beguira *çaudetela,* en attendant.

ÇAYE. 5. Rég. ind. plur. 3e sing. prés. indic. auxil. izan.

1. 1. 12. Eta reuelatu *içan çaye,* ausquels il a esté.

1. 4. 6. Hiley-ere euangelizatu *içan çaye*, il a esté... aux morts.

2. 2. 2. Anhitz IARREIQUIREN *çaye* hayén insolentiey, plusieurs suyuront.

2. 2. 17. Lanhoa seculacotz BEGUIRATZEN *çaye,* auxquels... est.

2. 2. 22. Hæy HELDU *içan çaye* prouerbio, leur est.

ÇAYEN. 1. i. q. préc. état relatif.

2. 2. 21. EMAN *içan çayen* manamendu, qui leur auoit esté.

ÇAYON. 1. i. q. préc.

2. 3. 15. Hari EMAN *içan çayón* sapientiaren, qui lui a esté.

ÇEGOENEAN. 1. verbe neut. irrég. egon. imperf. 3e sing. decl. locatif.

1. 3. 20 Behin BEHA *cegoenean....* quand..., attendoit.

CELARIC. 2.

2. 2. 8. Hunec hayén artean HABITATZEN *celaric,* habitant.

2. 3. 5. Eta lurrac CONSISTITZEN *celaric,* consistant.

CEN. 3. Ind. imp. 3e sing. auxil. izan.

1. 1. 10 ETHORTECO *cen* gratiaz *prophetizatu,* qui vous est adressee.

1. 2. 23. Baina REMETTITZEN *cen,* se remettoit.

2. 2. 15. Eta bere iniquitateaz VENCUTU *içan cen,* fut.

CENAC. 1. i. q. préc. decl. nom. actif.

1. 1. 11. Spiritu prophetiazco hetan CENAC, qui estoit en eux.

*Ba*CENDVTE. 2. Suppositif. 2e pl. auxil. actif.

1. 2. 16. ÇARETENÉC... libertatea... *bacendute* beçala, ayans.

1. 5. 3. Heretagén gainean SEIGNORIATZEN *bacendute,* ayans.

CENEAN. 2. décliné, locat., auxil. izan. i. q. cen avec *e* euphonique.

1. 2. 23. Ceinec INIURIATZEN *cenean,* quand on luy disoit iniures.

1. 3. 20. APPAINCEN *cenean* arká,... lorsque l'arche s'appareiloit.

CENTVZTEN. 1. Indic. imp. 2e pl. rég. pl.

1. 1. 14. CENTUZTEN desiretara, desirs de par ci deuant en.

CERAVCATENEAN. 1. décl. loc.

1. 2. 23. Gaizqui EGUITEN *ceraucatenean,* quand on luy faisoit.

CERAVZQVIGVTELA. 1.

1. 1. 12. Guri ADMINISTRATZEN *cerauzquigutela*, qu'ils administroyent les choses.

CINETEN. 1. Ind. impef. 2e pl. verbe subst.

1. 1. 25. Ardi ERREBELATUAC beçala *çeineten*, vous estiez.

CINETENAC 1. i. q. préc. décl. nom. act.

1. 2. 10. CINETENAC ez populu, qui n'estiez.

CIRADELARIC. 2. termin. conj. partitive.

1. 1. 11. INFORMATZEN *ciradelaric*, s'enquerans.

1. 3. 5. Suiet *ciradelaric,* en estant suiettes.

CIRADEN. 1. Ind. imp. 3e pl. auxil.

1. 3. 5. APPAINCEN *ciraden,* s'accoustroyent.

CIRADENEY. 1. i. q. préc. décl. dat. pl.

1. 3. 20. Desobedient CIRADENEY, comme ainsi soit qu'ils fussent.

CITVEN. 1. Ind. imp. 3e s. rég. pl. auxil. act.

1. 1. 11. CENAC DECLARATZEN *cituen,* signifioit.

ÇVELA. 1. Indic. imp. 3e sing. term. conj., auxil. tr. vkan.

1. 3. 6. Hura iaun DEITZEN *çuela,* l'appelant.

ÇUEN. 2. Indic. imp. 3e sing. auxil. tr. vkan.

1. 3. 6. Sarac Abraham OBEDITZEN *çuen* beçala, obéissoit à.

2. 2. 8. TORMENTATZEN *çuen* bere bihotz, affligeoit.

CVQVEITEN. 1. Condit. pass. 3e pl. auxil. tr.

2. 2. 21. Hobe VKAN *çuqueiten*, eust esté.

ÇVTENAC. 2. Indi. imp. 3e pl. decl. nom et acc. auxil. tr.

1. 3. 5. Sperança ÇUTENAC-ere *appaincen ciraden,* esperantes.

2. 2. 18. Eguiazqui ihes EGUIN *çutenac,* ceux qui auoyent euité.

DA. 33. Indic. prés. 3e sing. verbe subst. et auxil. intr. izan.

1. 1. 6. Baldin BEHAR *bada,* est.

1. 1. 16. *Da* SCRIBATUA, est.

1. 1. 24... EYHARTU *da* eta, est.

1. 1. 25... Haur DA, est,

1. 2. 6. CONTENITZEN-ere *da*... Scripturán, est.

1. 2. 7. Hurá DA... principal EGUIN *içan da*..., est... a.

1. 2. 15. Hunela DA..., est.

1. 2. 20... DA..., haur DA, est.

1. 3. 12. Beguithartea DA, est-ce.

1. 3. 13. Nor DA..., est-ce.

1. 3. 17. Hobe DA... AFFLIGI *çaitezten*, il vaut.

1. 4. 7. Fina HURBILTZEN *da,* approche.

1. 4. 11. Baldin norbeit MINÇO *bada*, si parle.

1. 4. 11. Baldin norbeit ADMINISTRATZEN *ari bada,* si ministre.

1. 4. 14... REPOSATZEN *da*, repose.

1. 4. 16. Baldin... AFFLIGITZEN *bada*, si est.

1. 4. 17. Ordu DA..., il est... baldin... HATSEN *bada,* s'il commence... ceric... IÇANEN DA..., sera.

1. 4. 18. Baldin iustoa... saluatzen *bada,* si est.

1. 4. 18. Infidela... non COMPARITUREN *da ?* comparoistra.

2. 1. 9. Itsu DA, est.

2. 1. 17. Haur DA ene seme maitea, est.

2. 2. 19. Sclabo EGUIN *içan da,* est.

2. 2. 20. EGUIN *içan da,* est.

2. 2. 22. Ora ITZULI *içan da...,* ikucia ITZULA *içan da,* est.

2. 3. 4. Non DA, est.

2. 3. 6. Mundua... GALDU *içan da,* est.

2. 3. 9. Patient DA, est.

2. 3. 10. ETHORRIREN *da,* viendra.

DABILA. 1. Indic. prés. 3e sing. neut. ibil.

1. 5. 8. Çuen inguru DABILA, chemine.

DADIN. 2. Subj. prés. 3e sing. auxil. intrans. izan.

1. 4. 17. Ordu DA HAS *dadin* iugemendua... que le iugement commence.

2. 3. 9. Ez NAHIZ, nehor GAL DADIN, qu'aucun périsse.

DADINÇAT. 2. Subj. prés. 3e sing. décl. termin. destinative, izan.

1. 1. 7. ERIDEN *dadinçát...,* DELA, afin que l'espreuve vous tourne.

1. 4. 11... GLORIFICAT *dadinçát* Iaincoa, afin qu'... Dieu soit.

DADINEAN. 2. Subj. prés. 3e sing. auxil. intr. decl. locatif. izan. *e* euphonique.

1. 1. 7. Iesus Christ AGUER *dadinean,* quand... I. C... sera reuelé.

1. 5. 4. AGUER *dadinean* Pastor principala, quand le p. P. apparoistra.

*Ba*DAGO. 1. Demeure neut. indi. prés. sing. 3e egon.

1. 1. 25. Hitza ...DAGO.....

DAGOENARI. 1. à celui qui est prest. ind. prés. 3e sing. décl. dat. egon.

1. 4. 5. *Iugeatzeco* prest DAGŒNARI.

DAITENERA. 1. Incorruptible auxil. potent. fut. prés. 3e sing. décl. term. approxim. izan.

1. 1. 4. CORRUMPI ECIN *daitenera.*

DAITENEZ. 1. inenarrable, auxil. pot. fut. prés. 3e sing. décl. médiatif, izan.

1. 1. 8. Alegrança ERRAN ECIN *daitenez.*

DAITENO. 2. Iusques à ce que soit. auxil. neut. potent. fut. prés. 3e sing. décl. duratif. izan.

1. 1. 13. Iesus Christ AGUER *daiteno.*

2. 1. 19. Eta artiçarra ILKI *daiteno.*

*Ba*DAQVI. 1. Sçait indic. prés. 3e sing. rég. inf. part. prés.

2. 2. 9. ...DAQUI Iaunac fidelen tentationetaric DELIURATZEN.

DAQVIÇVELA. 2. Vous soit. Subj. prés. 3e sing., rég. ind. 2e pers. pl. auxil. intr. izan suff. conj. la = que.

1. 1. 2. Gratia eta baque MULTIPLICA *daquiçuela.*

2. 1. 2. Gratia eta baque MULTIPLICA *daquiçuela.*

DAQVIÇVELARIC. 4. Sçachans, indic. prés. 2e pl. suff. conj. partit. jaquin.

1. 1. 18. DAQUIÇUELARIC ecen... *çaretela.*

1. 3. 9. DAQUIÇUELARIC... *çaretela.*

1. 5. 9. DAQUIÇUELARIC ecen afflictione berac.

2. 3. 3. DAQUIÇUELARIC ecen *diradela...*

DAQVIDALARIC. 1. Sçachant, suff. conj. part. jakin.

2. 1. 14 DAQUIDALARIC ecen... *dela.*

Darreitzala. 1. Ceux qui suyuent, rég. dat. tr. jarrai.

2. 2. 10. Haraguiari darreitzala.

Darreitzanac. 1. Qui suyuent, nég. dat. tr. jarrai. déc. n. p. act.

2. 2. 12. Sensualitateari darreitzanac beçala.

Datenean. 1. Quand il sera, décl. loc. pot. fut. prés. verbe subs.

1. 5. 6. Ordu datenean.

Datocen. 1. Que viennent, subj. 3e pl. neut. etor.

2. 3. 9. Baina guciac *emendamendutara* datocen.

Davde. Sont. neut, indic. pres. 3e pl. egon.

1. 3. 12. Beguiac iustoén gainera beha daude.

DEÇAÇUEN. 1. Vous puissiez, subj. prés. 2e pl. rég. sing. auxil. tr. vkan.

2. 1. 15. Mentione eguin ahal *deçaçuen*.

DEÇAÇUENÇAT. 1. Afin que vous ayez, subj. prés. 2e pl. rég. sing. décl. destin. auxil. tr.

1. 3. 9. Heretagea possedi *deçaçuençát*.

DEÇAQVEEN. 1. Qu'il pourra, pot. fut. 3e sing. auxil. tr. vkan.

1. 5. 8. Cein irets *deçaqueen* bilha.

DEÇAQVENO. 1. Iusqu'à ce que le iour commence, pot. fut. 3e sing. auxil. tr. term. durat.

2. 1. 19. Egunac arguitzen has *deçaqueno*.

DEÇATENÇAT. 1. à fin qu'ils glorifient, subj. prés. 3e pl. rég. sing. décl. destin. auxil. act. vkan.

1. 2. 12. Obra onetaric glorifica *deçatençát* Iaincoa.

DELA. 7. Indic. prés. 3e sing., verbe subst. et auxil. intr. term. conjonct. izan.

1. 1. 3. Laudatu *dela* Iaincoa, soit.

1. 2. 3. Ecen benigno Iauna dela, que le Seigneur est.

1. 5. 12. Haur DELA, que c'est.

1. 5. 14. Baquea DELA..., soit.

2. 1. 9. PURIFICATU *içan dela*, la purification.

2. 1. 14. VTZITEA sarri *içanen dela*, que de brief ie laisseray.

2. 3. 18. Ceini DELA gloria, A luy soit.

DEN. 9. Indic. prés. 3e sing. irrég. verb. subs. et auxil.

1. 1. 5. *Içateco* prest DEN, le salut prest.

1. 1. 15. Saindu DEN *beçala*, est.

1. 3. 15. Çuetan DEN sperançaz, qui est.

1. 4. 1. Bekatutaric CESSATU *den*, a.

1. 4. 2. Goitico... DEN demboran, qui reste.

1. 4. 14... Heçaz DEN becembatean, quand à eux.

1. 4. 14. Çueçaz DEN becembatean, quand à vous.

1. 5. 1. MANIFESTATZECO *den* glorián, laquelle sera.

2. 1. 4. Munduan... DEN corruptionetic, qui est.

DENA. 5. i. q. préc. décl. nom. intr. et accus.

1. 3. 2. Conuersatione... DENA, qui est.

1. 3. 4. CONSISTITZEN *dena*, qui gist.

1. 4. 14. BLASPHEMATZEN *dena*..., GLORIFICATZEN *dena*, lequel est blasmé, est glorifié.

2. 2. 22. ERRAITEN OHI *dena*, ce qu'on dit.

DENAZ. 1. i. q. précédent médiatif.

1. 1. 23... EGOITEN *denaz*, demeurante.

DENÇAT. 1. i. q. préc. destin.

1. 4. 2. VICI *dençat*, A fin que vous ne viuiez plus.

DIEÇOÇUEN. 1. Subj. prés. 2e pl. rég. direct sing. auxil. tr.

1. 2. 15. Ahoa BOÇA *dieçoçuen*, vous fermiez.

DIOITELA. 1.

2. 3. 4. Eta DIOITELA, et disans.

DIRADE. 13. Ind. prés. 3e pl., verbe subs. et auxil. int. izan.

1. 1. 10. Informatu *içan dirade*, se sont enquis.

1. 2. 8. Ordenatu-ere *dirade*, ils ont esté.

1. 3. 1. Baldineta batzu hitzaren desobedient *ba*dirade, s'il y en a qui soyent.

2. 1. 8. Baldin gauça hauc çuetan *badirade*, eta abundatzen *badirade*, si ces choses sont en vous, et y abondent.

2. 1. 21. Minçatu içan *dirade*... sainduac, les saincts ont parlé.

2. 2. 1. Falsuacere *içan dirade*, il y a eu aussi des faux.

2. 2. 10. Satsutara erorten *diradenen*, et cheminent en.

2. 2. 11. Handiago *ba*dirade-ere, qui sont plus grans.

2. 2. 12. Eguinac *dirade*..., beraz deseguinen *dirade*, estans faites... périront.

2. 2. 15. Errebelatu *içan dirade*, se sont fouruoyez.

2. 2. 17. Hauc dirade ithurri vr gabeac, ce sont.

2. 3. 7. Reseruaturic beguiratzen *dirade*, estans gardez pour.

DIRADELA. 5. i. q. préc. termin. conj.

2. 2. 13. Dostatzen *diradela* bere enganioetan, prenans leurs esbas à.

2. 2. 14. Maledictionezco haour diradela, enfans de malediction.

2. 3. 3. Ecen ethorriren *diradela*... truffariac, ebilten *diradela*, qu'il viendra... cheminans.

2. 3. 8. Milla vrthe... diradela, sont.

DIRADELARIC. 3. i. q. préc. partitive.

1. 2. 8. Desobedient diradelaric, et sont rebelles.

2. 2. 19. Berac corruptionearen sclabo diradedaric, comme ainsi soit que soyent.

DIRADEN. 10. i. q. dirade.

1. 2. 12. Minco *diraden* gaucetan, qu'ils détractent.

1. 3. 1. Emazteac suiet diraden, soyent.

1. 3. 16. Çuen contra minço *diraden* gauçán, en ce qu'ils médisent de vous.

1. 5. 1. Diraden Ancianoey..., qui sont.

2. 1. 3. Diraden gauça guciac, tout ce qui appartient à.

2. 2. 1. Falsuac içanen *diraden* beçala, il y aura des faux.

2. 2. 20. Retiratu *diraden*, qu'ils se sont retirez.

2. 3. 2. Erran *içan diraden*, qui ont esté dites.

2. 3. 7. Diraden ceruäc..., qui sont.

DIRADENAREN. 1. i. q. préc. décl. genitif.

2. 3. 11. Guciac deseguin behar *diradenaren* gainean comme ainsi soit donc que toutes ces choses doyuent estre deffaites.

DIRADENAZ 1. i. q. diraden. décl. médiatif.

2. 3. 4. Aitac lokartu *içan diradenaz*, que les Pères ont dormi.

DIRADENÇAT. 2. i. q. diraden décl. destinatif.

1. 3. 16. Confus diradençat, afin que soyent confus.

2. 2. 9. Tormentatu *diradençát*, pour estre tormentez.

DITECENÇAT. 1. pot. fut. 3e pl. décl. destinatif.

1. 3. 1. Irabaz *ditecençat*, afin qu'ils soyent gagnez.

*Ba*DITÉZ. 1. Ind. prés. 3e pl. auxil. décl. médit.

2. 2. 20. Hetan nahassiric vençut *baditéz*, s'ils sont vaincus.

βάσκ' ἴθι

E. S. Dodgson.

L'on trouvera nos citations françaises dans « Le *Novveau*

*Testament*, imprimé (à Basle) par Conrad Badius, 1561 », dont le texte, officiellement autorisé par les pasteurs calvinistes de Genève, fut réimprimé « à Lion par Jean de Tournes, 1563 », et « à Geneue, L'Oliuier de Henri Estienne M.D.LXV », avec des variantes uniquement orthographiques et typographiques. Leiçarraga a traduit ce texte, qui remplaça celui de Caluin de 1555, presque toujours mot à mot (1), de sorte qu'on y trouve une définition d'autorité pour grand nombre de mots basques, dont l'emploi, chez Leiçarraga, est le plus ancien, en quelques cas peut-être, le seul que nous avons.

(1) Cette opinion de M. Dodgson est beaucoup trop absolue ; il y a souvent de très-grandes différences entre ce texte français et la traduction de Liçarrague. (J. V.)

(*A suivre.*)

---

# LE VÉRITABLE SYSTÈME VOCALIQUE INDO-EUROPÉEN

(SUITE DES PREUVES) (1).

---

A. *Participes parfaits féminins.*

J'ai expliqué λελυκυῖα par *λελυκυισ-α, auprès de λελυκώς pour *λελυκωες. J'explique nécessairement les formes attiques et néo-ion. comme τεθνεῶσα par *τεθνεωεσ-α, et les formes doriennes (tabl. Héracl.) comme ἐρρηγεῖα pour *ἐρρηγϝεισ-α *ἐρρηγυησ-α (la seconde voyelle étant originairement longue).

B. *Substantifs masculins et féminins en ως, ῳ*

Le vocatif de ces mots est en οῖ : αἰδοῖ, ἠχοῖ; de plus les nomin. sing. Λητῷ, Σαπφῷ, πειθῷ, ont un iota souscrit. La conclusion sûre à tirer de ces faits est que pour les uns et les autres la finale était ωης, et plus anciennement ωηγξ, puis ωηζ, (cf. pour le consonnantisme la finale de κλᾷξ, κλῆς pour *κληιζ). C'est ainsi que ἥρως pour *ἡρωηγξ a pu donner les dérivés suivants : ἡρωικ-ός, ἡρώισσ-α, *ἡρωιζ, ἡρωίς, (variante pure et simple du primitif) ἡρωίζ-ω (cf. πλωίζω, χρωίζω) ἡρωίν-η, ἡρωεῖον, pour *ἡρωει-ιον ; même explication pour

(1) Voir le numéro de la *Revue* du 15 janvier dernier.

πυθικ-ός, σαπφικ-ός pour *πυθFικ-ος, *σαπφFικ-ός, auprès de πυθώ, Σαπφώ, etc.

Ce qui est vrai pour ἥρως l'est aussi pour βῶς, primitivement *βωης; de là les dérivés βοεικ-ός, βόε-ιος, βοίδ-ιον (cf. lat. *bovis, bovin-us, bover-is, bovil-e*). Explications analogues pour les dérivés des mots en ω et ως.

Ἰχώ pour *ἰχώ explique aussi ἰχή pour *ἰχFη(ν:), d'où la presque certitude de la chute proethnique de *n* ou *s* (cf. πυθών auprès de πυθώ) comme finale des féminins en *â*, ᾱ, η, ά de la première déclinaison. Les éléments vocaliques complets sont restés dans les mots comme lat. *aqua, silva* pour * *soiloa* auprès de ὕλη pour *σοελον; cf. *copa* pour **coc-va* cf.*coq-va*; *lupa* pour * *luc-va* cf. λύκος; *vespa* pour **sfvex-va*, *sfves-va*, cf. σφήξ, *mal-va* pour *mal'g-va* auprès de μαλάχη pour *μαλαχ-Fή; *faba* pour * *fac-va* * *fag-va* auprès de φακῆ pour φακ-Fη, etc.

C. *Adjectifs en οῖος; composés dont le premier terme est terminé par* οι.

Ce qui vient d'être dit explique la formation de γελοί-ιος auprès de γέλως, de αἰδοῖος pour *αἰδοι-ιος (cf. γελοίιος et γελοῖος) auprès de αἰδως, etc. Les mots en ος contenant primit. les mêmes éléments vocaliques, s'expliqueront semblablement :

1° Les adjectifs comme ὁμοί-ιος et ὅμοιος auprès de ὁμός (cf. aussi ὅμιλος, lat. *similis*, κοῖος auprès du lat. *qui*, et tous les analogues; 2° les premiers termes des composés en οι comme ὁδοι-πόρος, ὁλοί-τροχος, σκοτοι-βόρος, σολοί-τυπος, χολοί-βαφος, χοροι-θαλής.

D. *Mots en υς pour* *υις, *οενς, *etc.*

Ὑς et σῦς auprès des dérivés ὑεικ-ός, συικ-ός, ὑικ-ός; συην-ός, ὑην-ός; ὑην-εός, σύιν-ος, ὕιν-ος; σύε-ιος, ὕε-ιος; συίδ-ιον, ὑίδ-ιον, συήλ-η, etc. (cf. lat. *suer-is*, *suil-e*; all. *schwein*, etc). — μῦς, μύιν-ος. — ἰχθύς, ἰχθυικ-ός, ἰχθύιν-ος (cf. lat. *piscina* pour **piscvin-a*). — πέλεκυς, πελεκῖν-ος. — ταχύς, ταχιν-ός. — δρῦς, δρύιν-ος, δρυίτης.

E. *Dérivés en* ε-υς; — η-ιος, ει-ιος, ε-ιος; *et en* ιν-ος *des mots en* ος *masculins et neutres.*

Ἵππος, ἱππε-ύς (pour *ἱπποε-υς, *ἱππϝε-υς); ἱερός, ἱερε-ύς; πόρος, πορε-ύς; τόμος, τομε-ύς et toute la série. — χρυσός, χρύση-ιος d'où χρύσϝειος pour *χρυσοη-ιος et toute la série. — θέρος, θερι-ν-ός. — λίθος; λίθιν-ος. — χρύσος, χρυσιν-ός et tous les analogues.

F. *Dérivés en* αρ-ος, αλ-ος, ηρ-ος, ηλ-ος, ερ-ος, 'ρ-ος, αν-ος, ην-ος, ειν-ος, εν-ος, *des mots en* ος *masculins et neutres.*

Τρόχος, τροχαλ-ός, τροχερ-ός; ὕπνος, ὑπναλ-έος, ὑπνηλ-ός; νόσος, νοσηρ-ός, νοσερ-ός; πόνος, πονηρ-ός; κράτος, κρατερ-ός; ἔχθος, ἐχθρ-ός pour *ἐχθερ-ος. — ὀρφός, ὀρφαν-ός; στέγος, στέγαν-ός; πόθος, ποθειν-ός, etc.

G. *Rapprochements divers.*

Ἀγορ-ά, ἀγυι-α pour *ἀγυισ-α. — ἄκων; lat. *acer* pour **acuens*. — αἴθων, αἰθός; αἰθήρ. — αἰων; αἰές, αἰέν. — ἀλο-; ἀλι-, en comp. — ἀλλοῖος pour *ἀλλοι-ιος; ἀλλε- en comp. — ἀλοίτης; ἀλείτης. — ἄμφω; ἀμφί-; ἀμφίς. — ἄργυρ-ος; ἄργιλ-ος. — γυνή; βανά pour

*γFανα. — γέρων; γεράρ-ος; γραῦς; γραιχ-ός. — δα-φοινός; δάφνη pour *δα-φεν-η. — δέος; δειλ-ός. — δόρυ; δορι-. — δω-; δι-, δις. — γλοῖ-ος; γλία pour *γλFι-α. — ἕβδομ-ος; ἕπτα. — FἐλαίFα; *oliva* pour **oeleiva*, et *olea* pour **ol'vea*. — ἤλεκτρον; ἠλέκτριν-ος. — θαμυρ-ίζω; θαμιν-ός. — θρόν-ος; θρᾶν-ός. — θοός d'où θοῦρ-ος et θύελλ-α. — κάλλος; καλλι. — καπυρ-ός; καπ'νός pour *καπFενς-ος. — κλώθες nom. plur. pour *κλώθFες, κλώθωες. — κύλιξ, lat. *calix*. — λαός; λανκ-ός. — μένος; μενοιν-ή; — μέν-ος; μῆν-ις. — μόλυβδος; μόλιβδος. — μυῖ-α pour *μυισ-α, *μυισσ-α, *μυιξ-α; lat. *musc-a*. — ναῦς; *navis*, νηFι-ιος, νηFί-της. — ξύλον, ὕλη (cf. ξύν, σύν); lat. *silva* pour *svilva*. — ξύφος; ξίφος; — ὀβολός; ὀβελός; — ὀκτώ; οκτα-. — οὖρον; lat. *urin-a*. — ὀχυρός; ἐχυρός. — ποῦς; πέδον, πεζός, etc. — περσε-φόν-η; περσε-φάσσ-α forme primit. *φοανξ- d'où *-φοανζ-, *-φοα(ν)σσ- et *-φοαν(σσ)- et par assimilation régressive des éléments du ζ, *-φοα(ν)ττ-. — πέπομαι, ἐπόθην, πότης, etc; πίνω. — πυιρ; πῦρ; — πρῴρ-α, le iota souscrit expliqué par πρωί, πρωΐζ-ος, qui supposent un nomin. *πρωης. — ῥαπίς probablement pour *ῥαχFις, cf. ῥάχος, et pour l'assimilation λυπρός pour *λυκFερ-ος auprès de λοιγός (avec γ adouci pour κ). — σταφίς pour *σταφFις; σταφυλ-ή; — τόπος; ταπειν-ός, pour le sens cf. *humilis* auprès de *humus*. — τόκος; τέκνον pour *τεκεν(ς)-ον. — τεῦχος; τέχνη pour *τεχεν(ς)-η. — ὕδωρ; ὕδερ-ος; — ὕδνον; οἶδνον, primit. *ὀεδνον. — φάρυγξ; φάραγξ. — lat. *hirundo*; *χελFι(ν)δών. — ὠκεFαν-ός dérivé de *ὠκε-ωανς, *ὠκε-ωηνς d'où ὠκύς.

## H. *Étymologies latines.*

*Columba* dérivé de **coelunx* d'où **colung-va*, cf. *palumbes* pour **cvalung-ues* et περισ-τερά (même suffixe que dans *mus-tela*) pour *κFερυιγξ-τερα.

*Favilla* pour * *fag-villa*, * *fac-villa* dérivé de *fax*.

*Repens*, *repente*, etc., pour *rec-vens*, antécédent de *recens*.

*Turpis* laid, pour **turc-vis* dérivé de *torqueo* cf. *torvus* et au moins par le sens στρεβλός.

*Volupe* pour * *voluc-ve*, * *voluc-vis* dérivé de * *volux*, qui veut, désire, c'est aussi le sens de *volupe* (*ut mihi volup'est*, etc.).

PAUL REGNAUD.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

*Nyare Bidrag till kaennedom om de Svenska landsmaolen ock Svenskt folklif*, sous la direction de M. J.-A. Lundell. *Stockholm*, 1889, in-8°, livr. 37 et 38.

Ces deux intéressants nouveaux fascicules contiennent de remarquables travaux : 1° Réminiscences populaires, par H. et E. : noms de personnes, personnalités, dialogue ; 2° Vocabulaire sur l'art aquatique à Roslagen, par A. Schagerstroem ; 3° Contribution au Dictionnaire suédois, par A. Kock ; 4° Mutations des ẽ et ĩ, par A. Kock ; 5° Carte linguistique du Soenderjylland (Jutland), par H.-V. Clausen.

J. V.

---

*Nouveau Dictionnaire français-italien et italien-français*, par B. Melzi. *Paris*, H. Le Soudier, 1889, in-8° de (ix)-539-561 p.

Ce livre paraît très recommandable ; fort bien imprimé, il contient une matière considérable sans cesser d'être aisément maniable.

Dans sa préface, M. Melzi dit, avec beaucoup de raison : « Notre préoccupation constante a été de réagir contre une tendance aussi générale que pernicieuse ; beaucoup de commerçants (1), abusés par une simple ressemblance de formes (2), donnent aux mots italiens le sens des mots français qui en sont la transcription à peu près exacte, ce qui est une cause perpétuelle d'erreurs ». Cette tendance est évidemment toute naturelle, et il n'y a pas trop à la condamner. La faute en est d'ailleurs, le plus souvent, aux faiseurs de dictionnaires, qui traduisent uniquement par une simple transcription des mots d'acceptions très diverses. Je sais qu'il y a des mots pour lesquels cette transcription suffit ; ne conviendrait-il pas, dans ce cas, de les supprimer en donnant une fois pour toutes la règle de transformation, d'adaptation ? Il y aurait à la fois économie de temps et d'espace.

Julien Vinson.

---

*Le livre de l'amour de Tirouvallouva,* traduit du tamoul par G. de Barrigue de Fontainieu. *Paris*, A. Lemerre, 1889, in-8°, xix-124 p.

Je reviendrai sur cette publication d'un de mes élèves. Je voudrais seulement aujourd'hui répondre quelques mots à un compte-rendu, d'ailleurs très bienveillant, de M. Léon

(1) Pourquoi ne parler que des commerçants ? Il n'y a pas qu'eux qui ont à lire des textes italiens.

(2) Lisez évidemment le singulier : de forme.

Feer, dans la *Revue critique* (n° du 10 mars 1890, p. 181-182). M. Feer demande pourquoi, sur trois livres d'un même ouvrage, traitant : — le premier de la vertu, le second des affaires et le troisième de l'amour, — on a choisi le troisième. On pourrait répondre simplement qu'on a traduit le livre de l'amour parce que telle a été l'idée ou le caprice du traducteur ; mais la vraie raison a été que cette partie des *kur'aḷ* est bien plus originale, bien plus intéressante et bien moins banale que les deux autres ; puis, comme l'a entrevu M. Feer, on a aussi voulu réagir contre l'insupportable pudibonderie anglicane, qui a exclu généralement ce livre des traductions des *kur'aḷ*.

M. Feer compare la version de M. de Fontainieu avec celle de M. Lamairesse (*Poésies populaires du sud de l'Inde*, Paris, 1868), et n'a pas de peine à trouver celle-ci plus aisée et plus élégante. Il n'y a rien d'étonnant à cela : M. Lamairesse, qui n'a passé que quelques années dans l'Inde, ne savait point le tamoul et n'a pris que la peine de mettre en bon français les traductions *paraphrasées* que lui ont faites des interprètes indiens. M. de Fontainieu s'est proposé d'être exact avant tout et de suivre le texte de près, tout en étant plus lisible et plus clair qu'Ariel (*Journal asiatique*, 1852). Ariel, d'ailleurs, n'avait pas traduit tout le troisième livre des *kur'aḷ*, bien qu'il en ait, lui aussi, donné des extraits plus nombreux que des deux autres livres.

Julien Vinson.

---

*Arte de la lengua de los Indios Antis o Campas*, etc., par L. Adam. *Paris*, J. Maisonneuve, 1890, gr. in-8° de (v)-118 p.

M. L. Adam n'est que l'éditeur de cette grammaire, qui est accompagnée d'un catéchisme, de remarques, de phrases et de vocabulaires. Dans une savante introduction, l'habile éditeur compare la langue des *Andes* ou *Antis* avec les divers idiomes de la famille maïpure à laquelle elle se rattache. L'ande est parlé dans la région comprise entre les rios Quillabamba-Santa-Ana et Apurimac, affluents de l'Apuparo, lui-même affluent des Amazones. La publication de M. Adam est faite d'après un manuscrit découvert à Tolède par notre ami regretté, Ch. Leclerc, auquel M. Adam a eu l'excellente pensée de dédier ce livre.

Il faut corriger sur le titre la coquille *Toled* pour *Toledo*. Mais pourquoi écrire *i* pour *y* « et » à l'antique, quand le reste est en orthographe moderne? *Hallado*, pour *descubierto* ou même *encontrado*, n'est pas le mot propre.

J. V.

---

# VARIA

## I. — LES ANTÉCÉDENTS DU VOLAPUK.

### La langue philosophique de John Wilkins.
### (XVII° siècle.)

Le docteur John Wilkins, doyen de Ripon, membre de la Société royale, publia à Londres, en 1765, chez Sa. Gellibrand et J. Martin, un très remarquable ouvrage : *An essay towards a real character and a philosophical language*, pet. in-fol., ou plutôt, d'après les signatures, gr. in-4° de (xx)-454, suivi d'un vocabulaire méthodique de tous les mots anglais en 157 p. n. ch. à 3 col.

L'ouvrage comprend quatre parties. La première, qui contient les « Prolégomènes », traite de l'origine du langage, de ses variations, de l'origine des voyelles et des consonnes, de l'écriture, etc. La seconde est un véritable cours de philosophie naturelle et de classement des idées. La troisième est une grammaire philosophique. La quatrième, enfin, développe les propositions de l'auteur : un alphabet raisonné, qu'il nomme *real character*, et une langue « philosophique ». L'ouvrage est accompagné de plusieurs planches, notamment (p. 166-7) une vue et une coupe de l'arche de Noé (habitée), et (p. 378) une série de sections du cou et du larynx pour montrer le mode de production des éléments du langage.

L'alphabet ou plutôt l'écriture de Wilkins est à la fois conventionnelle et idéographique ; elle n'est pas faite en vue d'un langage spécial et peut servir au contraire à tous. Elle se compose de traits horizontaux qu'on peut modifier par des lignes, des points, des

cercles, placés au-dessus ou au-dessous, aux deux bouts ou au milieu, etc., et pouvant être combinés pour représenter une idée complexe. Ainsi le mot *père* sera écrit à l'aide d'un gros trait horizontal, à l'extrémité antérieure duquel s'attache à angle aigu un trait mince supérieur; à l'extrémité postérieure est également un trait mince supérieur, mais à angle droit; au milieu, en haut et en bas sont deux demi-cercles formant ensemble comme un trois. Tout cela veut dire que le mot se rapporte à une notion intégrale (l'épaisseur du trait), qu'il est du genre économique et domestique (les demi-cercles), qu'il marque la consanguinité (angle supérieur aigu) en ligne directe (angle supérieur droit).

Quant à la langue, en voici les éléments :

1° 40 genres :

| | |
|---|---|
| Transcendant général. . . . . | *Bα* |
| — mixte. . . . . | *Ba* |
| — actif . . . . . | *Be* |
| Discours. . . . . | *Bi* |
| Dieu . . . . . | *Dα* |
| Monde . . . . . | *Da* |
| Élément. . . . . | *De* |
| Pierre. . . . . | *Di* |
| Métal. . . . . | *Do* |
| Plante. Feuille . . . . . | *Gα* |
| — Fleur. . . . . | *Ga* |
| — Vaisseau . . . . . | *Ge* |
| Buisson . . . . . | *Gi* |
| Arbre. . . . . | *Go* |
| Animal. Exsangue . . . . . | *Zα* |
| — Poisson . . . . . | *Za* |
| — Oiseau. . . . . | *Ze* |
| — Quadrupède . . . . . | *Zi* |
| Partie. Particulier . . . . . | *Pα* |
| — Général. . . . . | *Pa* |
| Quantité. Grandeur. . . . . | *Pe* |
| — Espace . . . . . | *Pi* |
| — Mesure. . . . . | *Po* |

| | | |
|---|---|---|
| Qualité. | Pouvoir naturel. . . . . | *Tα* |
| — | Habitude. . . . . | *Ta* |
| — | Mœurs. . . . . | *Te* |
| — | Qualité apparente. . . . . | *Ti* |
| — | Maladie . . . . . | *To* |
| Action. | Spirituelle . . . . . | *Cα* |
| — | Corporelle . . . . . | *Ca* |
| — | Mouvement. . . . . | *Ce* |
| — | Opération. . . . . | *Ci* |
| Relation. | Économique. . . . . | *Co* |
| — | Possessoire . . . . . | *Cy* |
| — | Provisionnelle. . . . . | *Sα* |
| — | Civile . . . . . | *Sa* |
| — | Judiciaire. . . . . | *Se* |
| — | Militaire . . . . . | *Si* |
| — | Navale. . . . . | *So* |
| — | Ecclésiastique. . . . . | *Sy* |

2° *Neuf* classes marquées par : *B*, *D*, *G*, *P*, *T*, *C*, *Z*, *S*, *N*.

3° *Sept* espèces indiquées par : *α*, *a*, *e*, *i*, *o*, *w*, *y*, *yi*, *yw* (au lieu de *w*, l'auteur se sert de la ligature grecque *ou*).

Par exemple, *Debα* signifiera *flamme*, car ce sera la première espèce (*α*) de la première classe (*b*, feu) du premier genre (*De*, élément). *Père* se dira *Coba*, parce que *Co* est le genre de la relation économique, *b* la première classe (consanguinité) et *a* le seconde espèce (ascendante directe).

Les pronoms, les adjectifs, les formes modales et temporelles sont indiqués par des points, des lettres grecques, des répétitions, des intercalations dans le détail desquelles je ne puis entrer ici. « Notre père, qui es aux cieux » se dira : « *Hαc coba ww ıa ril dad* ».

Comme objet de comparaison, Wilkins donne (p. 435-439) le *pater* en 51 langues, plus (n° 52) l'anglais écrit phonétiquement (*Y*, *wr fädher hwitsh art in héven*, etc.). J'y remarque le basque (*Biscan*), n° 45 : *gure aita ceruetan aicena* (c'est le *pater* de Liçarrague, Mat. VI, 9-13).

## II. — UN SONNET TYPE.

(Suite.)

En même temps que je réimprimais dans la *Revue* (nº de janvier dernier, p. 98), sous ce titre, diverses pièces de vers plus ou moins connues, M. Octave Uzanne publiait, dans le premier numéro de son *Livre moderne*, le sonnet suivant d'Henri Meilhac, écrit tout à fait dans le goût du XVIIe siècle :

Un sonnet, dites-vous ! Savez-vous bien, Madame,
Qu'il me faudra trouver trois rimes à *sonnet ?*
*Madame*, heureusement, rime avec *âme* et *flamme*,
Et le premier quatrain me semble assez complet.

J'entame le second... le second, je l'entame !
Et prends en l'entamant un air tout guilleret,
Car, ne m'étant encor point servi du mot *âme*,
Je compte m'en servir et m'en sers en effet.

Vous m'accorderez bien maintenant, j'imagine,
Qu'un sonnet sans amour ferait bien triste mine,
Qu'il aurait l'air boiteux, contrefait, mal tourné ;

Il nous faut de l'amour, il nous en faut quand même ;
J'écris donc en tremblant : « Je vous aime » ou « je t'aime ! »
Et voilà pour le coup mon sonnet terminé.

J. V.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLEANS.

# LITTÉRATURE TAMOULE

## LES OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT

(1710-1746)

La première langue de l'Inde qui ait été connue en Europe, après l'établissement des Portugais sur la côte occidentale de la Péninsule, est le *concani* (lingua canarim), dialecte du Marâthî. Puis, on étudia le *malayâḷa,* un vieux rameau du tamoul ; et enfin, vers le milieu du XVI^e^ siècle, les missionnaires jésuites commencèrent à connaître le tamoul, la principale et la plus importante des langues véritablement indigènes, le plus littéraire d'ailleurs des idiomes dravidiens. C'est par le tamoul qu'on a été tout d'abord initié à ce qu'on appelait naguère encore la sagesse des vieux Hindous ; et c'est par lui qu'on a étudié l'histoire et la littérature de l'Inde jusqu'au moment où la découverte du sanscrit permit de consulter les documents les plus exacts, les plus anciens et les originaux.

Parmi les Européens qui se sont livrés à l'étude des langues dravidiennes et surtout du tamoul, le premier rang appartient incontestablement au Père Constant-Joseph

Beschi, de la Compagnie de Jésus. Né à Castiglione (province de Venise) le 8 novembre 1680, il entra dans la Compagnie le 22 octobre 1698. Ordonné prêtre quelques années après, il fut envoyé dans l'Inde, au Maduré, vers 1710. La première indication précise que l'on trouve sur sa présence dans le pays est dans une lettre de 1714 : Beschi avait alors la direction spirituelle du district de Camanayakkenpatti, mais résidait à Cajenta. En 1715, il était à Kouroukkanipatti ; en 1716, à Maduré ; en 1720, à Vadougerpatti ; en 1729, à Avour ; plus tard à Tanjaour ; en 1740, à Marava ; en 1744, à Mannapar, où il mourut vers 1746. Une légende répandue parmi les chrétiens du pays tamoul veut que Beschi ait été le confident, l'ami et le ministre de Chandâsâheb ; mais j'estime, avec M. l'abbé J. Bertrand (*La mission du Maduré,* Paris, 1847-1854, t. IV, p. 342-375), que c'est là une pure hypothèse, invraisemblable et inadmissible.

Beschi prit successivement les noms de *Dâiriyanâdaçuvâmi* (sk. Dhâiryanâthasvâmin) « Seigneur, prince de la Constance » et de *Vîramâmuni* (sk. *Vîramahâmuni*) « grand pénitent héroïque », qui étaient, paraît-il, des traductions de son prénom *Constant.*

Après lui, le plus habile tamuliste que l'on ait connu était, dit-on, au commencement de ce siècle, un collecteur anglais, M. F.-W. Ellis, qui mourut à Ramnad le 9 mars 1819, jeune encore (il avait 41 ans), empoisonné par suite d'une erreur de son cuisinier, pendant une excursion qu'il faisait à la recherche des manuscrits de Beschi.

Les nombreux écrits du laborieux missionnaire étaient alors en effet pour la plupart inédits.

Mais je me propose de m'arrêter un moment ici seule-

ment sur ceux de ces écrits qui ont un caractère didactique : grammaires, textes classiques, dictionnaires.

Les grammaires tamoules, composées par Beschi à l'usage des Européens, sont au nombre de quatre principales. La première, celle du tamoul vulgaire, datée de 1728 et écrite en latin, a été imprimée à Tranquebar, à l'imprimerie de la mission danoise, en 1738 (1) ; réimprimée à Madras en 1813, et à Pondichéry en 1843, elle a été traduite en anglais par Horst (deux éditions, Madras, 1806 et 1838) et W. Mahon (Madras, 1848). La Bibliothèque Nationale en possède une traduction française manuscrite faite, sans doute à Pondichéry, il y a une centaine d'années environ.

(1) Cette édition originale présente une particularité intéressante sur le titre : la date y est indiquée d'une façon un peu anormale, CIↃ IↃ XXXIIX. Ce livre est très rare ; on le trouve ordinairement joint à une dissertation d'un missionnaire danois, *Observationes grammaticae, qvibvs lingvae tamvlicae idioma vulgare..... illvstratvr*, a Chr. Theodesio WALTHERO, mis. dan., Tranquebar, M. DCC. XXXIX. On trouve cependant quelquefois la grammaire de Beschi seule ; j'en ai un exemplaire dont le titre est malheureusement remonté. Mais je possède un autre exemplaire avec la dissertation de Walther, qui a appartenu à M. A.-C. Burnell, l'éminent dravidiste. Il paraît que les *Observationes* ont été d'ailleurs aussi distribuées séparément, car j'en ai trouvé un exemplaire mentionné dans le catalogue de l'abbé Rive, le bibliothécaire grincheux du duc de la Vallière (Marseille, 1793, in-8°, n° 1067 ; j'ignore le prix de vente), et J.-Ch. Brunet cite un autre exemplaire qui aurait été payé 18 fr. à la vente de Tersan. Le prix le plus élevé qui ait été atteint par les deux ouvrages réunis est celui de 60 livres à la vente Turgot en 1782. Le Walther est peu connu et il n'a jamais été réimprimé ; il est écrit dans un latin classique, élégant et pur, tandis que le langage de Beschi et des autres écrivains catholiques a ce parfum culinaire spécial qui caractérise le latin de séminaire ou de sacristie.

La seconde, consacrée exclusivement au tamoul supérieur et à la prosodie, est en latin comme la précédente ; elle est faite exactement sur le même plan ; la préface est datée des ides de septembre 1730, c'est-à-dire du 13 de ce mois. Cet ouvrage est encore inédit ; un abrégé en a été ajouté en appendice à la fin de l'édition de 1843 de l'autre grammaire. La Bibliothèque Nationale en a trois copies manuscrites : l'une, rapportée de l'Inde par Anquetil-Duperron en 1764 ; l'autre, faite sur celle-ci par Anquetil lui-même pour son usage personnel, et la troisième provenant de la collection Ariel (copie faite à Pondichéry en 1845 sur un exemplaire appartenant à M. Gibelin, procureur général). Une traduction anglaise, par B.-G. Babington, a été publiée à Madras en 1822 ; c'est un grand in-4° qui a été payé jusqu'à 50 francs (vente Klaproth).

La troisième grammaire, intitulée *Clavis humaniorum litterarum sublimioris tamulici idiomatis*, peut être considérée en quelque sorte comme un doublet de la seconde ; elle traite des mêmes matières, mais sur un plan tout différent ; le style n'est pas non plus le même ; aussi ai-je des raisons de douter qu'elle soit réellement de Beschi. Son authenticité n'a pourtant été niée par personne. Elle a été imprimée en 1876 à Tranquebar par les soins de M. Burnell ; cette édition est malheureusement fort incorrecte.

La dernière grammaire, toute en tamoul, est intitulée *tonnûl viakkam* « Explication des vieux traités » ; elle a été imprimée à Pondichéry en 1838 à l'imprimerie de C. Guerre en un mince volume de 118 pages, petit in-folio. On a prétendu que la *Clavis* en était une traduction ; ce n'est point du tout exact.

Les textes rédigés par Beschi spécialement à l'usage des étudiants européens sont au nombre de deux : le conte du Guru Paramârta et l'histoire de Vâma. Le premier ouvrage est bien connu, trop connu même. Publié pour la première fois à Londres, en 1824, par B.-G. Babington, avec une traduction anglaise et un vocabulaire (1), il a été traduit en français en 1826, par l'abbé Dubois, à la suite de ses *Fables et contes indiens* (2). En 1872, un libraire de Paris, M. Barraud, a repris les exemplaires qui restaient de ce volume, en a fait refaire le titre et le faux-titre, et y a ajouté treize eaux-fortes de Léonce Petit, assurément fort grotesques, mais faites sans aucune intelligence des choses indiennes. En 1877, l'éditeur Barraud a fait réimprimer séparément le *Paramârta*, traduction de l'abbé Dubois, avec des figures encore plus mauvaises et une préface de complaisance de M. Francisque Sarcey : *Aventures du gourou Paramârta,* conte drôlatique indien orné de nombreuses eaux-fortes par Bernay et Cathelin, in-8 de (vj)-ix 148 p., avec faux-titre et titre illustrés, 9 lettres initiales, 131 vignettes et cul-de-lampe et 8 planches hors texte. Une publication du même genre, mieux illustrée par Alfred Crowquill, avait été faite à Londres chez Trübner, en 1861, sous le titre de « Strange surprising adventures of the venerable Gooroo-Simple and his five disciples, Noodle,

(1) *Paramârtaguruvinkadei.* — The adventures of the gooroo Paramartan : a tale in the tamul language : accompanied by a « translation and vocabulary together with an analysis of the first « story ». *London,* G.-M. Richardson, 1822, in-4° de XII-243 p.

(2) C'est là le faux-titre ; le titre est ainsi conçu : *Le Pantchatantra, ou les cinq ruses, aventures de Paramârta,* et autres contes, etc. Paris, Merlin, M. DCCC. XXVI, in-8° de XVj-415 p. Le Paramârta occupe les pages 231 à 338.

Doodle, Wiseacre, Zany and Foozle ; adorned with fifty illustrations, drawn on wood, by Alfred Crowquill.... Londres, 1861, 223 p. in-8. » Quoi qu'en ait dit l'abbé Dubois et malgré ce qu'on a répété après lui, il n'est pas douteux que cet ouvrage soit de Beschi, mais il n'est pas exact qu'il ait mis à contribution le *folk-lore* indien : l'auteur n'a eu qu'une préoccupation, donner un spécimen complet du style classique tamoul, et il a mis dans son livre toutes sortes de réminescences occidentales, par exemple maints contes italiens et maints épisodes de la vie de Vespasien et de Titus. La mission de Pondichéry a publié en 1843 un texte du *Paramârta*, d'après le manuscrit original de Beschi, avec une traduction latine en regard, due à l'auteur lui-même, et un extrait de la préface originale.

Ce volume porte le titre suivant : « Fabula de ethnicorum magistro, Paramartacuru dicto, a P. Constantio Beschio, Societatis Jesu. Tamulica lingua scripta et ab ipso auctore in Latinam versa. — *Vîramunivar tamijilum ilattînilum tandapaḍi, ârâyndu suttappiradiyâkkappatta Paramârtaguruvin kadei.* Pudicherii, è typ. Miss. Apost., 1845 », in-12 de (v)-39 p. latines et 40 p. tamoules (en regard, mais chiffrées séparément).

Dans la plupart des traductions, le nom de l'auteur, le P. Beschi, a totalement disparu. La faute en est certainement à l'abbé Dubois, qui affirme hardiment que Beschi a été un compilateur ; les contes qui forment l'histoire de Paramarta ont été, dit-il, « compilés et écrits en langue tamoule par le P. Beschie (*sic*), ancien missionnaire jésuite dans le Carnatique. » — « Quelques personnes », ajoute-t-il, « ont même supposé qu'il en était l'auteur et qu'il les avait inventés dans l'intention de tourner en ridicule les

Brahmes et leurs usages ; mais d'après les renseignements que j'ai été à portée d'obtenir sur ce sujet, j'ai tout lieu de croire qu'il n'en fut que le compilateur. J'ai reconnu le fond de ces contes dans des pays où ni le nom ni les écrits du P. Beschie (*sic*) n'étaient jamais parvenus, et je ne fais aucun doute qu'ils ne soient réellement d'origine indienne, au moins quant au fond, quoique ce ne soit en effet qu'une satire fine contre les Brahmes. »

L'abbé Dubois est de mauvaise foi, ou sa naïveté est sans égale ; il n'est pas un missionnaire, pas un Hindou chrétien un peu lettré qui ne connaisse le nom de Beschi, et si l'abbé Dubois avait pris de sérieuses informations, il n'eût pas manqué de savoir bien vite la vérité. Il est du reste difficile d'admettre qu'il ne connaissait pas la publication de Babington, antérieure de quatre ans seulement à la sienne. Il est absolument certain que *Paramârta* est l'œuvre exclusive de Beschi, qui a fabriqué de toutes pièces jusqu'aux noms de ses héros ; il n'est pas moins sûr qu'il l'a composé comme texte classique à l'usage des jeunes missionnaires et sans aucune intention de railler plus ou moins « finement » les mœurs des Brahmes.

Que le fond de ces contes se retrouve dans le pays, qu'est-ce que cela prouve ? Simplement un fait très connu de tous les *folk-loristes*, l'analogie ou l'identité de beaucoup de traditions populaires sur la surface du globe. Mais je prétends que Beschi ne s'est pas préoccupé des traditions locales, il a seulement eu recours à ses souvenirs d'enfance ; à cette époque, les savants, les gens de lettres, dédaignaient les contes vulgaires. Au surplus, Beschi lui-même n'a-t-il pas audacieusement emprunté au Tasse, pour l'introduire dans son *Tembâvaṇi*, l'épisode de Renaud dans

la forêt enchantée (*Jérusalem délivrée*, chant. XVIII)? Le *Tembâvaṇi* raconte en vers épiques tamouls la vie de saint Joseph.

C'est l'hypothèse la plus probable et la plus naturelle, d'ailleurs. Aussi est-il plaisant de lire les commentaires de M. Sarcey en la matière. Il fallait un orientaliste, c'est un normalien compliqué d'un journaliste qui fut choisi ! Le spirituel journaliste croit que l'origine de *Paramârta* n'est pas connue, que cette histoire a longtemps flotté dans l'imagination populaire avant d'être recueillie « en langue *tancourt* » (*sic*) par Beschi, qui aurait été comme le Perrault de ces légendes orientales ; et il trouve que « les jocrisseries des Brahmes des contes indiens sont supérieures » « à celles de leurs collègues d'Europe ; « elles ont », dit-il, « ce charme particulier que nous trouvons aux vieilles images d'Épinal, aux bonnes farces de Guignol, aux fabliaux, etc., à tout ce qui est naïf en art ». N'en déplaise à M. Sarcey et à l'abbé Dubois, les finesses de Beschi sont souvent d'une grossièreté impardonnable dans une œuvre littéraire, de même que les illustrations dont on l'a « enrichie », le plus souvent de fort mauvais goût, ont été exécutées sans le moindre souci de la couleur locale et de la réalité des choses.

Il faut du reste adresser un autre reproche, plus grave encore peut-être, à l'abbé Dubois. Il se vante d'avoir traduit sur l'original, qu'il a suivi « d'aussi près qu'il lui a été possible ». Il suffira, pour juger la traduction de l'abbé Dubois, de comparer avec celle que vient de faire paraître un de mes élèves, M. Gérard Devèze (1) : on se convaincra

(1) *Les huit aventures du Gourou Paramârta*, contes tamouls,

bien vite que la traduction de l'abbé Dubois n'est, le plus souvent, qu'une longue paraphrase.

C'est précisément parce que cette traduction est déplorable; c'est parce que, le *Paramârta* étant un livre élémentaire, il importait d'en avoir une version tout à fait exacte, que M. Devèze a bien voulu se charger de la faire. Le *Paramârta* est le livre que je mets d'ordinaire entre les mains de mes auditeurs de seconde année.

Le *Paramârta* n'a pas été composé dans un but de propagande religieuse. En l'écrivant, Beschi s'est proposé purement et simplement de donner aux étudiants un texte réunissant en peu de pages les principales difficultés de la langue vulgaire écrite. Il a prétendu leur offrir en même temps un modèle de style ; aussi a-t-il varié, autant que possible, les tournures et les expressions.

Je n'ai pas à faire ici l'éloge du travail de M. Devèze ; il se recommande assez de lui-même : j'espère qu'on le lira avec agrément et profit.

L'histoire de Vâma est un arrangement en prose d'un épisode du *Têmbâvani*, le grand poème tamoul de Beschi où est racontée la vie légendaire de saint Joseph. Ce morceau, assez court, a été imprimé pour la première fois à Madras en 1843 dans un recueil de petits poèmes tamouls chrétiens dont beaucoup sont de Beschi. Il était primitivement destiné à être joint au *Paramârta*, car je l'ai trouvé à la suite de ce dernier dans un manuscrit du dernier siècle, précédé des lignes suivantes :

traduits par Gérard Devèze, élève diplomé de l'École des langues orientales vivantes. *Louvain*, Istas, 1890, in-8° de 48 pages.

Vt autem et seria proferam, nec non ornatioris styli exemplar proponam, addo consilia Religiosi viri ad insignem militum Ducem nimis veneri deditum ; hæc excerpsi a Poëmate tamulico, cui titulus *têmbâvaṇi* capite *Vâmanâtṣippaḍalam* inscripto : quæ ibi fusiùs poëticè disceptantur, hic brevi et vulgari, sed tantisper elevato sermone referam. Nullum tamen hic adducam verbum ad hoc dictionario disjunctum : nec ullâ utar phrasi cujus regulas in vulgari Gramaticâ antea non tradiderim.

A quel dictionnaire Beschi fait-il allusion dans cette note ? On lui en attribue plusieurs, tous encore inédits : latin-tamoul, tamoul-français, tamoul-portugais-latin, etc. Mais il n'y en a qu'un dont l'attribution soit bien certaine, c'est le fameux *quadruple dictionnaire*, c'est-à-dire dictionnaire des significations, des synonymes, des collectifs et des assonances poétiques. Il est tout en tamoul et porte le titre sanscrit de *çaduragarâdi* (*tchaturakârâdi*). Il a été imprimé pour la première fois à Madras, en 1819 (550 pages petit in-folio), réimprimé à Madras en 1845 (335 pages in-8°) et en 1860 (507 pages in-8°), et à Pondichéry en 1872 (viij et 367 pages in-8°).

La Bibliothèque nationale possède une vieille copie de ce dictionnaire ; je dis une vieille copie parce qu'elle est portée au *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ*, t. I, 1739, p. 448, col. 2, n° CCLXXXIV, sous cette rubrique : *Codex chartaceus, quo continetur thesaurus linguæ tamulicæ*, etc. Ce manuscrit est donc à la Bibliothèque nationale depuis 1738 au plus tard, et comme l'ouvrage, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, est daté de 1732, qu'il est ainsi postérieur de deux ans à la grammaire du haut tamoul, il est probable que cette copie est originale et authentique ; elle a été faite peut-être sous les yeux de

l'auteur de lui-même. Mais ce qui fait son intérêt, c'est qu'elle a un titre latin et une préface latine qui ne paraissent se retrouver nulle part ailleurs et qui en tout cas sont entièrement inédits.

Ce manuscrit n'avait pas échappé à Anquetil, car il y faisait principalement allusion dans ce passage d'une lettre qu'il écrivait de Paris, le 28 juillet 1768, au P. Cœurdoux à Pondichéry : « Nous avons ici *les précieux mss.* du P. Beschi sur le tamoul et le schentamoul (1), la grammaire tamoule du P. de la Lane, et un dictionnaire tamoul-portugais et portugais-tamoul dont je voudrais connoître l'auteur. Je n'ai rien trouvé à la Bibliothèque du Roi ni du P. Calmet ni du P. Martin. » A quoi le P. Cœurdoux répondait de Pondichéry le 10 février 1771 : « Pour ce qui est des ouvrages du P. Beschi, le plus habile sans contredit qu'ait eu la mission tamoule, il a composé, tant en cette langue qu'en *shen* tamoul (1), plusieurs ouvrages de dévotion, de controverse et de poésie qui ne peuvent vous intéresser. Sa grammaire latine pour le tamoul a été imprimée à Trinquebar par les missionnaires Tusques. Rien ne seroit plus aisé que se la procurer si on la souhaitoit. »

La copie du *Thesaurus* de Beschi est faite avec beaucoup de soin ; elle forme un beau volume petit in-folio de 348 pages à deux colonnes, en parfait état dans sa reliure en maroquin rouge aux armes royales, et porte aujourd'hui le n° 227 du catalogue du fonds tamoul.

Voici un fac-simile du titre, qui est encadré d'un double

(1) *Schen*, *shen* ou *çen-tamul*, signifie proprement « tamoul pur, supérieur, etc. » et désigne spécialement la langue poétique.

filet noir. On remarquera à la ligne 6 une véritable coquille : *quntuor* pour *quatuor :*

THESAURUS
LINGUÆ TAMULICÆ
AD PLENIOREM PLANIOREMQUE
SCRIPTORUM TAMULENSIUM
IN TELLIGENTIAM.
collegit, ac quntuor in partes digeſtit
CONSTANTIUS JOSEPHUS
BESCHIUS
E' SOCIETATE JESU.
in Regno Madurensi
MISSIONARIUS
AD USUM
e jusdem Societatis
MISSIONARIORUM
(fleuron)
A. D.
M. DCC. XXXII.

Le verso du feuillet de titre est blanc ; à la troisième page vient la préface, qui tient deux feuillets, rectos et versos, et que je reproduis fidèlement ci-après :

Thesaurus
Linguæ Tamulicæ
ad pleniorem planioremque
Scriptorum Tamulensium
Intelligentiam.
A. D.
M. D. CC. XXXII.

# Præfatio.

Quamquam in omni sanè disciplinâ primum et præcipuum sit, cujuscumque artis præcepta ordine digesta tradere : nil tamen proderit tradidisse, nisi et materiam suggeras et instrumenta, quibus ad praxim redigentur præcepta. Quod autem Pictoribus colores, militibus arma, opera extruentibus calx, saxa et hujusmodi plura, hoc planè sunt peregrino sermoni studentibus verba. Nihil propterea præstasse me crediderim, cum vulgaris simul ac elegantioris Tamulici idiomatis artes fusè scripserim ; nisi et verborum copiam per Dictionaria tradam : quod profecto animadvertens in vtriusq. dialectûs Grammaticam et Lexicon promiseram : sero nunc quidem, sed cum fauore promissa reddo, siquidem præter vulgaris linguæ Lexicon, vbi quaslibet dictiones Latinè, Gallicè ac Lusitanè explico ; hic insuper : 1° Dictionarium trado, vbi anceps ac multiplex verborum omnium, prout ab elegantioris Idiomatis scriptoribus plerumque sumuntur, vis ac potestas constabit ; 2° Synonyma vbi quæ nomina, potissimum ac perifrases cuique rei ab ijsdem auctoribus tribuantur, expono. Prætereà, cùm plura in hoc idiomate per summam exprimuntur, vt duo bona, tres mundi, quatuor arces, quinque sensus, sex sapores, septem maria, octo montes, et hujusmodi quamplura, quæ passim apud auctores inveniuntur : horum quoque explanationem tertio loco invenies. Tandem vt Poësi inserviant, voces, quæ primâ tantum modo mutatâ litterâ, ijsdem syllabis eodemq. sono terminantur, in vnum collectas exhibeo. Quamobrem volumen hoc Thesaurum Linguæ Tamulicæ vocare placuit. Quæ omnia cum Tamulici alphabeti ordine digesta sint, ac quadruplici portione confletur opus, Tamulicè *çaduragarâdi* inscripsimus. Vt autem et indigenis inservirent tamulica verba Tamulicè explico : ita tamen, vt in explicatione communibus vulgaris linguæ vocibus, quantum licuit, vsus sim : ac semper vulgari voce proponam ea, quorum synonyma ac periphrases tradere intendo : quod Europeis inutile non judicavi ; non enim ignarus linguæ vulgaris, ad elegantiorem assultim transiliendo accedere, vt censeo, præsumet.

Vbi vero equivoco locus esset, vsus sum signis ad exprimandas seu breves, seu consonantes, juxta regulam, de quâ in Grammaticâ vulgari : præterea vt *e*, et *o* longum, adhuc clarius pateret, placuit signum addere litteræ *Kombu* dictæ, ita vt si simplici notetur formâ, brevis sit, si inflectatur in fine, longa.

Cum autem hæc lingua, vt aiunt, mortua sit; non ex sermone hominum recenti, sed ex firmiore voluminum vetustate eruenda est verborum vis, ac potestas, quare nullo modo hujus temporis hominibus fidendum censui, sed majori, quâ potui diligentiâ antiquorum volumina percurri — tivagâram, nigaṇḍu, pingalandei, uritchol, kaigâgâḍi et similia; quæ omnia synonyma, non Dictionaria sunt. Præterea sapientissimos scriptorum Interpretes studiosè legendos consului; et cùm amanuensium negligentiâ plures irrepserint errores, diversâ manu exaratos libros inter se contuli: Tandem cùm quamplurima Vocabula à linguâ Grandonicâ accersita fuerint, et Grandonicos auctores accuratè perlegens, ad veritatis normam forte irreptos errores emendare, atque ex eodem ærario quamplura hauriens verba, thesaurum hunc magis adhuc locupletare conatus sum.

Opus autem hoc, quod majori, quâ potui, diligentiâ nec minori labore confectum Jesu-Christi missionariis offero; quâ ipsis vtilitate futurum sit, facile noverint omnes, si paulisper animadverterint in his regionibus, monumenta Deorum, Fabularum figmenta, scientiarum præcepta, Poëtarum carmina, astronomiæ calculos, medicinæ leges, musices, choreæq. regulas, omnia deniq. vel ipsa prima Grammaticæ rudimenta, elegantiori hoc idiomate ab antiquis scripta fuisse. Quare nil omnino de eorum Diis ac fabulis, de eorum artibus et scientiis radicitùs, ac sine animi hæsitatione quis scire possit, si hoc idioma penitùs ignoret. Tunc enim fidendum erit Indigenis, qui, et Bragmanes præcipuè, ne quid ignorare se fateantur, nil hæsitando turgentia verba trutinantes, quæ primùm menti occurrunt, figmenta ex cathedrâ proferre non dubitant; quæ passim eorum auctores legenti, quàm falsa sint, manifestè patet. Præterea si quàm rationi dissona forent, quæ de Deorum fabulis narrant, ostenderem; percepta rationis vi, falsa ea omnia ac vulgi figmenta dicere non dubitabant: si vero eadem prolato ex antiquorum libris textu, objicerem; nec semel negare ausi, silentio, ac pudore vnâ mecum eadem repro-

bare cogebantur. Ac profecto cum Indi omnes auctoritati magis, quàm rationi assentiantur; ratio non dubia, quâ quilibet convinci possit, erit sanè antiquorum scripta proferre. Vbi reverà non ineptè de Deo ac virtute locuti sunt antiqui Tamulenses. Sed qui poteris, cum elegantius tamulicæ linguæ Idioma, quo omnia prorsùs scripta sunt, omnino ignores? Ex his satis apertè constat quam vtile futurum sit hoc opus, et quam necessarium Jesu Christi missionariis, cæterisq. omnibus, qui vel Indos ab antiquo errore ad Christi fidem revocare, vel saltem antiqua eorum figmenta funditùs indagari desiderant. Deus Optimus Max., qui labore æque ac fastidio plenum opus, ad majorem ejus gloriam inchoatum, singulari ejusdem ope ad exitum perduci concessit; mentem quoque et animum exteris omnibus, quo vberrimos ejus jucundissimosque fructus percipere velint, addere non dedignetur.

Peut-on ranger dans la catégorie des ouvrages classiques et didactiques de Beschi le *Commentaire* en latin des deux premiers livres des *Kur'aḷ de Tiruvaḷḷura?* Oui, sans doute; mais j'ai de fortes raisons de croire que ce commentaire n'est pas de Beschi. Je m'en occuperai dans mon prochain article, qui aura pour objet une autre publication d'un autre de mes élèves.

Julien Vinson.

---

# CONTRIBUTION

## A L'ÉTUDE DE LA LANGUE FOULE (POULAR)

*(Suite et fin)*

---

Nous avons vu comment se constituait le substantif; mais ce n'est point exactement le même fait que nous retrouvons ici. Si l'adjectif rime, comme on dit, avec le substantif, c'est tout simplement parce que, désignant un objet de même nature que le substantif qualifié (puisque c'est le même), il a dû se constituer de la même façon; la racine pleine qui renferme le sens essentiel s'est agglutiné le suffixe qui spécifie la nature de l'objet désigné. Il n'y a là qu'une application de la règle générale de constitution des substantifs. Un exemple fera mieux comprendre l'impossibilité qu'il y aurait à ce qu'il en fût autrement.

Prenons, par exemple, le mot *debbo*, qui signifie femme. On sait que dans nombre d'idiomes africains il n'y a point de genre, et que pour exprimer le sexe féminin d'un animal, on se contente d'ajouter à son nom le mot femme, qui veut dire aussi femelle. Saurait-il en être ainsi en pular? Oui et non. En pular *debbo* veut dire « être du genre homme qui est du sexe féminin ». Si donc nous disions *n'iwa debbo*, *nagge debbo, mumel debbo,* nous dirions en propres termes « un éléphant, un bœuf, un

animal qui est la femelle de l'homme », ce qui serait une absurdité monstrueuse qu'il est inutile de faire ressortir. Pour une raison que nous ne pouvons pas élucider, mais dont nous comprenons la portée générale, la langue foule a cru devoir caractériser l'éléphant par le suffixe *wa*, le bœuf par le suffixe *ge*, l'animal en général par le suffixe *el;* il fallait donc, pour qu'il n'y ait point d'équivoque possible, que ces suffixes fussent reproduits dans le mot qualificatif. Il fallait dire comme on le fait : *n'iwa rewa, nagge rewa*, *mumel debbel*.

Nous disions plus haut, pour mieux faire saisir la portée de la prétendue rime, que si l'on eût dit *n'iwa debbo* on eût dit en réalité : éléphant femelle de l'homme ; celan 'est point vrai avec la syntaxe du ful. Cette expression signifierait en réalité l'éléphant de la femme. Les langues mandingues ont évité cette amphibologie en mettant le régime avant le mot auquel il s'adresse, et le qualificatif, au contraire, après le nom qualifié : *muso misi* veut dire le bœuf de la femme, de la femme le bœuf ; *misi muso*, le bœuf femelle, la vache.

Nous avons choisi intentionnellement comme exemple un mot qui est généralement considéré comme un véritable substantif et qui d'ailleurs en a bien le sens. On voit par cet exemple combien il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre substantif et adjectif. Ce qui se fait pour le mot femelle, *qui rime* avec tous les substantifs auxquels on l'accolle pour les qualifier, se fera dans les limites du possible et du raisonnable pour tous les substantifs que l'on voudra et qui sont susceptibles de jouer le rôle de qualificatif.

Pour admettre la rime il fallait méconnaître d'une façon

absolue le génie de la langue fule, il fallait admettre des parties du discours parfaitement différenciées, jouissant d'une individualité réelle et complète. Au lieu de cela, que voyons-nous? Des racines invariables, sauf les variations signalées dans les notes sur l'euphonie, qui adoptent à volonté tel ou tel suffixe, et jouent selon le suffixe qu'elles ont agglutiné des rôles, des fonctions tout à fait différentes. Reprenons le mot qui nous a servi d'exemple ou pour mieux dire sa racine. Cette racine est *rew* ou *dew*, et elle implique l'idée de suivre et par suite d'obéir ; de cette racine sans modification, je tirerai les dérivés suivants, entre lesquels il est impossible d'établir une hiérarchie quelconque sans verser dans la fantaisie :

*Rew-de*, suivre, obéir.

*Rew-ede*, être suivi.

*Rew-undirde*, s'obéir mutuellement.

*Rew-nude*, faire obéir.

*Deb-bo*, femme.

*Deb-bel*, femelle de certains animaux.

*Rew-u*, femelle d'autres animaux (chien par exemple).

*Rew-a*, femelle de l'éléphant, du crocodile, etc.

*Rew-e*, femelle du bœuf, etc.

*Rew-ere*, femelle du lièvre, du lion, etc.

*Deb-bawel*, animal domestique, etc., etc.

Prenons maintenant un mot qui appartienne franchement dans notre langue à la classe des adjectifs, le mot *rouge* par exemple. Nous avons en pular une racine qui exprime cette idée, mais qui, comme la racine *rew*, que nous citions plus haut, l'exprime d'une façon très large, très élastique, et qui a besoin d'être limitée, précisée. Nous allons en tirer :

*Wod'-udé,* être rouge.
*Wod-inde,* faire être rouge, rendre rouge.
*Wod-undirde,* se faire mutuellement être rouge.
*Wod-dode,* se faire être rouge.

*Bod-ed'o,*
*Bod-evel,*
*Bod-eval,*
*Wod-ere,*
*Bod-eam,*
*God'-ungu,*
Etc.

Est-ce que nous ne retrouvons pas là le même fait que nous signalions plus haut? Est-ce que, laissant de côté les dérivés verbaux, nous ne nous trouvons pas en présence d'une série de substantifs qui veulent dire non point rouge, mais bien :

Objet de la catégorie humaine rouge.
Objet de la catégorie végétale rouge.
Objet de la catégorie instrumentale rouge.
Objet de la catégorie des diminutifs rouge, etc.
Objet de la catégorie des liquides rouge, etc.

Évidemment si, et notre pseudo-adjectif n'est qu'un substantif, c'est-à-dire un mot formé d'une racine ayant un sens large et mal défini, et d'un suffixe qui vient préciser le sens particulier qu'elle va adopter dans tel ou tel cas donné. Et chaque racine agglutinera autant de suffixes différents qu'elle pourra rationnellement désigner de catégories d'objets.

Nous sommes bien loin, on le voit, de la variété pour ainsi dire infinie des formes que peuvent revêtir les adjectifs d'après les auteurs. En effet, avant même de nous

livrer à l'étude scientifique de la langue, lorsqu'à Ségou nous recueillions les matériaux de ce travail, nous avions déjà pu nous assurer, mon ami Piétri et moi, qu'on ne trouvait qu'un nombre de formes relativement restreint. Mon ami ne voyait dans cet échec de la théorie euphonique qu'une sorte de limitation des fantaisies euphoniques, tandis que, on le comprend, la raison vraie, c'est le nombre restreint des catégories d'objets et par conséquent des suffixes d'individualisation.

Nous nous sommes peut-être un peu trop longuement étendu sur cette discussion ; mais il nous paraissait indispensable d'exposer à fond ce fait si important au point de vue de la morphologie de la langue des Foulbés.

L'adjectif nous amène à parler de ce qu'on a appelé participe ou nom verbal.

Pour le général Faidherbe, entre autres, la majorité des noms hominins sont des participes ou des noms verbaux (1) (sorte d'adjectif quand on va au fond des choses), et s'ils ont la terminaison *o*, c'est parce qu'ils riment avec *gorko* ou *neddo* sous-entendu. Nous n'insisterons point sur la question de la rime ; nous nous en sommes suffisamment expliqué précédemment pour qu'on voie par où pèche cette explication. Mais nous parlerons de l'idée de participe.

Un participe dans nos langues est une sorte de mot qui dérive d'un verbe, et c'est parce que beaucoup des noms hominins correspondent à des verbes encore existants que le général Faidherbe tend à en faire des participes.

En premier lieu, et cette conséquence n'avait point

(1) Barth faisait des mêmes mots des adjectifs ; nous n'avons point à discuter cette opinion, suffisamment réfutée par ce qui précède.

échappé à mon ami Piétri, du moment où l'on fait de tous les mots hominins autant de participes, il est impossible de n'en point faire autant des prétendus adjectifs, qui tous, en effet, ont un verbe qui leur correspond. Aussi mon ami n'admettait-il que des participes.

Mais d'un autre côté comment reconnaîtrez-vous votre dérivé participe? *Bodéd'o*, qui implique l'idée d'un être humain rouge sera pour vous un participe au même titre que *neddo*, quelqu'un; que *demowo*, cultivateur; que *badido*, cavalier, etc.; mais alors les formes hiérarchiquement égales: *bodeam*, *wodere*, *bodéhi*, etc., seraient aussi forcément des participes, puisqu'elles ont le même mode de constitution, et les noms qui leur correspondent, qui ont la même composition, devront être aussi des participes. Vous ne pouvez rejeter de la catégorie des noms verbaux que les noms dont vous n'avez pu jusqu'à aujourd'hui retrouver l'étymologie, ou pour mieux dire la racine pleine avec sa signification générale.

Ce qui a causé cette erreur du participe, outre l'oubli de la morphologie du pular, c'est que, l'homme étant, et cela surtout dans l'esprit des Foulbés, l'être agissant par excellence, le nombre de substantifs qui s'appliquent à lui est naturellement beaucoup plus considérable que ceux qui peuvent servir à désigner un animal quelconque; il en est forcément de même des verbes qui représentent l'action elle-même. Pour mieux dire, l'homme étant l'être agissant, la majorité des racines peut s'appliquer à lui et naturellement la majorité des dérivés de ces racines devra s'appliquer aussi à lui, ou il n'y aura souvent lieu de former que les dérivés qui s'appliquent à l'homme. Pour la même raison, tous ces dérivés nous montrent l'homme agissant

et existant, et il ne saurait en être autrement, de sorte que l'on tend à les traduire par « étant telle chose ou faisant telle chose », expressions participiales dans notre langue. Il n'y a là qu'une simple illusion, à laquelle on ne se laisserait point prendre si on faisait complètement abstraction de son idiome maternel et si on se rendait compte du procédé de formation des mots fuls.

### Suffixes de démonstration et de relation.

Nous nous sommes suffisamment étendu sur les suffixes d'individualisation pour n'avoir point à nous arrêter aux démonstratifs et aux relatifs.

En effet, il suffira d'examiner la liste que nous donnerons un peu plus loin pour, étant donné ce que nous connaissons déjà, reconnaître du premier coup d'œil que ces suffixes ne sont point des entités spéciales et particulières, mais bien tout simplement des répétitions du suffixe d'individualisation lui-même.

Il y a là un fait que ce que l'on rencontre dans les langues du groupe *bantu* aide à comprendre. Dans ces langues, on sait que les noms sont formés à l'aide de préfixes qui, comme les suffixes que nous avons étudiés en poular, font distinguer la classe à laquelle appartient le nom et le nombre; et que, dans les propositions où ces mots entrent comme élément principal, les autres éléments qui jouent le rôle d'adjectif, de verbes, de possessif, etc. agglutinent au moins en partie ces préfixes comme dans :

ABA-*fana*, B-*ami*, ABA-*kulu*, BA-*tanda*, qui veut dire « mes grands garçons aiment », où nous avons souligné le préfixe

qui caractérise *garçon* au pluriel, préfixe que nous voyons agglutiné à chacun des autres éléments de la phrase.

Certes, je ne veux pas dire que le procédé soit le même, ni établir le moindre rapprochement entre la famille bantu et le pular ; mais je crois que cet exemple zoulou, dans lequel le but de caractérisation et de précision est poursuivi avec la plus grande minutie, peut aider à comprendre le but que se sont proposé les Fulbés avec leurs redoublements du suffixe d'individualisation, bien mieux que tous les raisonnements filandreux que je pourrais faire.

On comprend qu'au début ces pseudo-affixes de démonstration et de relation n'avaient point une valeur analogue à celle de nos démonstratifs et surtout de nos relatifs ; ils ne faisaient que préciser, comme le préfixe bantou répété, la catégorie à laquelle appartenait l'objet dont il était question. Aujourd'hui encore, si l'idée de démonstration paraît bien établie, on peut se demander si le ful a bien réellement l'intention de traduire notre relatif, et si à son point de vue il ne dit pas plutôt : homme-être humain être humain-court, qu'il ne dit : homme-être humain être humain *qui* court. La tournure de bien des phrases le donnerait à penser.

Nous aurions pu, au lieu de considérer le relatif comme un suffixe du nom, le considérer comme un préfixe du verbe, ce qui serait sans doute plus exact, surtout si les Fulbés comprennent bien l'idée de relation ; mais nous avons été amenés à en parler ici par sa nature même, son identité avec le suffixe de démonstration, et partant avec celui d'individualisation.

Aujourd'hui, au fouta sénégalais, le suffixe d'individualisation redoublé avec le rôle de démonstratif est fréquem-

ment préfixé au lieu d'être suffixé ; on a voulu éviter l'amphibologie qui pourrait régner si le sens général du discours ne guidait point suffisamment, entre des phrases comme les deux suivantes :

L'homme qui court arrivera vite, idée générale et vague ; et : cet homme (celui-ci que nous voyons) court et par conséquent arrivera vite.

Mais très souvent aussi il est encore suffixé. Nous ne pouvons à ce sujet nous ranger à l'opinion de quelques auteurs qui veulent que la suffixation corresponde à notre article *le*, *la*, tandis que la préfixation rendrait notre démonstratif. Dans les phrases réellement générales comme certains dictons, proverbes, là où nous emploierions notre article défini, le pullo emploie le nom seul ; mais comme, la plupart du temps, ses idées revêtent une forme plus concrète, vous entendez un usage plus fréquent de l'affixe redoublé, c'est-à-dire du mot accompagné d'un démonstratif. C'est ce dont, mon camarade Piétri et moi, avons pu nous rendre compte après nombre d'expériences et de pièges. Je citerai un fait entre autres : ayant dans notre voisinage un arbre, nous nous faisons traduire la phrase : « l'arbre est en fleurs », en ayant soin de ne point désigner celui que nous avons sous les yeux ; le traducteur ne manque point de préfixer ou de suffixer l'affixe. Nous avions noté le fait quand l'un de nous pose une autre question. « Comment s'appelle l'arbre ? » etc. ; il n'avait pas fini que notre interprète répondait *gawdi* (nom de l'acacia *Adamonia*), au lieu de nous traduire la nouvelle phrase. Il avait cru que nous voulions enrichir notre vocabulaire et 'sempressait de nous satisfaire ; donc, dès le début, il avait en vue non point l'arbre en général, mais l'acacia que

nous avions près de nous. Depuis, nous n'avons jamais manqué de tendre un piège quelconque à nos informateurs, et nous sommes arrivé à la conviction que j'exprimais plus haut.

Nous donnerons maintenant une liste des suffixes démonstratifs, afin qu'on puisse les comparer avec les suffixes d'individualisation.

*Gorko-ó*; o-*gorko,* cet homme.

*Ngal d'ardugal; d'ardugal ngal*, cette pipe.

*Nagge nge*, ce bœuf.

*Ngel t'ukalel; t'ukalel ngel*, cet enfant.

*Barodi ndi; ndi barodi*, cet animal.

*Ndu rawandu; rawandu ndu*, ce chien, etc.

On comprend comment se présentera le suffixe de relation. Cet homme qui : *ó gorko ó,* ou bien *gorko ó ó*. Inutile d'insister davantage.

En dehors de ces démonstratifs, on en a relevé quelques autres dont nous n'avons que peu de mots à dire.

*Odo, ojoto,* qui s'appliquent à l'homme, et qui sont en réalité constitués par le suffixe d'individualisation et les particules adverbiales *do*, *to*, qui signifient *ci*, *ici*, *là*.

Et d'un autre côté, *deun* qui s'applique aux choses et qui paraît un véritable substantif signifiant *chose*, dérivé de cette racine *do* qu'entrevoyait Barth et qui signifierait *faire*, sur l'existence de laquelle on ne peut malheureusement pas trop se prononcer, encore qu'elle paraisse probable.

Dr TAUTAIN,
*Membre de la mission du Haut-Niger (1880-1881).*

---

# ÉTUDES

## SUR L'ÉVOLUTION MORPHOLOGIQUE ET FONCTIONNELLE DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

---

*SOMMAIRE.*

§ 1er. — Exemples de formations d'adjectifs sanskrits, grecs et latins au moyen du suffixe *as-o*, ος, *us*, des mots de la première et de la deuxième déclinaison greco-latine.

§ 2. — Dérivés adjectifs à sens actif et passif; raisons de ce double emploi.

§ 3. — Origine des participes présents et des participes passés en *tas-o*, τος, *tus*, au double point de vue de la forme et du sens.

§ 4. — Origine des participes passés sigmatiques en grec et en latin.

§ 5. — Formes grecques à sens passif employées seulement en composition, en ο, ε, ι; σο, σε, σι; leur origine.

§ 6. — Dérivés sanskrits à vocalisme dit renforcé au deuxième degré (*vṛddhi*) et au premier degré (*guṇa*).

§ 7. — Dérivés adjectifs et participes à sens passif, en sanskrit et en latin.

§ 8. — Origine commune de la déclinaison et de la composition.

§ 9. — Conjectures sur l'origine des formes de l'aoriste second considérées comme représentant l'état le plus archaïque du verbe indo-européen.

## § I

Je voudrais, avant tout, rappeler par quelques exemples empruntés au sanskrit, au grec et au latin, que, dans les langues indo-européennes, un des procédés les plus fré-

quents de formation des adjectifs consiste à joindre les suffixes de la première et de la deuxième déclinaison *as-o*, ος, *us* (au masculin) à des primitifs ayant déjà ou non la valeur d'adjectifs.

*a.* — Primitifs terminés par la finale *âo(s)*, *au* (souvent contractée en *ô*) et affaiblie ultérieurement en *ŏŭ* :

Sk. *bhâv-as* et *bhav-as*, ce qui est; substantif, l'être. Formes dérivées de **bhâo(s)*, d'où *bhûs*, même sens (1).

Gr. ὄγδοος, huitième, pour *ὀκτοϝ-ος, de ὀκτώ huit, primitivement *ὀκτα-οα(ν), *ὀκταο', comme le prouve le sk. *ašṭan*, pour **ašṭa-oan*, **ašṭvan*, auprès de *ašṭô*.

Lat. *octâv-us*, formé sur **octaó*, d'où *octo*.

*b.* — Primitifs terminés par *â(s)*, généralement affaibli en *ăĕ*, *ăĭ*, *ê*, *ĕĭ*, *î* *i*, et représenté devant une autre voyelle par *ây*, *ay*, *ey*, *îy*, *iy* (2).

Sk. *kšay-as*, ce qui concerne le séjour; substantif, habitation, dérivé de *kšâ(s)*, même sens. — Ce sont évidemment des dérivés de ce genre qui ont donné naissance aux suffixes *eyas*, *îyas*, *iyas*, *yas* (en grec et en latin, ιος, *ius*). L'existence de ce suffixe antérieurement à l'époque de séparation s'oppose à ce qu'il soit possible de décider si un adjectif comme γύναιος est pour γύναι-ος ou γύναι-ιος; mais, dans l'un ou l'autre cas, l'ancien ᾱ de γυνᾱ est devenu αι comme dans γυναικός. Il semble sûr, au contraire, que γαῖα est un élargissement sur γᾱ au moyen de l'adjonction pure et simple du suffixe ᾱ du féminin, d'où γαῖ-ᾱ; cf. sk. *rây-as*, génitif singulier de *râs*, *may-â* instrumental de *mâ*, et formé de *mâ* + *â*, etc.

(1) Voir mes *Grandes lignes du vocalisme et de la dérivation dans les langues indo-européennes*, p. 11 et suiv.

(2) Voir même opuscule, p. 14.

*c.* — Primitifs terminés par une gutturale (ou une palatale), avec perte ou non de la sifflante qui l'accompagnait à l'origine.

Sk. *dakš-as,* habile; dérivé de **dakš*, adj. verb. tombé en désuétude, ayant probablement le même sens.

*Bhaj-as,* qui participe à; dérivé de *bhâj*, adj. verb., même sens.

Gr. λοξ-ός ; oblique ; élargissement d'un primitif *λοξ tombé en désuétude.

Lat. *lax-us*, détendu ; élargissement d'un primitif **lax,* tombé en désuétude.

*d.* — Primitifs terminés par une dentale suivie ou non de la sifflante primitive :

Sk. *ad-as,* qui mange; dérivé de *ad*, même sens.

Gr. πεζ-ός, piéton; dérivé de *πεζ = *πεδς, tombé en désuétude ; cf. lat. *pes* pour **peds.*

Lat. *vid-us*, dans *invidus,* envieux; dérivé de l'adj. verb. tombé en désuétude, *ved* ou **ves* pour **veds*; cf. sk. *vid*, qui connaît.

*e.* — Primitifs terminés par une labiale suivie ou non d'une sifflante primitive :

Sk. *tap-as,* qui brûle, qui réchauffe; dér. de *tap*, même sens.

Gr. καμψ-ός, courbé; dér. de *καμψ, tombé en désuétude.

Lat. *-nub-us,* celui qui se marie; dér. de **nubs,* tombé en désuétude.

*f.* — Primitifs terminés par une nasale:

Sk. *saptam-as,* septième; dér. de **saptam,* doublet perdu de *saptan.*

Gr. ἕβδομ-ος, même sens; dér. de *ἑπτομ, doublet de ἑπτά(ν), — d'un primitif commun, *ἑπτοαμ.

Lat. *septim-us;* dér. de *septem* pour **septvem.*

*g.* — Primitifs terminés par une liquide :

Sk. *vânar-as*, celui des bois (le singe); dér. de *vanar*, bois, doublet de *vanas.*

*vipr-as*, pour **vepar-as,* excité; dér. de **vepar*, excitation, doublet de *vepas.*

*rucir-as*, brillant, dér. de *rucir,* doublet de *rucis*, éclat.

*aṃhur-as*, serré; dér. de *aṃhur*, doublet de *aṃhus*, étroit.

Gr. ἐχθρ-ός, pour *ἐχθϜερ-ος, ennemi; dér. de *ἐχθοερ, doublet de ἔχθος, haine.

Ὕδερ-ος, pour *ὑδϜερ-ος aqueux, subst. hydropisie; dér. de ὕδωρ, pour *ὑδωερ, eau.

Πιαρ-ός et πιερ-ός, gras; dér. de πῖαρ, graisse.

Lat. *-fer-us*; dér. de *-fer*, qui porte.

*decor-us,* beau; dér. de *decor,* beauté.

*h.* — Primitifs terminés par une sifflante:

Sk. *tamas-as,* obscur; dér. de *tamas*, obscurité.

*mânuš-as*, humain; dér. de *manus*, homme.

Gr. στερεός et στερρός, sec, pour *στερεσ-ος; dér. de *στερες, doublet *στερερ (cf. lat. *steril* pour **sterir,* dans *steril-is*).

## § II

Parmi les adjectifs dérivés des adjectifs verbaux, ou des noms d'agents monosyllabiques, au moyen du suffixe *as-o*, ος, *us,* les uns ont gardé le sens actif des primitifs, tandis que d'autres ont pris une signification passive.

C'est ainsi que l'adjectif verbal sk. **bhar* et son corres-

pondant grec *φορ ou φώρ (cf. à l'un et à l'autre le latin *-fer*), qui porte, ont donné les dérivés suivants :

*bhâr-as*, ce qui est porté ; subst. fardeau, sens passif.

*bhar-as,* porteur, sens actif.

*bhar-as,* ce qui est emporté ; subst. butin, sens passif.

Φορ-ός porteur, sens actif.

Φόρ-ος, ce qui est supporté ou apporté ; subst. impôt, tribut, sens passif.

Il est facile de voir, du reste, qu'un adjectif dérivé implique à la fois le sens actif et le sens passif eu égard au sens actif du primitif dont il est formé.

Dans les exemples qui précèdent, *bhâr-as* ou *bhar-as,* adjectif dérivé de **bhâr* ou **bhar*, porteur, signifiera « ce qui concerne le porteur », « ce qui est de la nature du porteur », c'est-à-dire « capable de porter » ou simplement « porteur », sens actif identique à celui du primitif ; — ou bien, le sens du même dérivé peut suivre la direction indiquée par les intermédiaires suivants : « ce qui concerne le porteur », « ce qui lui est relatif », « ce qui dépend de lui et constitue l'objet de ses actes », c'est-à-dire « ce qu'il porte », « ce qui est porté par lui », et, substantivement, « fardeau ».

On peut encore se rendre compte d'une manière générale de l'éclosion du sens passif dans les adjectifs dérivés par l'exemple du grec χρύσεος, du latin *aureus* et des nombreux analogues. Les adjectifs que nous venons de citer signifieront « d'or » (c'est-à-dire qu'ils auront en quelque sorte un sens identique à celui des substantifs dont ils dérivent χρυσός, *aurum*) s'ils s'appliquent à des objets qui sont entièrement de ce métal ; mais ils inclineront au sens proprement adjectif à nuance passive qu'exprime notre

mot « doré » si l'objet qu'ils qualifient ne contient que quelques parties d'or (1).

On peut, je crois, sans encourir le reproche de subtilité, comparer, au point de vue de la dérivation significative, *bharas,* « celui qui porte » (ou qui a *toutes* les qualités du porteur, qui lui est identique), à *aureus*, dans l'acception de « ce qui est tout entier d'or », et assimiler de même *bharas*, « ce qui est au porteur », « ce qui dépend de lui », « fardeau », « butin », etc., à *aureus* s'appliquant à un objet dans lequel l'or n'est que l'accessoire, c'est-à-dire qui est seulement doré. Dans les deux cas, le sens passif résulte du transport d'une partie seulement de l'idée contenue dans le primitif, à l'objet qualifié par le dérivé, et cet objet est considéré par là comme *recevant* l'action, ou *empruntant* quelque chose de la nature des personnes ou des choses dont il est le qualifié.

Ces observations faites, j'expliquerai de la même manière que *bhâras, bharas*, φορός, φόρος, au double point de vue de la dérivation et de la signification, le très grand nombre d'adjectifs et de substantifs analogues du sanskrit et du grec, et parmi lesquels il me suffira de citer encore les suivants :

Sk. *kâras* et *kár-as, kar-ás*, celui qui fait, auteur, et ce qui est fait, action.

*ched-as*, ce qui coupe et ce qui est coupé, fraction, etc.

*tod-as*, ce qui pique et ce qui est piqué, piqûre.

(1) Les patronymiques en *eyas* ou *iyas* du sanskrit, comme *Tugriyas*, descendant de *Tugras,* et en *ius* du latin, comme *Julius*, descendant de *Julus*, impliquent une dérivation significative voisine de celles dont il s'agit; *Tugriyas* est proprement celui qui est à *Tugras*, qui dépend de lui.

*doš-as,* ce qui nuit, nuisance, ce qui est causé par la nuisance subjective ou objective, faute, détriment.

*doh-as,* ce qui trait (une vache), le fait de traire ; ce qui est trait, le lait.

σκοπ-ός, celui qui regarde, observateur, et ce qui est observé, but.

τόκ-ος, ce qui enfante, enfantement, et celui qui est enfanté, enfant.

τόμος, ce qui coupe.

τομ-ός, ce qui est coupé, fraction.

τροφ-ός, celui qui nourrit, nourricier, et celui qui est nourri, nourrisson, etc.

## § III

Aux adjectifs verbaux monosyllabiques se rattachent à titre de dérivés adjectifs, non seulement la grande série des mots en *as- o*, ος, *us*, dont nous venons de parler, mais encore (au moyen d'un suffixe différent, mais de même origine) la catégorie des participes présents actifs. Ceux-ci ont toujours conservé le sens actif; de sorte qu'à cet égard ils se confondent, ou à peu près, avec les mots dont ils dérivent. Il est vraisemblable que c'est à cette circonstance qu'est due la différence de leur emploi syntactique. Tandis qu'en effet les adjectifs verbaux monosyllabiques proprement dits, comme le sanskrit *-bhâj*, le grec -πληξ, le latin *-fer,* ne se rencontrent qu'en composition et à titre de dernier terme des composés dont ils font partie, ce qui semble indiquer la continuation d'un procédé primitif, les participes présents se construisent séparé-

ment, si ce n'est en sanskrit, où on les voit figurer parfois dans des composés.

Sur une variété des participes présents, — les participes aoristes seconds actifs, — se sont développées, à l'aide du suffixe *as-o*, ος, *us*, une série de nouvelles formes presque toutes à sens passif, à savoir les participes passés en *tas-o*, τος, *tus*.

L'élargissement qu'ont subi les participes aoristes pour donner naissance aux participes passés a produit du reste son effet habituel, qui est d'affaiblir l'état vocalique de la partie de la nouvelle forme empruntée au primitif. C'est ainsi qu'on a :

Sk. *sthit-as*, auprès de *sthant*, *kṛt-as*, auprès de *krant*.

Gr. Δοτ-ός, auprès de δούς, pour *δωντ(ς).

Θετ-ός, auprès de θείς, pour *θηντ(ς).

Στατ-ός, auprès de στᾶς, pour *στᾶντ(ς).

Les participes passés en *nas-no* du sanskrit dérivent probablement des mêmes antécédents dont les finales ont été réduites à *n* (forme du nominatif masculin singulier), d'où *dân-am, sthân-am*, etc., anciens participes neutres employés substantivement, dont la syllabe finale (*dâ-nam*, etc.,) comme celle de *sthi-tas*, δο-τός, etc., a été considérée instinctivement comme la caractéristique de la série et a été employée comme telle à la formation de nombreux analogues.

Remarquons, d'ailleurs, que δούς, « donnant » ou « ayant donné », est avec δοτός, « donné », dans le même rapport d'actif à passif que celui qui existe entre **bhâr*, « porteur », et *bhâr-as* « fardeau » ; de part et d'autre, l'établissement de ce rapport résulte des causes que nous avons indiquées plus haut.

## § IV

En sanskrit les participes passés, à peu près sans exception, se rattachent aux types que nous venons d'indiquer. Il n'en est pas de même en grec et en latin, où bon nombre de ces formes accusent une origine différente de celle dont il a été question au paragraphe précédent. Il est impossible, par exemple, d'assimiler au point de vue dérivatif la formation du latin *scissus* et du grec σχιζο- dans σχιζόπους, à celle du correspondant sanskrit *chinnas*. Le grec σχισ-τός, refait évidemment à une époque peu ancienne, d'après l'analogie des participes en τος, indique, du reste, qu'il a pu en être de même pour le sanskrit *chinnas* (1).

Les participes passés sur le type de σχιζο- et de *scissus* sont nombreux en grec et surtout en latin ; dans cette dernière langue, presque tous ceux qui dépendent de verbes dont le radical est terminé par une dentale appartiennent à cette catégorie.

Les exemples suivants montrent qu'on en rencontre de semblables dans les deux langues à côté des différentes sortes de racines classées d'après la nature de la consonne qui les termine.

Racines à gutturales :

Lat. *flux-us*, *mersus* pour **merx-us* ; cf. gr. φοξ-ός, λοξ-ός.

Racines à dentales :

Lat. *scissus*, cf. gr. σχιζο-.

Racines à labiales :

(1) Même fait en latin dans *fic-tus*, doublet *fixus*, auprès de *figo*.

Lat. *lap-sus*; cf. gr. καμψ-ός, κομψ-ός, λειψο-, ῥψο-, στρεψο- etc.

Racines à nasales :

Lat. *mansus* ; gr. ?

Racines à liquides et à sifflantes :

Lat. *vulsus*; cf. gr. πυρσ-ός.

Dans la recherche de l'origine de ces participes, il faut tenir compte avant tout des considérations suivantes.

On n'aperçoit nulle part la trace d'une loi phonétique en vertu de laquelle *scissus* viendrait de **scid-tus*. Par la même raison, on ne saurait admettre l'hypothèse d'un intermédiaire **scis-tus* entre **scid-tus* et *scissus*. Les assimilations, comme celle que l'on constate dans *at-tineo* pour *ad-tineo*, loin de nous indiquer la possibilité du changement en latin de *t* en *s* devant une autre explosive dentale, nous fournissent la preuve sûre du phénomène inverse.

Comment, d'ailleurs, faire remonter à un même antécédent phonétique **fend-tus*, devenu, dit-on, *-fensus* dans *infensus*, et *-festus* dans *infestus ?* Semblable remarque est applicable à *claus-trum* et **clausor*, que suppose *clausul-a*, cf. *plausor*, ainsi qu'à *-esor* et *-estor* dans *comesor* et *comestor*.

Enfin, il est impossible de séparer l'explication de *scissus*, *clausus*, etc., de celle de *fluxus*, *mersus*, *lapsus*, *mansus*, *vulsus*, et l'on peut demander quelle sera l'explication commune en partant de l'hypothèse que toutes ces formations comportaient à l'origine le suffixe *tus?*

Mais si, abandonnant une voie qui ne permet pas d'aboutir à des résultats acceptables, nous analysons les formes en question d'après le procédé qni nous est indiqué par le développement auquel les participes en *tus* doivent leur origine, c'est-à-dire si nous en détachons la finale ος,

*us*, il nous restera comme bases de dérivation des monosyllabes *σχιδς, (cf. σχίζ-α) **sciss*, pour **scids*, **flux*, (cf. gr. -φλυξ dans οἰνόφλυξ) **claus* pour **clauds*, (cf. *clavis* pour **clavids*, gr. κληϜιδς) *λειπς, *ριπς, **laps*, **vuls* pour **vulcs*, (cf. sk. *vraçc*), etc., identiques à des adjectifs verbaux existant encore ou qu'il est légitime de restituer.

Nous sommes donc, selon toute probabilité, en présence d'une ancienne couche de participes passés formés directement sur les adjectifs verbaux monosyllabiques et auxquels sont venus faire pendant ceux qui doivent leur origine aux participes présents. Ces derniers, d'ailleurs, sont les plus récents; ils constituent la série qui est restée vivante et dans laquelle sont entrés tous les nouveaux venus ; de plus, beaucoup de participes appartenant à l'ancienne série ont été refaits d'après le type de la nouvelle, et c'est ainsi, nous l'avons déjà fait remarquer, qu'on a eu σχισ-τός pour *σχιδς-τός, auprès de σχιζο-; *fic-tus*, auprès de *fix-us*, de *figo*, etc. D'ailleurs, dans la plupart des cas de ce genre, la nouvelle forme a fait tomber l'ancienne en désuétude, et par là s'explique l'absence en sanskrit de représentants de l'ancienne série (1).

Les noms d'agents en *sor*, comme *plaus-or*, pour **plauds-or*, et les noms d'actions en *sus*, comme *plaus-us*, pour **plauds-us*, doivent, d'ailleurs, être considérés comme des formations parallèles à celle des participes passés

(1) On peut toutefois retrouver en sanskrit même les analogues des participes passés grecs et latins dont il s'agit dans des dérivés à sens passif des adjectifs verbaux comme *dugh-as*, lait (chose traite), dans *sudughas*, qui a beaucoup de lait; d'autre part, une forme comme *vṛk-tas*, auprès de *vṛk-ṇas*, présente l'exemple d'une refonte, d'après le type en *tus*, d'un ancien participe en *nas*.

correspondants et requièrent les mêmes explications eu égard aux séries analogues en *tor* et *tus*.

Aux explications qui précèdent se rattachent celles : 1° des participes passés sanskrits, comme *sṛš-ṭas* dérivé de l'adjectif verbal **sṛkš* (d'où aussi, avec l'adoucissement de la gutturale, *sṛj-âmi*, etc.) ; 2° des participes passés zends des verbes à dentales en *s-ta* (à comparer à la fois aux précédents et à la série latine *scissus*, etc.) ; 3° des participes sanskrits, comme *lîḍh-as*, dérivé de l'adjectif verbal **lîkhš*, d'où *lih* et **lîḍh*, ce dernier comparable à *šaṭ* ou *šaḍ*, auprès de *šaš* pour *šakš* (cf. ἕξ, *sex*), etc.

## § V

En grec, les formes passives du genre de celles qui viennent d'être étudiées se retrouvent surtout en composition ; telles sont : σχιζο- dans σχιζό-πους, « qui a les pieds fendus » ou « fourchus », « fissipède », δρυψο- dans δρυψογέ-ρων, « vieillard décrépit », μιξο- dans μιξόθριξ, « qui a les cheveux mêlés (de blanc et de noir) », λειψο- dans λειψόθριξ, « qui a les cheveux disparus (chauve) », ῥιψο- dans ῥιψοκίν-δυνος, « qui a le danger écarté (courageux) », etc.

C'est du reste un indice de leur caractère archaïque, les composés étant, en quelque sorte, des formules toutes faites que les époques anciennes ont transmises sans changement aux temps plus modernes.

Mais les formes que l'on peut appeler sigmatiques, eu égard à la consonne finale de la syllabe radicale, ne sont pas les seules que l'on rencontre en pareil emploi ; un bon nombre des adjectifs à sens passif qui forment le premier

terme d'un composé déterminatif sont, au point de vue de l'absence du σ comme finale radicale, sur le type de φορ-ός, τοκ-ός, τροφ-ός, etc., employés au sens passif. En ce qui regarde la finale thématique, les uns sont terminés par ο et les autres par ε ou ι. La raison du reste de cette variation nous est fournie par les formes intermédiaires, comme ὁδοι- dans ὁδοιπλανής, ὁλοι- dans ὁλοίτροχος, σκοτοι- dans σκοτοιβόρος, σολοι- dans σολοίτυπος, χολοι- dans χολοίβαφος, χοροι- dans χοροιμανής, etc.; autrement dit, ο dans λειπόθυμος, par exemple est pour οε, ο' tandis que ε, ι dans ἀρχέλαος, ἀρχίφυλος, est pour οε, οὶ d'où (F)ε, (F)ι (1).

Ces observations générales faites, indiquons un certain nombre d'exemples qui se rapportent aux cas que nous avons en vue.

La finale thématique est ο.

Ἐθελο- dans ἐθελοσοφία, sagesse voulue.

Μισο- dans μισογύνης, celui qui a les femmes haïes, c'est-à-dire qui les hait.

Λειπο- dans λειπόθυμος, celui qui a l'esprit parti, disparu, c'est-à-dire celui qui éprouve une syncope.

Λιπο- dans λιπόθριξ, celui qui a les cheveux enlevés, c'est-à-dire qui est chauve.

Φυγο- dans φυγόμαχος, celui qui a le combat évité, c'est-à-dire qui fuit le combat.

La finale thématique est ε.

Ἀγχε- dans ἀγχέμαχος, celui qui a le combat proche, c'est-à-dire qui combat de près.

(1) Voir mon *Système primitif des voyelles*, etc.

Ἀρχε- dans ἀρχέλαος, celui qui a le peuple dirigé, c'est-à-dire qui dirige le peuple.

Ἀγε- dans ἀγέστρατος, celui qui a l'armée conduite, c'est-à-dire qui conduit l'armée.

Δακε- dans δακέθυμος, ce qui a l'âme rongée, c'est-à-dire ce qui ronge l'âme.

Ἑλκε- dans ἑλκεχίτων, celui qui a sa tunique traînée, c'est-à-dire qui traîne sa tunique.

Ἐχε dans ἐχέθυμος, celui qui a son esprit retenu, c'est-à-dire qui en est le maître.

Μενε- dans μενέδουπος, celui qui a le bruit supporté, c'est-à-dire qui supporte le bruit.

Φερε- dans φερέπονος, celui qui a la fatigue endurée, c'est-à-dire qui l'endure.

Φοβε dans φοβέστρατος, celui qui a l'armée effrayée, c'est-à-dire qui l'effraie.

La finale thématique est ι (ε affaibli).

Ἀρχι- dans ἀρχίλαος, celui qui a le peuple dirigé, c'est-à-dire qui le dirige.

Εἰλι- dans εἰλίπους, celui qui a les pieds mus, tournés, c'est-à-dire qui les meut, les tourne.

Λαθι- dans λαθίνοστος, celui qui a le retour oublié, c'est-à-dire qui ne pense plus à revenir.

Τερπικέραυνος, celui qui a la foudre contentée, c'est-à-dire qui la contente (en l'agitant).

Si l'on rapproche ces exemples des explications qui ont été fournies plus haut sur l'origine des participes passés sigmatiques du grec et du latin, on ne doutera pas, ce me semble, qu'on ait affaire à des participes

analogues dans les premiers termes de composés grecs à sens passif dont la finale radicale est un σ, alors que la voyelle qui termine le thème est, comme pour les formes que nous venons d'examiner, ο, ε ou ι. Tels sont :

*a.* — Dans des formes où la sifflante est précédée par une gutturale :

Μιξο- dans μιξόθριξ (expliqué ci-dessus).

Φυξι- (cf. φυγο-) dans φυξίπολις, celui qui a la ville *fuie,* c'est-à-dire qui a fui la ville.

*b.* — Sifflante précédée par une dentale :

Σχιζο- dans σχιζόπους (expliqué ci-dessus).

Περσε- pour *περθσε- dans περσέπολις, celui qui a la ville détruite, c'est-à-dire qui l'a détruite.

Δεισι- pour *δειδσι- dans δεισιδαίμων, celui qui a les dieux redoutés, c'est-à-dire qui les redoute.

*c.* — sifflante précédée par une labiale :

Ῥιψο- dans ῥιψοκινδυνος (expliqué ci-dessus).

Κλεψι- dans κλεψίφρων, celui qui a l'esprit caché, c'est-à-dire celui qui est dissimulé.

Τερψι- (cf. τερπι-) dans τερψίθυμος, celui qui a l'esprit (d'autrui) réjoui, c'est-à-dire qui le réjouit.

*d.* — sifflante précédée par une nasale :

Φαυσι- et φαεσι- (pour φαυνσι- et *φαενσι) dans φαυσι- et φαεσίμβροτος, celui qui a les mortels éclairés, c'est-à-dire qui les éclaire.

*e.* — Sifflante précédée par une liquide :

Ὀρσο- dans ὀρσοθύρη, ce dont la porte est levée ou se lève, trappe.

Ἀκερσε- dans ἀκερσεκόμης, celui dont la chevelure n'a pas été coupée.

Ὀρσι- (cf. ὀρσο-), dans ὀρσίπους, celui qui a les pieds levés, c'est-à-dire qui les lève.

*f.* — Sifflante seule :

Σεισο- dans σεισόλοφος, celui dont l'aigrette est agitée.

Λυσι- dans λυσίνομος, celui qui a les lois détruites, c'est-à-dire qui les détruit.

Στησι- dans στησίχορος, celui qui a les danses suspendues, c'est-à-dire qui les suspend.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer :

1° Que certains participes passés en τος se rencontrent aussi employés comme premiers termes de composés déterminatifs, par exemple, κλυτός dans κλυτόδενδρος (forêt), dont les arbres ont été l'objet d'audition, c'est-à-dire célébrés ;

2° Que les formes sigmatiques à finale thématique ι ne sauraient être confondues avec les noms d'action en σις, dont l'aspect thématique est parfois semblable. En général, les participes de ce genre ont le vocalisme radical fort (et c'est un caractère qui les distingue nettement aussi des participes en τος dont le vocalisme radical est faible), tandis que les noms d'action dont il s'agit ont le vocalisme radical faible, comme on le voit par la comparaison de στησι- avec στᾶσις, πεισι- avec πίστις (1), etc.

3° Ne doivent pas être confondus davantage avec les participes passés en σι- certains premiers termes de composés à même finale thématique et qui sont, en réalité, d'anciens thèmes de neutres en ος imparasyllabiques. C'est

(1) Ils ne se construisent du reste qu'à l'état isolé, ce qui est l'inverse de ce qui a lieu avec les participes passés d'à peu près même forme.

ainsi que doit s'expliquer ὀρεσι- (pour *ὀρεσοε) dans ὀρεσιγενής, « qui est né dans les montagnes », cf. ὀρεο- pour *ὀρεσο- dans ὀρεοπόλος, « qui habite les montagnes » ; même explication pour τειχεσι- dans τειχεσιβλήτης, « qui renverse les murailles », etc.

En résumé, les participes passés sigmatiques grecs en ε et ι, conservés seulement comme premiers termes de composés déterminatifs (le plus souvent possessifs en même temps), ont la même origine que les participes sigmatiques en ος et en *us* du grec et du latin et résultent d'un élargissement sur la finale du nominatif singulier des adjectifs verbaux ou noms d'agents monosyllabiques, analogue à celui qui a tiré les participes passés en *tas*, τος, *tus*, des participes aoristes seconds; ils ne diffèrent, du reste, des formes non sigmatiques en ο, ε, ι, comme τερπι- auprès de τερψι-, exclusivement employées comme eux à titre de premiers termes de composés, qu'en ce que ces dernières ont été élargies sur le thème des cas obliques des mêmes adjectifs verbaux (τερψ-ι- de *τερπς; mais τερπ-ι- de *τερπ-ος).

## § VI

J'ai montré, dans mon *Étude sur le rhotacisme proethnique* (1), que les adjectifs verbaux employés à l'état de mots distincts ont le vocalisme fort, tandis que dans un composé où ils figurent généralement à titre de dernier terme, ils subissent une atténuation qui a pour effet d'en affaiblir la partie vocalique. Le caractère primitif de

(1) Dans le tome VI de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon.*

l'état fort est établi, d'ailleurs, par les données comparatives et analytiques qui permettent de ramener les adjectifs verbaux *bhûs* et *nîs*, par exemple, à des antécédents **bhâos* ou **bhôs*, **naes* ou **nês* (1).

Ces anciens états forts expliquent les dérivés *bhâv-as*, *nây-as* (venant de *bhâo(s)* affaibli en *bhâu-* et de *nae(s)* affaibli en *nai-*), dont *bhavas* et *nayas* dérivent à leur tour par voie d'affaiblissement vocalique.

On voit par là que, loin d'être des dérivés avec vocalisme renforcé au deuxième degré (*vṛddhi*) et au premier (*guṇa*) de prétendues racines *bhû* et *nî*, les formes *bhâv-as*, *bhav-as*, *nây-as*, *nay-as*, résultent d'un élargissement au moyen du suffixe *as-o* des formes **bhâos*, **naes*, dont le vocalisme a déjà subi, par suite du fait même de l'élargissement, une première réduction dans les formes prétendues renforcées au second degré, puis une seconde dans les formes prétendues renforcées au premier degré, et d'autres encore dans les dérivés, où la partie dite radicale apparaît sous les formes *bhû*, *bhuv*, *bhu*, *ne*, *ney (?)*, *nî*, *nîy (?)*.

Les mêmes observations sont applicables aux dérivés *dhâr-as*, *dhar-as* de l'adjectif verbal à finale rhotacisée *dhâs* (2).

Ce qui vient d'être dit suffit pour qu'on se rende compte de l'origine véritable des formes dites à *vṛddhi* comme :

*dhârin*, *dhâryas*, *dhâraṇas*, *dhârakas*, etc., auprès de *dhâr-as*.

(1) Voir mes *Grandes lignes du vocalisme et de la dérivation*, p. 11 et suiv.

(2) Voir *Grandes lignes du vocalisme et de la dérivation*, p. 11 et suiv.

*bhâvin*, *bhâvyas*, *bhâvanas*, *bhâvakas*, etc., auprès de *bhâv-as*.

*nâyin*, *nâyyas*, *nâyanas*, *nâyakas*, etc., auprès de *nây-as*.

De leur côté, les doublets **bhôs*, **nês*, des primitifs dont dérivent *bhâv-as*, *nây-as*, rendent compte du point de départ de l'analogie sur laquelle repose le vocalisme (*vṛddhi*) des formes comme *bhôtas*, *bhômas*, etc., *nêyayikas*, etc.

Les remarques suivantes sont la conséquence logique des constatations qui viennent d'être faites.

1° Les plus anciennes formations dites par la *vṛddhi* consistent, en ce qui concerne le sanskrit, dans un élargissement au moyen du suffixe *as-o* ajouté à l'état fort, et correspondant par conséquent à une époque reculée de l'histoire des idiomes indo-européens, d'adjectifs verbaux monosyllabiques qui ont généralement perdu le *s* final du nominatif singulier après les diphtongues ou voyelles *ao*, *ae*, *ô*, *ê*.

2° En grec et en latin, des formations analogues aux formations sanskrites par la *vṛddhi* sont ὄγδοϝος, *octâv-us*, etc.; il en est de même des formes grecques sur le type de σαϝος, σοϝος, σῶος, dérivées d'un primitif *σᾶο(ς)- ou *σω(ς)-.

3° Les dérivés par la *vṛddhi* étaient, dès le principe, des adjectifs. En sanskrit, le mode de formation de ces adjectifs à l'aide des suffixes *as-o* ou *yas-o* s'est indéfiniment perpétué. Les dérivés dits par le *guṇa*, postérieurs à ceux-là et ayant revêtu le plus souvent un sens substantif, diffèrent à cet égard du type à *vṛddhi*, tellement affecté à l'usage en question que, jusqu'aux plus basses époques, on a créé d'une manière artificielle de nombreux adjectifs,

en imitant le procédé de renforcement vocalique auquel on croyait qu'étaient dues les anciennes formations du même genre.

4° Le caractère tout artificiel des formations relativement modernes par la *vṛddhi* ressort de ce fait que le renforcement vocalique (par imitation des formes primitives où la voyelle forte était toujours celle de la première syllabe, parce qu'elle appartenait nécessairement à l'adjectif verbal monosyllabique formateur des premiers dérivés) a toujours frappé le vocalisme de la première syllabe, même quand elle appartient à un préfixe, comme dans *vêrûpas*, *vêragyam*, *nêṣadhas*, *ôpayanas*, etc.

5° Le *â* des adjectifs comme *mânas-as*, *tâpas-as*, etc., s'explique de même par l'application artificielle du renforcement par la *vṛddhi* à la voyelle radicale des primitifs *manas*, *tapas*, etc.

## § VII

Le sanskrit et le latin possèdent différentes séries de formations participiales ou adjectives à sens passif qui résultent, comme les participes passés, de l'élargissement de primitifs à sens actif, à l'aide des suffixes *as-o*, *us*, *îyas-o*, *yas-o*, *is*.

Ce sont, pour le sanskrit :

1° Des adjectifs élargis avec le suffixe *as-o* sur des participes présents en *on* (antérieurement en *oan*), comme :

*karuṇ-as*, lamentable, du participe présent de *kar*, crier.

*bhrûṇ-as*, fœtus (ce qui est porté), du participe présent de *bhar*, porter.

*mithun-as*, apparié, du participe présent de *mith*, réunir.

*sûn-as*, fils (engendré), du participe présent de *su*, engendrer.

2° Les participes futurs passifs :

*a*. En *yas*, comme *kâr-yas* (dérivation sur l'adjectif verbal **kâr*), ce qui est relatif à celui qui fait, ce qui dépend de lui, ce qui peut ou doit être fait.

*b*. En *îyas*, comme *karaṇ-îyas;* dérivation sur le participe présent *karan(t)*, au moyen du suffixe *îyas* (cf. *eyas*), antécédent de *iyas*, *yas* (*îy*, *iy* = *î*) ; même sens que le précédent.

*c*. En *tav-yas*, comme *kartav-yas;* dérivation sur le thème des noms d'agents en *tur*, anciennement *tao(s)* (d'où les infinitifs en *tava*, *tum*, etc., les absolutifs en *tvâ*, etc.). Pour le mode d'élargissement, cf. *bhav-as*, venant de **bhao(s)*, *lâghav-am*, venant de *laghus*, à une époque où la finale était encore **laghao(s)* (cf. datif *laghav-e*), etc. Même signification que les formes précédentes.

L'époque tardive à laquelle apparaissent les formes grecques en τεος, comme λυτέος, ne permet pas de les rattacher à cette formation, qui, du reste, est, ainsi que la précédente, peu ancienne en sanskrit même. Λυτέος est probablement pour *λυτοε-ος ou *λυτοε-ιος (d'où λυτFε-), élargissement de *λυτοε(ς), forme archaïque de λυτός, comme χρύσειος est pour *χρυσοε-ιος.

Des participes futurs passifs en *yas*, anciennement *îyas, iyas,* dérive, selon toute vraisemblance, le thème des verbes passifs :

*kriya-te* de **kâriyas,* avec contraction à la syllabe radicale résultant de l'élargissement.

Formations passives du latin.

1° Participes futurs passifs en *ond-us* (ou *und-us*) et *end-us*, comme *legond-us*, *legend-us;* formes élargies au moyen du suffixe *us* (*a*, *um*) des participes présents en *oent*, d'où *o'nd* et (*v*)*end*, avec affaiblissement de la consonne finale déterminé par l'élargissement même; cf. le changement de ρ en λ dans κεφαλ-ή, μεγάλη, pour *κεφαρ-η, *μεγαρ-η, et de *r* en *l* dans le lat. *facil-is* pour **facver-is*.

2° Adjectifs en *lis*, *ilis*, *bilis*, comme *facil-is*, « ce qui dépend de celui qui fait, ce qui peut être fait, » de **facver*, d'où **fagber*, *faber* (1), « celui qui fait » (*faber* a donné à son tour *fab'r-il-is*, « ce qui concerne l'ouvrier »).

*Mobilis* pour **mogver-is;* cf. thème verbal *mo*(*g*)*ve* dans *moveo*.

*Spirabilis*, *spectabilis* pour **spirac-ver-is*, **spectac-ver-is*, dérivés de *'spirax*, **spectax*, dont la restitution est autorisée par *spirac-ul-um*, *spectac-ul-um*.

Parfois le sens est resté actif, comme dans *reptil-is*, qui suppose un antécédent **reptoer*; pour la dérivation, cf. *fictil-is* auprès de *fictor*, *ductil-is* auprès de *ductor*, etc.

## § VIII

On a remarqué, il y a longtemps déjà, l'équivalence significative du génitif singulier et de l'adjectif correspondant; quand je dis : « la maison du père », j'exprime une idée identique à celle que rendraient les mots : « la maison pa-

(1) Voir, pour le changement phonétique, le numéro du 15 janvier dernier de la *Revue*.

ternelle ». Cette observation prendra une importance particulière si l'on considère en outre que le suffixe *as-o* en sk., ος en gr., *is* (pour *oes* en latin), du génitif singulier de la déclinaison imparisyllabique, est identique à l'élément d'élargissement qui, aussi haut que l'on peut remonter dans l'histoire des langues indo-européennes, a servi à créer des adjectifs (voir § 1er). Il en résulte, par exemple, que le génitif sing. du sk. *tamas,* obscurité, c'est-à-dire *tamas-as,* a la même forme et la même signification que l'adjectif dérivé *tamas-as.* Dans le même ordre de rapprochements, on peut signaler encore la ressemblance en sk. du gén. sing. de la déclinaison masculine en *a-s,* c'est-à-dire *as-ya,* avec les adjectifs si nombreux formés à l'aide du suffixe *ya-s ;* de sorte qu'ici encore, les deux formes pourraient presque se confondre aussi bien au point de vue phonétique que pour la signification.

Mais le génitif n'est pas le seul cas qui ait la valeur d'un adjectif eu égard au sens du nominatif dont il dépend, comme *vâc-as,* « de la voix » ou « vocal », auprès de *vâc,* « la voix ». Tous les autres cas, à part le vocatif, peuvent être ramenés à un rapport significatif semblable avec le nominatif; quelques exemples suffiront à le montrer.

Le sens propre de l'accusatif est d'exprimer le but d'une action. De même qu'on disait en latin : *ire urbem,* « aller à la ville », on aurait pu dire, sans l'aide d'un verbe : *iter urbem* (1), « voyage à la ville », et, dans ce cas, la valeur adjective de l'accusatif sera surtout sentie si l'on substitue le mot de champ à celui de ville et qu'on rende cette nou-

(1) Les constructions analogues sont encore assez fréquentes chez Plaute.

velle idée en français par les mots : « voyage ou promenade champêtre ». Plus on se reportera à un état primitif du langage, plus des constructions de ce genre sembleront naturelles et même nécessaires.

Le rôle le plus fréquent de l'instrumental est de servir de complément à un verbe passif dont il est le sujet logique, ou d'exprimer la relation que nous rendons à l'aide de la préposition *avec*. Dans les deux cas, il tient la place d'un adjectif, comme on le voit par les exemples suivants :

Il a été maudit *par son père ;* c'est-à-dire : il a été l'objet de la malédiction *paternelle* ;

Il a été accueilli *avec bonté ;* c'est-à-dire : il a obtenu un *bon* accueil.

L'ablatif est destiné surtout à exprimer la provenance, l'origine des personnes ou des choses, et par là leur éloignement de ce à quoi elles étaient unies d'abord. Souvent les nuances qui en distinguent le sens de celui du génitif sont imperceptibles, et c'est ce qui explique qu'en sanskrit la désinence de ces deux cas au singulier est fréquemment identique. Il est probable qu'ils n'ont été distingués nettement l'un de l'autre qu'à une époque assez tardive.

Ici encore, la facilité qu'on a de substituer l'adjectif correspondant au substantif à désinence d'ablatif, sans que la signification en soit modifiée, démontre la valeur primitivement adjective de ce cas.

Exemples :

L'eau qui vient *du fleuve*, c'est-à-dire l'eau *fluviale* ;

Un homme originaire *d'un pays de montagnes*, c'est-à-dire un (homme) *montagnard* ;

Un descendant *de Hugues Capet*, c'est-à-dire un *Capétien,* etc.

Le datif s'emploie généralement pour marquer la destination d'une chose, l'objet (personne ou chose) auquel elle est attribuée. Ce cas peut, ainsi que les précédents, alterner avec l'adjectif correspondant, comme le montrent les expressions suivantes :

Un don *à la patrie,* le dévoûment *pour la patrie*, c'est-à-dire un don *patriotique,* le dévoûment *patriotique.*

A noter encore les phrases comme celles-ci, qui correspondent à un emploi fréquent du datif dans les langues indo-européennes :

Un acte qui est *à peine,* c'est-à-dire *pénible.*

Un discours qui est *à plaisir*, c'est-à-dire *agréable.*

Je n'ai pas à revenir sur le génitif, les explications dans lesquelles je suis entré plus haut en ce qui concerne ce cas ayant montré suffisamment, je pense, combien il est voisin de l'adjectif.

La fonction du locatif consiste à exprimer le dépôt, la résidence, le repos de quelqu'un ou de quelque chose en quelque endroit. Le datif et le génitif n'en diffèrent souvent qu'en ce qu'ils marquent moins spécialement l'idée d'immobilité, d'établissement. L'étroite parenté significative de ces cas entre eux et la facilité avec laquelle ils peuvent souvent se substituer l'un à l'autre ont dû contribuer à la perte du locatif en grec et en latin. Quoi qu'il en soit, le sens adjectif du locatif ressort nettement des exemples que voici :

Le chat est un animal qui se tient *à la maison*, c'est-à-dire un animal *domestique*;

Une habitation sise *au village,* c'est-à-dire *villageoise*;

Un voyage *sur mer,* c'est-à-dire *maritime.*

Au point de vue de l'évolution significative, il est donc

permis d'affirmer que tous les cas régimes ont pu commencer par être des adjectifs. Il y a du reste à ce fait une raison générale, c'est que tout régime d'un substantif a pour fonction de spécifier ou de qualifier ce substantif, ou, plus précisément encore, de substituer à la désignation *générale*, à laquelle le nom commun est nécessairement restreint, la désignation *individuelle*, dont il ne saurait être l'instrument qu'à l'aide d'un qualificatif ou du substitut d'un qualificatif, c'est-à-dire d'un autre substantif qui lui serve de régime.

Mais, si tous les cas régimes représentent d'anciens adjectifs, c'est-à-dire s'ils étaient primitivement identiques entre eux quant à la valeur grammaticale, comment expliquer les différences phonétiques qui les distinguent ?

A ce point de vue, trois observations importantes dominent la question :

1° Une union intime exprimée plus tard, soit par l'accord grammatical, soit par la composition sous forme de composés déterminatifs, a dû s'établir dès le principe entre le qualificatif et le substantif qualifié, destinés de concert à la désignation de tout objet *individuel* et formant ensemble, à ce titre, des *noms propres* complexes.

2° Les cas régimes du singulier (les formations du duel et du pluriel étant vraisemblablement postérieures) de la déclinaison imparisyllabique sont, selon toute apparence, les plus anciennes formes de la déclinaison et peuvent être considérés comme des élargissements de nature adjective, eu égard à la forme du nominatif singulier.

3° Il serait illogique de supposer que la *construction à termes composés* puisse procéder d'une origine différente de celle de la *construction à termes séparés*, c'est-à-dire

que le développement des cas régimes, au double point de vue de la forme et du sens, soit indépendant du développement des composés déterminatifs et de dépendance auxquels peut se ramener toute la syntaxe de la composition, surtout en tenant compte de ce fait que, de part et d'autre, il s'agissait de constituer des noms propres (1).

Ces remarques entraînent les conséquences dont nous nous occuperons maintenant.

L'intimité du rapport du qualificatif et du qualifié, ou du mot au cas régime avec le mot régissant, a dû déterminer une influence phonétique réciproque entre les éléments finaux du premier de ces termes et les éléments initiaux du second.

Si nous examinons d'abord les résultats possibles de cette influence sur la déclinaison imparisyllabique, en partant de cette double hypothèse : 1° que les cas obliques du singulier sont des élargissements adjectifs ; 2° que l'élément d'élargissement qui a fini par affecter en sanskrit la forme *as-o* était primitivement identique au suffixe *ôânts,* d'où *ôâns* ou *ôâms,* des participes actifs (2), nous constaterons les possibilités suivantes :

Soit donné un adjectif *div-as*, ou antérieurement *div-âms*, formé sur *div* (primitivement *deô*[*s*]), ciel, et signifiant céleste ; il est facilement admissible, d'une part, qu'étroitement combiné, par exemple, avec le mot *patis*, maître, dans l'expression *divas patis*, « le maître céleste », la

(1) J'entends que πατρός φονεύς et πατροφονεύς, par exemple, constituent des désignations individuelles dont la valeur est identique.

(2) Voir *Les grandes lignes du vocalisme et de la dérivation.*

finale *âms* se soit réduite à *as* dans le groupe *âmsp* formé par la finale de *divâms* et l'initiale de *patis*, en vertu de deux habitudes fréquentes de la phonétique indo-européenne, à savoir la chute d'une nasale initiale d'un groupe de consonnes et la réduction d'une voyelle longue à la brève correspondante en semblable position ; d'autre part, qu'il y a eu transition du sens adjectif de *divas*, « céleste, » au sens substantif à fonction de régime (génitif ou ablatif) de « du ciel » (« le père céleste » ou « le père du ciel ») ; — d'où l'origine coordonnée de la forme et du sens du génitif-ablatif *divas*.

La création de l'accusatif *divam* peut s'expliquer semblablement par des expressions telles que *divamgamas*, « le conducteur céleste », ou « celui qui conduit au ciel ».

Au point de vue phonétique, le groupe *âmsg* perd la sifflante au lieu de la nasale, ce qui est une alternative fréquente, et la voyelle s'affaiblit pour la raison qui a été précédemment indiquée.

Instrumental. — *Divâ caras*, « rôdeur diurne », ou « avec le jour, la lumière » (*div* signifie aussi lumière, jour, etc.). Pour ce qui est des sons, chute des deux premières consonnes du groupe *âmsc*, mais conservation de la quantité primitive de la voyelle devant une seule consonne.

Datif. — *Dive yajñas*, « sacrifice céleste », ou « sacrifice pour le ciel », « destiné au ciel ». Modifications phonétiques semblables aux précédentes, suivies de l'affaiblissement régulier de *â* en *ê*.

Locatif. — *Divi kšit*, « habitant céleste, » ou « habitant du ciel ». Pour les consonnes du groupe *mskš*, disparition successive de *s* et *m* devant le groupe *kš*, abaissement vocalique de *â* à *e* et à *î* ; réduction de cette der-

nière voyelle à la brève correspondante devant le même groupe.

Il est bien entendu que je ne cite ces exemples qu'à titre de spécimen des modifications phonétiques qui ont abouti à la formation des cas ; en d'autres termes, je ne veux pas dire que ce soit dans ces combinaisons mêmes, surtout du moment où il s'agit de faits qui remontent à la langue mère, que les modifications dont il s'agit se sont produites d'abord ; mais il est très probable qu'elles ont eu pour point de départ des alliances phonétiques analogues.

Si nous examinons maintenant la composition, nous verrons que les mêmes expressions *divaspatis*, *divamgamas*, *divâcaras*, *diviyaj* pour **diveyaj*, *divikšit*, sont considérées comme formant des composés du genre de ceux qui ont été appelés syntactiques, c'est-à-dire dans lesquels le premier terme porte la désinence casuelle dont il serait revêtu dans la construction à mots séparés. En réalité, ce sont des noms propres complexes dont les deux termes, habituellement et intimement réunis, ont fini par se souder ; ce sont en même temps de très précieux témoins de la communauté d'origine de la déclinaison et de la composition, et de la manière dont les composés déterminatifs sont devenus des composés de dépendance ou ont été considérés comme tels. Que l'on voie, en effet, dans le premier terme *divas* du composé *divaspatis* un adjectif selon la valeur primitive du mot, le composé est déterminatif et doit se traduire par ces mots « le maître céleste », c'est-à-dire « le maître dont le ciel dépend » ; qu'on y reconnaisse au contraire, d'après l'évolution que le sens en a subie par l'effet même du rapprochement habituel des deux mots, une

forme de génitif singulier, on devra traduire « le maître du ciel », et l'on aura affaire à un composé de dépendance. On ne saurait trop insister sur ces rapports si évidents entre l'adjectif et le cas régime qui ont donné naissance, d'une part, à la valeur propre des cas régimes dans la déclinaison, et qui ont transformé, d'un autre côté, les composés déterminatifs en composés de dépendance : les deux phénomènes ont eu un même point de départ et un développement parallèle.

Au même ordre des faits se rattachent aussi l'origine de la déclinaison des thèmes dits à voyelles et celle de l'accord grammatical de l'adjectif avec le mot qu'il qualifie. Si, comme tout porte à le croire, l'ancienne forme de *div* est *dev* et l'ancienne forme de *divas*, *devas*, qui est resté d'ailleurs comme adjectif et substantif avec le sens de « céleste » et de « Dieu », on s'explique à la fois l'origine de l'adjectif *dev-as* sous l'aspect d'un nominatif singulier à une époque où cette forme de nominatif singulier était le seul cas qui existait (car il résulte bien de tout ce qui précède que la formation de semblables adjectifs a précédé le développement de la déclinaison, lequel est précisément le résultat du rapprochement de ces adjectifs avec un substantif) et le début d'une forme de la déclinaison dont *devas* est devenu naturellement le nominatif masculin singulier. En résumé, *devas*, restant adjectif, a pu servir de base au développement de la déclinaison des thèmes dits en *a*, tandis que *devas*, devenu *divas*, *divam*, *divâ*, *dive*, *divi*, en prenant un sens substantif, a formé les cas régimes au singulier de la déclinaison imparisyllabique.

Reste la question de la formation des composés ordi-

naires ou asyntactiques dans lesquels, selon la formule consacrée, le premier terme entre sous la forme du thème, c'est-à-dire dépourvu de désinence casuelle.

Est-ce bien ainsi que le fait doit être envisagé si l'on se place au point de vue historique et réel ? Tout ce qui a été dit précédemment ne le laisse pas supposer.

Si l'on examine des composés asyntactiques comme *divakšas*, « habitant céleste », ou « habitant du ciel », *divaspṛç*, « *toucheur* céleste » ou « celui qui touche le ciel » etc., dans lesquels le *s* final de l'adjectif *divas*, pour *devas*, est tombé devant le groupe de consonnes qui suit, on voit qu'ils peuvent être pris, soit, au point de vue historique, pour des composés syntactiques formés de *divas*, génitif nominal (autrefois adjectif) du thème *div*, soit, au point de vue empirique, pour des composés asyntactiques, dont le thème *deva*, affaibli en *diva*, constitue le premier terme.

On aperçoit clairement par là l'origine des composés asyntactiques : ils procèdent en dernière analyse d'adjectifs dont le *s* final est tombé devant un second terme ayant pour initiales un groupe de consonnes. Ce processus originel explique :

1° Que le premier terme de ces composés soit susceptible d'exprimer tous les rapports qu'expriment à la fois les cas régimes et les adjectifs correspondants;

2° Que le même terme, quand il appartient à la déclinaison imparisyllabique en sanskrit, en grec et en latin, ait la forme du génitif singulier (abstraction faite du *s* final), qui est en même temps, comme nous le savons, celle de l'adjectif dont il procède.

Pour le grec et le latin, il suffit en effet de citer les

composés πατροκτόνος, *artifex*, pour fournir la preuve de la ressemblance phonétique du premier terme des composés de ce genre avec les génitifs correspondants, πατρός, *artis*.

En ce qui concerne le sanskrit, on peut rapprocher à cet égard un composé comme *pada-vî*, où *pada(s)* était primitivement adjectif ou génitif de *pad*, « qui conduit le pied » (cf. pour le sens le gr. ποδηγός), de ποδοπέδη, « entraves pour les pieds », et du lat. *pedisequus* « qui suit les pieds », « qui accompagne ».

Souvent en sanskrit le *s* du premier terme n'est pas tombé, et l'on a alors des composés à forme syntactique comme *divas-patis*, *vanas-patis* (auprès de *van* dans *van-ad*), *bṛhas-patis*, *râyas-kâmas*, etc.

Il est facile de voir que les mêmes observations sont applicables au premier terme des composés asyntactiques, quand ce terme appartient à la déclinaison parisyllabique. *Deva* pour *dev as*, dans le composé *deva-putras* « fils divin » ou « fils de Dieu », ne diffère pas originairement, en effet, de *div-as* dans *divas-patis* ou de *div-a* pour *div-as* dans *diva-kšas ;* de part et d'autre, on a affaire à des variantes d'une même forme primitive qui a été considérée, au gré des circonstances, comme le nominatif masculin singulier d'un adjectif (plus tard substantif) à sens correspondant ou comme le génitif singulier d'un substantif.

Le grec présente des faits analogues dans les composés, tels que διογενής, dont le premier terme peut être pris soit pour le génitif de Ζεύς, soit pour le représentant de l'adjectif δῖος, céleste, divin, vraisemblablement identique à l'origine au génitif en question (1).

(1) Δῖός pour δῖϝος. cf. lat. *divus*. - Souvent en grec la forme

## RÉSUMÉ.

Développement coordonné de la déclinaison et de la composition.

1° Point de vue logique :

*dev-as, div-as*, adjectif formé sur **deô(s), dyô(s)* (1) (pour le procédé de dérivation, voir § 1er).

*patis*, nom commun ou de genre.

*divaspatis*, nom propre ou individuel résultant de la combinaison d'un substantif désignant un genre et d'un adjectif indiquant la différence spécifique ou la particularité qui caractérise un individu se rattachant à ce genre.

2° Point de vue phonétique :

Variantes de l'adjectif *div-as*, qui sont devenues les cas régimes du singulier rattachés au nominatif *dyôs* (2) :

adjective, qui est en même temps celle du génitif correspondant, n'est restée qu'en composition.

Exemples : μεγαλο- dans μεγαλόπους,
μισο- — μισόπολις,
μιξο- — μιξόνομος,
φυγο- — φυγόξενος,
ἀλεξι- — ἀλεξίμαχος,

et, en général, toutes les formes à sens passif qui ont été étudiées au § V.

(1) Le rapport phonétique du thème fort *dyô(s)* au thème faible *div-* dans *div-as*, etc, montre que l'élargissement de la forme des cas régimes dans la déclinaison imparisyllabique est la cause première de la distinction qui s'est établie dans certaines formes de cette déclinaison entre les cas faibles et les cas forts.

(2) Des exemples sûrs de pareils faits sont la transformation en

*divam*, accusatif ;
*divâ,* instrumental ;
*dive,* datif ;
*divas,* ablatif-génitif ;
*divi,* locatif.

L'adjectif *dev-as*, dont *div-as* est une variante, considéré comme nominatif masculin singulier, est devenu (lui ou un analogue) la souche de la déclinaison des thèmes en *a* (parisyllabique) :

Nomin. *devas*, variante du génitif-ablatif de la déclinaison imparisyllabique.

Acc. *devam*, variante de l'accusatif de la même déclinaison.

Instr. *deven-â* (plus tard *deven-a*), désinence *â* de la déclinaison imparisyllabique ajoutée au thème *devân(s)* affaibli en *deven-*.

Datif **devâ-â*, d'où *devây-a*, désinence **â* (devenue *e*) de la déclinaison imparisyllabique ajoutée au thème *devâ(n)*.

Abl. *devât*, variante de **devâts*, antécédent probable de *divas*, ablatif de la déclinaison imparisyllabique.

Gén. *devas-ya*, élargissement au moyen du suffixe adjectif *ya(s)* du génitif de la déclinaison imparisyllabique.

Loc. *deve*, forme archaïque du locatif de la déclinaison imparisyllabique.

3° Point de vue syntactique :

latin des adjectifs neutres *nostrum*, *vestrum*, en génitifs pluriels des pronoms de la première et de la deuxième personne. Comparer aussi (*cujus*, *a*, *um*) dans son double rôle de génitif du pronom relatif et de nominatif de l'adjectif correspondant.

| CONSTRUCTION A TERMES SÉPARÉS (Déclinaison) | CONSTRUCTION A TERMES RÉUNIS (Composition) |
|---|---|
| *devas* ou **divas patis*, adj. et subst. en accord, « le maître céleste » ; — *divas patis*, « le maître du ciel », gén. régi et subst. régissant. | *divaspatis*, syntactique; cf. *devapatis*, asyntactique. |
| *divam gamas*, acc. régi. | *divamgamas*, syntac. ; cf. *devajñas*, asyntac. |
| *divâ caras*, inst. régi. | *divâcaras*, syntac. ; cf. *devadattas*, asyntac. |
| *dive yajñas*, dat. régi. | *diviyaj*, pour **diveyaj* ; cf. *devayajñas*, syntac. |
| *divi kšit*, loc. régi. | *divikšit*, syntact. ; cf. *devasad*, asynctac. |

*Remarques.* — Partout où, dans les deux constructions, il s'est établi un rapport de terme régissant à terme régi, ce rapport a été précédé par celui de substantif qualifié à adjectif qualifiant. En ce qui concerne particulièrement les composés, la même observation revient à dire que ceux dits de dépendance ont toujours eu pour antécédents les composés déterminatifs.

La composition avec préfixes n'a pas d'autre origine que la composition ordinaire. Il est facile de reconnaître dans le sanskrit *adh-i*, par exemple, locatif de **adhs*, cf. latin *ad*, auprès de *adh-â, adh-a* (1), instrum., et *adh-as*,

(1) On voit ce qu'il faut penser du prétendu allongement du *â* dans cette forme; la longue est primitive, et c'est la brève de *adha* qui est affaiblie; cf. *devena* auprès de l'antécédent *devenâ*.

génitif-ablatif, d'où les composés syntactiques (ou avec préfixe, ce qui revient au même), comme *adhi-patis*, *adhi-pâ*, « maître suprême, ou qui est au-dessus ».

De *adhas* pour **adhams*, adjectif génitif de *adh*, dérivent *adhar-as* et *adham(s)-as* (1), le premier avec le sens comparatif et le second avec le sens superlatif, impliqués l'un et l'autre dans la relation de lieu qu'exprime *adhas*.

A cette série comparer :

1° *ath-â*, *ath-a*, *at-i*, *at-âs*.

2° *ant-as* (2) et *ant-ar*, *ant-i*, *antar-as*, *antam-as*.

3° *ap-â*, *ap-a*, *ap-i* (cf. *abh-i*), *apar-as*, *apam-as*.

4° **up-â*, *up-a*, **up-as*, d'où **up-ar* et *upar-i*, *upar-as*, *upam-as*.

5° **av-â*, *av-a*, *av-as*, *avar-as*, *avam-as*.

6° *prâ*, *pra*, pour et auprès de *par-â*, *par-as*, adv. (cf. *pur-as*), *par-i*, *par-as*, adj., *param-as*. Toutes ces formes d'un primitif **par* (cf. latin *per*).

(1) *Adham-as* peut être aussi un dérivé de **adh-am* nomin.-accus. neutre tombé en désuétude.

(2) D'où la preuve absolue que le latin *inter* est pour **intes*, et que le sk. *antas* est l'antécédent de *antar*. — Les formes adverbiales en *trâ*, véd., *tra*, class., comme *atrâ*, *atra*, à sens locatif, résultent de la combinaison des formes à sens ablatif en *tas*, comme *atas*, dont la finale rhotacisée s'est soudée à la proposition *â*, phénomène suivi d'une contraction qui a fait disparaître la voyelle précédente ; *atrâ* est donc pour **atar-â*. Cf. *antar*, *â* d'où *antarâ*, et les locutions à sens locatif dans le *Rig-Véda*, comme *divas â* « au ciel ».

## § IX

Il est douteux qu'on arrive jamais à démontrer d'une manière certaine quelle est l'origine morphologique et significative du verbe ; mais les hypothèses sont permises, et celle que je vais proposer me paraît présenter de sérieux caractères de probabilité.

Les formes verbales les plus anciennes semblent être les aoristes seconds sur le type de *adâm* (*adâs*, *adât*) en sanskrit, et de ἔστην, ἔθην, ἔδων, ἔβην, etc., en grec :

1° parce qu'elles sont les plus simples ;

2° parce qu'elles ont en général, au moins au singulier, le vocalisme fort ;

3° parce que des formes sanskrites, comme *akas* (doublet de *akar*) et *akat*, sont évidemment antérieures à toutes les formes rhotacisées de la conjugaison de la racine *kar*.

Si nous remarquons maintenant : 1° la ressemblance de l'adjectif verbal *dâs*, pour **dânts*, **dâms*, **dâns*, avec les formes du singulier de l'aoriste sanskrit correspondant, ainsi que celle des participes aoristes seconds grecs στᾶς pour *σταντς, etc., θείς, δούς, βάς, etc., avec ἔστην ἔστης, ἔστη(τ), etc., ἔθην, ἔδων, ἔβην, etc. (1) ; 2° la possibilité phonétique que chacune de ces trois personnes du singulier soit une variante de la forme du nominatif singulier du participe en question, il nous semblera très admissible qu'abstraction

(1) La différence de la déclinaison de *dâs* et de δούς est un fait ultérieur qui ne saurait empêcher de rapprocher les deux formes.

faite de l'augment, les formes du singulier de l'aoriste second des verbes en μι ou des correspondants sanskrits ne sont autres que des variantes mêmes de ce participe.

Quant à l'augment, ne saurait-on y voir le thème d'un pronom à sens réfléchi et pouvant à l'origine, comme le possessif, exprimer chacune des trois personnes, de sorte que *a-dâm*, ἔ-δων, seraient des composés ayant le sens primitif de **sva-dâs*, « donneur propre », « donneur personnel », d'où « moi donneur », c'est-à-dire « je donne », ou « j'ai donné » (cf. *sva-jas*, *sva-dhâ*, *sva-yuj*, etc.), et ainsi de suite pour les autres personnes?

En ce qui regarde le sens temporel, on sait qu'en sanskrit l'aoriste correspond à cet égard au parfait grec et s'emploie souvent dans le sens du présent. Il est probable qu'à l'origine il impliquait à la fois le passé et le présent, et qu'il n'a été affecté exclusivement au premier de ces temps qu'après la création de nouvelles formes verbales (système du présent), auxquelles l'indication de l'action présente a été dévolue.

L'aoriste sigmatique du sanskrit, comme *anêš-am* (*anêš-îs*, *anêš-ît*), dont les désinences sont des élargissements eu égard aux aoristes dont il vient d'être question, présente un état très fort (*vṛddhi*) du vocalisme radical, qui est, de son côté, un important indice d'une dérivation ayant pour point de départ l'adjectif verbal monosyllabique. (Cf. § VI.)

Les formes du duel et du pluriel des aoristes comme *adâm*, à savoir *adât-âm*, *adâm-a*, *adât-a*, sont visiblement élargies sur celles du singulier ; de même, la forme de la première personne du duel *adâv-a* a tout l'aspect d'une forme élargie sur un nominatif duel *dô* de la déclinaison des thèmes en *a* ou *â* (monosyll. masc.).

Quant à la troisième personne du pluriel *adus*, c'est une variante pure et simple de *adâs*, pour **adoâs*; cf. gr. δούς, pour *δωες.

En partant des vues qui viennent d'être exposées, le développement des aoristes grecs surtout s'explique d'une manière extrêmement satisfaisante.

Dans une forme comme ἔ-στην supposée issue de στᾶς, l'élargissement résultant de la jonction de l'augment a eu son effet habituel, qui est d'affaiblir le vocalisme de l'une ou l'autre des parties composantes (le contraire, il est vrai, dans ἔδων auprès de δούς, mais imparfait ἐδίδουν).

De même, l'élargissement des formes, au pluriel et au moyen, a provoqué l'état faible du vocalisme dans ἔδομ-εν, ἐδόμ-ην, etc.

Du participe κτᾶς dérive l'aoriste ἔκταν, où l'α est bref; mais il était certainement long à l'origine. De leur côté, ἔκτᾰν-ον et ἔκτειν-α sont issus de *ἔκτᾶν; mais, d'une part, l'élargissement a changé ᾶ en ᾰ (cf. ἵστᾱμι-ἵστᾰμεν); d'autre part, il a transformé ᾶ = ᾰᾰ en αε, αι, ει.

La formation de ἔκταν-ον jette beaucoup de jour sur celle de ἔλᾰβ-ον, ἔλιπ-ον, ἔφυγ-ον, qui sont à des antécédents *ἐλᾶβ, *ἐληπ ou ἐλειπ, ἐφεογ, comme ἔκτᾰν-ον est à ἐκτᾶν, venant de κτᾶ(ν)ς.

La formation de ἔκτειν-α éclaire pareillement celle de ἔτειν-α, issu d'un antécédent perdu, *ἑτᾶν ou *ἐτην, — de ἔψηλ-α auprès de rac. ψᾰλ, — de ἔλειψ-α, d'un antécédent perdu *ἐληψ, — de ἔτευξ-α, d'un antécédent perdu *ἐτεοξ-, etc.

De part et d'autre on est en présence d'affaiblissements parallèles.

Paul REGNAUD.

Notre collaborateur M. Paul Regnaud nous prie d'annoncer qu'il prépare, sous le titre de *Indianistes*, *Linguistes et Mythologues*, une histoire des études indo-européennes en France depuis la fin du siècle dernier jusqu'à ce jour. L'ouvrage se composera d'une série d'études biographiques et critiques consacrées aux savants dont les travaux entrent dans le cadre indiqué par le titre.

---

*Ordo renascendis crescere posse malis.*
(C. R. NAMATIANUS.)

# ESSAI D'UNE CONCORDANCE DES FORMES VERBALES

## EMPLOYÉES DANS LES ÉPITRES DE SAINT PIERRE DU NOUVEAU TESTAMENT BASQUE DE J. DE LEIÇARRAGA (Bibl. nat., A. 569).

Dédié à sa mémoire et à celle de son imprimeur Pierre Hautin, La Rochelle, 1571, par Euskarazale Ingles bat, 31 janvier 1890.

---

## LES ÉPITRES DE SAINT PIERRE

(Suite.)

---

DITV. 3. Indic. prés. sing. 3. rég. plur. aux. act.

2. 2. 4. Guppida *vkan* ezpa*ditu*... LIURATU *vkan ditu,* si Dieu n'a point espargné les... il les a liurez.

2. 2. 6. Ciuitateac... CONDEMNATU *vkan ditu,* a condamné... les citez

DITVÇVELA. 1. Indic. prés. pl. 2. rég. pl. term. conj. *la* qui donne un sens participial ; aux. act.

2. 1. 10. Gauça hauc EGUITEN *dituçuela,* en ce faisant.

DITVEN. 1. Indic. prés. sing. 3. rég. pl. term. rel. aux. act., *e* euphonique.

2. 2. 1. Eta hec REDEMITU *dituen* launa, qui les a

DITVENAC. 1. Indic. prés. sing. 3. rég. pl. décl. relat. nom. act. auxil.

1. 3. 21. Satsutassunac CHAHUTZEN *dituenac*, celuy par lequel les... sont nettoyees,

DITVQVEIZTEN. 1. Indic. fut. parf. 3 pl. rég. pl. aux. act., état relatif.

1. 2. 12. IKUSSI *dituqueizten* obra onetaric, qu'ils auront veuës.

DITVZTÉ, 1. Indic. prés. 3. pl. rég. pl. aux. act.

2. 2. 18... BAZCATZEN *dituzté*... ils amorsent.

DITVZTELA. 5. Indic. prés. pl. 3. rég. pl. term. conjon. aux. act.

2. 2. 12... Gauçác VITUPERATZEN *dituztela*, blasmans

2. 2. 13. ESTIMATZEN *dituztela*... delicioac, prenans leur plaisir en

2. 2. 14. Beguiac adulterioz betheac DITUZTELA,... ayans ...arima inconstantac BAZCATZEN *dituztela*, amorsans.

2. 2. 18. Arrogantac PRONUNTIATZEN *dituztela*, en prononçant... arrogans propos.

DITVZTENÉN. 1. Indic. prés. 3. pl. rég. pl. decl. génit. aux. act.

1. 3. 12. Gaizquiac EGUITEN *dituztenén* gainean. ceux qui font les maux.

DITVZTENIC. 1. Indic. prés. 3 pl. rég. pl. decl. génit. aux. act.

2. 3. 16. Fermetate gabéc MAKURTZEN *dituztenic*, que les malasseurez tordent,

DITZAÇUENÇÁT. 1. Conjonc. prés. 3. pl. rég. pl. decl. destin. aux. act.

1. 2. 9. Verthuteac DENUNTIA *ditzaçuençát*, à fin que vous annonciez les

DRAVÇAÇVELA. 1. Indic. prés.
2e pl. rég. s. rég. ind. pl. 3e pers. aux. act. term. conjonc. participiale.

1. 3. 7. Ohore EMAITEN *drauçaçuela,* leur portant honneur

DRAVCAN. 2. Ind. prés. 3e sing. rég. indir. 3e p. sing. aux. act.

1. 1. 21. Eta hari gloria EMAN *draucan,* luy a donné

1. 3. 21. Ceini orain IHARDESTEN *draucan...* figurac... respond

DRAVÇUEÇATENEZ. 1. Indic. prés. 3e pl. rég. dir. s. indir. 2e per. pl. decl. médiat. aux. act. *n* rel.

1. 1. 12. Çuey Euangelioa PREDICATU *drauçueçatenez,* par ceux qui vous ont

DRAVÇUEN. 1. Ind. prés. sing. 3e rég. sing. rég. indir. pl. 2e pers. aux. act. *N* conjonctif.

2. 3. 15. SCRIBATU *vkan drauçuen* beçala : vous a escrit

DRAVÇUENA. 1. Id quod le précédent. decl. nomin. intrans. *N* relatif.

Notice the transitive auxiliary, when declined, taking the intransitive article, in agreement here with DA.

1. 3. 13. Nor *da* calteric EGUINEN *drauçuena,* qui vous nuira

DRAVÇVET. 3. Indic. prés. sing. 1re rég. sing. rég. ind. 2e p. pl. aux. act.

1. 2. 11. Othoitz EGUITEN *drauçuet,* ie vous supplie

1. 5. 12. SCRIBATU *drauçuet* : Ie vous ay escrit

2. 3. 1. Haur SCRIBATZEN *drauçuet,* ie vous escri

DRAVÇVLA. 1. Ind. prés. sing. 3e rég. sing. rég. ind. 1re p. pl. aux. act. *la* conjonc. particip.

1. 2. 21. Guri exemplu VTZITEN *drauçula,* nous laissant vn patron

DRAVE. 1. Ind. prés. 3e sing. rég. sing. infinitif, rég. ind. 3e p. pl. aux. act.

1. 5. 5. Vrgulutsuey RESISTITZEN *draue,* résiste aux

DRAVET. 1. Ind. prés. 1re p. sing. rég. sing. rég. ind. datif, 3e p. pl. aux. act.

1. 5. 1. Ancianoey othoitz EGUITEN *drauet* nic, Ie prie les Anciẽs.

DRAVTAN. 1. Ind. prés. 3e p. sing. rég. sing. rég. ind. 1re p. s. aux. act.

2. 1. 14. Iesus Christ... DECLARATU-ere *drautan* beçala. le m'a déclaré.

DV. 9. Indic. prés. sing. 3 act. régime sing. aux. act. vkan.

1. 2. 19. Baldin norbeitec... fascheriaric SUFFRITZEN ba*du,* si quelqu'vn... endure fascherie,

1. 2. 21. Christec-ere SUFFRITU *vkan du*... a souffert

1. 3. 17. Baldin Iaincoaren vorondateac hala NAHI *badu,* si... le veut,

1. 3. 18. Christec-ere... SUFFRITU *vkan du*... a

1. 4. 8. Ecen charitateac ESTALIREN *du* bekatuén anhitzt assuna. Couurira.

1. 5. 7. ...harc artha DU çueçaz. (emploi absolu) ha.

2. 2. 5. Çortzigarren BEGUIRATU *vkan du,* a

2. 2. 6. Eta EGUIN *vkan du* exemplu LIRADEN, les mettant pour exemple à

2. 2. 7. FATIGATUA DELIURATU *vkan du.* a

DVÇVE. 9. Indic. prés. 2 p. pl. régime sing. auxil. act.

1. 1. 17. Baldin Aitatan INUOCATZEN ba*duçue*...*duena,* Et si vous inuoquez pour Pere celuy qui

1. 1. 21. Harcaz SINHESTEN *duçue*... croyez

1. 2. 3. Baldin DASTATU ba*duçue* ecen benigno DELA Iauna. Voire pourueu que vous ayez

1. 2. 10. Orain misericordia OBTENITU *vkan duçue*. aucz

1. 2. 20. Baldin... PAIRATZEN ba*duçue ?*... Eta... PAIRATZEN ba*duçue,* vous l'endurez ?... Vous endurez,

1. 3. 14. Baldin cerbait SUFFRITZEN ba*duçue*... encore que vous enduriez

2. 1. 20. Baldin lehenic ADITZEN ba*duçue* haur, Si vous entendez

2. 3. 11. Nolaco EHAR *duçue* IÇAN... quels vous faut-il estre

DVÇVELA. 7. I. q. préc. term. conjonct. participiale.

1. 1. 22. OBEDITZEN *duçuela*..., en obéissant à

1. 3. 6. Vngui EGUITEN *duçuela*... en bien faisant,

1. 3. 9. BENDICATZEN *duçuela :* benissans :

1. 3. 17. Vngui EGUITEN *duçuela*... en bien faisant... ecen ez gaizqui EGUITEN *duçuela*. qu'en mal faisant.

1. 4. 13. ...Atseguin HARTCEN *duçuela*, en vous essayant.

1. 5. 7. Gucia haren gainera EGOIZTEN *duçuela* : Reiettans.

DVÇVELARIC. 8. I. q. préc. decl. partitif. même sens.

1. 1. 8. Baina SINHESTEN *duçuelaric,* auquel vous croyez,

1. 1. 9. ERAMAITEN *duçuelaric*... fina, Rapportans

1. 2. 12. Conuersationea DUÇUELARIC... Ayans. (emp. a.)

1. 2. 20. Vngui EGUITEN *duçuelaric,* en bien faisant,

1. 3. 16. Conscientia ona *duçuelaric*... Ayans. (emp. a.)

1. 4. 8. Charitate... DUÇUELARIC : ayez (emploi absolu.)

1. 5. 2. Harçaz artha DUÇUELARIC... En ayant esgard sur (emploi absolu.)

2. 1. 5. Gucia EKARTEN DU*çuelaric,* y apportans

DVÇVEN. 1. I. q. duçue avec terminaison relative ou conjonctive *n*.

1. 4. 13. Communicatzen *duçuen* becembatean, entant que vous communiquez aux

DVÇVENÓN. I. q. préc. décl. gén. pluriel.

1. 2. 7. Çuen sinhesten *dvçuenón :* Elle est donc honneur à vous qui croyez :

DVDALARIC. 1. I. q. suivant ; term. conjonct. partitive.

1. 5. 12. Eta testificatzen *dudalaric*... & tesmoignant

DVDAN. 1. Subj. prés. s. 1re p. rég. s. aux. act.

1. 5. 12. Anaye, vste *dudan* becembatean..., comme i'estime.

DVELARIC. 1. I. q. suivant ; term. conjonct. partitive.

1. 2. 19. Iniustoqui suffritzen *duelaric* : souffrant

DVEN. 5. Ind. prés. s. 3. rég. sing. term. relat. *n*. aux. trans. *e* euphonique.

1. 1. 21. ...Hura hiletaric resuscitatu *duen*... qui l'a

1. 3. 15. Raçoin galde eguiten *duen* guciari, qui vous demande

1. 4. 11. Iaincoac administratzen *duen*... laquelle Dieu administre :

2. 1. 19. Arguitzen *duen* candela bati... qui esclaire

2. 3. 9. Promettatu *duen* Iaunac... sa promesse

DVENA. 4. I. q. préc. décl. nom. passif et accus. sing.

1. 1. 17. Iugeatzen *duena,* celuy qui iuge

1. 2. 6. Eta hartan sinhesten *duena*... qui croira

1. 2. 23. Iustoqui iugeatzen *duen*agana, à celuy qui iuge

1. 4. 1. Suffritu *duen*a... celuy qui a souffert

DVENAC. 1. I. q. préc. nom. actif singul.

1. 3. 10. Nahi *duenac* onhetsi vicia, qui veut

DVENAREN. 1. I. q. préc. génitif.

1. 4. 10. Batbederac dohaina recebitu *duenaren*... qu'il ha receu le don

DVENAZ. 1. I. q. préc. médiatif.

1. 4. 1. Suffritu *vkan duenaz*... que Christ a souffert

DVGV. 2. Indic. prés. 1re pl. rég. sing. aux. act. vkan.

2. 1. 18. Haur ençun *vkan dugu,* nous ouismes

2. 1. 19. Badugu Prophetén hitz... nous auons (absolu.)

DVGVN. 1. Subj. prés. 1re pl. rég. sing. aux. act. vkan.

1. 4. 3. Gentilén vorondatea complitu *dugun,* pour accomplir

DVGUNEAN. 1. I. q. préc. décl. loc. *e* euph.

1. 5. 10. ... Suffritu *dugunean,* apres que nous auons

DVGVNOC. 1. I. q. préc. décl. nom. plur.

2. 1. 16. Maiestatea ikussi *dugunoc* beçala : ayans

DVQVEÇVE. 1. Ind. futur. pl. 2e r. s. aux. act.

1. 5. 4. Recebituren *duqueçue*... vous receurez

DVQVEITELARIC. 1. Ind. fut., pl. 3e rég. sing. rég. ind. p. 3. term. conj. partitive (sens de l'ablatif absolu.)

2. 2. 1. Perditione lasterra erekarten *duqueitelaric,* amenans.

DVQVEITENEAN. 1. I. q. préc. déc. loc. *e* euph.

1. 3. 2. Ihussi *duqueitenean*... conuersatione... Ayans

DVT. 3. Indic. prés. 1re sing. rég. sing. aux. act. vkhan.

1. 2. 6. Eçarten *dut*... har... elegitua : ie mets

2. 1. 13. Gauça iustoa estimatzen *dut,* i'estime

2. 1. 15. Pena-ere eçarriren *dut* çuec... ie mettray

DVTÉ. 3. Ind. prés. pl. 3e r. s. aux. act.

1. 1. 10. Bilhatu *vkan duté,* et l'ont cherché,

2. 3. 4. Continuatzen *duté*... perseuerent

2. 3. 5. haur bere nahiz ignoratzen *duté,* ignorent

DVTELA. 2. I. q. préc. terminaison conjonctive *la* (? comparez le « *que* » du Béarnais et le *ca* roumain).

2. 2. 13. Recebitzen *dutela* iniustitiazco saria, Receuans

2. 2. 14. Bihotza auaritiatara EXERCITUA DUTELA, ayans.

DVTEN. 3. I. q. duté term. relat. ou conjonc.

1. 1. 10. PROPHETIZATU *vkan duten* prophetéc. qui ont

2. 3. 5. Nola ceruëc lehenago DANIC IÇATEA VKAN *dutén,* que... dés iadis les cieux ont eu leur estre,

2. 3. 9. (Batzuc BERANCE ESTIMATZEN *duten* beçala) comme aucuns estiment retardement.

DVTENA. 1. I. q. préc. décl. nom. intransitif.

1. 2. 7. HARRI edificaçeléc ARBUYATU *vhan dutena*... que les edifians ont reiettee,

DVTENAC. 2. I. q. préc. plur. nom. intr. et accus.

1. 3. 16. ... Conuersatione... CALUMNIATZEN *dutenac.* ceux qui blasment

2. 2. 4. Aingueru bekatu EGUIN *vkan dutenac*... qui ont peché :

DVTENÉN. 1. I. q. préc. gén. plur. actif.

2. 2. 10. Eta guehientassuna MENOSPRECIATZEN *dutenén;* ceux qui... mesprisent

DVTENETARIC. 1. I. q. préc. pl. partit. act.

2. 2. 18. Erroretan CONUERSATZEN *duten*etaric..., ceux qui conuersent en erreur :

DVTENEY. 1. I. q. préc. pl. dat. act.

2. 1. 1. OBTENITU *duten*ey : à vous qui auez

EÇAÇVE. 8. Impérat. pl. 2e rég. sing. aux. act.

1. 2. 2. DESIRA *eçaçue,* Desirez

1. 2. 17. Regue OHORA *eçaçue.* Honorez

1. 3. 7. CONUERSA *eçaçue*... portez-vous

1. 3. 15. Iauna SANCTIFICA *eçaçue*... sanctifiez

1. 5. 2. BAZCA *eçaçue* Iaincoaren arthalde... Paissez

1. 5. 8. Eta VEILLA *eçaçue,*... & veillez :

1. 5. 14. SALUTA *eçaçue* elkar... Saluez

2. 3. 15. Saluamendu ESTIMA *eçaçue :* Et tenez pour salut

EÇARÇVE. 1. I. q. eçaçue, avec le verbe rad. EÇAR : mettre.

2. 3. 14. Diligentia EÇARÇUE... mettez peine

ERITZOÇVE. 2. I. q. EÇAÇUE avec eritz, inf. rad. rég. s. ind. datif.

1. 1. 22. Elkarri on ERITZ*oçue*... aimez l'vn l'autre.

1. 2. 17. Anayetassunari on ERITZ*oçue*. Aimez

GAITV. 1. Ind. prés. 3e sing. r. pl. 1re pers. aux. act.

1. 3. 21. Gu-ere SALUATZEN *gaitu*... la figure qui nous sauve

GAITVENAREN. I. q. préc. rel. décl. gén. *e* euph.

2. 1. 3. Gu bere gloriara eta verthutera DEITHU *gaitue*naren, *eçagutzeaz :* de celuy qui nous a appelez

GAVDE. 1. Ind. prés. 1 pl. neut. egon.

2. 3. 13. Berriaren beguira GAUDE... nous attendons.

GVENÇANÇÁT. 1. Subj. passé sing. 3e rég. pl. 1re décl. destin. aux. act.

1. 3. 18. Gu... ERAMAN *guençançát*. à fin qu'il nous amenast à Dieu,

GVENDVENEAN. 1. Indic. imp. pl. 1re décl. loc. *e* euph. aux. act.

1. 4. 3. CONUERSATZEN *guenduenean*... quand nous conuersions

GVIAIZQVIONÇAT. 1. Subj. prés. pl. 1er rég. ind. sing. décl. dest. aux.

1. 2. 24. Iustitiari VICI *guiaizquionçat :* à fin que nous viuions à

GVINADELA. 1. Ind. imp. pl. 1re, (term. conjon.), verbe subst.

2. 1. 18. Harequin batean GVINADELA... estans avec luy

IEÇOÇVE. 2. Impérat. pl. 2e rég. s. rég. ind. s. 3e auxil. trans.

1. 5. 9. RESISTI *ieçoçue*... auquel il vous faut resister

2. 1. 5. ERATCHEQUI *ieçoçue*... verthute, adioustez

LICENÇAT. 1. Subj. passé, s. 3. décl. destin. verbe subst.

1. 1. 21. Fedea eta sperançá Iaincoa baithan LICENÇAT. à fin que foy fust

LIRADEN. 2. Condit. prés. pl. 3e term. conj. verbe subst. & aux.

1. 4. 6. Eta VICI *liraden*... qu'ils vescussent

2. 2. 6. ... Exemplu LIRADEN... les mettant pour exemple

LIRADENÉN. 1. I. q. préc. décl. gén. pl. défini.

2. 2. 6. Gaichtoqui VICI *liradenén*. à ceux qui viuront

LITECENÇAT. 1. Subj. passé, pl. 3. décl. destin. auxil.

1. 4. 6. CONDEMNA *litecençat*... à fin qu'ils fussent

baLITZEIÇVE. 1. Suppositif prés. s. 3. rég. ind. 2e per. aux.

1. 4. 12. Cerbait gauça vste gaberic ETHORTEN ba*litzeiçue* beçala : si vous aduenoit :

LUTÉN. 1. Suppositif, prés. p. 3. rég. sing. aux. act.

2. 2. 21. Iustitiazco bidea ez *lutén* EÇAGUTU, de n'auoir point cognu la

NAICENO. 1. Ind. prés. s. 1. état rel. décl. duratif, *e* euphonique, verbe subst.

2. 1. 13. Tabernacle hunetan NAICENO, tandis que ie suis

NAIZ. 2. Indic. prés. sing. 1er verbe subst. izan.

1. 1. 16. Ecen ni saindu NAIZ. ie suis

1. 5. 1. Bainaiz hayen Anciano... moi qui suis

baiQVAITV. 1. Ind. prés. s. 3. rég. pl. 1re per. préf. explic. aux. act.

1. 1. 3. Ceinec... REGENERATU *vkan* bai*quaitu*... qui nous a.

baiTA, EZTA 15. (V. p. 175.) (pour DA à cause des préfixes).

1. 1. 3. Iaincoa cein baiTA... qui est

1. 1. 7. Cein GALTZEN baiTA eta... qui perit,

1. 1. 9. Cein baiTA, à sçauoir,

1. 1. 18. ..., nola baiTA... comme par

1. 1. 24. Gucia baiTA... est

1. 2. 4. Cein baiTA... ELEGITUA... est

1. 2. 6. SINHESTEN *duena* ez*ta* CONFUS *içanen* : ne sera point.

1. 2. 22. Eceinere enganioric ez*ta* ERIDEN *içan*... n'a esté

1. 3. 4. Cein baiTA... est

1. 3. 22. Cein baiTA... est

2. 1. 21. Prophetiá EZTA guiçonen vorondatez EKARRIA *içan* lehenago. n'a point esté

2. 2. 2. Bidea BLASPHEMATURÉN bai*ta*. sera

2. 2. 19. Nehor VENÇUTU *içan* bai*ta*, est

2. 3. 13. Ceinetan iustitia HABITATZEN bai*ta*. habite

2. 3. 16. MINÇO bai*ta* : parle

EZTACVSSALARIC. 1. I. q. dacussalaric, préf. nég. Ind. term. conj. part. sens participial. prés. 3e pers. sin.

2. 1. 9. Deus vrrundanic EZTACUSSALARIC, & ne voit goutte de loin,

ezTADILA. 1. I. q. dadila, préf. nég. Imp. s. 3e aux.

1. 4. 15. Nehor ez*tadila* AFFLIGI... ne souffre

ezTAQVITELA. 1. I. q. daquitela, préf. nég. Ind. term. conj. pl. 3e iaquin.

2. 2. 14. Eta bekatu EGUITETIC GUELDITZEN e*ztaquitela*, insatiables de.

ezpaiTATZA. 1. I. q. datza. Ind. prés. 3e etzan préf. nég. fortifié par l'affirmatif *bai*. Comp. langues slaves.)

2. 2. 3. Eta ceinén perditionea ezpai*tatza* LO : ne sommeille point

ezTEÇAÇUELA. 1. I. q. deçaçuela, préf. nég. Impératif pl. 2. rég. sing. aux. act.

1. 4. 12. E*zteçaçuela* estranio ERIDEN... ne trouuez point.

EZTELA. 1. I. q. dela, préf. nég. (V. p. 178.) forme régie.

2. 1. 20. Prophetiaric batre EZTELA... n'est

EZTÉN. 1. I. q. den, préf. nég. term. conj. *n*. (V. p. 179.)

1. 3. 3. Ornamendua EZTÉN... ne soit point

baiTIRADE. 4. EZTIRADE. 1. I. q. dirade. préf. aff. ou nég. (V. p. 180.)

1. 2. 8. Cein TREBUCATZEN bai*tirade*... heurtent

2. 2. 10. EZTIRADE beldur... MINÇATZERA.. qui ne craignent point

2. 3. 10. Ceruäc habarrotsequin IRAGANEN bai*tirade* : passeront comme bruict.

2. 3. 12. Ceruäc IRACHEQUIRIC DESEGUINEN bai*tirade*, seront dissous.

2. 3. 16. Bai*tirade* batzu ADITZECO *dituztenic*, il y a

ezTITENÇÁT. 1. I. q. ditençát, préf. nég. Subj. prés. pl. 3. décl. term. destin. aux.

1. 3. 7. Çuen orationeac EMPATCHA e*ztitenç*át. à fin que... ne soyent point

ezTITVÇVELARIC. 1. I. q. dituçuela, préf. nég. term. partitive. (V. p. 262.)

1. 1. 14. Çuen buruäc CONFORMATZEN e*ztituçuelaric*... ne vous conformans point

eztitvena. 1. I. q. dituen, préf. nég. décl. nom. intransitif. (V. p. 263.)

2. 1. 9. Gauça hauc eztituena itsu da, celuy qui n'a point ces.

eztitvzten. 1. I. q. dituzte, préf. nég. relatif. (V. p. 263.)

2. 2. 12. Aditzen ez*tituzten* gauçác..., ce qu'ils n'entendent point,

baiTITVZTE. 1. I. q. dituzte, préf. affirm. (V. p. 263.)

2. 2. 1. Sar eraciren bai*tituzte* perditionetaco sectác : qui introduiront sectes

baiTRAUE. 1. I. q. draue, préf. affirm. (V. p. 265.)

1. 3. 19. Cein... predicatu vkan bai*traue,* il a presché

baiTRAVCATE. 1. I. q. draucate, préf. affirm. Ind. prés. pl. 3. rég. sing. rég. ind. sing. 3e per. aux. act. respectueux.

1. 4. 5. Ceinéc contu rendaturen bai*traucate*... rendront conte à celuy

ezTRAVÇVEGV. 1. I. q. drauçuegu, préf. nég. Ind. prés. pl. 1. rég. sing. rég. ind. pl. 2e p. aux. act.

2. 1. 16. Ecen ez*trauçuegu* eçagutzera eman... nous ne vous auons point donne à cognoistre la puissance &.

baiTRAVZQVIGV. 1. I. q. drauzquigu, préf. affirm. Ind. prés. sing. 3. rég. pl. rég. ind. pl. 1e per. aux. act.

2. 1. 3. Puissança diuinoac eman bai*trauzquigu*... gauça guciac, comme nous ayant donné tout

ezpaiTV. 2. I. q. du, préf. nég. suivi de l'affirm. qui le rend plus emphatique. (V. p. 265.)

1. 2. 22. Ceinec ezpai*tu* bekaturic eguin *vkan,* n'a point fait

2. 2. 3. Condemnationeac ia aspaldianic ezpai*tu* berancen, dés pieça... ne tarde point,

ezTV. 2. I. q. du, préf. nég. (V. p. 265.)

2. 2. 5. Mundua ez*tu* GUPPIDA *vkan*, n'a point

2. 3. 9. Ez*tu* BERANCEN PROMETTATU *duen* launac... ne retarde point

baiTVÇVE. 2. I. q. duçue, préf. nég. (V. p. 265.)

1. 1. 8. Cein... MAITE bai*tuçue* : vous aimez

2. 1. 19. Vngui EGUITEN bai*tuçue*, vous faites bien

ezTVÇVELA. 1. I. q. duçuela, préf. nég. (V. p. 266.)

1. 3. 9. Gaitza... RENDATZEN ez*tuçuela*... ne rendans point

ezTVÇVELARIC. 2. I. q. duçuelaric, préf. nég. (V. p. 266.)

1. 1. 8. Cein IKUSSI ez*tuçuelaric*... IKUSTEN ez*tuçuelaric*, combien que ne l'ayez veu : combien que ne le voyez :

ezTVELA. 1. I. q. duela, préf. nég. (V. p. 267.) *duelaric*

1. 2. 2. Haour heuraguiric ez*tuela* SORTHUEN ançora, comme enfans n'agueres nais

baiTVQVEITE. 1. I. q. duqueite, préf. affirm. (V. p. 200.)

2. 2. 3. Merkatalgoa çueçaz EGUINEN bai*tuqueite*, ils feront.

baiTVT. 2. I. q. dut, préf. affirm. (V. p. 268.)

2. 1. 17. Atseguin ona HARTZEN bai*tut* : i'ay pris mon

2. 3. 1. Ceinez IRATZARTZEN bai*tut*... adimendu chahua. ie resueille

baiTVTE. 3. I. q. duté, préf. affirmatif. (V. p. 268.)

1. 1. 12. CONTEMPLATZECO DESIRA bai*tute* Aingueruéc. desirent

1. 2. 11. Ceinéc guerla EGUITEN bai*tute*... qui guerroyent

2. 2. 1. launa VKATUREN bai*tuté*, renieront

ezTVTE. 1. I. q. préc. préfixe négatif.

2. 2. 11. Ez*tute*... sententiaric EMAITEN. ne baillent point

ezTVTENEN. 2. I. q. préc. relat. décl. gén. plu.

1. 2. 7. Sinhesten ez*tutenen*, quant aux rebelles,

1. 4. 17. Euangelioa obeditzen ez*tutenén* fina? de ceux qui sont rebelles à

ohoraitZAÇUE : id quod eçaçue, rég. plu. (V. p. 269.) *t* euphon. à cause du *z*

1. 2. 17. Guciac ohorai*tzaçue* : Portez honneur à

etZAITEZTELA. 1. Impératif pl. 2e p. term. conj. aux.

1. 3. 14. Icit et*zaiteztela*, ne craignez point pour

etZAITEZTEN. 1. Subjonc. prés. pl. 2e p. aux.

2. 3. 17. Eror et*zaiteztenn*. que vous ne decheez

etZAITVZTE. 1. Indic. prés. pl. 3e p. rég. pl. 2e pers. aux. act.

2. 1. 8. Et*zaituzte* lacho ez fructu gabe vtziren, elles ne vous laisseront point.

baitZAITZA. 1. Ind. prés. pl. 3e p. rég. ind. sing. 3e, aux.

1. 3. 22. Ceini suiet eguin bait*zaitza* Aingueruäc, auquel sont assuiettis

baitZAIZQVIGV, 1. Ind. prés. pl. 3e rég. ind. pl. 1e per. aux.

2. 1. 4. Preciosoac eman *içan* bait*zaizquigu*, nous sont donnees les.

baitZARAVCAN. 1. Ind. imp. s. 3e rég. dir. datif, sing. aux. act. adressée à 2e p. s. masculine.

2. 2. 15. Sariari on eritzi bait*zaraucan* : qui aima le salaire

baitZARETE. 5. Ind. prés. pl. 2e verbe subs. et aux.

1. 1. 6. Alegueratzen bait*zarete*, vous-vous esgayez,

1. 1. 8. Alegueratzen bait*zarete*, vous esgayez

1. 2. 24. Sendatu *içan* bait*zarete*, vous auez esté

1. 5. 14. Cein baitzarete Iesus Christean, Amen. qui estes en

2. 1. 10. Etzarete nehoiz-ere eroriren. vous ne tomberez

etzaretela. 2. I. q. préc. term. conj.

1. 3. 6. Beldur etzaretela. quand mesmes vous ne craignez point

2. 3. 8. Etzaretela ignorant, n'ignorez point.

baitzavdete. 1. Indic. prés. pl. 2e p., verbe neutre egon.

1. 5. 12. Ceineten baitzaudete. vous estes

etzayola. 1. Impér. sing. 2e rég. sing. term. conj. aux. act. absolu.

1. 4. 16. Baldin... affligitzen b*ada* etzayola laido, qu'il n'en ait point de honte,

etZENDVTENÓC. 1. Indic. imp. pl. 2e p. rég. sing. décl. nom. pl. aux. act.

1. 2. 10. Çuec misericordia obtenitu et*zendutenóc*, qui iadis n'auiez point

baitZITECEN. 1. Indic. imp. pl. 3e aux.

1. 3. 20. ... Çortzi arima salua bait*zitecen* vrez : furent

EzpaitZVEN. 2. Ind. imp. s. 3e. r. s. aux. act.

1. 2. 23. Ezpait*zuen* iniuriatzen..., iniures, n'en redisoit point ; ezpait*zuen* mehatchuric eguiten :..., ne menaçoit point.

*Lunam finiri cernis ut incipiat.*

C. R. Namatianus.

E. S. Dodgson.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

*Lexique de la langue algonquine*, par M. l'abbé Cuoq, 1 vol. in-8° de 466 p. *Montréal*, 1886. (Paris, Maisonneuve.)

Ce très érudit et intéressant travail peut être considéré comme la suite de ceux que l'auteur a déjà consacrés à la langue algonquine et iroquoise. Il comblera une véritable lacune scientifique, car, si nous possédions déjà un dictionnaire assez complet de ses dialectes, aucun lexique algonquin n'avait cependant, que nous sachions, encore été imprimé. M. l'abbé Cuoq a, du reste, fait le possible pour rendre son livre d'un usage commode aux lecteurs. Ainsi il a soin d'indiquer le genre du nom en donnant la dissinence du pluriel, laquelle distingue l'animé de l'inanimé. La finale de la 3e personne verbale est également marquée lorsqu'elle diffère de celles des personnes précédentes, etc., etc.

Un exposé des règles suivant lesquelles se forment les mots composés en langue algonquine nous eût semblé chose utile, mais M. l'abbé Cuoq pourra nous répondre qu'il n'eût pas trop été à sa place dans un dictionnaire et ferait mieux l'objet d'un travail à part. Cet exposé, nous

désirons que notre auteur nous le donne prochainement pour les deux langues indiennes qu'il a spécialement étudiées. Nous nous demandons en terminant pourquoi il remplace par le *w* le son autrefois exprimé par un 8. Il méritait bien cependant un signe à part, puisqu'il diffère de tous ceux de nos alphabets européens.

V^te^ DE CHARENCEY.

---

*Textes souans édités par le curateur de l'arrondissement du Caucase.*

Avec l'apparition des textes de la langue des Souanètes s'enrichit la sphère de l'étude des langues du groupe ibérique. Il est connu que la famille des langues géorgiennes compose les langues mingrélienne, lazienne, souanne, géorgienne proprement dite, avec les autres dialectes des montagnards géorgiens : — touchéens, kherwsouriens, pchowéens, mtioulowéens. Après un petit article du baron Rosen de la langue souanne, servant de base à Frédéric Müller pour l'adopter au nombre des langues de la famille géorgienne, nous avons les premiers le bonheur de voir des matériaux si riches pour la culture de la langue souanne si peu étudiée séparément, et en lien du groupe ibérien.

Dans cette collection sont rassemblés : des proverbes, des énigmes, des chansons, des modèles de poésie populaire souanne avec la musique, des contes et légendes souans, des dictionnaires souans-russes et des remarques grammaticales. Je me borne aux indications que la décli-

naison des noms et la conjugaison des verbes souans établissent une parenté solide entre les langues souannes et celles du groupe ibérique, et verse la lumière sur l'explication des formes énigmatiques de la langue géorgienne.

J'ai l'intention de dédier dans ce journal un article au groupe ibérique des langues géorgiennes, en faisant une revue comparative de la grammaire de ces langues.

A. Chachanoff.

---

*Quinze ans sous le cercle polaire, Mackenzie, Anderson, Youkon*, par M. Émile Petitot, avec 18 gravures de M. H. Blanchard, et une carte d'Erhard. 1 vol. in-12 de 322 p. (*Paris*, 1889, chez Dentu.)

Le présent volume de M. l'abbé Petitot n'est certes pas moins intéressant que les précédents. On pourrait dire même qu'à certains égards, il semble de nature à piquer encore davantage la curiosité du lecteur. En effet, l'on y rencontre une relation détaillée de voyages dans des régions à peine connues et sur lesquels nous ne possédons qu'un bien petit nombre de renseignements. Ajoutons qu'en sa qualité de missionnaire, l'auteur se trouvait dans les meilleures conditions pour étudier les mœurs, croyances, coutumes, des populations par lui évangélisées. En dépit de leur ignorance, de leur sauvagerie, il sait nous rendre sympathiques ces malheureux indigènes des rives de la mer glaciale. L'on peut dire sans exagération qu'une grande

partie de leurs défauts sont dus à leur contact avec des Européens trop peu scrupuleux et ne songeant guère qu'à les exploiter. De jolies gravures et une carte excellente contribuent à augmenter la valeur de l'ouvrage. Nous regrettons seulement que M. l'abbé Petitot n'y ait pas joint une table alphabétique, supplément fort utile à tout livre de ce genre.

V^te^ DE CHARENCEY.

---

*Kia-Li, livre des Rites domestiques chinois de Tchou-Hi*, traduit pour la première fois, avec commentaires, par C. DE HARLEZ. — *Paris,* Leroux (bibliothèque orientale elzévirienne, t. LX), 1889. In-18, 167 p.

L'infatigable activité de M. de Harlez, qui, maintes fois, a bien mérité du progrès des études orientales, paraît s'être définitivement transportée sur le terrain de l'Extrême-Orient, où les découvertes à faire sont plus nombreuses sans doute, mais doivent être achetées à plus haut prix que dans les domaines mieux explorés. Si les éranistes et les indianistes sont tentés de le regretter, les sinologues à coup sûr ne peuvent que se louer du contingent de forces qu'il leur apporte. Il n'appartient en effet qu'à un sinologue de profession d'apprécier le mérite et les difficultés de la nouvelle publication du professeur de Louvain; mais tout curieux d'histoire des religions, d'ethnographie ou de folk-lore peut et doit s'intéresser aux documents qu'il place sous nos yeux.

Il s'agit des rites domestiques du peuple le plus ritualiste du monde, avec celui de l'Inde, du plus routinièrement conservateur aussi, selon toute apparence, bien qu'à cet égard l'auteur nous ôte quelques illusions en nous apprenant que bien des rites d'autrefois ont cessé d'être observés. Près de la moitié de ce manuel du cérémonial privé, — trait également caractéristique, — est consacré aux rites du deuil, si minutieux et si compliqués, où l'ordonnateur semblerait s'être proposé pour but d'apaiser la douleur en la codifiant, tout au moins de la distraire par l'incessant souci des observances extérieures : on y enseigne les temps et les endroits où il faut pleurer et sangloter, se sentît-on les yeux secs ; ceux où l'on doit demeurer calme, eût-on la mort dans l'âme, sous peine de grave inconvenance, presque de sacrilège. Nulle part le formalisme, qui glace tout ce qu'il touche, ne s'est assuré sur les sentiments les plus sincères et les plus profonds de l'âme humaine une prise plus rigide et plus implacable. Les rites du sacrifice domestique, on le conçoit, ne le cèdent pas en complication à ceux du deuil : aucun culte, si sincère et spontané puisse-t-il être à l'origine, n'a pu se passer de ces formules toutes faites et de ces actes commandés, dont la luxuriante exubérance finit même par l'étouffer quand l'esprit qui y présidait a cessé de le vivifier. L'ouvrage se complète par les règles du mariage, celles de la prise du bonnet viril et de la prise de l'épingle, qui est pour la jeune fille la cérémonie correspondante, celles enfin du respect dû aux ascendants, si importantes dans la vie domestique chinoise, et présente ainsi un tableau en raccourci des mœurs privées d'une des races humaines dont l'âme nous importe le plus à connaître.

M. de Harlez n'a point cru — et il faut l'en féliciter — que son rôle se bornât à celui de traducteur, si difficile pourtant à lui seul, et si ingrat. Pour éclaircir son texte, il y a joint des fragments, habilement choisis, de commentaires indigènes, et l'a accompagné de notes nombreuses, où, en élaguant les détails superflus qui eussent fait longueur et déconcerté le lecteur, il a su faire entrer toutes les notions indispensables pour le guider. Si, malgré tant de soins, certaines pages — la page 24 par exemple — demeurent encore un peu obscures, nous sommes assurés que ce défaut ne lui est point imputable à lui-même, mais au caractère particulier de cette littérature concise et pédantesque dont celle des *sūtras* peut sans doute donner une idée très approchée.

Puisque ma pensée se trouve ramenée à l'Inde, — et certes, le tour des idées, le style, l'identité des principes, notamment en ce qui concerne l'organisation de la famille, la sujétion absolue de la femme, le culte des morts, jusqu'à la similitude absolue et matérielle de certains rites, y ramènent invinciblement l'esprit, — je suis tenté de demander à l'auteur ce qu'il pense du contact de ces deux civilisations, si semblables à la fois et si différentes, si vieilles aussi toutes deux : sont-elles indépendantes l'une de l'autre ? ou la Chine, dès avant le bouddhisme, contre lequel Tchou-Hi s'élève avec vigueur (p. 74), avait-elle reçu l'infiltration des idées indoues? ou bien enfin serait-ce l'Inde qui serait allée préhistoriquement à l'école de la Chine? Autant, en effet, sa mythologie la rapproche de la Grèce et de la vieille souche indogermanique, autant sa morale et parfois sa théologie l'en éloignent..... Problèmes ardus, dont il faut remettre la solution au temps où les

littératures ritualistes des deux pays auront livré tous leurs secrets et se prêteront de point en point à un exact rapprochement. Mais, dès à présent, du moins, l'on peut dire que nul ne serait mieux que M. de Harlez en mesure d'instituer et de poursuivre une semblable comparaison (1).

V. Henry.

---

*Versus Italici Antiqui. Collegit, recensuit, rationem metricam explicavit* Carolus Zander. — *Lundæ*, H. Möller, mdcccxc. In-8, ccvij-124 p.

Voici déjà plusieurs années que M. Zander s'est fait connaître comme un latiniste de la plus haute valeur et un explorateur aussi pénétrant qu'assidu des antiquités italiques. Son édition des fragments du *Chant des Saliens* (1888) a marqué sur tous les points de ce texte obscur un progrès réel, et porté la lumière sur quelques-uns. Aujourd'hui, c'est l'ensemble de la vieille versification latine qu'il embrasse dans son étude : tous les fragments et tous les types de saturniens — car il en admet plusieurs, — déjà colligés et analysés par ses devanciers, d'autres encore qui leur avaient échappé, sont soumis à l'épreuve de sa critique

(1) On doit signaler, en prévision d'une deuxième édition, quelques lapsus typographiques : p. 3, l. 10, lire *agrandie*; p. 23, l. 8, lire *tous* ; p. 27, l. 2, un numéro de note auquel ne répond aucune note ; p. 32, i. n., lire *cuillers* et *morceaux*; p. 34, l. 9, lire *désobéissants*; p. 42, l. 1, lire *on*; p. 61, l. 7, lire *noire*; p. 75, l. 10, lire *linceul*, etc.

minutieuse et savante. Le vieux vers des Faunes a-t-il enfin livré tous ses secrets? Il s'en faut bien; et, de la comparaison des diverses hypothèses, toutes étayées d'arguments probants et d'autorités imposantes, que connaît et discute M. Zander, se dégage même, s'il se peut, une plus grande incertitude quant au détail métrique. Le principe, du moins, reste sauf, et c'est l'essentiel : après le livre de M. Zander, comme après l'étude magistrale de M. L. Havet, et malgré les récents essais de MM. O. Keller et R. Thurneysen, il demeure de plus en plus fermement établi que la scansion du saturnien reposait sur la quantité des syllabes, non sur l'accent tonique dont elles étaient frappées.

Dans une introduction substantielle, beaucoup plus longue que l'ouvrage même, — personne ne songera à s'en plaindre, — l'auteur nous donne d'abord la théorie générale du vers saturnien, de ses temps forts, de ses temps faibles, de la composition saturnienne en périodes de vers monocoles ou dicoles. La question de savoir si le saturnien pouvait commencer sans anacruse et par un temps fort est ensuite longuement discutée et résolue par l'affirmative. Celle des brèves bréviantes dans les mots latins iambiques et celle des synizèses permises à l'intérieur d'un mot n'occupent pas moins d'espace. Il est aisé de voir que M. Zander, non seulement connaît tout ce qui a été écrit sur la vieille poésie latine depuis Bentley, mais qu'il est remonté lui-même à toutes les sources, ne s'épargnant aucune peine pour grossir son trésor. Cette remarquable information apparaît surtout dans son chapitre *De sententiis,* où les amateurs de bon sens populaire trouveront une ample collection de proverbes grecs et latins, les studieux de rythmes romans ou germaniques, de très nombreux

exemples d'allitération, d'assonance et de rime, les métriciens enfin, toutes sortes de types de vers métriques, qui, classiques par un côté, populaires par un autre, établissent nettement la transition entre le saturnien et les formes les plus relevées de la poésie hellénique.

Les textes colligés comprennent : I. *Sententiæ*, ou proverbes tirés surtout d'ouvrages en prose. — II. *Sortes*, ou oracles (même source; on ne voit pas pourquoi M. Zander a négligé les curieux oracles que M. L. Havet a tirés de la prose de Tite-Live et dont il a si ingénieusement restitué la forme métrique). — III. *Comprecationes*, ou prières : *Carmen Arvale* (la lecture *lime ensali* pour LIMENSALI, traduite par *famem insilientem*, soit lat. * *limos* = gr. λιμός, est une trouvaille très nouvelle, mais bien peu sûre, et l'auteur sans doute ne se le dissimule pas); *Carmen Saliare* (presque tout ici appartient à M. Zander); chant des lustrations; divers autres chants rustiques, conjurations contre des maladies, etc. — IV. *Carmina dedicationis :* vase de Dvenos, *Dedicatio Sorana*, etc. — V. *Elogia Mortuorum :* épitaphes des Scipions, de M. Cæcilius, et beaucoup d'autres épitaphes soit inédites, soit non encore scandées. — VI. *Carmina Epica, Saturæ, Epigrammata :* fragments littéraires de Livius Andronicus et Nævius. Un index des auteurs cités et un index des mots discutés complètent le livre et en facilitent l'usage.

Les théories de M. Zander sont de celles dont la discussion, même la plus sobre, dépasserait de beaucoup les limites d'un simple compte-rendu. Il faut se borner à les signaler au lecteur, en ajoutant qu'il n'en est pas une qui ne mérite attention et discussion. Un mot seulement sur un passage qui m'est personnellement adressé (p. LXXVIII, i. n.).

J'ai nié que l'abrègement de la finale de *terra* nominatif ait pu procéder de l'abrègement de celle de *bona* nominatif, dû lui-même à la loi des mots iambiques : M. Zander m'objecte que cet abrègement est historiquement graduel, — ce que je suis tout disposé à reconnaître, — et qu'il s'est produit de même dans * *ōrāt,* * *terrēt,* * *audīt,* devenus *ōrăt, terrĕt, audĭt,* par analogie de *rŏgăt, vĭdĕt, vĕnĭt.* C'est précisément ce que je conteste : bien que, — encore une fois, — la brève bréviante ait pu ici aussi jouer le rôle d'adjuvant, l'abrègement me paraît surtout dû à la force propre de la consonne finale; autrement, je ne m'expliquerais point que l'on n'eût pas * *ōrăs,* comme *ōrăt,* * *mŏnĕs* et * *pĕdĕs* comme *mŏnĕt* et *pĕdĕm,* * *audĭs* comme *audĭt,* etc. Mais en voilà assez sur ce léger désaccord, que je n'ai relevé que pour remercier M. Zander de l'extrême et presque excessive courtoisie avec laquelle il m'a contredit.

V. Henry.

---

# VARIA

## TEXTES MONOSYLLABIQUES.

On a plusieurs fois essayé d'écrire des pages entières en mots d'une syllabe, en français, et cette idée a été inspirée par le fait que le hasard a souvent occasionné dans des livres ou dans des journaux des groupements accidentels analogues au fameux vers de Racine.

Il m'a paru intéressant de reproduire les trois principaux morceaux qui ont été faits dans ce genre; le premier, qui n'est pas le moins bien réussi, est du reste aussi le moins connu, à cause, sans doute, de son caractère nettement antireligieux.

J. V.

### I

MONOSYLLABES
ÉCRITES (*sic*) PENDANT LA SEMAINE SAINTE
PAR LE CHEVALIER DE BOUFFLERS
AU DUC DE CHOISEUL

Mon cher Duc, qui chez vous a de la foi? qui de vous croit au vrai Dieu, à son Fils, à un Tiers, à ce Dieu qui n'est qu'un mais qui est trois, et qui n'en est pas moins un? car on sait qu'un et un font deux et un font trois, mais que trois ne font plus qu'un : rien n'est plus clair.

Ce Dieu est de tous les temps, et du temps où il n'y a pas eu de

temps; il est dans le temps, il est hors du temps : il n'est point né, il ne meurt point; c'est lui qui le dit; de plus, il dit qu'il est né et qu'il est mort.

Ce Dieu est en tout lieu et où il n'y a point de lieu; il est dans les cieux et hors des cieux. Tout est plein de lui, hors ce qui n'en est pas plein; tout est lui, hors ce qui n'est pas lui.

Que ce Dieu est bon! Il a fait le ciel pour nous tous : y va qui veut; c'est un peu haut, et pas trop gai. Il a fait un grand feu pour ceux qui ne sont pas là-haut : il faut que bien des gens aient froid, car on y court à qui mieux mieux.

Ce Dieu n'eut pas de corps tant qu'il fut chez lui; mais il en prit un quand il vint chez nous; il prit ce corps dans un corps tout neuf, sans qu'on y eût rien mis. Il est mort, ou il a fait le mort, deux ou trois jours. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux qui l'ont vu mort l'ont vu, au bout de deux ou trois jours, fort vif et fort sain; ils en ont eu peur. Mais qui l'a vu? C'est Jean, c'est Luc, c'est Marc, c'est qui veut; ce n'est pas moi; au bout de ce temps-là, il fut au ciel; et c'est où on va le voir le plus tard qu'on peut.

(*Contes théologiques,* réimpr., Bruxelles, 1879, in-8° (IV)-319, jv p.)

## II

### LA PRIÈRE EN MONOSYLLABES

Par M. le chevalier de La Tremblaye.

O toi, qui, tel que le Dieu que nous a peint le plus grand des Grecs, ne fais qu'un pas des bords du Nil à ceux où l'on te sert sous le nom de *Tien;* qui vois d'un coup d'œil du fond des mers au plus haut des cieux; qui as dit au jour : sois... et le jour fut; dans qui tout est; par qui tout se meut et tout vit; dis, ô mon Dieu! dans le grand tout où je suis, que veux-tu de ton fils?

Que te doit-il? Est-il vrai que le Dieu de tous les temps veut et ne veut pas? Est-il vrai que je ne sais quel bout de chair te plut au

temps de Sem et de Cham, et qu'un peu d'eau sur le front en tient lieu de nos jours? Ce n'est pas tout : on me dit que j'ai des yeux pour ne pas voir par mes yeux, et qu'un de mes plus grands torts aux tiens est ce tact si vif et si fin, ce nœud si doux qui joint mon cœur à un cœur, et de deux n'en fait qu'un; on le dit, mon Dieu! mais je ne le crois pas.

Quoi! tu as mis des fruits près de moi, et ces fruits ne sont pas pour moi! j'ai des goûts, j'ai des sens que je tiens de toi, je m'en sers, et c'est un tort à tes yeux! Non, non, tout ment, hors mon cœur, où tu vis : mes droits et ta loi y sont peints en traits de feu. J'y vois que qui craint le joug des lois et le frein des mœurs ne craint rien de toi.

Mais le mal, me dit-on, mais si tu fais le mal?... Eh bien! je ne vois pas le mal qu'un ver tel que moi fait à Dieu; mais tout me dit que le vrai Dieu ne hait point, ou qu'il ne hait point sans fin; tout me dit qu'il n'est pas tel que le peint le juif, un dieu de feu, de fer et de sang...

Un dieu de sang! ô ciel! lui à qui je dois le jour qui me luit et la fleur qui naît sous mes pas, et le jeu si doux de mes sens, et ce cœur qui bat sous ma main, et le feu qui court dans mon sang, qui vit sous les eaux, dans les airs, dans tous les corps, ce feu si vif et si pur qu'on a pris pour toi, qui n'est pas toi, mon Dieu, mais qui seul m'eût dit que tu es, et que tu es bon.

(*Grimm et Diderot,* correspondance littéraire, nouv. édition, Paris, 1877-1882, 16 vol. in-8°, t. XII, p. 426-427.)

## III

## 1815

Où est le chef du choix de nos cœurs? La loi du plus fort le tient en mer sur un roc.

Mais ne dort-il pas? Non.

Du sein des flots sort un brick; Mars est à bord.

Le ciel le rend à nos vœux.

Non loin du Var, il prend pied; dans un clin d'œil il est à Gap; en tous lieux on lui tend les bras.

Au bout de vingt jours, on le voit au grand but, sous le toit des rois.

Pas un coup de feu, point de choc, point de cri de mort; rien que des jeux, des ris, des fleurs et puis des bons mots, des chants, des airs sans fin : tels sont les traits sous lesquels se peint le grand jour qui nous vaut le Champ de Mai.

Qu'ont-ils fait, les lis et les gens du roi? Tous ont fui. C'est que leurs torts sont grands.

D'où vient et en quoi, s'il vous plaît? dit un faux lord. Ne fut-ce pas un très grand mal quand à la cour des lis on se fit un jeu de nos lois et de nos droits les plus chers, fruit de vingt-cinq ans?

Foin de vos vieux plans! Il n'y a plus de serfs sur le sol de France!

A bas les fiefs et tout ce qui tient au temps des Goths!

Pas moins que tous vos ducs et pairs, tout Franc se sent fait pour les hauts rangs.

Chez nous l'on ne dit pas : D'où es-tu né? mais : Quels sont tes hauts faits?

La foi des gens de cœur vient en tous points de la loi de Dieu; et ne nous dit-on pas qu'en ce sens se lit au ciel la loi pour les morts?

Quoi de mieux, quand chez soi l'on vit en paix par le seul frein de la loi, sauf les dons d'en haut pour la fin de nos jours.

Tiens bon, mon fils, que ce soit ton legs.

(*Le Nain Jaune,* nº 368, 20 mai 1815, p. 215-216. — Annoncé, au sommaire du numéro, sous ce titre : « Les mots nains », il est intitulé : « Les monosyllabes », et est précédé des lignes suivantes : « Cette bagatelle est un tour de force, qui a déjà été exécuté une fois par M. de Boufflers; elle n'a d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. »)

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

# PHONÉTIQUE SOULETINE

L'étude de la langue basque a donné lieu, surtout dans ces dernières années, à d'importants travaux. Toutefois la partie phonétique semble être celle qui s'est trouvée le plus délaissée. Telle est précisément la considération qui nous décide à composer le présent mémoire. Nous avons eu à lutter contre des difficultés de plus d'un genre, et nous ne saurions nous flatter de les avoir toutes surmontées.

Qu'il nous suffise d'avoir, au moins, fait preuve de bonne volonté. Effectivement, à plus d'un égard, l'idiome des montagnards pyrénéens semble avoir été créé pour faire le désespoir des amateurs de recherches étymologiques. Le peuple qui le parle, n'ayant pas joué de rôle bien important dans l'histoire de la civilisation, a, naturellement, bien plus emprunté aux dialectes voisins qu'il ne leur a donné. Le basque peut être pris comme le type par excellence, à un degré plus prononcé que l'anglais, le hongrois ou le turk, des langues mélangées. Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démentis par les experts en la matière, que près de la moitié de son vocabulaire est emprunté au latin et aux dialectes romans, spécialement au béarnais et à l'espagnol. En outre, le phonétisme de la langue a changé avec le temps et les mots

nous apparaissent modifiés de façon très diverse suivant l'époque plus ou moins reculée de leur adoption. Pour n'en citer qu'un exemple, le basque manifestait, à l'origine, une répugnance aussi marquée que les dialectes ougro-finnois à commencer n'importe quel mot par une double consonne. Depuis plusieurs siècles, sans aucun doute, grâce à son contact prolongé avec le castillan et le provençal, l'euskara a commencé à adopter l'usage des doubles consonnes initiales. Toutefois les termes les plus anciennement admis conservent comme un souvenir de l'antique état des choses, cette particularité d'intercaler une voyelle euphonique entre les deux consonnes qui commencent un mot ; exemple : *Phereka*, du latin « fricare », — *Phederika*, de « prædicare », etc., etc.

En outre, le basque, ainsi qu'il arrive assez souvent pour les peuples dont le vocabulaire s'est enrichi de termes appartenant à des dialectes tout à fait étrangers au leur, n'a pas entendu, ni, par conséquent, reproduit exactement ces mots d'emprunt. Pour n'en citer qu'un exemple, il n'est guère plus aisé de déterminer en vertu de quelles lois phonétiques le latin *Episcopus* est devenu *Aphezhiku* que de spécifier les procédés en vertu desquels le nom de la ville allemande de *Regensburg* est devenu *Ratisbonne* en français. Joignez à cela les erreurs matérielles, quant au sens du mot adopté, les confusions avec d'autres termes de signification différente, mais analogues au point de vue acoustique. Le présent travail nous en fournira maints exemples. Il ne faut pas oublier non plus les vocables qui ont passé d'un dialecte de l'euskara à un autre plus ou moins rapproché géographiquement, modifiés déjà suivant des règles spéciales seulement au premier d'entre eux et

qui conservent une physionomie absolument anormale dans le parler du canton où ils ont fini par s'implanter.

Enfin, ce qui est le plus important à signaler que tout le reste, ce qui prédestine pour ainsi dire le basque à demeurer, pour ainsi dire, la croix des linguistes, c'est la facilité avec laquelle il déforme et mutile les mots, la tendance qu'il manifeste à éliminer les radicaux, à les tronquer, à déplacer les syllabes dans les composés. Il le fait même pour les noms propres. C'est ainsi que le fameux chef carliste *Zumalacarregui* était devenu *Zumalicarra* pour les gens de son pays. Nous ferons ressortir à la fin du présent mémoire la ressemblance de génie que, sur ce point, l'euskara paraît offrir avec certains dialectes du Nouveau-Monde.

Quoi qu'il en soit, nous nous occuperons plus spécialement ici des termes pris par le basque aux idiomes néo-latins. C'est, évidemment, par là qu'il convient de commencer pour pouvoir établir la science étymologique du langage des montagnards pyrénéens sur des bases solides. Nous en tenir, provisoirement du moins, à l'étude d'un seul dialecte nous a d'ailleurs paru suffisant, et c'est dans l'excellent petit vocabulaire souletin de M. Salaberry que nous avons été chercher la plupart de nos exemples.

Quelques mots au sujet de l'orthographe adoptée par cet auteur ne sembleront pas vraisemblablement superflus.

Le *u* se prononce *ou* comme en castillan ; le *ph* et le *th* équivalent au *p* et au *t* français, mais suivis d'un *h* aspiré. Ils n'ont rien de commun avec notre *ph* prononcé *f*, ni avec le *th* anglais. Le *ch* correspond à notre *ch* doux, dans *chat*, *chétif*, mais précédé d'un *t*. Le *x* représente le même son, mais non précédé de la dentale ; quant au *z*, c'est

exactement notre *s*, sauf au commencement de quelques noms propres, tels que *Zacharia*, *Zelia*, où il prend le son du *z* français, dont les Basques, on le voit, ne font presque aucun usage. Enfin, le *h* reste toujours aspiré.

Le *s* possède un son un peu plus gras et un peu plus plein que notre sifflante forte. Il faut le prononcer la langue posée contre les dents inférieures. Le *ll*, identique au même groupe du castillan, devrait être rendu en français par *ly* ou *li*, par exemple dans *salière*, *collier*. Pour le *nn*, ce n'est autre chose que notre articulation *gn*, dans *digne*, *besogne*, que le *ñ* de l'espagnol.

Il conviendra de prononcer le *tt* comme notre dentale forte, avec cette seule différence que la langue se doit appliquer contre les dents de la mâchoire supérieure. Ce son n'est pas difficile à prononcer pour nous autres Français, bien qu'il n'existe pas chez nous. Par exemple il n'en serait plus du tout de même du *rh* basque, son fort malaisé à définir puisqu'il paraît tenir à la fois du *r*, du *d* et du *n*. On a peine à s'en rendre compte, même après l'avoir entendu résonner dans la bouche des indigènes.

Ajoutons que toutes les voyelles se prononcent en basque et qu'il n'y existe point, comme en français, de lettres muettes ou aphones, que nos sons nasaux *un*, *in*, *on*, *un*, y sont inconnus. Le reste de l'alphabet ne semble pas exiger de plus longs développements.

Voici les principaux signes abréviatifs par nous employés :

B. L. — Bas latin.
B. — Béarnais.
E. — Espagnol.
F. — Français.
L. — Latin.
P. — Provençal.
V. F. — Vieux français.
V. P. — Vieux provençal.

## A

Est quelquefois prosthétique ; exemple : *Athamenda*, « demander » ; E. « demandar ». — *Amenga*, « se venger » et *amengio*, « vengeance » ; E. « vengar ».

Parfois euphonique dans une syllable initiale, spécialement entre un *g* et un *r*; exemple : *Garailla*, « gravier », probablement apparenté au V. F. « graille », dont le sens primitif était celui de « gril », mais qui a donné le diminutif « graillon », parfois pris dans le sens de « rognure de marbre, menus déchets de pierre ». — *Garhinna*, « cri de désespoir »; probablement apparenté à l'E. *Gruñir*, « grogner » ; cf. V. F. *gronnir*, *grunir*. En F. du XIII^e siècle, on trouve la forme *graigner*, la plus rapprochée peut-être de la forme basque. — *Garratz*, « sévère », apparenté à l'E. *craso*, « gros, grossier ». On trouve en B. L. *grassus* pour *crassus*. Par une métaphore analogue, on fait parfois, dans le langage populaire *grossier*, synonyme de *corpulent*. — *Garrasi*, « cri de détresse » ; peut-être abréviation de l'E. *Crascitar*, « croasser ». — *Garaiti*, « avantage, victoire », d'où *Garaitiko*, « surplus » ; *garastia*, « prix élevé d'un objet », et *garhaiti*, « vaincre, surpasser ». Peut-être convient-il de rattacher tous ces termes au B. *Grat*, « Gré », du latin *gratum?*

Euphonique également dans *Balaka*, « flatter, cajoler », du L. *placare*.

Initial, tombe dans *getzera* pour *agetzera;* voyez lettre L.

Dans une syllabe initiale et parfois même dans l'inté-

rieur d'un mot remplace E; exemple : *adin,* « âge »; E. *Edad* du L. *Aetatem ;* — *Athamenda,* « demander » ; — *Arrapika,* « carillonner » ; E. *Repicar,* — *Arrapausu,* « repos » et *arraposki,* « tranquillement » ; cf. *Errepausu,* « repos » ; — *Arrapostu* ou *Errepostu,* « riposte, réponse »; — *Gerenno,* « étalon » ; E. *Garañon.* — *Ezkontaras,* « marier », pour *Ezkonteras.* — *Faralla,* « verrou en fer ou en bois » ; B. *Ferralhe,* « ferraille ».

Disparaît dans les mots *giristinno,* « chrétien » ; E. *cristiano ;* — *Arbi,* « rave » ; B. *arrabe.* Sert souvent de *Bindevocal* pour marquer le verbe ou même l'adverbe, par opposition aux finales *u* et *e,* ou même parfois *i* ou *io,* qui indique le substantif. Ces désinences substantives ne seraient-elles point un reste des désinences accusatrices du L. en *em* et *um,* dans lesquelles le son du *m* final s'était depuis longtemps élidé? Quoi qu'il en soit, citons les exemples suivants : 1° Pour la lettre *e : Aire,* « air », et *aira, airatezea,* « aller en l'air, s'envoler ». — *Ainzine,* « façade », et *ainzina,* « en avant, s'avancer ». — *Arlote,* « bandit », et *arlota,* « se débaucher, faire le paresseux ». — *Desohore,* « déshonneur », et *desohora,* « désohonorer ». — *Erna,* « se réveiller », et *erne,* « vif, éveillé ». — *Cheda,* « borner, limiter », et *chede,* « borne, limite ». — *Aize,* « vent », et *aiza,* « jeter au vent ». — *Ema,* « adoucir », et *Eme,* « doux ». — *Favora,* « favoriser », et *favore,* « faveur ». — *Arha,* « herser » et *arhe,* « herse ». — *Eska,* « demander », et *Eske* « mendiant, en mendiant ».

Pour la lettre *i : Chora,* « enchanter, ravir par son chant », et *chori,* « oiseau ».

Pour la lettre *u : Adoga,* « secourir », et *Adogu,* « se-

cours ». — *Abanza*, « s'avancer » et « *Abanzu*, « avance ». — *Balaka*, « flatter, caresser », et *Balaku*, « caresse, cajolerie ». — *Deskanxa*, « s'amuser, se divertir », et *Deskanzu*, « repos, jouissance ». — *Embrasa*, « embarrasser », et *Embrasu*, « Embarras ». — *Debeka*, « défendre, » et *Debéku*, « défense ». — *Goitierrenda*, « vomir », et *Goitierrendu*, « vomissement ». — *Arrastela*, « râteler », et *Arrastelu*, « râteau ». — *Kobura*, « recouvrer », et *Koburu*, « bons sens ». — *Errepausa*, « reposer, se reposer », et *Errepausu*, « repos ». — *Phoroga*, « prouver », et *Phorogu*, « preuve ». — *Degusta*, « dégoûter », et *Degustu*, « dégoût ». — *Errekita*, « soigner, soulager », et *Errekitu*, « objet propre à soulager ». — *Espanta*, « épouvanter », et *Espantu*, « épouvante ».

Pour la lettre *O* : *Balia*, « faire valoir », et *Balio*, « valeur ». — *Flaka*, « s'affaiblir », et *Flako*, « faiblesse ». — *Freska*, « rafraîchir », et *Fresko*, « frais ». — *Galda*, « demander », et *Galdo*, « demande ». — *Zilo*, « trou », et *Zila*, « trouer ».

Pour la désinence *io* : exemple *Erremedia*, « remédier », et *Erremedio*, « remède ». — *Amenga*, « se venger », et *Amengio*, « vengeance ». — *Engana*, « tromper », *Enganio*, « tromperie ». — *Enkhara*, « se préparer à une action », et *Enkhario*, « disposition apparente à agir ».

Vraisemblablement cet emploi de la lettre *a*, comme voyelle de liaison, est dû à une réminiscence de l'infinitif de la première conjugaison, *are* en latin, *ar* en E. et PR.

A = O, peut-être dans le mot *Argal*, « clairsemé », dans lequel nous verrions volontiers une contraction de l'E. *Argolado*, « amoindri ».

Dans *Ahardi*, « truie », et *Ordox*, « cochon mâle ». —

*Aretche*, « veau ou génisse », par opposition à *orox*, « veau mâle », la mutation des voyelles semble tenir à des causes pour ainsi dire plutôt physiologiques que simplement phonétiques. C'est ainsi que nous trouvons en turc : *Olmaq*, « être, devenir », et *œlmeq*, « mourir ». — En mandchou, *Garoudaï*, le fameux oiseau *garuda* des légendes indoues, et *gerudei*, la femelle de cet oiseau.

AN=EN; exemple : *Anchera*, « enchère », probablement pris au français. — *Antola*, « mettre en ordre », peut-être de l'E. *Entoldar*, « tapisser, entoiler ». — *Aparanzia*, « apparence »; E. *Apariencia*, *arranda* — « Rente »; E. *Renta*, et B. *Arrenda*, « prendre à ferme ».

Il nous reste à parler d'une loi euphonique que le basque a sans conteste près du béarnais, celle qui consiste à toujours doubler le *R* initial et à le faire précéder d'une voyelle, le plus souvent d'un *a;* exemple : *Arrahel*, « Râle », probablement emprunté en FR. — *Arrega*, « Fraise; — » B. *Arrague*. — *Arren*, « donc »; B. *Arre*, « chose, affaire », avec la finale génitive EN. — *Arraza*, « race ». — *Arrazoin*, « raison », etc. Quelquefois, mais assez rarement, à cause de l'influence exercée par la voyelle de la syllable suivante, le mot peut prendre une autre initiale que A ; exemple : *Errège*, « roi », *erreginna*, « reine », du L. *regem, regina*, — *erreberenzia*, « révérence ». — *Irri*, « rire », etc. Si la voyelle de la deuxième syllable disparaît, le *r* ne se redouble pas. Exemple, *ertor*, « recteur, curé ». — *Arbi*, « rave »; B. *Arrabe*. Seul de tous les dialectes basques, comme l'a constaté le prince Louis-Lucien Bonaparte, celui de Roncal s'est maintenu plus archaïque sous ce rapport et peut commencer ses mots par un *r*.

## B

Initial, tombe quelquefois, par exemple dans *alda*, « changer, changer de place » ; E. *baldar*, « empêcher, rendre perclus, renoncer au jeu, dépareiller, embarquer », d'où *aldera*, « épargner sur ses revenus, économiser ». — *Andea*, « gâter », E. *Bandear*, « traverser de part en part ».

Initial, *B* = *F* ; Exemple : *Baba*, « fève », d'ou *babazikor*, « giboulée ». E. *haba*, archaïque *Faba* ; B. *Habe;* V. PR. *Fava* ; probablement du latin *faba*. — *Baranda*, « espionner ». E. *farante*, « envoyé, interprète, orateur qui récite le prologue », peut-être avec influence du mot *Baranda*, « balustrade ». Cette action purement phonétique de mots étrangers sur des termes basques fort différents quant au sens semble assez fréquente. N'en avons-nous pas des exemples même dans nos patois français? Dans toute la Normandie, les paysans emploient : « déchiffrer » pour « défricher ». Nous en avons même entendus dire « cercler » pour « sarcler » ; « cendrier » pour « sanglier ». — *Besta*, « fête », E. *fiesta;* PR. *festa*. — *Borthitz*, « fort », du latin *fortis*. — *Bortcha*, « forcer, violenter ». — *Brus*, « usé, facile à rompre », peut-être du français *fruste*.

*B* = *P* initial. Exemple, *balaka*, « caresser, cajoler », et *balaku*, « caresse », du latin *placare*. — *Bake*, « paix », du latin *pacem*. — *Barkha*, « pardonner » ; L. *parcere*. — *Bazka*, « pâture, faire paître », L. *pascere* ; E. *Pacer*. —

*Bolbora*, « pondre », du latin *Pulverem*. — *Bekhatu*, « péché », E. *pecado*, B. *pecat*. — *Bilo*, « cheveux », du latin *pilus*. — *Bikhe*, « goudron », du latin *picem*. — *Bortha*, « porte », du latin *porta*. — *Borthu*, « désert », cf. E. *puerto*, (archaïque *porto*), « gorge de montagne ».

Il en est quelquefois de même dans l'intérieur des mots ; ex. : *charpot*, « le serpolet » ; cf. le français *echarbot* ou châtaigne d'eau (*Trapa natans*). On a cependant en E. *Serpol* pour « Serpolet ». Il est vraisemblable qu'ici les Basques ont fait une confusion entre le nom de deux plantes différentes, appliquant à l'une la dénomination qui convenait à l'autre. Ne sait-on pas que dans les colonies l'on donne les noms de nos arbres à des essences qui ne leur ressemblent guère? — *Gartha Dembora*, « quatre temps ».

La lettre V n'étant point usitée en basque, du moins par la plupart des écrivains modernes, c'est d'ordinaire le B qui le remplace. On sait bien, du reste, que Gascons et Espagnols confondent souvent le son de ces deux signes ; ce qui faisait dire à Jules César Scaliger : *Beati Vascones, quibus vivere est bibere*. On sait la phrase attribuée à un Espagnol voulant parler français : « Depuis que mon veau-frère est devenu bœuf », pour : « Depuis que mon beau-frère est devenu veuf ». Exemples : *atrebitu*, « hardi, impertinent », E. *atrevito*, « intrépide », B. *atrebit*, « prompt à, diligent ». C'est par une métaphore analogue qu'en patois normand on dit : rapide, pour « vif, colère ». Remarquons qu'ici la forme basque semble tenir le milieu entre les formes E. et B. — *Agrabio*, « affront », E. *agravio*, « injure, offense ». — *Abendo*, « l'Avent ». — *Abere*, « troupeau, » d'où *aberax*, « riche ». (On sait le dicton latin : *A pecude pecunia*.) PR. *Aver*, « Avoir, l'avoir, le

bien ». — *Balio*, « valeur », et *balia* « faire valoir », E. *valia*, « prix, valeur ». — *Debeka*, « défendre, défendu ». E. *devedar*, « prohiber ». — *Debozione*, « dévotion », E. *de vocion*. — *Dibino*, « divin », E. *divino*. — *Ebanyelio*, « évangile ». E. *evangelio*. Il est vrai que l'on a en B. *ebanyeli*. Ici encore, le basque tient le milieu entre l'E. et le B. — *Bano*, « vain », E. *vano*. — *Bapore*, « vapeur ». — *Baso*, « vase », E. *vaso*. — *Beire*, « verre », — *Benta*, « auberge isolée ». E. *venta*. — *Berde*, « vert », E. *verde*. — *Bela*, « voile », E. et PR. *vela*. — *Bichta*, « vue », E. *vista*. — *Grabata*, « col », probablement du français *cravate*.

B = U : *Arabiz* et *arauez*, « vraisemblablement ». — *Arau* et *Arabera*, « selon, suivant ». On trouve bien en vieil E. *cibdades* pour *cuidades*.

## CH

= S. spécialement devant un *t*. Exemple : *chichto*, « panier long ». Ce mot paraît formé de l'E. *cesta*, « panier », avec la finale augmentative *to*. — *Ichtant*, « instant ». — *Bichta*, « vue » ; en E. *vista*. — *Ichtil*, « dégoutter », L. *stillare*. — *Ichtinto*, « instinct », etc.

Il en est de même dans les mots suivants : *Ichil*, « se taire » ; L. *silere*. — *Bortcha*, « force » ; PR. *força*, *forza*. — *Chortha*, « goutte, gouttelette », de l'espagnol *surtir*, « jaillir, écouler se », et de la finale allative, *ta ;* littéralement : « en jaillissant ». — *Chastre*, « tailleur d'habits » ; E. et PR. *Sastre*. — *Chimino*, « singe », E. *simio*, sans

doute avec la finale péjorative *no* ou *nna*. — *Choil*, « seul » ; PR. *sol* — *chorthe;* « sort », du latin *sortem*. — *Chotil*, « subtil » ; E. *sotil*, *sutil*. — *Chingol*, « ruban », E. *cingulo*, « cordon d'aube ». — *Chukhu*, « sec », E. *seco*. — *Eskidancha*, « esquinancie ».

Le *ch* et le *z* permutent souvent même dans l'intérieur des mots ; le premier de ces sons entraîne une idée d'infériorité, de pitié ou de compassion ; exemple : *chakhurra*, « chien de petite taille » et *zakhurra*, « grand chien » ; — *gizon*, « homme », et *gichon*, « petit homme ». — *Zikhin*, « sale, malpropre ». Si l'on parlait d'une personne ou d'un objet de petite taille ou dimension, il faudrait dire *chikin*, etc.

CH. = TZ. Devant le suffixe *to ;* exemple : *gaitz*, « mal, méchant », et *gaitcha*, « devenir méchant », *gaichto*, « très méchant » ; avec la finale augmentative, *gaitchagin*, « malfaiteur ».

CH. = J. espagnol ; exemple : *Abachu*, « défaut », E. *abajo*, « dessous, en bas ». — *Pherechil*, « péril » ; E. *perejil*. — *Achincho*, « absinthe », E. *ajenjo*. La *jota* E. a été une cheminante jusqu'à la fin du moyen âge. Elle conserve cette valeur chez les Juifs de Turquie, chassés à cette époque de la péninsule et qui parlent encore espagnol entre eux.

Le CH initial tient parfois la place d'un *c* dur ; ex. : *cherrent*, « vif, éveillé » ; B. *courrent*, « courant ». — *Chede*, « bornes, limites », et *cheda*, « limiter, borner », B. *coude*, « queue ». Ne disons-nous pas la *queue* d'un étang pour ses bords, sa limite ? Du reste, nous n'avons rencontré cet adoucissement de la gutturale que dans les mots empruntés au béarnais. N'oublions pas que dans tous nos idiomes néo-

latins, le *c* dur primitif manifeste une tendance à peu près constante à s'adoucir devant un *e* ou un *i*.

Quant au *c* simple, on sait qu'il n'existe plus dans l'alphabet basque d'aujourd'hui; s'il est dur, on le remplace par un *k*, et par un *z* dans le cas contraire. Ajoutons par parenthèse que le *q* est, lui aussi, remplacé par le *k*.

Faisons observer que dans l'intérieur d'un mot, le *c* est sujet à tomber devant un *t ;* exemple : E. *efetu*, « effet », E. *efecto*. — *Frutu*, « fruit » ; E. *fructo* et *fruto ;* cf. B. *fruct*.

CH. = X grec, *ch* dur, *chora*, « enchanter », cf. E. *Choro*, « chœur de musique ».

## D

Est prosthétique dans *deskarzela*, « gibecière » ; E. *escarcella*, « escarcelle, tassettes », PR. *escarcella*. Il est probable que ce *d* initial provient de la consonne finale d'un mot précédent.

*D* initial s'efface quelquefois ; exemple : *orkhatz*, « chevreuil » ; grec δορκας, « chevrette ».

*D* = souvent *T* dans l'intérieur des mots, lorsqu'il est précédé d'un *N*; ex. : *ardaindegi*, « cave au vin », pour *ardaintegi*, littéralement « endroit du sommelier ». — *Berthindu*, « de couleur naturelle, non teint », pour *bere-tintu*, littéralement « teint de soi-même ». — *Borondate*, « volonté » ; E. *voluntad*, PR. *voluntat*. — *Denda*, « constipation », peut-être de l'espagnol *tender*, « tendre, étendre », PR. *tendre*. — *Gaindi*, « dépasser, passant par », pour

*gainti*, de même que *hemendik* « d'ici », pour *Hemen-tik*. — *Emenda*, « augmenter, accroître », E. *aumentar ;* PR. *augmentar*.

Nous trouvons encore *d* méd. pour *t* dans un certain nombre de mots tels que les suivants : *bedera*, « un pour chacun, chacun un », pour *batera*, littéralement *ad unum*, — *Bederatsi*, « neuf », formé de *bat* « un ».

Le *d* initial = *t* dans les mots suivants : *dako*, « auge », E. *taco*, « coin, cheville, queue de billard, » — *danda*, « pac », terme d'une obligation, » E. *tanda*, « tour, rang », — *danik*, « dès », de l'espagnol, *tan*, « aussi, autant, si, tant », et de la finale ablative *ik*. — *Danga*, « coup de cloche », de l'espagnol *tan*, « son du tambour » et de la préposition *ka* ou *ga*. — *Deatulu*, « tarrière », probablement contracté de l'espagnol *taladro* et de la finale diminutive *ulu*. — *Dithari*, « dé », voyez lettre *i*. — *Dithi*, « mamelle », voyez lettre *i*. — *Dorpe*, « rude », E. *torpe*, « lourd, pesant », du latin *turpis*. — *Dorre*, « tour » ; E. *torre*. — *Drago*, « coup de boisson » ; E. *trago*, « gorgée, coup ».

D = R. Cela se rencontre dans les mots *amodio*, « amour ». — *Fraide*, « moine » ; PR. *fraire ;* E. *fraile*, et peut-être *edo* ou *ero*, « ou, ou bien ».

*D* = *N* dans *eskudancha*, esquinancie (voyez lettre *i*), et peut-être dans *ardaindegi*, « cave au vin », littéralement demeure du cellier, de *arno*, « vin », *zain*, « gardien », et *degi*, pour *tegi*, « gîte, demeure ».

## E

Est quelquefois euphonique au milieu des mots pour empêcher la rencontre de deux ou plusieurs consonnes. Il est probable que, dans ce cas, sa présence indique l'antiquité, au moins relative, à laquelle remonte l'introduction du mot en basque; exemple : *Aderallu*, « brique », E. *ladrillo*. — *Alegera*, « allègre, gai » ; E. *alegre*, de là *alegeraki*, « joyeusement », *alegeranza*, « joie, allégresse » ; *alegeratu* (même sens). — *Phereka*, « frotter », du latin *fricare*. — *Phederika;* E. *predicar*, *predica*.

Nous trouvons le *e* final, en basque, dans une foule de substantifs pris à l'espagnol ou au provençal, mais qui l'ont perdu dans ces derniers idiomes. Serait-ce un reste de l'accusatif latin en *em*, et ces termes passèrent-ils dans la langue euskara, à une époque où le *e* final se conservait encore dans les dialectes néo-latins? Cette voyelle doit-elle, au contraire, être considérée, chez les Basques, comme purement euphonique? Le fait que plusieurs des mots en question font, en latin, leur accusatif en *um* nous dispose à pencher pour cette dernière hypothèse ; exemple : *Arbole*, « arbre » ; E. *arbol*. — *Debozione*, « dévotion » ; E. *devocion*. — *Dolore*, « douleur », E. *dolor*. — *Erreparazione*, « réparation », E. *reparation*. — *Fagore* et *favore*, « faveur », E. *favor*. — *Gazte*, « jeune », probablement du provençal *cast*, « chaste » ; cf. E. *casto*. — *Berme*, « caution, répondant », et *berma*, « agir avec vigueur, cautionner », E. et Pr. « fermé » et E. *firme*, « signature »,

*firmari*, « signer, confirmer », du latin *firmum*. — *Bothere*, « pouvoir », E. *pover*. — *Ohore*, « honneur », et *desohore*, « déshonneur », E. *honor* et *deshonor*. — *Andere*, « demoiselle », probablement du grec ανήρ, ανδρος. Cette transformation d'un masculin en féminin pour les mots d'origine étrangère se retrouve dans bien des idiomes. Notre terme *hase*, pour désigner la femelle du lièvre, indique, en allemand, le lièvre, même mâle. Cf. *behi*, « vache », du basque, probablement apparenté au *buey*, « bœuf », de l'E. — *fiadore*, « caution ». E. *fiador*. — *Gobernadore*, « gouverneur », E. *gobernador*.

Le *e* semble phonétique dans le mot *ekhey*, « propre à, qui doit devenir »; exemple : *Potre han gerenno ekhey dut :* « ce poulain est destiné à faire un étalon ». Ce mot *ekhey* ne semble guère qu'un doublet de *gaï*, pris quelquefois dans le sens de « matériaux de construction », et qui forme une sorte de futur pour les substantifs; exemples : *Emazte*, « épouse », et *emaztegaï*, « future épouse, fiancée ».

Le *e* tombe dans les mots suivants : *arbuya*, « détester »; E. *arrebujar*, « chiffonner, entasser sans ordre ». — *Ganibeta*, *ganibet*, « couteau »; ce mot, qui ne figure pas dans le vocabulaire de M. Salaberry, semble d'un usage général dans tous les pays basques; E. *ganivete* ou *canavete*, « petit couteau »; B. *ganibete*, « couteau à longue lame, très aigu ». Ce terme est d'origine germanique. — *Ferreta*, *ferret*, « sceau »; E. *ferrete*, « cuivre ou laiton brillant »; cf. le français *ferret*, « petit morceau de matière dure terminant une aiguillette ou un lacet ».

*E* = *a*, surtout par un motif d'écho vocalique; exemples : *gerenno*, « étalon »; E. *garañon;* B. *garanh*, « étalon pour

la monte ». Ce mot est d'origine germanique. — *Alienzia*, « alliance » ; E. *Alianza*. — *Pegeseri*, « bagatelle » ; B. *pegas*, « grand niais », et *pec*, « sot ».

*E* final = *ai ; fantesi*, du français « fantaisie ».

*E* = *i ; erretch*, « facile, aisé » ; peut-être du B. *erric*, *erriche*, provençal et français « riche ».

*E* = souvent *ue e* et *o*, spécialement dans une voyelle initiale ; exemple : *besanga*, E. *bosar*, « regorger, vomir, résister », avec la double finale inessive *an* et ablative *ka ;* littéralement « en repoussant ». — *Behi*, « vache », de l'E. *buey* (primitivement *boey*). — *Eznr*, « os », E. *hueso*. — *Gezur*, « mensonge », probablement du français *gosse*. — *Gehien*, « en haut, supérieur », pour *goyen*. — *Leku*, « lieu », du latin *locum*. — *Mendi*, « montagnes », E. *monte*, « mont ».

*E* = *u*. *Cherrent*, « vif, éveillé », B. *courrent*. — *Gestera*, « aiguiser », et B.-l. *acutiare*, Pr. *agusar*, B. *agut*, « aigu », E. *agudo ;* dans *gestera*, remarquons la présence de l'auxiliaire *era*, « faire, rendre ». Le mot basque signifie donc littéralement « rendre aigu ». Quant au *z*, il pourrait bien être euphonique. La voyelle initiale a disparu, fait assez rare en basque ; cependant nous pouvons citer *thorgia*, « endroit abondant en sources », de *ithurri*, « fontaine, source ». — *Chede*, « limite, but », peut-être du B. *coude* « queue ». — *Mende*, « siècle », E. *mundo*, du latin *mundum*, qui signifie parfois le *siècle*, par opposition à la vie religieuse et aux choses du ciel.

*E* probablement est euphonique dans *behorra*, « jument » ; cf. E. *burra*, « ânesse », avec *h* également euphonique. Ne prenons-nous pas *jument* dans un sens très différent du latin *jumentum ?*

*E* indique parfois le substantif ou adjectif, par opposition à la voyelle de liaison *a*, qui marque le verbe. Exemple : *Eske*, « mendiant », et *eska*, « demander ». — *Chede*, « borne, limite », et *cheda*, « limiter ». — *Ainzine*, « en face de », et *ainzina*, « avancer, s'avancer ». — *Ema*, « adoucir », *eme*, « doux ».

*E* = *au ; emenda*, « augmenter » ; E, *aumentar*.

## F

Le son de cette lettre ne semble pas primitif en basque. Tous les mots où elle figure nous ont paru, sans exception, d'origine latine ou tout au moins néo-latine; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que, néanmoins, plusieurs autres labiales des mots empruntés se transforment assez volontiers en F.

Cette lettre répond parfois à un B ; exemple : *Firla*, « quille à jeu, roue de charrette » ; E. *birla*, « boule », et *birlar*, « rabattre au jeu de quilles ». — *Farrasta*, « frottement du balai, dépouiller une tige de maïs de ses feuilles », peut-être de l'E. *barrar*, « crépir, embrouiller, couvrir de glaise », avec la finale *sta*, qui répond à notre terme « muni de, pourvu de ». Exemple : *Urhesta*, « doré », de *urhe*, « or ». — *Foltchika*, « petite poche » ; E. *bolsica*, « petite bourse », de *bolsa*, « bourse ».

D'autres fois, *F* = *p ;* exemple : *Folxu*, « pouls » ; E. *pulso;* Pr. *pols*. — *Froga*, « prouver », du latin *probare*.

Enfin *F* = *v* dans *fite*, « vite », probablement pris du français. — *Fifait*, « à l'instant, sans réflexion », proba-

blement pour *vite fait*. Quelquefois le F initial s'est maintenu en basque après avoir disparu en castillan et en béarnais ; exemple : *Faralla*, « verrou en métal ou en bois » ; B. *herralhe*, « ferraille ». — *Finka*, « s'appuyer sur » ; E. *hincar* (archaïque *fincar*, « ficher »), s'appliquer sans relâche ». Le mot *Irin*, « farine », est le seul dans lequel nous ayons constaté, jusqu'à présent, la chute complète du F initial. Encore ce mot peut-il bien avoir été pris directement à l'E. *harina*, dans lequel ce *F* se trouve déjà remplacé par un *h ;* cf. le B. *harin*, « farine ».

Comte H. DE CHARENCEY.

*(A suivre.)*

---

# GLOSSAR

zu

## DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, und Januarheft 1889, pag. 73-95.)

(*Suite*)

---

**cenbayt,** (*zembait*), D 4. 8. etliche, etwelche, einige.

**cençaceco,** (*zenzazeko*), E 5. um vernünftig zu werden; Supinum von *cençatu, cençace :* gescheit werden, vernünftig handeln, sich einrichten.

**cençacia,** (*zenzazia*), G 1. das Sich (nach etwas) einrichten ; Nomin. pass. sing. d. b. D. des Infinit. *cençace*. S. *cençaceco.*

**cençuz,** (*zenzuz*), E 2. mit Urtheil(sfähigkeit), Vernunft, Verstand ; Instrument. d. unb. D. von *cençu:* Urtheil, frz. : « sens. »

**cendut,** (*-zendut*), B 4. gehört zu dem voranstehenden *aytor*. S. *aytorcendut.*

**cenetaric,** (*zenetarik*), D 5. von (dem,) der war; Ablativ der unb. D. von *cen :* er, sie, es, man war. S. d. — Es ist hier von einer Mehrzahl die Rede, doch steht das Verbum im Singular, weil es sich auf *anhiz* bezieht und dieses, zu den Zahlwörtern gerechnet, den Singular, resp. die unb. D. verlangt.

**(cenian),** (*zenian*), (C 3.) in dem dass er, sie, es, man war; Locat. sing. d. b. D. von *cen,* (s. d.) mit eingesch. *i.*

**ceniçauçu,** (*-zen nizauzu*), F 3. *cen* gehört zu dem voranstehenden *othoy*. Siehe *othoycen* und *niçauçu.*

**cenyçayçu,** (*-zen nizaizu*), F 4. *cen* gehört zu dem davorstehenden *othoy*. S. *othoycen* und *nyçayçu.*

**cer,** (*zer*), (A 5.) B 3. 7. C (3.) 6. (D 7.) E (5. 5.) 7. 7. F 2. G 2.

(G 2. 4. 5.) was, welch, wie, was für ein; steht auch für: « de quoi. »

**cerbait**, (*zerbait*), A 3. 3. etwas.

**cerbiça**, (*zerbitza*), D 1. Begriff des Dienens, Bedienens. Radical von *cerbiçatu, cerbiçace:* dienen. S. d.

**cerbiçacen**, (*zerbitzatzen*), A 8. B 7. im bedienen, bedienend; Partic. praes. von *cerbiçatu, cerbiçace*. S. d.

**cerbiçatu**, (*zerbitzatu*), A 5. 5. D 1. bedient, gedient; Partic. perf., Infinit. *cerbiçace*, dienen.

**cerbiçutan**, (*zerbitzutan*), A 5. 8. in Dienst; Locat. d. unb. D. von *cerbiçu*, Dienst.

**cerbitzari**, (*zerbitzari*), A 3. Diener.

**cerda**, (*zer da*), C 3. was ist es; von *cer* und *da*. S. b.

**cerden**, (*zer den*), B 7. E 5. G 2. 5. was es ist; von *cer* und *den;* s. b.; — buchstäblich: « was dass es ist. »

**cerduda**, (*zer duda*), D 7. was (an)zuzweifeln (wäre); von *cer* und *duda*. S. b.

**ceren**, (*zeren*), A 3 3. 3. 3. 5. B 4. 7. (8) C. 5 D 2. (6.) 7. 8. E 1. 8. F 1. 5 7. G 2. 6. 6. da, weil, indem, warum, wesshalb, auf dass. (Ein Genitiv.)

**çeren**, (*zeren*), C 7. auf dass, etc. S. *ceren*.

**cerenduten**, (*zeren duten*), B 8. weil (dass) sie es haben; von *ceren* und *duten*. S. b.

**cerengatic**, (*zeren gatik*), D 6. über was, worüber, warum, hinsichtlich wessen; von *ceren* und *gatic*. S. b.

**cerere**, (*zer ere*), C 3. was auch (immer); von *cer* und *ere*. S. b.

**cerhaci**, (*zer hazi*), A 5. was Samen, welcher Samen; von *cer* und *haci* S. b.

**cerq**, (*zerk*), E 5 was, welch; Nomin. act. von *cer*. S. d.

**cerraturic**, (*zerraturik*), B 8. ausgeschlossen, abgeschlossen, verschlossen, geschlossen; Partitiv des Partic. perf. *cerratu*, Infinit.: *cerrace*, schliessen.

**certan**, (*zertan*), G 4. in was, franz.: « en quoi; » Locativ von *cer*. S. d.

**ceru**, (*zeru*), B 6. 7. 7. C 5. 6. D 4. Himmel; vgl. latein.: « cœlum. »

**cerutic,** (*zerutik*), C 2. vom Himmel; Ablativ sing. d. b. D. von *ceru*. S. d.

**cerutica,** (*zerutika*), D 8. vom Himmel; Ablativ sing. d. b. D. von *ceru*. S. d.; woher aber das *-a?*

**ceruya,** (*zeruia*), B 2. C 4. D 1. der Himmel, den Himmel; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *ceru,* (s. d.) mit eingesch. *-y-* vor dem Artikel.

**ceruyac,** (*zeruiak*), C 3. die Himmel; Accus. plur. d. b. D. von *ceru*. S. d. Vor dem Artikel ein *-y-* eingeschoben.

**ceruyetan,** (*zeruietan*), D 2. in den Himmeln. Locat. plur. d. b. D. von *ceru*. S. d. Eingeschobenes *-y-*.

**ceyn,** (*zein*), A 7. (C 8.) D 8. welcher, welche, welches.

**ceynbaytere,** (*zeinbait ere*), C 8. auch einige; von *ceynbayt, cenbayt*, etwas, einige(s); (hat als Zahlwort keine Pluralform und nur unb. D.) und *ere,* auch, ebenfalls.

**(-ch),** B 8. E 1. selbst, sogar; siehe auch *ce, che* und Salaberry fol. 184, sowie van Eys D. fol. 78.

**(che),** klein. Siehe *ce*. .

**chipi,** (*tchipi*), D 6. klein.

**chipia,** (*tchipia*), B 3. C 1. D 1. G 1. der Kleine, Niedrige, Unbedeutende; den Kleinen; Nomin. pass. und Accus. sing. d. b. D. von *chipi*. S. d.

**chipiac,** (*tchipiak*), A 3. der Kleine, Bescheidene, Niedrige; act. Nomin. sing. d b. D. von *chipi*. S. d.

**chipiren,** (*tchipiren*), D 4. kleinen, kleiner; Genit. poss. d. unb. D. von *chipi*. S. d.

**chotiltua,** E 6. der, die, das gewitzigte, abgefeimte, durchtriebene, pfiffige, schalkhafte; hier Accus. sing. d. b. D. Vgl. subtil. Von *chotiltu, chotilce*, schlau werden, pfiffig machen.

**christiana,** A 5. der, die, das christliche.

**christo,** D 4. Christus.

**(ciaquiqueçu),** (*ziakikezu*), (F 6.) er wird es wissen, erfahren; 3. Pers. sing. höfl. Form futuri von *iaquin, iaquite*, wissen.

**ciaydaçu,** (*ziaidazu*), E 6. macht ihn mir klein, zertrümmert ihn mir! für *ce* und *eguidaçu;* s. beide Vgl. franz.: « réduire. »

**ciçan,** (*zitzan*), E 8. dass er Euch kann; von *ciça*, 3 Pers. sing.

höfl. Form praes. indic. oder potent. von *eçan*, mit incorp. Accus.: « Euch » (sing.), und *-n*, dass. S. Inchauspe V. b. fol. 426.

**(cina)**, (*zina*), (D 5. E 4.) Ihr (sing.) wäret; *ciñan, cinen*, 2 Pers. höfl. Form sing. imperf. des Hilfszw.: « sein. » Bei vorgestelltem *ba*, wenn, geht das Schluss *-n* des Imperfect's verloren.

**(cinade)**, (*zinade*), (E 7.) Ihr wäret; scheint eine ältere Form für *cina* zu sein. S. d.

**cinaden**, (*zinaden*), D 4. E 4. Ihr (sing.) wurdet, wart; 2 Pers. sing. höfl. Form imperf. indic. von *izan, izate*, sein. Kann auch *cinaden-n*, dass Ihr wäret, gelesen werden.

**cinate**, (*zinate*), E 7. Ihr (sing.) wäret; 2 Pers. sing. höfl. Form. des Conditional von *izan, izate*, sein. S. Inchauspe V. b. fol 116.

**(cinçadan)**, (*zintzadan*), (E 5.) dass ich Euch hatte, hätte; 1 Pers. sing. imperf. subjunct. von *ezan*, mit incorp. Accus. « Euch » (sing.).

**(cinde)**, (*zinde*), (E 7.) Ihr (sing.) könntet; 2 Pers. sing. höfl. Form. imperf. condit. von *edin*, Hilfszw. des Potentialis.

**cinducen**, (*zinduzen*), D 4. er hatte Euch (sing.); 3te Pers. sing. imperf. indic. des Hilfszw. « haben », *e(d)uki*, mit incorp. Accus.: « Euch » (sing.). Vgl. Inchauspe V. b. fol. 478: *zinduzan*, biscayischer Dialect.

**(cinduque)**, (*zinduke*), (E 5.) Ihr (sing.) würdet es haben; 2 Pers. sing. höfl. Form imperf. condition. von *eduki*, Hilfszw.

**(cineste)**, (*zineste*), (F 3.) Glaube, Ueberzeugung.

**cinestebat**, (*zineste bat*), F. 3. einen Glauben, eine Ueberzeugung; von *cineste* und *bat*. S. b.

**(cinesten)**, (*zinesten*), (D 5.) im Glauben (begriffen), glaubend; Partic. praes. von *cinetsi, cineste*, glauben.

**cinestendut**, (*zinesten dut*), D 5. ich glaube es; ven *cinesten* und *dut*. S. b.

**(cineten)**, (*zineten*), (C 3.) Ihr (plur.) wart; 2 Pers. plur. imperf. indic. von *izan*, sein. S. Inchauspe V. b. fol. 464, laburdischer Dialect; auch Guide élém., Bayonne, 1873, fol XXV.

**(cinetenian)**, (*zinetenian*), (C 3.) indem (dass) Ihr (plur.) wart; Locativ sing. d. b. D. von *cineten*, mit eingesch. *i* vor dem Artikel.

**cinex**, (*zinets*), B 1. Begriff des Glaubens, Ueberzeugtseins; Radical von *cinexi*, *cinetsi*, *cineste*, glauben. Wenn das nachfolgende *eztaçana* nicht als eine Form des Potentialis erklärt werden kann, so muss es überraschen dass nicht *cinesten* (s. d.) für *cinex* steht.

**cinhex**, (*zinhets*), F 7. Begriff des Glaubens; s. *cinex*. Hier ist die verkürzte Form an ihrem Platze, wegen des nachfolgenden Imperativ's *naçaçu*. S. d. und *exi* (*etsi*).

**çinhex**, (*zinhets*), B 5. Begriff des Glaubens; s. cin(h)ex. Verkürzte Form, wegen des Imperativs *beça*. S. d.

**cinhexi**, (*zinhetsi*), F 8. geglaubt; Partic. perf. — Infinitiv *cinheste*, glauben. S. *cineste* und *exi* (*etsi*).

**(ciniaqui)**, (*ziniaki*), (F 1) Ihr (sing.) wusstet, wüsstet; 2 Pers. sing., höfl. Form, imperf. indic., ohne *-n* am Ende, weil *va* vorangeht.

**(cinite)**, (*zinite*), (F 4. 4.) Ihr (sing.) wäret; 2 Pers. (sing.) höfl. Form, imperf. condit. von *izan*, sein. Inchauspe hat zináte. (V. b. fol. 386.)

**cira**, (*zira*, auch *zire*), (C 5. 6.) D 4. 4. 5. 5. E (7. 7) 8. F 1. (G 5.) Ihr (sing.) seid; 2 Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. von *izan*, sein.

**cirade**, (*zirade*), (A 6. 7. B 2.) D 4. (E 7. G 6.) Ihr (sing.) seid; ältere Form für *cira*. S. d. — Siehe auch *ciraden* Imperf.

**ciradela**, (*ziradela*), A 6. B 2. dass sie waren, da sie waren; 3 Pers. plur. praes. indic. von *izan*, sein: *ciraden* und angehängtes *-la*, dass, da, unter Wegfall des Schluss *-n*.

**ciraden**, (*ziraden*), A 7. (B 4.) E 7. G 6. da Ihr seid; von *cirade* (s. d.) und angehängtes *-n*, dass, da; oder auch (G 6.): sie waren; 3 Pers. plur. imperf. indic. von *izan*, sein.

**(ciraya)**, (*ziraia*), (F 4.) seid Ihr? (sing.); von *cira* und *-a*, Frage (s. b), mit eingeschobenem *y*.

**cirela**, (*zirela*), G 5. dass sie sind; von *cira*, (*cire*) (s. ersteres) und angehängtes *-la*, dass. Siehe auch *ciren* imperf.

**ciren**, (*ziren*), (A 6) C 5. 6. E 7. (7.) (G 5.) sie waren; 3 Pers. plur. imperf. indic. von *izan*, sein; oder auch (C 5. 6. E 7. 7.) da Ihr (sing.) seid, welcher, welche, welches Ihr (sing.) seid;

2 Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. von *izan*, sein: *cira* (s. d.) oder *cire*, mit angehängtem *-n*, da, dass, welcher.

**cirena**, (*zirena*), E 7. die, welche Ihr (sing.) seid; von

**citen**, (*ziten*), C 7. (E 5.) damit Ihr (sing.) seid, dass Ihr (sing.) seid.; 2 Pers. sing., höfl. Form, praes. subjunct. von *edin* Hilfszw.

**citut**, (*zitut*), (B 4) F 2. (3 6.) Ich habe Euch (sing.); 1 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *e(d)uki*, haben, mit incorp. Accus.: « Euch » (sing.).

**clarqui**, (*klarki*), C 1. E 8. klar, deutlich, verständlich. Adverbium (von *clar?*).

**(-co)**, (*-ko*). Endsilbe des Genit. adj., des Supinum's und einer Form des Partic. futuri; von Dechepare ist diese letzere Form übrigens nur ausnahmsweise angewendet. S. *aguerico, egarrico, ezconduco.*

**çoaz**, (*zoaz*), F 6. gehet! 2 Pers. sing. höfl. Form, imperat. von *ioan, ioaite*. S. d.

**cogita**, (*kojita*), G 3. Begriff des Nachdenkens, Erwägens, Ueberlegens, Ueberdenkens; verkürzt wegen des Imperativ's *ezac.*

**(çogueri)**, (*zogeri*), (C 8.) augenscheinlich, sichtlich, unverkannbar, französ.: « manifeste. »

**çogueridate**, (*zogeri date*), C 8. es wird sich zeigen, erweisen; von *çogueri* und *date*. S. b.

**comdenatuya**, (*condenatuia*), B 1. der Verurtheilte, Verdammte; Nomin. pass. (Accus.) sing. d. b. D. von *comdenatu, comdenace*, verurtheilen, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**compaynia**, (*kompainia*), B 1. die Gesellschaft, Begleitung.

**compliceco**, (*komplitzeko*), B 5. um zu erfüllen, vollbringen; Supinum von *complitu, complice*. S. d.

**(complitu)**, (*komplitu*), (A 3. C 6.) erfüllt, vollbracht, vollandet, ausgezeichnet; Particip. perfecti; Infinitiv: *complice*, vollbringen.

**complitugucia**, (*komplitu guzia*), C 6. das Ganze (ist) erfüllt; von *complitu* und *gucia*. S. b.

**complituyari**, (*komplituiari*), A 3. dem ausgezeicheten, vollendeten; Dativ sing. d. b. D. von *complitu* (s d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**comunqui**, (*komunki*), A 5. gewöhnlich, in der Regel. Adv. (von *comun ?*).

**conciença**, (*konzienza*), B 8. (das) Gewissen.

**conciencia**, (*konzienzia*), B 8. (das) Gewissen.

**conde**, (*konde*), C 1. Graf.

**(condemnacen)**, (*kondemnatzen*), (G 4.) verurtheilend, verdammend; Partic. praes. von *condemnatu*. S. d.

**condemnacenduquec**, (*kondemnatzen dukek*), G 4. du wirst ihn, sie, es verdammen; 2 Pers. sing. futuri. S. *condemnacen* und *duquec;* vgl. auch *condemnatuco*, (*condemnaturen*) *duc*.

**condemnatu**, (*kondemnatu*), G 1. verurtheilt, verdammt; Partic. perf. — Infinitiv *condemnace*, verurtheilen.

**condu**, (*kondu*), B 1. C 7. Rechnung, Rechenschaft.

**conduric**, (*kondurik*), E 7. Rechenschaft, Rechnung; Partitiv von *condu*. S. d.

**conduya**, (*konduia*), C 1. die Rechnung, die Rechenschaft; Accus. sing. d. b. D. von *condu;* eingeschobenes *-y-* vor dem Artikel.

**confessatu**, (*konfessatu*), B 5. gebeichtet, gestanden, geständig; Particip. perf. — Infinitiv *confessace*, beichten.

**confessione**, (*konfessione*), B 4. Beichte, Geständniss.

**confessionia**, (*konfessionia*), A 7. B 5. die Beichte, das Geständniss.

**confirma**, (*konfirma*), B 5. Begriff des Festigen's, Befestigen's, Kräftigen's, Stärken's; Radical von *confirmatu, confirmace;* hier verkürzt wegen des Imperativ's, dessen Hilfszwt. nicht ausgedrückt ist.

**confortaria**, (*konfortaria*), C 5. die Stütze, Trösterin, Hilfe. Vgl. französ.: « confortant, (re)conforter. »

**conpaynia**, (*konpainia*), C 4. die Gesellschaft, die Begleitung. S. *compaynia*.

**conplacitu**, (*konplazitu*), C 3. zu Gefallen gelebt habend, gefallen habend; französ.: « ayant complu; » Partic. perfecti. — Infinitiv *conplacice*, gefallen, zu Gefallen leben; regiert den Accusativ (*exaya*).

**conplimenduya**, (*konplimenduia*), D 2. 2. die Befriedigung,

Genugthuung; Accus. sing. d. b. D. von *conplimendu*, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**conplitu**, (*konplitu*), D 1. G 6. erfüllt, vollendet, vollkommen; Partic. perf. — Infinitiv *conplice* erfüllen.

**conplituric**, (*konpliturik*), C 4. E 4. erfüllt, verwirklicht; Partitiv von *complitu*. S. d.

**conquista**, (*konkista*), F 5. (die) Eroberung.

**(conseylu)**, (*konseilu*), (C 8.) Rathschlag, Rath.

**conseylubat**, (*konseilu bat*), C 8. ein(en) Rath; von *conseylu* und *bat*. S. b.

**consola**, (*konsola*), F 7. G 3. Begriff des Tröstens.

**contemplatu**, (*kontemplatu*), B 1. betrachtet, beschaut; Partic. perf. — Infinitiv *contemplace*, betrachten.

**continua**, (*kontinua*), A 3. Begriff des Fortsetzens, Fortfahrens; Radical von *continuatu*, *continuace*, fortfahren; hier verkürzt wegen des Potentialis *dadin*.

**contra**, (*kontra*), B 3. 4. 4. 7. 8. 8. 8. C 1. 3. 3. D 6. F 8. G 1. 2. gegen, zuwider, wider; regiert den Genitiv possess. und steht meist nach dem Worte, zu welchem es gehört.

**contrapas**, (*kontrapas*), G 5. Tanzschritt.

**conuersa**, (*konbersa*), B 5. Begriff des Reden's, Plaudern's, Umgehen's, Sich unterhalten's; Radical von *conuersatu*, *conuersace*, besprechen; hier verkürzt wegen des Potentialis *albayteça*.

**(copbla)**, (*kopla*), (A 3.) (der) Vers, (das) Liedchen; frz.: « couplet ».

**copblabatzu**, (*kopla batzu*), A 3. einige Verse; von *copbla* und *batzu*. S. b.

**coplac**, (*koplak*), E 1. Verse, Liedchen, couplets; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *copla*. S. *copbla*.

**çor**, (*zor*), F 1. Schuld.

**çoratutic**, (*zoratutik*), D 8. thöricht geworden, verblendet; Partitiv von *çoratu*, *çorace*, unverständig werden, den Verstand verlieren; warum nicht *çoraturic?*

**çori**, (*zori*), E 3. Schicksal, Loos, Schicksalsstunde, Glück, Glücksstern, Erfolg.

**çoroa**, (*zoroa*), F 6. der, die, das unverständige, dumme, einfältige; von *çoro*, thöricht.

**coroaturic**, (*koroaturik*), B 1. gekrönt; Partitiv des Part. perf. *coroatu*, Infinitiv *coroace*, krönen.

**corregituric**, (*korrejiturik*), A 3. corrigirt, berichtigt, verbessert; Partitiv d. Partic. perf. *corregitu*, Infinitiv *corregice*, berichtigen.

**çorroçac**, (*zorrozak*), F 1. der scharfe, schneidige, spitze; Nomin. act. sing. d. b. D. von *çorroz*, scharf.

**cortesiaz**, (*kortesiaz*), F 6. aus[der] Höflichkeit; Instrumentalis sing. d. b. D. von *cortesia*, Höflichkeit.

**(-coz)**, (*koz*), Endung des Genit. adj. in Verbindung mit der Endung des Destinativs *tzat* in *z* verkürzt.

**creaçalia**, (*kreazalia*), B 8 C 5. der Erschaffer, der Schöpfer.

**creadore**, (*kreadore*), B 6. Erschaffer, Schöpfer.

**creatu**, (*kreatu*), A 5. erschaffen, geschaffen; Partic. perf. — Infinitiv *creace*, schaffen, erschaffen.

**crucifica**, (*kruzifika*), A 6. den Gekreuzigten; Accus. sing. d. b. D.

**çu**, (*zu*), A 7. C 6. 7 D 4. 4. 4. 5. 6 6. E 4 8. F 4. 6. 6. 7. Sie (höfl. Anrede). Ursprünglich « Ihr » plur., dann « Ihr » sing. Nomin. pass. des Pronom. person. 2 Person.

**çuc**, (*zuk*), A 3. 7. 7. B 5. 5. C 4 5. 6. 6. 6. 6. D 4. 4. 5 5. 6. E 5. F 1. 4. G 1. 4. 4. Sie (höfl.) Anrede; früher: « Ihr; » Nomin. act. von *çu*. S. d Ist F 1. mit: « von Euch » zu übersetzen.

**çuçaquiçat**, (*zu zakitzat*), C 6. seid Ihr (sing) mir; von *çu* und *çaquiçat*. S. b.

**çuçaquiztan**, (*zu zakiztan*), C 5. das Ihr (sing.) mir seid; von *çu* und *çaquiztan*. S b.

**çuçaz**, (*zuzaz*), E 7. F 1. 7. durch, mit, um Euch (sing); Instrumentalis von *çu*. S. d.

**çucen**, (*zuzen*), E 4. recht, Recht, gerecht, rechtlich, ehrlich, redlich.

**çucena**, (*zuzena*), B 8. E 2. 8. G 1. 4. der, die, das Rechte, Gerechte, Gerade, Loyale, Billige, Billigdenkende, Unpartheiische; das Recht, die Gerechtigkeit, Nomin. pass. (Accus.) sing. d. b. D. von *çucen*. S. d. *Eguidaçu çucena:* « rendez-moi justice. »

**çucenbidia**, (*zuzenbidia*), E 2. das Anrecht, der (Rechts-) Anspruch.

**çucirade**, (*zu zirade*), C 5. G 1. Ihr (sing.), Ihr (sing.) seid; von *çu* und *cirade*. S. b.

**çugana**, (*zugana*), A 7. C 5. D 4. E 6. F 3. 4. 5. zu Euch (sing.), gegen Euch, envers vous, vers vous; von *çu* und *gana*. S. b.

**çuganaco**, (*zuganako*), G 2. gegen Euch (sing.), zu Euch (sing.) hin; Genit. adj. von *çugana*. S. d.

**çugatic**, (*zugatik*), D 5. E 5. 5. 5. 7. F 1. 2. 6. 6. 7. für Euch (sing.), um Euretwillen, Euch (sing.) zu liebe; von *çu* und *gatic*. S. b.

**çugaztia**, (*zu gaztia*), F. 6. Ihr (sing.), die junge; von *çu* und *gaztia*. S. b.

**çuhamuyec**, (*zuhamuiek*), C 2. die (jungen) Bäume; Nomin. act. plur. d. b. D. von *çuhamu*, mit eingesch. *y* vor dem Artikel. Archu übersetzt « Marmor ». Vgl. auch *zuhain*.

**çuhaur**, (*zuhaur*), F 6. (G 2.) Ihr (sing.) selbst; von *çu* und *haur*. S. b.

**çuhaurorrec**, (*zuhaur* (*h*)*orrek*), G 2. Ihr (sing.) selbst-derselbe; von *çuhaur* und (*h*)*orrec* (s. b.), *çuhaur* heisst schon: « Ihr selbst; » das angehängte *orrec* (nach dem Beispiele von *neuror* [v. Eys D. fol. 289, II.]) ist der Nomin. act. sing. von (*h*)*ori*, dieser da; *çuhaurorrec* steht vielleicht für *çuhaurc*, so dass *orrec* als Ersatz für das *c* desact. Nomin. anzusehen wäre. Das Versmass erforderte wohl diese Ausdehnung des Wortes.

**çuhur**, (*zuhur*), B 4. D 6. E 6. weise, vernünftig, verständig.

**çuhurcia**, (*zuhurzia*), B 6. G 1. die Weisheit, Vorsicht, Klugheit. Warum nicht *çuhurci handia da?*

**culpa**, (*kulpa*), D 3. (die) Schuld.

**çuqueyen**, (*zukeien*), D 5. er, sie, es, man würde es haben; *nahi çuqueyen*, man würde es wünschen; 3 Pers. sing. imperf. condition., wenn man zu einem Manne spricht, von *e*(*d*)*uqui*, haben. Inchauspe, V. b. fol. 140 hat *zikeyán* und, für die indifferente Form, *zukian*.

**çura**, (*zura*), F 1. steht offenbar für *çure*, Ihr, Ihre (sing.) S. d.

**çure**, (*zure*), A 3. 3. 7. 7. 8. 8. 8. 8. 8. B 2. 2. 4. C 5. 5. 5. 6. 6. 7. 7. 7. 7. D 4. 4. 4. 4. 4. 5. 5. 5. 6. E 5. 5. F 1. 2. 4. G 1. 1. 1.

2. Ihr, Euer (sing.); Pronom possess. der 2 Pers. höfl. Form; ursprünglich Genit. possess von *çu*. S. d.

**çureduçu**, (*zure duzu*), F 2. Ihr (sing.) habt es Euer; es gehört Euch (sing.); von *çure* und *duzu*. S. b.

**çurequi**, (*zureki*), E 4. mit Euch (sing); Sociativ von *çu*. S. d.

**çurequila**, (*zurekila*), E 4. 4. 8. F 2. 7. 7. dass mit Euch (sing.); von *çurequi* und *-la*. S. b.

**çureric**, (*zurerik*), E 8. Euer (sing.), Euch (sing) gehörig; Partitiv von *çure*. S. d.

**çuretaco**, (*zuretako*), F 6. Euer, Eurig (sing); Genitiv adject. von *çure*. S. d.

**çuretaric**, (*zuretarik*), C 5. von den Eurigen; Ablat. plur. d. b. D. von *çure*. S. d.

**çuri**, (*zuri*), A 3. C 6. 6. 6. 7. D 4. 4. 4. F 6. 6. 7. Ihnen, Euch (sing.); Dativ von *çu*. S. d.

**çuria**, (*zuria*), F 7. der, die, das Eurige (sing.); Nomin. pass. (Accus.) sing. d. b. D. von *çure*. S. d.

**çuriac**, (*zuriak*), C 5. die Eurigen (sing.); Nomin. pass. plur. des Pron. possess. 2 Pers. sing. höfl. Form *çure*. S. d.

**curucea**, (*kuruzea*), A 6. das Kreuz; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *curuce*, Kreuz.

**curucian**, (*kuruzian*), B 1. am Kreuze; Locat. sing. d. b. D. von *curuce*. S. *curucea*.

**çutan**, (*zutan*), A 7. C 5. 6. D 3. 5. 6. F 4. in Euch (sing.); seltener Locativ von *çu* (s. d.); gewöhnlich *çu bait(h)an*.

**çuten**, (*zuten*), G 1. (5.) sie hatten es; 3 Pers. plur. imperf. indic. des Hilfszw. *e(d)uki*, haben.

**çuyan**, (*zuian*), G 4. er war; 3 Pers. sing. imperf. indic. von *izan*, sein. Inchauspe V. b. fol. 349.

**çuyec**, (*zuiek*), C 3. Ihr (plur.); Nomin. act. und pass. plur. von *çu*, (s. d.), mit eingesch. *y*.

**çuyeganic**, (*zuieganik*), C 3. Von Euch (plur); Ablativ von *çuyen* und *ganic* gebildet. S. b.

**çuyegatic**, (*zuiegatik*), C 3. für Euch (plur.); von *çuyen* und *gatic*. S. b.

**çuyen**, (*zuien*), C 3. 3. 3. 4. Euer (plur.); Genit. possess. plur.

von *çu*. S. d. Eingeschobenes *y*. — Hier Pronom. possess. und, als solches, als Nominativ zu behandeln.

**çuyen,** (*zuien*), C 2. 4. er, sie, es, man hatte es, hätte es, würde es haben; 3 Pers. sing. imperf. indic. von *e(d)uki;* kann auch für *cuyen -n* stehen; *n*, dass, und: « welcher. » (dass); eingeschobenes *y*, für *çuen*.

**çuyendaco,** (*zuiendako*), C 3. (4.) Euer (plur.); Genitiv adject. d. unb. D. von *çuyen* (s. d.) und hier mit dem Destinativ *çuyentzat*, für Euch, gleichbedeutend.

**çuyenetaric,** (*zuienetarik*), D 5. von den Eurigen; Ablat. plur. d. b. D. von *çuyen*. S. d.

**(çuyenian),** (*zuienian*), (C 3), indem (dass) er es hatte; Locat. sing. d. b. D. von *çuyen*. S. d.

**çuyer,** (*zuier*), C 3. Euch (plur.); Dativ plur. von *çu*. S. d.

**(cyaquiat),** (*ziakiat*), (E 7.) ich verstehe, kenne, durchschaue Euch (sing.); 1 Pers. sing. praes. indic. von *iaquin, iaquite,* wissen (s. d.), mit incorp. Accus. « Euch » (sing.).

## D

**da,** B 2. D 7. E 3. G 6. 6. er, sie, es, man ist; es gibt; 3 Pers. sing. praes. indic. von *izan, izate*, sein.

**dabil,** B 7. er geht, er wandelt; 3 Pers. sing. praes. indic. von *ibil(l)i, ebil(l)i*. S. d. — Auch *dabila*.

**dabilça,** (*dabiltza*), D 3. sie gehen, wandeln; 3 Pers. plur. praes. indic. von *ibil(l)i, ebil(l)i*. S. d.

**dabilela,** B 1. G 1. er, sie, es, man gehe, ziehe dahin! 3 Pers. sing. imperat. von *ibil(l)i, ebil(l)i*. S. d. — G 1. dass er sie, es, man gehe, wandle, sei; von *dabil* (s. d.) und *-la*, dass, mit eingeschobenem *e*.

**dabilena,** G 1. der (den), welcher wandelt; von *dabil,* Relativpronomen *-n-* und Artikel *-a*. S. d. Eingeschobenes *e* vor *n*.

**(daça),** (*daza*), (E 4. F 5.) er, sie, es, man hat es; 3 Pers. singul. praes. indic. des Hilfszw. *ezan*.

**(daçac)**, (*dazak*), G 4. du hast ihn, sie, es; 2 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *ezan;* Anrede an einen Mann.

**dacacela**, (*dakazela*), B 7. dass er ihn, sie, es bringt; 3 Pers. singul. praes. subjunct. von *ecarri*, (s. d.) für *dacarcela.*

**(daçagu)**, (*dazagu*), (B 1. C 1. D 1. 1. E 2.) wir haben ihn, sie es; wir können ihn, sie, es; 1 Pers. plur. praes. indic. von *ezan*, Hilfszwt (auch des Potentialis); (C 1. E 2.) er kennt, anerkennt; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eçagun*, *eçagutu*, *eçaguce*, kennen, anerkennen.

**daçagun**, (*dazagun*), D 1. dass wir ihn, sie, es haben; mögen wir sie...; 1 Pers. plur. praes. subjunct. von *ezan*, Hilfszwt; kann auch Indicativ sein, mit angehängtem *-n*, dass.

**(daçagut)**, (*dazagut*), (D 6.) ich kenne ihn, sie, es; 1 Pers sing. praes. indic. von *eçagun*, *eçagutu*, *eçaguce*, kennen.

**(daçala)**, (*dazala*), (B 5. G 3.) dass man es habe; er, sie, es, man (thue) es, man möge es..., man soll es...; 3 Pers. sing. praes. ind. von *ezan*, Hilfszw., mit angehängtem *-la*, dass. Inchauspe V. b. fol. 91, hat *dezála.*

**daçan**, (*dazan*), E (1. 1. 3.) 4. (F 5.) dass er es hat, welcher es hat; von *daça* und *-n*. S. b.

**daçana**, (*dazana*), (B 1.) E (1.) 3. der, welcher es hat; von *daça*, *-n* und *-a*, Artikel. S. d. — Auch: « der, welchen sie hat. »

**(daçanac)**, (*dazanak*), (E 1.) der, welcher es hat; Nomin. act. sing. d. b. D. von *daçana.* S. d.

**daçanian**, (*dazanian*), E 1. indem dass er, sie, es, man ihn, sie es hat; Locat. sing. d. b. D. von *daçan*, (s. d.), mit eingesch. *i* vor dem Artikel. *Beriarequi daçanian*, indem dass sie es mit dem ihrigen hat (hält).

**daçanorrec**, (*dazan* (*h*)*orrek*), F 5. derjenige, welcher es hat; von *daçan* und (*h*)*orrec.* S. b.

**dacarrela**, (*dakarrela*), E 4. dass er es trage, bringe, führe; 3 Pers. sing praes. subjunct. von *ecarri.* S. d.

**dacartela** (*dakartela*), C 2 dass sie tragen, bringen; *dacarte*, sie tragen; 3 Pers. plur. praes. indic. von *ecarri* (s. d.) und *-la*, dass.

**daco**, (*dako*), C 4. gehört zu dem davorstehenden *çuyen*, S. *cuyen-daco.*

**(dacusaçu)**, (*dakusazu*), (F 3.) Ihr (sing.) seht es; 2 Pers. sing., höfl Form, praes. indic. von *icusi*. S. d.

**(dacusadan)**, (*dakusadan*), (A 8.) dass ich es sehe, welches ich sehe; von *dacusat* und *-n* (s. b.), mit eingeschobenem *-a-* unter Erweichung des *t* in *d*.

**(dacusat)**, (*dakusat*), (E 1.) ich sehe es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *icusi, icuste*. S. d.

**dacuscula**, (*dakuskula*), A 8. dass wir es sehen; 1 Pers. plur. praes. indic. von *icusi* (s. d.) mit der Conj. *-la*. S. d.

**dacusquidan**, (*dakuskidan*), G 1. dass ich sie (plur.) sehe; möge ich sie sehen! von *dacusquit* und *-n* (s. b.), mit eingeschobenem *-a-*, und Erweichung des *t* in *d*.

**(dacusquit)**, (*dakuskit*), (G 1.) ich sehe sie (plur.); 1 Pers. sing. praes. indic. von *icusi* (s. d.), mit incorp. Accus. « sie » (plur.)

**(dacussadan)**, (*dakus(s)adun*), (A 8.) dass ich es sehe; von *dacussat, dacusat* (s. b.), und *-n* (s. d.), mit eingeschobenem *-a-*, und Erweichung des *t* in *d*.

**dacussat**, (*dakus(s)at*), A 8. (8.) B 7. D 7. ich sehe es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *icusi*. S. d. — Siehe auch *dacusat*.

**(dacuxu)**, (*daku(s)zu*), (D 5.) Ihr seht ihn, sie, es; 2 Pers. sing., höfl. Form, praes. indic. von *icusi*. S. d.

**(dadi)**, (D 7.) er, sie, es, man ist, kann, mag; 3 Pers. sing. praes. indic. von *edin*, Hilfszw. des Potentialis.

**dadila**, G 5. dass er, sie, es, man ist, sei, (wäre), kann, mag; von *dadi*, mit angehängtem *-la*. S. b.

**dadin**, A 3. (C 5.) dass er, sie, es, man ist, sei, (wäre), kann, mag; welcher, -e, -es, ist, kann, mag; von *dadi* und *-n*. S. b.

**dadina**, B 1. D 3. E 2. der, welcher ist, kann, mag; von *dadin* und *-a* Artikel. S. b.

**(dadinian)**, (F 6.) indem dass er, sie, es, man hat, kann, mag; Locat. sing. d. b. D. von *dadin*, mit eingeschobenem *i* vor dem Artikel.

**(dadinic)** (*dadinik*), (D 3.) ist man..., (so); absoluter Ablativ, in Form eines Partitiv, welcher ja ebenfalls den Sinn eines Ablativ's hat, von *dadin*. S. d.; *gindadinic eztu vzten*, (ist man) gekommen, (so) verlässt sie einen nicht.

**(daduca)**, (*daduka*), (B 2. [?]). er, sie, es man hat es, hält es; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eduki*, haben. S. *eduqui*.

**daducaçu**, (*dadukazu*), F 3. Ihr (sing.) habt es, haltet es; 2 Pers. sing. höfl. Form, praes. indic. von *eduki, eduqui*, haben. S. d.

**daduçala**, (*dadutsala*), B 2. dass er es ihm hat, hält; von *daduça*, heute ungewöhnliche Form für *deuça, deutsa*, 3 Pers. sing. praes. indic. des Hilfszw. *e(d)utsi*, und *-la*, dass. S. van Eys, G. comp. fol. 254, oben, und fol. 262. *Daduçala escuyan*, dass er es ihm in der Hand hält. Die Cedille unter dem *ç* könnte auch ein Druckfehler sein. S. *daduca*.

**daducat**, (*dadukat*), F 3. 7. ich habe, halte es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *eduki*, haben, Hilfszw.

**dago**, A 7. C 6. D 4. 7. 8. er, sie, es, man bleibt, weilt, ist, liegt, ruht; 3 Pers. sing. praes. indic. von *egon*. S. d.

**(dagœn)**, (C 2.) dass er weilt, bleibt; von *dago* und *-n* (s. b.) mit eingeschobenem *-e-*.

**dagœnian**, C 2. indem (dass) er, sie, es, man verweilt; Locat. sing. d. b. D. von *dagoen* (s. d.) mit eingeschobenem *i*.

**(dagui)**, (*dagi*), (B 1. D 4. 8.) er macht es; 3 Pers. sing. praes. indic. von *eguin*. S. d.

**(daguic)**, (*dagik*), (A 6.) du machst es; 2 Pers. singul. praes. indic. von *eguin*. S. d.

**(daguiçu)**, (*dagizu*), (C 6.) Ihr (sing.) macht es; 2 Pers. sing., höfl Form, praes. indic. von *eguin*. S. d.

**(daguidan)**, (*dagidan*), (G 4.) dass er es mir macht mache; 3 Pers. sing. praes. indic. (und subjunct.) von *daquit*. S. d.; im ersteren Falle mit angehängtem *-n*, dass, unter Erweichung des *t* in *d* und Einschiebung von *e*.

**daguiela**, (*dagiela*), C 4. D 8. dass er es thut, macht; von *dagui* und *-la*, unter Einschiebung von *-e*.

**daguien**, (*dagien*), (B 1.) D 4. dass er es macht; von *dagui* und *-n*, mit eingeschobenem *-e-*. S. d. (B 1. als Hilfszw.).

**(daguit)**, (*dagit*), (D 6.) ich mache es; 1 Pers. sing. praes. indic. von *eguin*. S. d.

**(daguite)**, (*dagite*), D 2. sie thun es, machen es; 3 Pers. plur. praes. indic. von *eguin*. S. d.

**(daguiten)**, (*dagiten*), (G 1.) dass sie es thun; von *daguite* und *-n*. S. d.

**damna**, D 5. G 3. Begriff des Verdammens; davon *damnatu*, (s. d.); hier verkürzt wegen des folgenden Potentialis (D 5.) resp. des vorangehenden Imperativ's (G 3.)

**damnaçeco**, (*damnatzeko*), B 3. um zu verdammen, um verdammt zu werden; Supinum von *damnatu*. S. b.

**(damnacen)**, (*damnatzen*), (B 4. D 3.) verdammend, im Verdammen; Partic. praes. von *damnatu*. S. d.

**damnacendu**, (*damnacendu*), B 4. D 3. er verdammt sie (die Welt); von *damnacen* und *du*. S. b.

**damnacia**, (*damnatzia*), B 2. das Verdammen, die Verdammniss; Nomin. pass. (Accus.) sing. d. b. D. des Infinitiv's *damnace*, von *damnatu*. S. d.

**damnatu**, (F 3.) G 2. verdammt; Partic. perf. — Infinitiv *damnace*, verdammen.

**damnatuluqueçu**, (*damnatu lukezu*), F 3. sie (die Seele) würde verdammt sein; buchstäblich: « Ihr (sing.) würdet sie verdammt (vor Euch) haben; » von *damnatu* und *luqueçu*. S. b.

**damnaturen**, C 4. verdammen werdend, verdammt werdend; Partic. futuri von *damnatu*. S. d.

**damnaturic**, (*damnaturik*), C 7. verdammt. Partitiv von *damnatu*. S. d.

**damnatuyac**, (*damnatuiak*), C 4. die Verdammten; Nomin. pass. plur d. b. D. von *damnatu* (s. d.), mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

**damu**, B 4. C 4. 4. F 2. 3. Schaden, Nachtheil, Kummer, Schmerz, Bekümmerniss.

**damugaycic**, (*damugaizik*), D 6. bedauernswerth, unglücklich, elend; Zusammensetzung von *damu* und *gaycic*. Letzteres Partitiv von *gayz*. S. d.

**dançara**, (*dan(t)zara*), G 5. 6. 6. zum Tanz; Directiv sing d. b. D. von *dança*, (der) Tanz.

**(dançut)**, (*danzut*), (D 8.) ich höre es; 1 Pers. sing. praes indic. von *ençun*. S. d.

**(dançute)**, (*danzute*), (C 2.) sie hören es; 3 Pers. plur. praes. indic. von *ençun*. S. d.

**dançuteno**, (*danzuteno*), C 2. bis sie es hören ; von *dançute* und *-no*. S. b.

**dano**, G 5. bis; wird meist mit dem Worte, zu welchen, es gehört, zusammengeschrieben : *oraydano*, bis jetzt.

**(daqui)**, (*daki*), (A 7. F 7. G 2.) er, sie, es, man weiss es; 3 Pers. sing. praes. indic. von *iaquin*. S. d.

**(daquia)**, (*dakia*), (G 3.) ist es dir, kann es dir (sein, werden); von *daquic* und *-a* Frage (s. b.), wobei das *c* des Verbums sich in *y* erweicht zu haben scheint, um sich dann mit dem davorstehenden *i* zu verschmelzen.

**(daquic)**, (*dakik*), (D 2. G 3.) es ist dir, es kann dir (sein, werden); 3 Pers. sing. praes. potentialis von *edin*, mit incorporirtem Dativ : « dir. » Inchauspe V. b. fol. 411.

**daquiçu**, (*dakizu*), (E 5.) F 6. Ihr (sing.) wisst es ; 2 Pers., höfl. Form, sing. praes. indic. von *iaquin*. S. d. — Kann auch heissen : « es ist Euch (sing ), es kann Euch (sing.) (sein, werden) ; » 3 Pers. sing. praes. potentialis von *edin*, mit incorp. Dativ Euch (sing.). Inchauspe V. b. fol. 411.

**(daquiçula)**, (*dakizula*), (F 7.) dass es Euch (sing.) sei, ist; dass es Euch (sing ) (sein, werden) kann, könne ; von *daquiçu* und *-la*, dass. Auch : « dass Ihr es wisset. »

**daquidala**, (*dakidala*), E 6. G 2. dass ich es weiss, wisse (wüsste), soviel ich weiss ; von *daquit* (s. d.), mit angehängtem *-la*, unter Einschiebung eines *a* und Erweichung des *t* in *d*.

**daquidan**, (*dakidan*), E 8. F 1. dass ich es wisse (wüsste), 1 Pers. sing. praes. indic. von *iaquin* (s. d.) : *daquit*, mit angehängtem *-n*, unter Einschiebung eines *-a-* und Erweichung des *t* in *d*. — Hat auch den Sinn eines Subjunctivs, wie *daquidala*. — Ferner, für *ditakidan* stehend, laut Inch. V. b. fol. 414 & 416, dass er, sie, es, man mir... kann ; welcher mir... kann ; 3 Pers. sing. praes. potentialis, mit incorporirtem Dativ : « mir », von *edin*. — Van Eys G. C. fol. 410. hat *dakidan* als 3te Pers. sing. praes. subjunct. mit incorp. Dativ : « mir; » e, sie, es, man ist mir.

**(daquidic)**, (*dakidik*), (A 7.) er, sie, es, man kann mir; 3 Pers. sing praes. indic. von *edin*, (Hilfszw. des Potentialis), mit incorporirtem Dativ : « mir. »

**(daquigu)**, (*dakigu*), (G 1.) er, sie, es, man kann uns; 3 Pers. sing. praes. indic. von *edin*, (Hilfszw. des Potentialis), mit incorporirtem Dativ: « uns »

**daquigula**, (*dakigula*), C 5. 8. (G 1.) dass er, sie, es, man uns ist, sei, kann, könne; von *daquigu* mit angehängtem *-la*. S. b.

**daquion**, (*dakion*), B 6. E 3. (4.) G 3. dass er, (sie, es, man) ihm, (ihr) ist, (sei, wird, werde, kann, könne); 3 Pers. sing. praes. indic. von *edin*, mit incorporirtem Dativ: « ihm (ihr) » und angehängtem *-n*; hat auch den Sinn eines Subjunctiv's. G 3. *hel daquion*, dass ihm zustosse.

**(daquique)**, (*dakike*), (B 3.) er wird (kann) es wissen; 3 Pers. sing. futuri (auch praes. potentialis), von *iaquin*. S. d.

**daquiqueçu**, (*dakikezu*), D 2. F 4. Ihr (sing.) werdet (könnt) es wissen, erkennen; 2 Pers. sing., höfl. Form, futuri (auch praes. potent.) von *iaquin*, S. d.

V. STEMPF.

(*A suivre.*)

# NOTES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

C'est la lecture de Darwin qui m'a suggéré l'idée d'observer le développement de l'enfant ; aussi ai-je, dès la naissance de ma fille, tenu note de certaines observations faites à cet égard. Mais, un mois environ après sa naissance, paraissait la traduction française de l'ouvrage de Preyer, *L'Ame de l'Enfant,* grâce auquel j'ai apporté dans mes observations une régularité et une méthode qui leur avaient jusque-là manqué, et étendu ces observations à des faits que, jusque-là, j'avais omis.

Je me propose ici de donner, sans en tirer de conclusions, les observations recueillies, en dehors de toute idée préconçue, sur le développement du langage dans les deux premières années. Il m'a semblé qu'il ne fallait pas borner mon choix aux observations relatives à l'émission des sons et des mots, mais l'étendre aux faits de compréhension. Ce sont des documents consciencieux que j'apporte, et pas autre chose. Mes observations sont réunies par mois ; j'ai employé, pour représenter les divers sons et articulations, le système dont s'est servi Littré pour figurer, dans son *Dictionnaire de la langue française,* la prononciation des

mots, système qui se trouve expliqué à la fin du complément de sa préface.

D'une manière générale, les sons et articulations ne seront mentionnés qu'à l'époque où ils auront été entendus pour la première fois. Or, voici en quel ordre a été remarquée l'apparition des sons de la langue française : *a, e, è* (1er mois) ; *h* (2e mois) ; *r* (3e mois) ; *i, b, n, m, é* (4e mois) ; *g, u, ou, d, l, t, k, p, v* (5e mois) ; *in, o, an, f* (6e mois) ; *s* (8e mois) ; *z* (9e mois); *gn, on* (10e mois) ; *ch* (11e mois) ; *ô* (16e mois) ; *â* (17e mois) ; *ll* mouillées (18e mois) ; *f* (19e mois) ; *oi* (20e mois) ; *un* (21e mois).

## I

### PREMIER MOIS.

Pendant le premier mois, c'est la voyelle *a* qui a dominé dans les cris de l'enfant. L'*a* a été fait assez tôt sur deux tons, d'abord très élevé, puis plus bas ; sont venus ensuite : *eu, eu-a,* et parfois *è* très grave.

### DEUXIÈME MOIS.

Jusqu'au 47e jour, elle s'est bornée à *a, eu, è ;* ce jour-là, elle a fait *heu.* Le *h* a donc été la première consonne entendue. Le 57e jour, elle a fait *ha.* A la fin du mois, il n'avait pas été remarqué d'autres sons que : *a, eu, è, heu, ha ;* mais elle paraissait les mêler, les combiner, plus

qu'elle ne faisait avant, passant plus rapidement de l'un à l'autre et variant davantage les intonations de chacun d'eux.

### TROISIÈME MOIS.

Le 72e jour, je crois avoir entendu *kr* et *na;* mais, ne les ayant pas entendus de nouveau, je ne puis rien affirmer et n'en ai pas tenu compte. A partir de ce même jour, *è* semble être le son le plus fréquemment émis, alors que, avant, c'était *a*. Le 82e jour, son approchant de *ra* très grasseyé.

Pendant la 13e semaine, elle a beaucoup « causé », tout en faisant de grands efforts musculaires. L'émission d'un son était, par exemple, accompagnée d'une brusque extension des jambes ; d'autres fois, elle se tenait, en « parlant », tout à fait allongée et très raide. La langue ne prenait pas la position correspondant normalement aux sons émis ; ainsi il lui arrivait de faire *a* et *eu,* la langue sortie ou contournée dans un coin de la bouche.

### QUATRIÈME MOIS.

Le 99e jour, *i* figure très souvent dans ses cris ; toutefois, quoique fort net, il paraît provenir plutôt d'une certaine façon d'aspirer l'air dans les sanglots que d'une prononciation réelle. Le 102e jour, il est perçu, non plus comme aspiration convulsive, mais comme expiration normale.

Au 110e jour, les voyelles qu'elle possède sont : *a, e, è, i,* celle-ci plus rare que les autres, et elle les combine, peut-on dire, de toutes les manières possibles ; quant aux consonnes, je ne suis absolument sûr que de *h* et d'une espèce de *r* grasseyé.

Sont entendus, le 118e jour, des *be*, des *na,* des *mé*; il lui arrive, une fois, de redoubler cette dernière articulation et de faire : *mémé.*

A partir du 116e jour, elle s'amuse à produire une espèce de son, que l'on imite en faisant le mouvement d'aspiration par le larynx, mais sans que l'air soit aspiré. Pour produire ce son, elle se couche sur le dos ; dès qu'elle l'a réussi, elle retourne la tête de notre côté en riant ; elle reprend ensuite sa première position et recommence. Il est évident qu'elle cherche à produire ce son. On la voit, par exemple, le matin à son réveil, contournant sa bouche, fronçant le sourcil et s'essayant ; elle ne réussit pas chaque fois, mais, quand elle a réussi, sa figure s'éclaire, et elle rit. Lorsqu'elle ne se livre pas à cet exercice, il suffit, pour qu'elle s'y remette aussitôt, que sa mère fasse entendre le son en question. Est souvent ajouté un *a* prolongé pendant toute l'expiration qui suit l'émission de ce son. Cela cesse du 124e au 128e jour, pour reprendre du 128e au 140e d'une manière intermittente : elle passe un jour, quelquefois deux, sans le faire ; elle le fait beaucoup le 140e jour, s'interrompt de nouveau du 141e au 150e, et le refait ensuite de temps en temps, jusqu'au 188e, jour à dater duquel cela a complètement disparu.

CINQUIÈME MOIS.

Entendu plusieurs fois le 122e jour : *men*. Beaucoup d'*a* les 125e et 126e jours ; elle les prolonge tant que dure l'expiration, et même, l'expiration terminée, en retardant autant que possible l'aspiration nouvelle ; elle s'y congestionne et aboutit ainsi à un son bizarre.

Entendu : le 128e jour, *ma-ma* et une articulation qui est *di* ou *ghi*; bien qu'elle ait été très souvent répétée, soit seule, soit redoublée comme *ma*, je n'ai pu parvenir à la préciser ; le 129e, *mèm* ; le 130e, fréquemment, *mémé, mama, meme*, moins souvent, *ghe* et *gheghe*; le 131e, *né* et *nè* ; le 134e, *ou* et une articulation qui est *lou* ou *glou* ; le 135e, à trois reprises, *di-di-bou-bou* ; le 136e, *bè*, *gl*, et, en riant, *eu* très fort ; le 137e, *ghi*, *ri*, *gr* ; le 139e, *a-re* ; le 141e, *bebe*, *ta*, *na* ; le 143e, beaucoup de *r* ; elle grasseye en les faisant ; j'ai distingué : *re*, *kre*, *gre* et une articulation que je crois représenter exactement par *a-proum* ; le 145e, *veum* ; le 149e, beaucoup de *broum-broum*.

Pendant la 18e semaine, elle paraît fréquemment s'efforcer d'émettre un son qui ne vient pas : la bouche se contracte ; la langue prend une forme concave ; les sourcils sont froncés, et le milieu du front rougit ; au bout d'un instant, elle s'arrête et met l'index dans la bouche.

La nourrice, qu'elle a depuis son 97e jour, dit « kin » pour « tiens » chaque fois qu'elle lui présente le sein.

Lorsque la petite a quitté le sein et refuse de téter, il suffit, dès le 125e jour, que la nourrice dise « kin », sans bouger la petite, pour que celle-ci se mette à grogner exactement comme lorsqu'on la place contre le sein alors qu'elle ne le veut pas.

Je note qu'à partir du 141e jour tout au moins, elle connaît parfaitement sa mère, sa nourrice et moi.

### SIXIÈME MOIS.

A partir du 153e jour, il lui arrive assez souvent de dire: *bubu,* tout en faisant une grimace, les yeux fermés, le nez plissé, les lèvres très avancées, en moue.

Entendu : le 158e jour, très souvent *ma* répété trois fois de suite et *min* redoublé ; le 166e, *tra* ; le 167e, *mè* répété, ainsi que *ma,* trois fois de suite ; le 170e, *né-ma* ; le 174e, *mam* et *abrom;* c'est la première fois qu'est remarqué le son *o* ; elle possède maintenant toutes les voyelles ; le 177e jour, *ba-ba ba*, *vé*, *a-oua*, *ghé-mé* ; le 180e, *mian-mian* ; le 181e, *va*, *fa*, *pa*. Le fond de ses très fréquents discours, à cette époque, est constitué par les articulations *mé*, *ma* et *be* ; elle répète surtout la même plusieurs fois de suite, ne les accouple jamais entre elles et unit seulement parfois l'une d'elles à une autre articulation quelconque.

Dès la 25e semaine, elle s'est amusée à déchirer du papier ; mais, lorsqu'on tarde à lui en donner pour remplacer celui qu'elle vient de mettre en morceaux, elle émet rageusement un *i* très prolongé.

A partir du 156e jour, lorsque, après sa première tétée,

elle entend soit prononcer le mot « dodo », qu'on dit habituellement en la couchant, soit chantonner, comme on a pris l'habitude de le faire pour l'endormir, elle fait tout de suite la grimace qui précède chez elle les pleurs : elle abaisse les coins de la bouche et avance la lèvre inférieure. Dès que l'on s'arrête, elle cesse cette grimace sans pleurer.

### SEPTIÈME MOIS.

Entendu : le 182e jour, *ata* ; le 183e, *abia bia-bia* ; le 184e, *na-na*, *da* ; le 185e, *mèm-té-té-té*, *lua* et très souvent *mama* ; lorsqu'elle ne le disait pas, il n'y avait qu'à le dire, et elle le répétait ; le 187e, *reu-è*, *ave* ; le 188e, *nom*, *a-icu*, *miam-miam*, *abé-am*, *pfeu* ; le 190e, *a-ghi-ghi* ; le 203e, *ham* et très souvent *papa* ; le 204e, *pfna*, *obéléou* ; le 206e, *méou*, *abafa* ; le 207e, *amia-ona* ; le 209e, *to* ; le 210e, *bouf* ; le 211e, beaucoup *dada* et *tata*.

Depuis le moment où elles ont été notées dans ce mois-ci, les deux combinaisons *mama* et *papa* n'ont pas cessé d'être d'un usage très fréquent.

A dater du 195e jour, il suffit de faire *eu* en fronçant les sourcils, en prenant un air sévère, pour qu'elle abaisse les coins de la bouche, toute prête à pleurer.

Dès la 28e semaine, sa mère s'est amusée, chaque jour, à lui faire taper les mains l'une contre l'autre, tout en disant : « bravo. » A partir du 203e jour, on n'a qu'à dire : « bravo, bravo, » pour que, toute seule, elle tape très bien ses mains l'une contre l'autre ; les doigts sont tenus très écartés en frappant. Quand on provoque ce

mouvement en disant : « bravo, » elle n'accompagne son geste d'aucune parole ; quand elle l'exécute d'elle-même, comme cela lui arrive aussi, elle dit en même temps : *ateu-ateu*.

HUITIÈME MOIS.

Il ne m'est pas possible de noter toutes les syllabes prononcées par elle, ne les ayant pas toujours distinguées suffisamment et étant incapable de représenter certaines de celles que j'ai distinguées. Voici quelques combinaisons de sons dont je suis sûr : le 220e jour, *amétaméta*, *amétatamé*, *ameamea*, *adalaeu*, *abafeu*, *veaveababaeu*, *a-ieudada*, *mémétététatapa* ; le 225e, *adédidouda*, fin d'une assez longue phrase, — s'il est permis d'employer ce mot, — que je n'ai pu saisir ; le 226e, *dabe-dabe* ; le 232e, *amadidadidou*, *abiabiara*, *adidididi* ; le 239e, *sibeseu* ; le 242e, *babavou*.

Lorsqu'elle a commencé à rire bruyamment, elle a ri en *eu* ; elle a ri ensuite en *a* ; le 214e jour, elle a ri très fort en *è* et un peu en *eu*.

Elle a toujours la même physionomie et les mêmes intonations pour le même état d'esprit. Ainsi, quand elle désire quelque chose, elle fait, jusqu'à ce qu'elle ait été satisfaite, *eu* sur deux notes, la première plus élevée que la seconde. Quand on ne s'occupe pas d'elle et qu'elle veut attirer l'attention, elle fait un *eu* sec ; elle en abaisse les épaules, rapprochant légèrement les coudes du corps et levant un peu la tête. Quand elle est étonnée, par exemple à la vue de cerises, de fraises, de la lune, elle

fait deux ou trois fois un son entre *eu* et *o*. Quand elle veut qu'on lui ramasse un objet qu'elle vient de laisser tomber, elle fait *eu-heu, eu-heu*, en relevant les ailes du nez.

Elle a continué à applaudir en entendant le mot « bravo ». Le 229e jour, on racontait ce fait devant elle ; elle a probablement saisi le mot « bravo », car elle s'est mise à taper les mains l'une contre l'autre.

Lorsqu'elle va toucher quelque chose qu'on ne veut pas lui laisser toucher, — le couteau, par exemple, à table, — on n'a qu'à faire : « Chut ! » pour qu'elle retire immédiatement la main.

### NEUVIÈME MOIS.

Entendu : le 249e jour, de *fi* et des *za*, *ze, zi ;* le 251e, *kli*, *klou*, *kla* ou *gli, glou*, *gla ;* je n'ai pu me rendre exactement compte, bien que ces articulations aient été émises plusieurs fois.

A la fin de la 35e semaine, les chauves-souris l'intéressèrent beaucoup, et, à ce propos, le mot « chauve-souris » fut souvent prononcé devant elle. Le 248e jour, elle ne les avait pas encore vues et tournait le dos à la croisée ; quelqu'un ayant dit : « Tiens, la chauve-souris, » elle se retourna et regarda dehors ; on recommença la chose ce soir-là et les soirs suivants ; chaque fois, son attitude prouva qu'elle comprenait le mot prononcé.

Dès le 253e jour, quand on lui dit : « Bonjour, bonjour, » elle fait aller le bras droit en élevant et abaissant alternativement la main ; il y avait déjà quelques jours que

l'on exécutait ce geste devant elle tout en disant le mot « bonjour ».

Depuis quelque temps, sa mère lui faisait ce qu'on appelle « les marionnettes », c'est-à-dire qu'elle remuait les mains, les doigts en haut, en chantant un certain air; à partir du 256e jour, il suffit que la petite entende le mot « marionnettes », pour qu'elle agite les mains à peu près comme elle l'a vu faire à sa mère.

De la 38e à la 41e semaine, elle a joué tous les jours avec un chien nommé Lisbonne ; dès le 265e jour, on n'avait qu'à dire : « Lisbonne, » pour que la petite tournât la tête de tous côtés en regardant par terre.

Elle a eu, de la 39e à la 42e semaine, la manie, — sans que j'aie pu savoir d'où elle l'avait sortie, — de faire une grimace à toute personne qui la regardait un peu attentivement ; au bout d'une dizaine de jours, il n'y avait qu'à dire : « la grimace, » pour qu'elle la fît.

## DIXIÈME MOIS.

Entendu, le 287e jour, *gneum* et *gnon ; gneum* avait été entendu quelques jours avant ; mais, ayant alors oublié de le noter, je ne m'en suis souvenu qu'en l'entendant de nouveau.

Elle cause énormément ; pour donner une idée de sa manière de parler à l'époque où j'en suis, indiquer des combinaisons isolées serait tout à fait insuffisant ; il faudrait au moins reproduire toute une phrase, si ce mot est admissible en la circonstance, et c'est ce que, malgré de nombreux essais, je n'ai pu réussir à faire. Par ha-

sard, certaines de ses articulations correspondent quelque fois à un mot réel, ainsi il lui est souvent arrivé de dire *oui*.

Depuis la 37e semaine elle s'occupe beaucoup des chiens; aussi a-t-on eu souvent l'occasion de lui dire: « il fait oua-ouaou; » le 295e jour, apercevant un chien, elle a fait d'elle-même, sans que cela eût été dit avant: *oua-oua*. De retour à la maison, aussitôt qu'on lui demandait: « comment fait le petit chien? » elle faisait *oua-oua*. Elle a fait aussi *aeu* en réponse à cette question.

Elle a, un moment, aimé à jeter par terre les objets qu'elle pouvait attraper, et j'avais pris l'habitude de lui dire: « eh bien! » lorsque je la voyais prête à laisser tomber quelque chose; depuis le 284e jour elle comprend ces mots comme une défense de jeter.

A partir du 292e jour on n'a, quand elle tient quelque chose, qu'à tendre la main en lui disant: « donne, » pour qu'elle nous remette ce qu'elle tient. En outre, à partir du 302e jour, chaque fois que, en lui tendant la main, on lui dit: « touche la main, » elle met sa main, généralement la droite, dans la main tendue; il lui arrive même pour cela de passer avant à la main gauche ce qu'elle a dans la droite.

### ONZIÈME MOIS.

Entendu, le 317e jour, *ch*, dit sans voyelle par imitation du mot « chut » prononcé par moi. Ce même jour elle a beaucoup baragouiné, sortant et rentrant alternativement avec une extrême agilité sa langue retournée le bout en

haut, ou l'agitant de droite à gauche et réciproquement hors de la bouche bien ouverte.

La bonne s'appelle Eugénie ; on n'a, à partir du 328e jour, qu'à dire à la petite : « appelle Eugénie », pour qu'elle fasse : *i*, *i*.

Depuis le 309e jour, lorsqu'elle a un désir, elle tend les bras ou seulement un bras, soit vers sa mère ou vers moi si elle veut être prise, soit en nous regardant vers l'objet qu'elle veut, faisant jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite : *a*, *a*, *a*.

Le 327e jour, elle a pour la première fois fait non de la tête en repoussant de la soupe.

Dans les premiers jours de ce mois elle s'est mise à marcher sur les mains et les genoux, et on a alors souvent examiné l'état de ses mains ; dès le 314e jour il suffit de dire : « voyons tes mains », pour qu'elle en montre immédiatement la paume, et, comme la plupart du temps on ajoutait : « euh ! que c'est sale », elle fait presque toujours un *eu* de dégoût en regardant ses mains.

A partir du 321e jour, quand elle entend le mot « soupe », elle fait claquer ses lèvres comme elle a l'habitude de le faire en apercevant ce qu'elle veut manger.

Le 323e jour, je lui ai dit simplement : « viens chercher le ballon ; » elle est venue immédiatetement près de moi et a pris le ballon, qui était à côté de ma chaise. A dater du même jour, si on lui dit : embrasse « ta main, » elle place sa main contre sa figure.

*Tableau des sons et articulations remarqués dans les onze premiers mois.*

| *a* | *b* | *ch* | *d* | *e* | *f* | *g* | *gn* | *h* | *i* | *k* | *l* | *m* | *n* | *o* | *ou* | *p* | *r* | *s* | *t* | *u* | *v* | *z* |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| a | ba | ch | da | e | fa | ghe | gn | ha | i | kr | la | ma | na | o | ou | pa | ra | se | ta | u | va | za |
| am | be | | dé | é | fe | ghé | | he | ia | | lu | me | né | om | oua | pf | re | si | te | ua | ve | ze |
| | bé | | di | è | fi | ghi | | | ieu | | | mé | no | | ouf | pr | ri | | té | uè | vé | zi |
| | bè | | dou | èm | fu | gl | | | | | | mè | | | oui | | | | to | | vou | |
| | bia | | | | | gr | | | | | | mè | | | oum | | | | tr | | | |
| an | bou | | | eu | | | | | in | | | mi | | on | | | | | | | | |
| | br | | | eum | | | | | | | | min | | | | | | | | | | |
| | bu | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Par la suite, on verra que les six sons principaux qui ne figurent pas dans ce tableau ont été perçus, ainsi que cela, d'ailleurs, a été déjà indiqué, *ô* le 16e mois, *â* le 17e, *ll* mouillées le 18e, *j* le 19e, *oi* le 20e, *un* le 21e.

GABRIEL DEVILLE.

(*A suivre.*)

---

# TEXTES TIMUCUA (1)

## I

### CONFESSIONARIO DE PAREJA

(Pages 24 verso, 25 recto.)

Chara nahiabama soldado ynihimileqe, | nahicosinta abosinomoqe oyoqualeqe muno- | leqe nahiabosiromanta hiti echa ysucuhuta | masinta bimichu quymosima, ano enemita- | ninco, cachiquenechu nasibobileque enete- | qua charana hiabotemichu hutatamiquiti ca- | quenela masique nahiabosiromanta soldado | michunu halifotaqe oqe caũallo pahama | ta orobinta hiquihiqui mosota soldado | michu orata mytequa Iglesi ama mino- | noleqe soldadomichu ysinimano caqi ano | mano hachaquenela mastecho masique anona- | yo hebuanomano hachamasistila santotiacu | mota acu latiñ hebuanimano ona etecama | 25 recto | ynemi numela hacu naysinimano caballo

Estava un estudiante amancebado (amque secretamente) con una muger de un soldado, teniendo el marido, alguna sospecha dello, y no pudiendo saberlo, con verdad, llevo al estudiante a la presencia de un endemoniado, cuyo demonio dezia los peccados de quantos alli iban y venian, acudio primero el estudiante a la santa confession y no pudiendo yr a la Iglesia, se confesso dissimuladamente en una caballerija, despues de confessado, fue con soldado, adonde estava el endemoniado (p. 25) y preguntando al demonio que sabia deste estudiante, respondio en romance, que ninguna cosa, porque era un santo, Y en latin, que ninguno de los presentes que es-

(1) Ces textes font suite à la grammaire, au vocabulaire et aux textes timicua déjà publiés dans cette *Revue*.

pa- | hamaqua ynibetima orebinta nina chalafata | naqua acu santo chieta chimo sala masique oco- | tota Diosima terama nisonele orobinino cho- | cori maquanima isamolonelemâta abino Chri- | stiano ininomaqua ynta inibaqualeta na ano | lala metamala.

tavan lo entendia dixo al estudiante con gran yra: « In stabulo decepisti me, istabulo (*sic!*) decepisti me, in stabulo justificatus es. En la cavalerija engañaste, y en mismo lugar te justificaste... » Viendo el estudiante la merced que Dios le avia hecho por la virtud de la santa confession de alli adelante emendo su vida.

## II

### PAREJA, CATECHISMO PRIMERO.

(Pages 52 verso, 53 recto.)

Santo inemi nivisono caremano hacha quenenco inta nabosota quannsuleta habue!

Nanacu bualutamoqe enebuota quanusu buo nochu mosono lehabuela.

Hachaquene ituhununco na tacuto minitecho!

Heca itimile ituhunumate Santa Maria Diosima ano yocomo pononela monoco quene masi.

Heca Itimilemota, Itahuta Diosima anohioco mopo nonela mata ytuhuta mosatana yeno Dios Imate mine isoninte quene qua Nahebua sibuotastandi.

O, nahabuasi bota lahacu Santoma yayita monimabeta Diosima

Que reverencia devemos a las Ymagenes y retratos de los sanctos?

La misma que dariamos a los santos que representan.

Que es lo que les offreceis à los Sanctos!

El Padre Nuestro y el Ave Maria.

Pues quando rezays el Padre Nuestro y el Ave Maria, no hablays con Dios y con su madre!

Si Padre, con ellos hablo, pero à Dios pido por merito de los

nalapusta santo caremano mine betimota niara heromanta tamalo botala.

sanctos, y a ellos que sean mis intercessores.

*Ibid.*, pages 61 verso, 62 recto

Manda cumelano nayuchanniaa afueno machiyechitale Diosi visamana hachaquene na aboquanoco ininolehe?

Mine Diosima aboquano lete michu visamimata naqua mesonoleha habuele.

Achaquentana naaboquani habue!

Ysouotera onisotamina ytuquu manista nabouta heca anoma manta naŭcŭtunule tema lapu sinoma aboquanomano nant aqe naquosoni haŭela.

Dio si visama yuechuqua namelemele mosonolete?

Nanacŭ yuchamano Iuram entoma camoqi maninomaqui namele melemo sono maqui quene nantela.

Chitaco yuetoroma maha Iuramento macamoqi mante?

Nocomiti yuene belecati quenenoma Iuramentoma camoqui mante ma natela.

Nocomitima nurabuota Iuramentoma camoqui mantemano yuiheti ininohachaqueneco iute?

Sobre el segundo mandamiento os pregunto que honra se deve dar al nombre de Dios?

La misma houra que al mismo Dios.

Como pues lo haremos?

Dando la gracia con la lengua por los benificios del recebidos y alabandole y pidiandole lo que auemos menester.

En quantas maneras se desataca el nombre de Dios!

Iurando y blasfemando en estas dos maneras se desataca su santo nombre.

Quien se dize jurar en uano?

El que jura sin verdad, sin justicia, y necesitad.

El que jura sin verdad que tanto peca?

Nanacũ vinura buotele manta nahi abuoniqe quana juramentoma camoqi montemano yniheti ynino acoma maintela.

Mortalmenfe peca, si advierte que jura y sabe que mente.

Yanacũ mucununamosiqua juramentoma camoqui mantemano yuibeti istico iute!

El que jura con duda peca mortalmente?

O, naquentela nurabuota hebuanoco tana ista nimabũeta yuiheti yuino ystico yutela.

Si Padre; por el peligro en que se pone en jurar con mentira.

*Ibid.*, page 63 recto.

Chitaco yueta cubuati juramentoma comoqimante?

Quien es el que jura sin justicia?

Nanacu terati yuihale mota juramentoma camoqimantema yotico intela.

El que jura de hacer alguna cosa mala.

Queniqe terati yuihalemota juramentoma camoqi munta naquoso hale monincono hachaquenihe.

Pues el que tiene jurado de hazer alguna cosa mala, que harà?

*Ibid.*, page 83 verso.

Honomelo mono pilonileqena bechaleqe quene ma baia rota ebetoqe ybama nahabosoqe mosatequa rebama nahitanima naquentequa elaso sosiqe nimarubymi chuqui mosilenoma no anoco, neneha manyby michuquy mosimano hecate, naqui moni haũemano iniheti imnomile atichicolo orobotemaqua orobynta noahosta mosoni haũele caqi ono

La concha del mar noche y mañana se abre para recibir el rocio del cielo con el cual se conjela la perla en ella la qual se cierra al salir del sol quando es ya muy de dia, y viene escalentado y por que puede ser entonces de todos vista se cierra. Asi nuestros defectos devemos manifestar solo al sacerdote confessar como a vicario de Jesu

orobotemano Jesu Christoma, na ichitqitechule, naquenihaŭe quentelelaha yahamosimano isticoma intu nabo nabomota naquesonole hety mane na anolatema nahitela naquenema Esoias. Iotinimano namotemano mine istico inino nimaqua neyribota hebutu nelacare chienta Sodoma hicayayima, anoma isomoni michuqui mosotema nahitela.

Hoquenema hanta eyobeta taaamlenomano unabine yuchinoma ela carechita. Halifonoma nantela. Gatomano pihamando ayahibuanoma, Diteta niqua ecate hachipile inemimano, yuchinihe mosima, apimimaqua nacuquete una oquo yuchinamote mebeta, nayqilabono nahi hitemano ysucumaqua nahiaboseta eiomano chiqesta mosote quentemano iniheti ininomileno eysmano chiquesta atichicalo isucumaqua sacerdote interna totoba ajosta na orobinino lehaŭcla naquene nana anoye yoha mosimano iniheti ininomima yecheti elacare aheta acŭ caquenta nabaluhache itimilonoma motanimate canimasela mota nabeta nabouta na onoletema na hitela quosono lebitila. Sacramenta na orabini noma nabena sabata isinela naquene ma intila.

Christo, y no a otro : lo que mucho hazen al revez, los quales haziendo mal se glorian, alabandose de los pecados. De estos dize el profeta Esaias: « Peccatum suum sicut Sodoma predicaverunt. » Predicaron y manifestaron publicamente sus pecados ; como los de Sodoma Revelar el peccador fuera de la confession sus peccados parece ser contra la naturaleza.

Los gatos esconden su estiercol, y lo cobren muy bien porque no hieda, ni huela mal a los otros y todos los animales con la cola se cubren. Y los que tienen alguna enfermedades feas, de todos las ocultan y esconden ; si no es de los medicos que los han de curar. Todo esto da à entender que los peccados, a todos se han de encubrir y ocultar, si no es a los medicos espirituales, a los quales se han de confessar a la clara. No han de ser los peccadores como las monas que a todas sin verguenza ni empacho muestran desnudas. Asi hay algunos, que no solo los peccados que confessaron, pero aun las penitencias que por ellos les dieron dizen a todos haziendo casi burla del Sacramento de la Confession.

A. Gatschet et R. de la Grasserie.

# CENT PROVERBES ARABES

## RECUEILLIS EN SYRIE.

---

1. Ebn elokht *a*doûn elkhâl.

« Le neveu est l'ennemi de l'oncle. »

2. *A*ḥfaḍ *a*tî*q*ak, jdî*d*ak mâ yebq*â*-lak.

« Garde ton vieil ami, ton nouveau ne te restera pas. »

Le mot ami n'est pas exprimé. Le *ḍâdde aḥfaḍ* représente un ancien *zâ*.

3. Izâ d*âa*t elamân*â*t, *âm*el màkhzanak *e*ùbbak.

« Si les dépôts se perdent, fais de ta poche ton magasin ; » ou encore : « Si, en plaçant son argent dans le commerce, on court le risque de le perdre, il vaut mieux le garder en poche. »

Dans le premier sens, il est fait allusion aux dépositaires infidèles. — Voyez M. C. Landberg, *Proverbes*, n° cx ; dans le second sens, comparez Socin, *Proverbes*, nos 568 et 569. — *Izâ* emprunté à l'arabe littéral *'idhâ*.

4. Izâ fâtak *âm*, trajjâ ghêro.

« Si une année tu manques l'occasion, attends (littéralement : espère) qu'elle se représente une autre année. »

Variante : Izâ fâtak *âm*, estabchir bighêro.

5. E*sa*l mejarreb ou lâ té*sa*l ḥakim.

« Consulte un praticien plutôt qu'un savant. » — Expérience passe science.

*mejarreb,* « qui a fait des expériences, qui est expérimenté, » et non *mejarrab*, « dont on a fait l'expérience, éprouvé, qu'on a expérimenté. » — Cf. Socin, *Proverbes*, nº 232 : Ên elḥakîm *a*nd elmejarreb (avec *e* et non avec *a*) : « Où en est le théoricien à côté du praticien ? »

6. Echtaghel ḥatta takell, ou lâ teḥtâj ezzell.

« Travaille jusqu'à ce que tu sois las, et tu n'auras pas besoin de t'abaisser. »

7. Otlob ejjâr qabl eddâr ou rrafîq qabl eṭṭarîq.

« Choisis (ou recherche) le voisin qui te convient avant de songer à la maison, et le compagnon de voyage que tu désires avant de te mettre en route. » Littéralement : « Recherche le voisin avant la maison, et le compagnon avant la route. »

Cf. Socin, nºs 156 et 157 ; Landberg, nº CLXXXI ; Bocthor, *Dictionnaire*, au mot *voisin*. — *ejjâr* pour *eljâr*, le *jim* étant une lettre solaire dans l'arabe de Syrie.

8. Elbàgra fàzarat kàrchâ, ma ḍarrat ella nàfsâ.

« La vache s'est crevé la panse à force de manger ; mais, en somme, elle n'a fait mal qu'à elle-même. »

*karch-â* pour *karch-hâ ; nafs-â* pour *nafs-hâ*. — Cf. Landberg, nº XXXVII.

9. Ejjâhel *a*doû nafso, kîf biḥobb ghêro.

« L'ignorant (ou le sot) est son propre ennemi ; comment pourrait-il aimer autrui ? »

Dans *nafs-o, ghêr-o, -o,* pour *-ho*.

10. Alhàkî mâ bîrakhkhes as*â*r (ou elbedâ*a*).

« Parler ne fait pas baisser le prix des denrées (ou des marchandises), » c'est-à-dire : « Les beaux parleurs ne sont pas les payeurs. »

11. Alhàyâ yimn*a* arrizĕq.

« La honte empêche d'acquérir des biens, » c'est-à-dire : « Il n'y a que les honteux qui perdent. »

Il y a un vers d'Homère qui dit : « La honte est nuisible à tout homme qui est dans le besoin. »

*ĕ* est une voyelle brève qui s'introduit entre deux consonnes, dont la dernière n'est pas vocalisée, pour faciliter la prononciation.

12. Eddeuny*e* jîfê ou tâliboûha klêb.

« Les biens de ce monde sont une charogne, et ceux qui les recherchent sont des chiens. » Proverbe spiritualiste. Les biens temporels sont contingents et périssables ; ceux qui, pour les acquérir, négligent la poursuite des biens durables et incorruptibles de l'autre vie sont comme des chiens dévorants acharnés sur un cadavre.

Au lieu de *klêb*, on dit aussi *ṭîrîn :* « des oiseaux de proie » ; au lieu de *ṭâliboûhâ*, on dirait dans le langage usuel *ṭâlbînâ*. La rédaction de ce proverbe est littéraire. — Socin, 517.

13. Dîk elfaṣîḥ min dâkhil elbêda bîsîh.

« Le coq doué d'une belle voix chante même étant dans l'œuf. »

Variante : *min taḥt ommo* : « de dessous sa mère ». — Socin, 422 ; Landberg, CXXXIX ; Spitta, *Grammaire de l'arabe vulgaire d'Égypte, Proverbes,* 28.

14. Errèdî mâ by*i*snâ ḥemoûlto.

« Ce qui est mauvais ne vaut pas la peine (ou le coût) de son transport, » c'est-à-dire « ne vaut pas le port ».

15. Aḍḍeùḥeŭk belâ sebeb min qillet eledeb.

« Rire sans raison provient d'un manque de savoir-vivre, » ou « est le propre de la sottise ».

*eŭ* indique une voyelle brève placée entre *ḥ* et *k* pour l'euphonie. Landberg, cxcv, donne *min ghêr*, au lieu de *belâ*, qui est purement littéraire.

16. Al *a*tâb khêr min elḥaqĕd.

« Mieux vaut subir les reproches de l'offensé que sa rancune. »

17. El *i*lĕm min aṣṣàghar mitl ennaqĕh bilḥàjar.

« Le savoir acquis dès le jeune âge est aussi indélébile que le dessin gravé dans la pierre. »

Cf. Spitta, *Proverbes*, 252.

18. Alf *a*doû khârij elbêt ou là *a*doû dâkhil elbêt.

« Mieux vaut mille ennemis au dehors qu'un seul ennemi chez soi. »

Ce proverbe s'applique aux désaccords qui divisent la famille.

19. Alf ên *i*bkî ou lâ ênî tèdm*a*.

« Que mille yeux pleurent, plutôt que mon œil ne verse pas une larme. »

Maxime d'égoïsme.

20. Alqeurd be ên ommo ghazêl.

« Le singe, aux yeux de sa mère, est (beau comme) une gazelle. »

Proverbe emprunté à l'Égypte : en Syrie, *alqeurd* signifie « le diable », et le mot usuel pour singe est *sadân*. — Cf. Spitta, *Proverbes*, 52.

21. Alme *â*tbè ṣâboûn elqalb.

« Les reproches sont le savon du cœur, » c'est-à-dire :

« Les explications qui suivent la brouille amènent la réconciliation des amis. »

Landberg, II, cite le même proverbe, mais sous une forme plus littéraire.

22. Ellî byiftaḥ zembîlo, koull ennês bĭt *a*bbî-lo.

« Celui qui ouvre son panier, tout le monde le lui remplit. »

Au figuré : Le monde prodigue le blâme aux personnes qui donnent prise à la critique par leur conduite.

*ennês*, avec changement de *â* en *ê*, prononciation beyroutine. — Landberg, CLXXVIII.

23. Almotwâḍ*a* bîzîd chàrafo.

« La modestie rehausse l'homme, » littéralement : « le modeste, son prestige augmente. »

*almotwâḍa* pour *almotwâḍi*, avec arrondissement de *i* en *a* sous la double influence de la palatale *ḍ* et de la gutturale *c*.

24. Almedêwĕme btoqṭ*a* kharzet elbîr.

« La persévérance (de la corde) coupe la margelle du puits, » c'est-à-dire : « La persévérance vient à bout de tout. »

*kharze* est parent de *moukhraz*, « alène, poinçon ». — Landberg, C.

25. Almayyit kelb ou jjenêze ḥâmyè.

« Le mort n'est qu'un chien, et cependant il y a foule au convoi, » littéralement : « Le convoi est chaud. » Sens : « Beaucoup de bruit pour peu de chose. »

26. El*î*d ellî mâ btèqdar te*a*ddâ boûs*â* wa edê *a*lêhâ bilkasĕr.

« La main que tu ne peux mordre, baise-la et prie Dieu qu'elle soit brisée. »

*teaḍdâ* pour *teaḍḍ-hâ*, « tu la mordes »; *boûs-â* pour *boûs-hâ*, « baise-la ».

Le même proverbe existe en turc. — Socin, 140 : *id el mâ teqdar teaddĕhâ, boûs-ha on ḥoṭṭĕhâ* a*la râsak :* « La main que tu ne peux mordre, baise-la et mets-la sur ta tête (en signe de soumission). » — Landberg, XIV.

27. *A*nâ ou khayy*e a*lâ ebĕn *a*mmî, ou *a*nâ ou ebĕn *a*mmî *a*lâ lgharîb.

« Mon frère et moi nous sommes unis contre mon cousin, et mon cousin et moi, nous le sommes contre l'étranger. » Le texte dit : « Moi et mon frère », selon la règle latine : *ego et tu valemus.*

Landberg, XXXVIII ; Spitta, 292.

28. En ḍarabt oûj*e*, ou-n ṭa*a*mt echb*a*.

« Quand tu frappes, fais mal ; et quand tu traites un hôte, rassasie-le. »

Socin, *Proverbe* 409, donne *qatalt* au lieu de *ḍarabt;* en vulgaire, ces deux mots sont synonymes, et *chabb*e au lieu de *echb*a. *ṭaam*, avec deux ê*n*, est un verbe causatif : « faire manger, donner à manger ».

29. Ahlak ou lâ tehlak.

« Ta famille, et ne péris pas. » Sens : « Il vaut mieux rester chez soi, auprès des siens, que d'aller courir des risques au dehors. »

Landberg, CXXIX.

30. A ou-w wal elghadab jenoûn ou âkhiro nedême.

« Le début de la colère est de la folie, et sa fin est du regret. » Ou : « La colère commence par la folie et finit par le repentir. »

31. Bil *a*jl*e* ennedêm*e* ou bitta *a*nnî esselêm*e*.

« Dans la précipitation est le repentir et dans la temporisation le salut. »

32. Bh*o*bbak ya aswârî, mitl zàndî l*â*.

« Je t'aime bien, ô mon bracelet ; mais comme mon poignet, non pas. »

La négation *lâ* « non » se termine par une hamza : *lâ'*, quand elle répond comme notre non. — Socin, 51 ; Landberg, LVIII.

33. Be *a*chra kerafs, ou lâ behînik, yâ nafs !

« Du céleri pour dix paras, plutôt que je ne m'abaisse, ô ma personne ! » c'est-à-dire : « J'aime mieux ne vivre que de dix paras de céleri que de goûter une aisance acquise au prix de sacrifices d'amour-propre. » Comparez le proverbe n° 6.

Socin, 363 ; Landberg, CLIII.

34. Boûs al *ayâ*dî, ḍeuḥĕuk *a*ddeqoûn.

« Baiser les mains (des gens dont on sollicite une faveur), et se moquer de leurs barbes (quand on l'a obtenue). »

*boûs* est un infinitif ; on dit aussi *bôs : bôs alîd*, « baiser la main, baise-main, hommage » ; a*ddeqoûn* = a + *addeqoûn*, « sur les barbes » ; a e t la contraction de a*la*. — Landberg, CII.

35. Tôb esselêm*e* lâ yèmblî ou mâ y*i*blâ.

« Le vêtement de la paix ne s'use pas. » Le sens est que l'homme qui recherche la tranquillité et s'y abrite comme sous un manteau sera toujours à l'abri des maux qui frappent les hommes moins sages et moins paisibles. Pour vivre heureux, vivons cachés.

36. Jârak alqarîb ou lâ akhoûk alb*a* îd.

« Mieux vaut ton voisin qui est près que ton frère qui est loin. »

*akhoûk*, « ton frère » ; le mot usuel serait *khayyak*.

37. Jabal *a*lâ jabal mâ y*i*ltaqî, insân *a*la insân y*i*ltaqî.

« Une montagne ne rencontre pas une montagne, mais un homme peut rencontrer un homme. » Nous disons dans le même sens : « Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. »

Socin, 87. — Même proverbe en turc : dagh dagha qavouch maz, insan insana qavouchour.

38. Jamal môḍ*a*, jamal yebrok.

« A peine un chameau (est-il à) une place, qu'un autre s'y agenouille. »

Sens figuré : Chacun en ce monde doit céder sa place à un autre, sans retard. — *môḍa* pour *môḍi*.

39. J*î*r*â*nkoum koùnnâ ou m*i*nkoum ta *a*llàmnâ.

« Nous étions vos voisins, et c'est de vous que nous avons appris à faire ainsi. »

Toujours employé avec cette construction inverse. — Landberg, LXVIII.

40. Hab*î*bî bh*o*bbo ou lô-kân *a*bd àswad.

« Mon ami, je l'aime, quand même il serait un esclave noir. »

Au lieu de a*bd aswad*, on dit plus ordinairement a*bd*, seulement dans le sens de « nègre ». — Socin, 105; Landberg, XLVII.

41. *Ho*ṭṭ qabĕlmâ tet*a*b w-aḥmel qabĕlmâ testrîḥ.

« Dépose ton fardeau avant de ressentir la fatigue (pour

ménager tes forces), et porte-le (c'est-à-dire reprends-le et porte-le) avant d'être reposé complètement (pour te tenir en haleine). »

42. Khâlef nafsak, testrîḥ.

« Lutte contre toi-même et tu auras la paix. »

43. Khobz errijjâl *a*rrijâl dên.

« Le pain donné par l'homme à son semblable est une dette pour celui-ci ; » c'est-à-dire : « L'homme de cœur doit payer de retour celui qui a partagé son pain avec lui. »

*rijjâl* est toujours pris en bonne part. On dit aussi : *khobz errijâl arrijâl dên :* « le pain des hommes aux hommes est dette. » *khobz* isolément se prononce *khobĕz.*

44. Khod-lak ṣoûf ou *aṭîn*i kharoûf, ou yôm Allâ bi-*în* Allâ.

« Prends de la laine pour toi et donne-moi un mouton, et au jour de Dieu (c'est-à-dire du règlement de comptes, du jugement dernier), Dieu nous assistera. »

Ce proverbe s'applique aux emprunteurs très pressés d'argent qui empruntent à n'importe quelles conditions et qui promettent de payer, à très lointaine échéance, outre le capital, des intérêts magnifiques. — *Bîn*, « il assistera », troisième personne singulier aoriste de *ân, yîn.* – Socin, 127 ; Landberg, CLXI.

45. Khêr ala *m*âl bilkĕmâl.

« La meilleure des actions ne vaut qu'à la condition d'être accomplie. »

Comparez : « Nil actum reputans si quid superesset agendum. » *Kĕmâl* est pour *ikmâl*, infinitif de la quatrième forme, dont la hamza initiale disparaît en vulgaire.

46. Dêwi *lille* qabĕl-ma tetmakken.

« Traite la maladie avant qu'elle s'invétère. »

47. Dinâr châràṭṭak, dinâr *aṭêt*ak.

« Nous étions convenus pour un dinar, et c'est un dinar que je t'ai donné. »

48. Rabbi kelbak biyo*q*or jembak.

« Élève *ou* nourris ton chien, il te déchirera le flanc. » Il y a un autre proverbe qui dit : « Affame ton chien, il te suivra. » Et un troisième qui réplique : « Mais si quelqu'un lui donne à manger, il t'abandonnera et le suivra. »

Landberg, XVII ; Spitta, 256.

49. Rghîf berghîf ou lâ jârak ji*â*n.

« Prête à ton voisin un pain, plutôt que de le laisser souffrir de la faim. » Littéralement : « (Donne) un pain pour un pain (qui ne te sera peut-être pas rendu), mais que ton voisin n'endure pas la faim. »

Les rapports de bon voisinage ont une grande importance en Orient, où l'on habite souvent dans la même maison que des gens d'une autre religion. Pendant les massacres de 1860, bien des familles chrétiennes de Damas ont été sauvées par leurs voisins musulmans. Voyez le proverbe nº 7, qui recommande de se préoccuper des voisins que l'on aura avant de penser aux commodités ou incommodités de l'habitation. — Landberg, CXXVIII.

50. Sirrak mâ hoû lak, kîf bikoûn laghêrak.

« Ton secret ne t'appartient pas, comment serait-il à un autre que toi ? » C'est-à-dire : « Tu ne sais pas garder ton secret pour toi et tu veux qu'autrui le garde ! »

Au Kesrowane (Liban), on assimile parfois le *fâ* de *kîf* au *bâ* de *bikoûn*, en disant *kibbikoûn*. La préposition *li* de l'arabe littéral est toujours *la* en vulgaire quand elle est vocalisée, autrement elle se

dit *l* ou *ĕl*, mais jamais avec la kasra comme dans l'arabe littéral. L'adverbe ancien *kayfa* est toujours en vulgaire *kif*, au lieu de *kêf*, qui serait plus régulier.

51. Selêmet elinsân biḥafḍ ellisân.

« Le salut ou le repos de l'homme dépend de la réserve de son langage, » littéralement « est par la retenue de la langue ».

Socin, 368.

52. Alkaḥl àḥsan min el *a*mâ.

« Mieux vaut prendre du collyre que de perdre la vue. »

Comparez Socin, 123.

53. *S*âḥeb elakhyâr, btenjoû min elachrâr ou bt*a* man alachrâr.

« Sois l'ami des bons, tu seras à l'abri des méchants. »

*btenjoû min*, « tu seras délivré, sauvé de ».

54. *S*abâḥ alkhêr, yà àgr*a* ! Qâl : Hàdâ miftâḥ echcharr.

« Bonjour, teigneux ! » (dit quelqu'un à un teigneux). Le teigneux a répondu : « Voici le commencement d'une dispute. »

Ce proverbe fait allusion au caractère irascible des teigneux. *Miftàḥ echcharr*, « la clef de la dispute » ; cette métaphore se retrouve dans un proverbe cité par Socin, nº 366 : « La clef de la dispute est un mot et la clef de l'estomac une bouchée, » c'est-à-dire : « un mot suffit parfois pour amener une querelle et une bouchée pour ouvrir l'appétit. »

55. *S*abâḥ alkhêr, yâ *j*ârî ! — Qâl : *E*nt bidârak ou *à*nâ bid*â*rî.

« Bonjour, voisin ! » (dit quelqu'un). Le voisin de répondre : « Toi, reste chez toi, et moi je reste chez moi. »

C'est-à-dire : « Soyons bons voisins, mais ne voisinons pas, et que les rapports de bon voisinage se bornent à se dire : bonjour, bonsoir. »

Socin, 153 ; Landberg, LII ; Spitta, 9.

56. Darb ellisân acharr min ṭan essinân.

« Un coup de langue blesse plus qu'un coup de lance. »

*ḍarb* et *ṭan* sont des infinitifs.

57. Dêf elmasâ mâ-lo *a*châ.

« L'hôte qui arrive le soir ne trouve pas à dîner. »

Se dit à l'hôte qui vient tard, après l'heure à laquelle on commence ordinairement la cuisine du soir et, au figuré, à la personne qui s'y prend tard pour une affaire.

58. Tâbekh essamm âkl-o.

« Celui qui fait cuire du poison est celui qui le mangera. »

*ṭâbekh* et *âkĭl* ou *âkl-(o)* sont deux participes actifs. — Socin, 141.

59. *T*oubb ejjarra *a*-teummâ, btotl*a* albint la-eummâ.

« Renverse la jarre-l'orifice en bas ; la fille (c'est-à-dire le contenu) en sortira selon ce qu'est la mère (c'est-à-dire le contenant). »

a-*teumm-â*, « sur sa bouche » ; *albint la-eumm-â*, « la fille *à* sa mère », comme dans notre locution vulgaire : la fille *à* Sébastien. — Landberg, LX.

60. *T*oubb elwe*â* *ou* elwe*î* w-atkih, mâ yenḍaḥ ellâ min mâ fih *ou* min ellî fih.

« Renverse le vase et penche-le ; il ne dégouttera que du liquide qu'il contient. »

*tki-h*, *atki-h*, « appuie-le sur le côté, couche-le », d'une racine secondaire TKY, dérivée de la racine WK' par l'intermédiaire de

sa huitième forme *'ittaka'a*, « s'appuyer ». — Socin, 119; Landberg, XXXI.

61. *T*oul *e*umrek, ya zbîb*e*, biṭîzek hal *o*ûd*e*.

« Toute ta vie, ô grain de raisin sec, tu auras ce pédoncule à ton derrière. »

On ne retire les queues des grains de raisin sec que pour les apprêter en cuisine. Ce proverbe s'applique à quelqu'un dont la nonchalance est incorrigible, dont l'inertie est plus qu'orientale. — Socin, 89; Landberg, XLII.

62. *A*ddâ ssebĕt biṭîz elyaho*û*·lî.

« Le samedi est entré dans le... corps du Juif, » c'est-à-dire « lui interdit tout travail ».

On emploie ce proverbe pour dire qu'on a un empêchement dirimant pour une affaire au sujet de laquelle on est sollicité.

63. *E*lĕm belâ *a*mal mitĕl ghêm belâ maṭar.

« La science sans ses applications est comme un nuage sans pluie, » c'est-à dire « est chose vaine ».

Littéralement, on dit : « Al îlmo bilâ *a*malin kasaḥâbin bilâ maṭarin. »

64. *A*llamnâk achcheḥâd*e*, sabàqtnâ *a*lâ bâb elkbâr.

« Nous t'avons appris à mendier, et tu nous a devancés à la porte des grands *ou* des riches. »

Socin, 168; Spitta, 219.

65. *A*lâ qadd bsâṭak, modd ejrêk.

« Étends tes jambes selon la longueur de ton tapis. »

*qadd* « taille, mesure du corps »; composé avec *êch* « quoi »? il donne l'adverbe de quantité *qadd-êch* « combien »? et avec *mâ* « que », la conjonction *qadd-mâ* « autant que ». *ejrê-k* « tes deux jambes »; le singulier est *ejĕr*. — Socin, 201; Landberg, CXXXV; Spitta, 148.

66. Fâlej lâ to *â*lej.

« Ne songe pas à guérir l'hémiplégie. » On peut encore traduire : « L'hémiplégie n'est pas guérissable. »

Il ne faut pas espérer corriger certains défauts ou vices invétérés. — Socin, 543.

67. Fîrâs elyetîm yet *a*llem ḥejjâm.

« C'est sur la tête de l'orphelin que le poseur de ventouses apprend son métier. »

68. Qâloû lajjamal : M*â* ṣàn*a*tak ? — Qâl : Kebbâb harîr.

« On demandait un jour au chameau : Quel métier fais-tu ? — Je mets la soie en peloton, » répondit-il.

Au lieu de *mâ ṣanatak*, on dit : *choû kàrak* en vulgaire. — Socin, 472. On dit au chameau : « Quel métier as-tu ? — Joueur de flûte. » — On lui répondit : « Cela se voit à tes mains (= pieds de de devant) mignonnes et à ta petite bouche. »

69. Q*â*loû labâ : Yâ h*à*mâ, mâ koùntî koùnni ? — Qâlet : Kount ou nsît.

« On lui demanda : Belle-mère, n'as-tu pas été bru, toi aussi ? — Je l'ai été, répondit la belle-mère, mais je ne m'en souviens plus. »

Socin, 238 ; Landberg, XLIX.

70. Qallil ṭa *â*mak, teḥmad mnêmak.

« Mange peu, tu dormiras bien. »

Littéralement : « Raréfie ton manger, tu loueras ton sommeil. » *mĕnêm* signifie ordinairement « songe, rêve » ; mais ici, « sommeil ».

71. Koubr ennafĕs, *ou* elmenâfes, qat *e*nṣîb.

« La grandeur des désirs coupe, » c'est-à-dire « enlève la chance ».

C'est-à-dire : « L'ambition ou l'avidité fait perdre à l'homme sa part ; l'homme ambitieux ou avide perd tout en voulant tout savoir. » — Landberg, CLX.

72. Kachcher *a*la nyâbak, *ou* nâbak, koull ennês tehâbak.

« Montre les dents, tout le monde te respectera. »

Landberg, CXLIV.

73. Koull ejjemâl bit *â*rek ellâ jamalnâ bârek.

« Tous les chameaux s'agitent ou se battent, sauf le nôtre, qui reste agenouillé. »

Sens : Quand tout le monde se remue et s'agite au mieux de ses intérêts, nous, nous restons dans l'inaction.

74. Koull edderoûb bitwàddî *a*ṭṭâho*û*n.

« Tous les chemins mènent au moulin. »

A rapprocher de notre proverbe : « Tout chemin mène à Rome. » *wáddâ iwáddi* : « 1° envoyer (quelqu'un) en courses ; 2° conduire (à un endroit) », en parlant d'un chemin. Le verbe qui a pour sujet un pluriel brisé se met au singulier féminin ; de même proverbes 72 et 73. — Landberg, XL.

75. Koull eṣṣanâ*y*a bitboûr ellâ ṣàn*a*t ezzerboûl.

« Tous les métiers peuvent se gâter, sauf celui de fabricant de *zerboûl*. »

Le *zerboûl* ou *madâs* est la chaussure des montagnards libanais : elle est en cuir rouge, à quartier haut, sans talon, à semelle souple et par conséquent commode pour la marche en pays montagneux. *bâr îboûr* : 1° « être en friche », en parlant d'un terrain ; 2° « périr par le chômage prolongé ou fréquent », en parlant d'un métier ; 3° « ne point trouver à se marier », en parlant d'une fille. — Landberg, CXXXII.

76. Koull insân *a*qlo birâso bi *a*rif khalâso.

« Tout homme qui a sa raison à lui (littéralement dans sa tête) sait se tirer d'affaire. »

77. Koull jîl m*a* jîlo yil *a*b.

« On ne badine qu'avec les gens de son âge. »

78. Kelb fâlet ou lâ sàb*a* marboûṭ.

« Un chien en liberté vaut mieux qu'un lion enchaîné. »

Landberg, CXCII; Socin, 200. Kitabo durrati lyatîmati fî lamthâl ilqdaîmah, *Proverbe* 222.

79. Koull *anze* me *à*llaqa bkarr*a* oûbha.

« Toute chèvre, à l'étal du boucher, est suspendue par son jarret. »

Au figuré : Chacun finit par ressentir les conséquences des fautes qu'il a commises, mais non autrui. — Socin, 434, et Landberg, LXXII, donnent *karoûb*.

80. Kemel ennoql bizz*a* roûr.

« Les sucreries se complètent par l'azerolle. »

Les sucreries appelées *noql* sont servies aux visiteurs ou aux invités en même temps que les rafraîchissements et sont suivies du *zarour*. Aussi, quand on apporte l'azerolle, les invités savent que les sucreries sont finies.

81. Lâ tehsob sentak tâ testeghillĕhâ.

« Ne compte pas ton année tant que tu n'en auras pas perçu la récolte. »

Socin, 410.

82. Lao jjamal bîchoûf ḥordobto, kân byoûq*a* bîkser raqĕbto.

« Si le chameau voyait sa bosse, il tomberait et se casserait le cou. »

S'applique à l'homme qui est aveugle sur ses travers.
*ḥordobé* ou *ḥirdébbé* dérive de l'arabe littéral *ḥadaba*.

83. Lao-lâ akhtalâf ennàzar, mâ nàfaqat essoula.

« N'était la diversité des goûts des acheteurs, la mauvaise marchandise ne se vendrait pas. »

La pire marchandise trouve toujours un acheteur et la plus laide fille un épouseur. — Landberg, CI.

84. Mâ bîqarḥet biddest ellâ laḍâm.

« Il n'y a que les os (c'est-à-dire rien de bon) qui résonnent en s'entre-choquant dans la marmite. »

Sens : Les gens inutiles font plus de bruit que de besogne. — *qarḥat* est à rapprocher de *qaratha*. Landberg, LXV : *mâ bî qarqe*, « ne fait pas entendre de claquement ».

85. Mâ andî kebîr ellâ jjamal.

« Il n'y a de grand pour moi que le chameau. »

86. Mâ fî-lḥayyât ṣâliḥât.

« Parmi les serpents, il n'y en a pas qui soit bon. »

L'adjectif attribut est au pluriel.

87. Mara balâ ḥayâ kaṭa âm, *ou* mitĕl ṭa âm, belâ melĕḥ.

« Femme sans pudeur est comme un aliment sans sel. »

Landberg, LXXIX.

88. Mîn àmanak lâ tkhoûno ou lao kount khoûnân.

« Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu serais trompeur par nature. »

Le verbe *khân îkhoûn*, « trahir », prend souvent le sens de « tromper ». *Khoûwân* vient de *khawwân*, comme *bîyâ* de *bayyâ*, *ṣiyâḥ* de *ṣayyâḥ*, *kiyâl* de *kayyâl*. *Mîn* est plutôt interrogatif en vulgaire « qui » ? — Socin, 110; Landberg, XCI.

89. Nêqil ilêk, nêqil *a*nk (pour *à*nnak).

« Celui qui te rapporte les propos d'autrui sur ton compte rapporte les tiens à autrui. »

90. Nazzel ebnak lassoûq ou choûf mîn ye *â*cher.

« Mène ton fils au souq et voit qui il fréquente. »

Le *soûq* est, dans une ville orientale, le centre des affaires. — Landberg, CLIV.

91. Wâḥed khatab ou ttênî tjawwaz.

« L'un demande la fille en mariage, et c'est l'autre qui l'épouse. »

*tjawwaz* pour *tazawwaja*, « se marier, épouser » ; *jôz*, « époux »; *jôzé*, « épouse ».

Ce proverbe a pour origine une parole de Moawiyya, qui a dit : *arsaltoho lî khâṭiban fatazawwaja*, page 21 du *Dorrato lyatîmah*. — Landberg, XC ; Socin, 108.

92. Wouzîr bestamboûl ou mouṭrân fî Roûmye wa-ḥmâr bittâḥoûn : khabbernî ey waqt bikoûn dîwânhoṇ ou daourhon.

« Un ministre à Constantinople, un évêque à Rome et un âne au moulin : dis-moi quand ils se trouveront assemblés, » littéralement « quand sera leur assemblée et leur tour ».

Ce proverbe, qui est originaire du Liban, s'applique à des personnes de situation et de rang très différents et qui, par conséquent, ne peuvent frayer ensemble. *Mouṭrân*, « évêque ou archevêque ».

93. Yâ mâ hajjamal kassar baṭṭikh.

« Que de pastèques ce chameau n'a-t-il pas brisées (en se roulant ou en se couchant) ! ».

Réponse que l'on fait aux remontrances ou aux menaces, et qui revient à : « Que me dites-vous là? Croyez-vous me faire peur ?

J'en ai vu ou fait bien d'autres ! » *Yâ mâ*, avec le passé, interjection admirative : *yâ mâ ḥelâ*, « ah ! qu'il est doux (*dabḥ eladâ*) d'égorger ses ennemis ! » dans un chant de guerre syrien, qui sert aux mulsumans, aux druzes et aux maronites, avec les modifications nécessaires. Le *jim* est lettre solaire : *hajjamal* = *ha*, adjectif démonstratif + *aljamal*. — Landberg, XVI.

94. *O*mrak lâ tqoûl lalmoghannî : ghamnî, ou lalwâqef : q*o*d.

« Ne dis jamais au chanteur : chante ! et à l'homme qui est debout : assieds-toi ! » c'est-à-dire « laissez chacun libre de ses actions ».

*omrak*, « de ta vie ; jamais de ta vie ».

95. *A*doûwak el *â*qel *à*ḥsan min ṣadîqak ejjâhel.

« Mieux vaut ton ennemi qui est sage que ton ami qui est un sot. »

On dit à un enfant turbulent : *oqod* âqel : « reste tranquille, sois sage ».

96. Baṭĕn melân, kêf temâm.

« Avoir le ventre plein est le bien-être complet. »

*melân* et usuellement *melyân ;* de *kêf*, substantif, on a fait un verbe vulgaire *tkayyaf* et *kayyaf*, « s'amuser, prendre du bon temps ». L'*â* de *temâm* se prononce un peu comme *in*. Ainsi *temin-me*. — Landberg, LXXVI.

97. Elqilli bitwarret enneqâr.

« La gêne engendre la dispute. »

*warrat*, *îwarret*, « faire hériter, laisser en héritage ».

98. Wêl àhwan min wêlĕtên.

« Un malheur est plus aisé à supporter que deux. »

Dans les comparatifs l'accent tonique porte sur la première syl-

labe ; *ahwan* a, à Zanzibar, un sens digne d'être signalé : quand on demande de ses nouvelles à une personne qui a été malade, si elle va mieux, elle répond : *áhwan* à la question : *kêf ḥâlak ; ahwan* signifie donc alors : « cela va mieux, » en passant par l'intermédiaire : « mon mal est plus aisé à supporter. »

99. W*a* *a*d belâ wafâ *a*dêwi belâ sabab.

« Promettre sans tenir, c'est s'attirer l'inimitié d'autrui sans raison. »

100. Naf*a* mâ mînnak, doukhkhânak biy*a* mî.

« Tu n'es bon à rien, et encore ta fumée nous aveugle. »

*doukhkhân :* « 1° fumée, 2° tabac à fumer », a le redoublement de sa deuxième radicale ; en arabe littéral le mot est *dokhânou.*

L. BARTHÉLEMY.

# BIBLIOGRAPHIE

---

Barbié du Bocage. — *Analyse et synthèse*, 2 vol. in-8 de 600 p. *Paris,* 1888, G. Masson, éditeur.

Le présent ouvrage rappelle, mais avec des tendances plus spéculatives et une portée plus philosophique, le *Cosmos* de Humboldt. On peut dire de lui, en quelque sorte, qu'il constitue un double hommage rendu à la science et à la vraie morale. Le premier volume traite à la fois des questions les plus élevées de l'ordre métaphysique et des principes généraux de l'astronomie, de la physique et de la biologie. Ajoutons que l'auteur se montre au courant des progrès scientifiques dans les différentes branches des connaissances humaines, et que la plupart des conclusions auxquelles il arrive ne manqueront pas d'être acceptées par la grande majorité des travailleurs comme inattaquables. Peut-être, pourrait-on, tout au plus, faire quelques réserves sur ce qu'il nous dit de l'organisation des animaux et même des végétaux.

Il semble n'admettre chez eux qu'un principe matériel destiné à s'anéantir à la mort de l'être qu'il fait vivre. Une telle manière de voir nous semble de nature à soulever

bien des objections. L'animal sent, se souvient, se montre, dans une certaine limite, susceptible d'attachement ou de haine; il possède donc tout un ensemble de facultés absolument distinct de celles du minéral et que la matière seule n'a pu lui fournir en vertu même de l'axiome : *nemo dat quod non habet.*

Des réserves analogues peuvent être faites en ce qui concerne la plante. Incapable de sentiment, elle est cependant douée de vie et de la puissance de se reproduire; il y a donc en elle un principe d'un ordre plus élevé que ceux qui président à la formation des substances minérales.

Que le lecteur nous pardonne cette digression sur le terrain des idées abstraites. Le caractère même de cette revue exige que nous traitions l'ouvrage de M. Barbié du Bocage spécialement au point de vue ethnographique. Notre auteur fait souvent preuve, sous ce rapport, d'une compétence et d'une érudition à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage. Quelquefois, cependant, il nous semble donner comme vérité démontrée des allégations pour le moins fort contestables. Au reste, que quelques erreurs de détail se soient forcément glissées dans une œuvre de cette importance, cela n'a rien d'étonnant et n'enlève rien à la valeur du livre en lui-même. Toutefois, il nous paraît bon de relever les principales, ne fût-ce que pour les empêcher d'être redites par d'autres écrivains et tenter ainsi de les retirer de la circulation.

Et tout d'abord, notre auteur admet (t. I, p. 418) le peuplement de l'Amérique par des tribus de race tongonse, qui auraient à une époque fort ancienne franchi le détroit de Behring. Que le Nouveau-Monde ait été peuplé par cette

voie, nous n'y contredisons certainement pas, et ce fait même qu'il ne semble avoir reçu les premiers habitants qu'à l'époque du renne, bien longtemps par conséquent après l'ancien continent, semble suffisamment l'indiquer. D'un autre côté, à l'exception des Esquimaux, dont les tribus occidentales, en particulier, offrent une ressemblance typique incontestable avec les hyperboréens d'Europe et d'Asie, le reste des Américains diffère trop des hommes de race mongolique, tant sous le rapport des traits que sous celui de la langue, pour que l'on puisse admettre entre eux un lien étroit de parenté. Le plus sage serait sans doute de reconnaître que les ancêtres de la race américaine ont primitivement occupé le nord de l'ancien monde dont ils auront été dépossédés par les invasions des Samoyèdes, Turks et Lapons, etc. Du reste, certains indices d'un mélange entre le sang mongol et celui des Peaux-Rouges seraient encore, au dire d'un savant anthropologiste russe, M. de Maïroff, sensibles chez diverses populations de la Sibérie orientale. Nous ne contestons pas, d'ailleurs, que des tribus de sang jaune n'aient pu pénétrer dans les régions qui s'étendent depuis la baie d'Hudson et le Labrador jusqu'à la Terre de Feu. Ainsi s'expliquerait la présence à l'état sporadique, chez les diverses peuplades américaines, d'individus qui ont plus ou moins une apparence mongolique, mais nulle part ils ne semblent constituer le fond de la race indigène.

Il nous semble également que M. Barbié du Bocage attache bien de l'importance à ce que racontent les historiens arabes sur les temps antiques de la Péninsule.

Leurs assertions, relativement aux *Monstaribas* ou Ismaëlites et aux *Montéarribas* ou Icetanides, semblent

fort sujettes à caution et doivent être mises sur le même rang que les légendes concernant Abraham et son voyage à La Mecque. Somme toute, l'histoire antique de l'Arabie ne nous est guère connue que par les maigres renseignements des historiens anciens, certains passages de la Bible et quelques inscriptions cunéiformes.

Le monothéisme primitif de la race indo-européenne, admis volontiers par notre auteur, nous semble la chose du monde la moins établie ou plutôt le moins en harmonie avec les conclusions auxquelles nous conduit la comparaison des langues. Le rapprochement des divers dialectes aryens semble attester l'existence chez les premiers ancêtres de toute la race d'un système de naturalisme polythéiste analogue à celui des Indous de l'époque védique. Comment contester, en effet, l'identité du *Dyaus* ou ciel personnifié de ces derniers avec le *Zeus* grec, de leur *Parjaina* avec le *Perkuns* des Lithuaniens, le *Péroun* des Slaves orientaux? La *Sarâma* védique ne constitue-t-elle pas le prototype de l'*Hermès* hellénique? Qui se refusera à faire un seul et même personnage du *Varouna* indien et du grec *Ouranos?* Peut-on s'empêcher de rapprocher les *Hâritas* ou cavales solaires des *Charites* ou grâces, les *Grandharvâs* ou musiciens célestes des *Centaures* thessaliens, malgré quelques différences dans leurs attributions?

M. Barbié du Bocage semble très porté à faire coïncider l'apparition du réformateur Zoroastre avec la séparation des Aryo-asiatiques en deux rameaux, celui des Iraniens et celui des Indous, et il assignerait comme date approximative à ce double évènement l'année 2500 avant Jésus-Christ. N'est-ce pas là se montrer bien prodigue de siècles? Les Indianistes les plus autorisés de notre époque sont aujour-

d'hui d'accord pour reconnaître que la première apparition des tribus ariennes dans la vallée de l'Indou n'a pas dû précéder notre ère de plus d'une quinzaine de siècles. Quant au personnage de Zoroastre, peut-être son existence n'est-elle pas à l'abri de toute contestation, mais on est d'accord au moins pour admettre que s'il a vécu réellement, ce ne peut-être qu'à une époque moins reculée. Les plus généreux parlent du X^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire à peu près le temps d'Hésiode et d'Homère. D'autres, considérant les ressemblances jusqu'à ce jour inexpliquées qui se manifestent entre certaines des portions les plus antiques du Zend-Avesta et les récits de la *Genèse*, feraient le réformateur persan postérieur à la captivité de Babylone. Du reste : *Adhuc sub judice lis est.*

Notre auteur, à propos des migrations qui peuplèrent la péninsule indostanique, cite en premier lieu celle des Mélanésiens, apparentés d'après lui aux indigènes de l'Australie. Ensuite arrivent les Dravidiens, bientôt suivis des Kouschites, et enfin des Indo-Européens. Les recherches les plus récentes des anthropologistes établissent que deux races de sang nègre ont fourni à l'Inde une première couche de population, à savoir : celle des Négritos, que l'on retrouve aujourd'hui encore à peu près sans mélange aux îles Andaman et dans les montagnes de Luçon, et, en second lieu, celle des Mélanésiens propres aux Australiens. Ensuite aurait apparu la race brune ou malaie et jaune, dont il existe aujourd'hui encore des représentants dans les vallées de l'Himalaya. Une dernière invasion précéda l'apparition des Aryas, ce fut celle des Dravidiens, population aux traits à peu près caucasiques, mais parlant un dialecte agglomérant dont dérivent les langues actuellement

en vigueur dans le Déckan, telles que le tamoul, le canara, le telinga, etc. Je ne vois pas trop quelle place réserver ici aux Kouschïtes, et rien ne démontre d'une façon bien claire qu'ils se soient jamais étendus jusqu'aux rives de l'Indus. M. Barbié du Bocage constate que le régime des castes, à peu près, sinon totalement inconnu à l'Inde védique, ne commence à se développer qu'à la guerre des Pandous et des Kourous, c'est-à-dire neuf ou dix siècles avant notre ère; c'est alors qu'apparaît le nom et la classe des Brahmanes. La meilleure explication de cette évolution historique n'aurait-elle pas été indiquée par Schœbel dans son mémoire sur l'origine des castes? Les Bharahdes, population de langue aryenne, mais habitant encore à l'ouest du Pendjab, auraient à cette époque envahi le bassin de l'Indus, où leurs frères les Indiens de l'époque védique se trouvaient fixés depuis cinq siècles environ. Ces nouveaux conquérants étaient dominés par une sorte d'oligarchie très semblable à l'antique patriciat romain, puisque ses membres réunissaient entre leurs mains le pouvoir politique et l'autorité religieuse. Mus à la fois par le désir de maintenir leur suprématie sur les populations vaincues et la crainte de trop froisser leurs susceptibilités, ils s'organisèrent en caste purement sacerdotale : celle des brames. Les chefs de l'époque védique jouirent du privilège de former la seconde classe, celle des guerriers ou Kchatryas ; une troisième caste, celle des Vaiçyas, agriculteurs ou marchands, se recruta dans la masse de la population aryenne. Quant aux classes méprisées des Soudras, Tchamdalas et Parias, elles représentent surtout les restes plus ou moins mélangés de populations aborigènes, spécialement d'origine dravidienne.

L'hypothèse qui fait pénétrer les Hellènes en Europe par la mer Égée et l'Asie-Mineure n'est plus guère soutenue aujourd'hui. L'on a tout lieu de penser que leur migration s'opéra par le littoral de l'Adriatique. Arrivés à peu près à la hauteur du nord de l'Épire, ces envahisseurs se divisèrent en deux groupes, le premier allant occuper la Macédoine, tandis que les autres continuaient leur route vers le sud pour s'étendre dans la Grèce proprement dite et les îles de l'archipel.

Nous ne voyons pas trop sur quels arguments s'appuie notre auteur pour attribuer aux Ibères, dont les Basques actuels seraient les représentants directs, l'érection des premiers monuments mégalithiques de l'Occident. Ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans un précédent travail, les Ibères ou Basques jouissaient à leur arrivée en Occident d'une civilisation bien moins développée que celle des constructeurs de mégalithes. L'étude de leur langue semble attester que, ignorant l'usage des métaux, ils ne possédaient encore ni notion d'agriculture ni animaux domestiques, sauf peut-être le chien. En effet, les termes qui désignent en basque ces derniers, aussi bien que les plantes civilisées, sont tous empruntés à des dialectes étrangers et généralement d'origine aryenne. Ajoutons que le génie de l'idiome euskarien rappelle d'une façon singulière celui de certaines langues de Peaux-Rouges. Devrions-nous voir dans les montagnards pyrénéens les frères de ces populations de sang cuivré, qui paraissent avoir jadis occupé tout le nord de l'ancien monde? En tout cas, on ne saurait guère douter que les ancêtres des Basques ne soient venus des régions comprises entre l'Oural et le Caucase, et qu'ils ne se soient

trouvés en contact plus ou moins prolongé avec des populations de souche ougro-finnoises.

Notre auteur serait par trop éloigné de croire à la parenté des Étrusques avec les Sémites. Faire de ce peuple mystérieux un simple rameau de la race hellénique nous semblerait plus plausible. Du reste, nous ne manquerons pas d'exposer dans un prochain travail les raisons qui militent en faveur de cette manière de voir.

Enfin, qui pourra se résoudre à faire, avec M. Barbié du Bocage, des Germains les frères des Celtes. Sans doute, les uns et les autres appartiennent au groupe aryo-européen, mais à des rameaux bien distincts de ce même groupe. Certaines particularités linguistiques rattachent étroitement les uns aux autres, les Letto-Slaves d'une part, et de l'autre les tribus germaniques. Ils constituent ce que nous pourrions appeler les Aryo-Européens du Nord. Au contraire, les Hellènes, Italioles et Celtes, au point de vue philologique, méritent d'être placés dans une direction différente, celle des Aryo-Européens du Sud-Ouest.

Nous ne pouvons suivre notre savant auteur dans ses études sur l'histoire romaine, celle du moyen âge et des temps modernes, ce serait par trop sortir du domaine de l'ethnographie. En tout cas, le compte-rendu trop court par nous consacré à son ouvrage permettra au lecteur de s'en faire une juste idée, et l'on pourra constater qu'une méthode souvent excellente s'y unit à une condition aussi profonde que variée (1).

C^te^ de Charencey.

(1) Nous rappelons que la *Revue* laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs assertions.

*La Bretagne armoricaine,* par N. Quellien. — *Paris,* J. Maisonneuve, 1890, pet. in-8 de (10)-viij-238 p.

Excellente et très complète monographie, dont le mérite est garanti par le nom seul de l'auteur, notre excellent collaborateur et ami. L'antiquaire, le linguiste, l'historien, l'artiste même, trouveront beaucoup de renseignements précieux dans ce joli petit volume, fort bien illustré et d'un prix modeste.

A quand le grand ouvrage sur la Bretagne, dont celui-ci n'est que l'esquisse, que le très alléchant programme?

J. V.

---

# VARIA

## I. — L'EXPOSITION SANS A.

A la suite d'un pari avec ses amis, un de nos confrères de Paris s'engagea à faire le récit d'une visite à l'Exposition, récit d'au moins quatre-vingts lignes et sans employer *une seule fois* la lettre A. Il gagna son pari en apportant le récit suivant, que nous donnons à titre de curiosité.

### L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Lutèce, 13 juillet 1889.

Le touriste venu ici pour visiter les splendeurs de l'Exposition et contempler les chefs-d'œuvre du génie intellectuel est émerveillé, puis surpris, d'en trouver un nombre si élevé.

Précédé du cicérone qui lui sert de guide, il se dirige en premier lieu vers le riche Musée construit sur le modèle et le style des mosquées d'Orient, et qui se trouve près des bords du fleuve. Ce qui étonne le visiteur, c'est l'exposition rétrospective, qui renferme de superbes groupes de pierre et de bronze, des peintures et des dessins de toute école, des instruments de musique de tout genre, des engins de guerre de toute sorte et de toute époque, et, enfin, des livres très vieux. Les sciences n'y sont donc nullement oubliées.

Il se promène ensuite sur de jolies pelouses remplies des plus belles fleurs du monde, dont les douces odeurs se trouvent sur les couleurs les plus vives. Les lis et les roses, les œillets et les myrtes, les myosotis et les pensées, les rhododendrons et les tulipes, se mêlent et s'enchevêtrent pour former de joyeux festons.

Comme il suit tout droit, il est bientôt près de l'énorme monu-

ment de fer connu sous le nom de tour Eiffel. Cette immense colonne, qui semble être une de ces œuvres des hommes primitifs que décrit si bien le livre de Moïse, l'étonne, le surprend et lui en impose.

Puis le désir de monter sur cette tour le tente : il grimpe. Il grimpe, non pour être sur un point très élevé ; c'est bien plutôt pour dominer tout, toute cette immensité, tout cet horizon, que dévorent ses yeux bien ouverts et qui s'étend plus loin que son œil ne peut distinguer.

Il monte vivement pour le début, puis un peu plus lentement, et enfin très doucement : pensez donc, trois cents mètres ! Il met près d'une heure pour être sur le sommet.

Notre visiteur se repose environ quinze minutes ; il respire de toutes ses forces cette pureté des sphères élevées, puis il redescend et reprend le même chemin que précédemment. Il se repose encore. Cette fois, c'est chez un des buffetiers, chez lequel il lunche. Notre homme se réconforte : il prend quelques biscuits, un peu de bon vieux vin de Bourgogne, et redescend définitivement pour fouler l'herbe ou le bitume. S'il reste le soir, il voit une nouvelle merveille : les sources lumineuses.

Son œil curieux distingue bientôt, entre tout le reste, un dôme d'une extrême netteté de construction et d'un goût exquis, situé en plein centre de l'Exposition. Il entre le visiter intérieurement. Il est subitement ébloui de voir toutes ces dorures et ces peintures dont les tons légers font tout voir en rose et en bleu C'est ici que le Président, chef du pouvoir exécutif, ouvrit solennellement l'Exposition universelle.

Puis le touriste visite minutieusement l'endroit réservé pour les instruments, les outils, les forces motrices qu'emploient l'industrie des usines, le commerce des bourgs et des villes, les besoins des rues et des routes.

Les descriptions trop techniques et trop exclusives de ces différents instruments l'intéressent peu. Il continue donc son chemin, de plus en plus content de ce qu'il voit.

Toujours précédé de son cicérone, il ne quitte ce côté de l'Exposition que lorsque toutes les curiosités ont été vues : une rue d'Égypte, les sections russe, grecque, belge, suédoise, turque, tuni-

sienne, brésilienne, chinoise, indienne, en un mot les sections de toutes les contrées du monde civilisé.

Puis, les kiosques de l'industrie forestière, de l'instruction publique et de nos différents ministères.

Il écoute ensuite les concerts en plein vent que donnent les musiques de régiment, et s'en vient doucement vers l'exposition des colonies, située un peu plus loin.

Ici, même genre de musique. Voici ci-dessous le type de ces concerts. Nous copions textuellement le bulletin du jour :

*Musique du cent-unième régiment de ligne.*
Chef : M. Thiriet.

Ouverture (X...). — Le Trouvère (Verdi). — Souvenir de Croisset (Sellenick). — Sigurd (Reyer). — Le Serre-file (Thiriet). — Les Huguenots (Meyerbeer). — Egmont (Beethoven). — Rigoletto (Verdi). — Le Soir, rêverie (Gounod).

Vous voyez que les oreilles ont bien de quoi être émerveillées. Que ceux qui sont musiciens s'en souviennent !

L'exposition des colonies lui dépeint les mœurs et les coutumes de peuples très éloignés : peuples des forêts vierges ou peuples des déserts, peu ou même point encore civilisés. Les temples indous et leurs idoles, les kiosques tonkinois et leurs fétiches, tout cet ensemble porte une empreinte *sui generis* de ces contrées mystérieuses. Tout ceci donne une idée singulière de ceux que nous voulons voir devenir nos concitoyens pour leur donner les mêmes idées et les mêmes sentiments que les nôtres.

Le visiteur voit en dernier lieu l'histoire des différentes demeures des hommes, histoire qui prend pour débuts les constructions celtiques et pour fin les demeures pittoresques, coquettes pour quelques-unes, sombres pour presque toutes, de l'époque du roi-soleil.

Puis, enfin, il se dirige vers une longue file de voitures, en prend une et rentre chez lui éreinté et rompu, pour se reposer d'une excursion si longue et, en somme, bien vite terminée tout de même.

PAUL-RAPHAEL.

## II. — SONNET EN QUATRE LANGUES

Par Lope de Vega.

Sit, o sancte hymene, hæc dies clara,
Las bellas nymphas en alegre coro
Ornen le tempie con ghirlande d'oro
Al dulce esposo y a su esposa cara.

Absint procul invidia et amara
Fortuna, e longe foja o triste choro,
Accinge, o Juno, il giogo al bel laboro
Y llueva al cielo de su gracia rara.

Carolus dux et Infans Catherina
Oggi celebrano disejadas bodas,
Et in duoi corpi un alma si racoppia.

Ecce aperitur jam aula divina,
Y en nubes de oro las deidades todas
Vengano ad honorar la bella copia.

---

# TABLE

## DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXIII.

Pages.

BARTHÉLEMY (L.). — Cent proverbes arabes. . . . . 349

CHARENCEY (Comte H. de). — Phonétique souletine.. . . . . 293

DEVILLE (Gabriel). — Notes sur le développement du langage. 330

DODGSON (E. S.). — Essais d'une concordance des formes verbales employées dans les épîtres de saint Pierre du Nouveau Testament basque de J. de Leiçarraga. . . . . 167, 262

GATSCHET (A.) et DE LA GRASSERIE (R.). — Textes timucua. . 344

REGNAUD (Paul). — Le véritable système vocalique indo-européen, preuves et déductions nouvelles . . . . . 68, 183

— Études sur l'évolution morphologique et fonctionnelle dans les langues indo-européennes . . . . . 222

STEMPF (V.). — Glossar zu Dechepare's poesien. . . 51, 148, 312

TAUTAIN (Dr). — Contribution à l'étude de la langue foule (poular).. . . . . 28, 118, 212

VINSON (Julien). — Les Français dans l'Inde.. . . . . 1

## BIBLIOGRAPHIE.

VINSON (Julien). — Notes linguistiques et bibliographiques : La Bible et le Nouveau Testament en langue roumanche. . 101

— Littérature tamoule. Les ouvrages d'enseignement (1710-1746). . . . . 197

CHACHANOFF (A.). — *Textes souans édités par le curateur de l'arrondissement du Caucase*. . . . . 279

CHARENCEY (Comte H. de). — *Lexique de la langue algonquine*, par M. l'abbé Cuoq. . . . . 278
— *Quinze ans sous le cercle polaire, Mackensie, Anderson, Youkon*, par Émile Petitot . . . . . 280
— *Analyse et synthèse*, par Barbié du Bocage . . . . . 369
HENRY (V.). — *Kia-Li, livre des rites domestiques chinois Tchou-Hi*, traduit pour la première fois, avec commentaires, par C. de Harlez. . . . . 281
— *Versus Italici Antiqui. Collegit, recensuit, rationem metricam explicavit* Carolus Zander . . . . . 284
SABATHIER (P.). — *Die hymnen des Rigveda, herausgegeben*, von Hermann Oldenberg . . . . . 93
VINSON (Julien). — *La Gascogne et les pays limitrophes dans la légende carolingienne*, par J.-P. Bladé. . . . . 90
— *Nouveau Dictionnaire français-italien et italien-français*, par B. Melzi. . . . . 188
— *Nyare bidrag till Kaennedom om de Svenska landsmaolen ock Svenskt folklif*, sous la direction de M. J.-A. Lundell. . 188
— *Le livre de l'amour de Tirouvallouva*, traduit du tamoul par G. de Barrigue de Fontainieu. . . . . 189
— *Arte de la lengua de los Indios Antis o Campas*, etc., par L. Adam. . . . . 191
— *La Bretagne armoricaine*, par N. Quellien. . . . . 375

VARIA.

Un sonnet type. . . . . 98, 195
L'argot des boxeurs. . . . . 99
La poésie décadente. . . . . 100
Les antécédents du volapuk. . . . . 192
Textes monosyllabiques. . . . . 288
L'Exposition sans A. . . . . 378
Sonnet en quatre langues, par Lope de Vega. . . . . 381

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.